

# LES MONSTRES, ÇA N'EXISTE PAS

Mehdi B.

©2023, *Les monstres, ça n'existe pas*, Mehdi B. Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre électronique ne peut être reproduite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

## AVERTISSEMENT : CONTENU SENSIBLE

Ce livre contient des matériaux qui peuvent être perturbants pour certains lecteurs. Il inclut des scènes de violence graphique, d'horreur et des thèmes potentiellement bouleversants. Le contenu est destiné à un public mature et doit être abordé avec prudence. La discrétion du lecteur est vivement conseillée.

# Table des Matières

[Chapitre I : L'écran blanc](#) ..... 3

[Interlude : L'habit fait le moine.](#) ..... 6

[Chapitre II : Le Tunnel](#) ..... 8

[Interlude : Il faut se méfier de l'eau qui dort](#) ..... 12

[Chapitre III : Nuit mouvementée](#) ..... 14

[Interlude : Qui a faim rêve de pain.](#) ..... 19

[Chapitre IV : La mine](#)..... 23

[Interlude : Il y a un monstre sous le lit.](#) ..... 53

[Chapitre V : La prison](#) ..... 55

[Interlude : lettre à la police du 17 juin](#) ..... 78

[Chapitre VI : La fuite](#) ..... 79

[Interlude : Il y a quelqu'un dans la maison](#) ..... 81

[Chapitre VII : Le Taxi](#)..... 84

[Interlude : Tout vient à point à qui sait attendre](#) ..... 87

[Chapitre VIII : Chérie numéro vingt-trois](#) ..... 88

[Chapitre IX : Le réveil](#) ..... 101

[Chapitre X : Le Palais de l'Étrange](#)..... 105

[Chapitre XI : Le fils prodigue](#) ..... 124

[Chapitre XII : Le voyage astral](#) ..... 131

[Chapitre XIII : Le grand final](#)..... 139

[ÉPILOGUE](#) ..... 156

## Chapitre I : L'écran blanc

« Je vais me foutre en l'air, » pensait Jordane en fixant l'écran blanc de son ordinateur portable. Elle avait l'impression d'être gelée, assise dans ce café à l'ambiance froide et terne : autour d'elle, quelques clients sirotaient leur boisson d'un air perdu ; au comptoir, les employés répétaient le même rituel de geste comme des zombies. Elle avait un document ouvert, mais qui n'allait pas plus loin que le titre de son article : la barre noire verticale clignotait avec entêtement, comme pour lui sommer de continuer son écriture. L'ordinateur passa en veille et l'écran s'éteignit pour lui renvoyer le reflet d'une jeune femme au regard impassible, cachant son inquiétude. Elle esquiva l'intensité de ses yeux verts et posa la main sur sa cuisse pour arrêter sa jambe qui s'agitait nerveusement, son pied tapant au rythme du curseur qui la narguait. Elle attrapa le gobelet en carton posé sur la table, huma le café noir et maintenant froid, et le reposa avec déception.

Une ombre passa devant la porte de l'établissement et le carillon annonça l'arrivée d'un nouveau client : Jordane reconnut l'homme qui entraît, et elle referma son écran d'un geste involontaire, comme prise la main dans le sac. Elle passa la main le long de ses cheveux châains comme pour faire diversion, et le visage du jeune homme s'éclaira lorsqu'il l'aperçut à son tour.

— Il fût un temps où on se retrouvait au bar, avec ma bière déjà servie et la prochaine tournée commandée d'avance ! lança Raphaël.

— Ça, c'est quand on était étudiants et qu'on pouvait dormir en amphi le lendemain, rétorqua-t-elle à son meilleur ami. Il prit place en face d'elle, saisit distraitement le gobelet de café presque vide qu'il renifla avec suspicion, et le reposa d'un air déçu.

— Tu vas bien ? Tu m'as l'air presque inquiète, lui demanda-t-il en enlevant sa veste.

— Au top, mentit-elle, mais si tu me disais plutôt ce que tu as pu trouver aujourd'hui ?

Il s'arrêta dans son geste, et son sourire retomba :

— Heu... ce n'est pas très bien engagé.

Il sortit de la poche intérieure de sa veste un petit carnet froissé. Jordane s'en empara et feuilleta les premières pages, où une liste de noms était inscrite : tous avaient été barrés. Raphaël la vit porter discrètement sa main à son collier, et il ajouta :

— Je n'ai rien trouvé dans les fichiers de l'hôpital, ni de la mairie, mais ça ne veut pas dire qu'elle n'existe pas : peut-être qu'on cherche pas au bon endroit...

— Pas de soucis, coupa-t-elle avec un sourire, je n'ai pas dit mon dernier mot !

— Tu as un plan ? Tu m'intéresse...

— Figure toi que pendant que tu passais du bon temps avec la bibliothécaire, j'ai réussi à trouver un guide pour nous amener près de la mine. Et puis, ce soir on doit toujours passer au tunnel, ça sera déjà ça.

Elle frissonna sans s'en rendre compte à la mention du tunnel.

— Déjà, rétorqua Raphaël d'un ton faussement outré, je n'ai pas passé du bon temps - il marqua les derniers mots d'un signe de guillemets imaginaires - mais risqué, peut-être littéralement mes fesses, pour chopper les informations. J'ai fait le coup de l'ordinateur qui n'avait pas de batterie pour brancher ma clé sur l'ordi de la petite vieille, et elle a accepté. Mais j'ai tellement la côte avec les demoiselles du troisième âge que même si je n'avais besoin de la charmer que cinq petites minutes le temps que mon cheval de Troie se télécharge sur son poste, elle m'a tenu la jambe pendant une demi-heure !

Pas étonnant qu'il ait du succès, pensait Jordane : du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, son corps plutôt athlétique et sa peau d'ébène, ses habits négligés ce qu'il faut et ses dreads mi longs sur le dessus de son crâne qu'on avait envie de remettre en place en gloussant, la petite bibliothécaire n'avait aucune chance.

— Tout ça pour pas grand-chose, visiblement, moqua-t-elle.

— Oui, siffla-t-il en se grattant la tête. Depuis son PC j'ai eu accès au réseau du bâtiment, puis de la mairie avec les certificats de naissance, mais aucune trace d'une Inès qui puisse correspondre. J'ai cherché dans les dossiers de l'hôpital, mais je n'ai même rien trouvé sur l'accident.

Jordane acquiesça d'un air entendu : elle connaissait Raphaël depuis un bon bout de temps, et elle savait qu'il était un très bon hacker. Même si elle ne comprenait rien à ce qu'il essayait de lui expliquer sur l'informatique, elle avait bien compris qu'il prenait son poste dans une société de conseil en cyber sécurité très à cœur et qu'il était passionné. De jour, il expliquait à une entreprise comment gérer son *pare-feu* ou son *vépéaine*, et de nuit, il commettait de sérieux délits - il lui semblait bien qu'on pouvait faire de la prison pour ça - pour l'épauler dans ses enquêtes. Elle ne savait pas s'il faisait ça parce que le risque l'excitait, ou s'il aimait jouer les détectives amateurs avec elle, ou même si c'est parce que lui aussi aimait passer du temps avec elle ; en fait, elle ne lui avait jamais demandé pourquoi il acceptait de l'accompagner. Peut-être qu'il faudrait qu'elle lui demande, à l'occasion.

— Quoi ? demanda Jordane en se tirant de sa torpeur.

— Ça va aller pour ton article ? répéta-t-il.

— Oui bien sûr, je retombe toujours sur mes pattes, rassura-t-elle. Il nous reste encore ce soir et demain.

Jordane travaillait pour une revue intitulée « les contes de la crypte ». Comme son nom l'indique, ce magazine qui était devenu très vite populaire contenait des articles sur tout ce qui touchait à l'horreur : on y trouvait des rubriques telles que « mystères non résolus » traitant des meurtres ou disparitions qui faisait encore gratter la tête des enquêteurs, « il y a quelqu'un sous votre lit » où un très bon narrateur racontait des histoires de fantômes terrifiantes, « amour, meurtre et beauté » étant la partie gossip du monde du true crime, avec photos, lettres dérobées ou interview avec célébrités du monde des ténèbres - que ce soit un tueur en série ou un type se croyant un vampire-, ou encore la rubrique de Jordane : « légendes urbaines près de chez vous ». Il s'agissait d'enquêtes sur des légendes urbaines dans tout le pays : elle faisait son travail tellement minutieusement, qu'à la conclusion de

ses articles il lui arrivait fréquemment de trouver l’origine du mythe. Le loup garou du campus ? Elle réussit à photographier le gros chien qui errait dans le parc. Un fantôme dans une maison abandonnée ? Des gamins qui se donnaient rendez-vous pour de l’exploration urbaine - Raphaël avait été décisif en pistant les plaisantins grâce à un signal wifi. Mais cette fois-ci, elle avait déniché une pépite. Elle préparait un article qui allait faire un tonnerre.

« Ça aurait dû être un article du tonnerre », se serait-elle corrigée, parce que pour l’instant, ça ne sentait pas bon. Il y a quelques jours, alors qu’elle s’arrachait les cheveux pour trouver le sujet de son prochain article, la providence lui fit grâce d’un cadeau inespéré - ou plutôt empoisonné, comme elle commençait à s’en rendre compte. C’était Mélodie qui lui avait tendu la lettre, l’air impassible avec ses écouteurs enfoncés dans les oreilles, alors qu’elles étaient les deux dernières au bureau. Fronçant les sourcils et mimant un « merci », Jordane avait ouvert l’enveloppe et déplié la lettre sur son bureau impeccablement rangé, si ce n’étaient les quatre gobelets de café empilés les uns dans les autres. Le contenu était bref, manuscrit : une certaine Inès avait lu ses articles, et lui demandait de l’aider à prouver qu’un monstre habitait sa ville, Duli, et se nourrissait de ses habitants. Personne ne voulait ouvrir les yeux, personne ne voulait l’écouter. Classique. Une aubaine, pour elle.

Toute excitée, elle avait réservé la semaine de Raphaël d’un SMS et commencé à creuser sur cette mystérieuse Duli. Elle avait découvert que la ville dans laquelle ils se trouvaient ce soir avait une histoire chargée. Une histoire qui ne demandait qu’à être racontée ; mais toute bonne histoire avait un fil conducteur, un fil d’Ariane qui liait toutes les pièces entre elles. Et elle avait cru l’avoir trouvé, avec cette inconnue qui lui avait fait découvrir cette ville : en creusant, elle découvrit même qu’Inès avait sa propre histoire, de celle qu’on se raconte uniquement dans le noir, une couette sur la tête ou un miroir dans le dos.

Elle avait découvert l’histoire d’« Inès la folle », mais bien entendu, sa Cendrillon avait omis de lui envoyer une adresse, un numéro : alors elle avait pris Raphaël avec elle, et comptait bien la dénicher pour lui parler, de gré ou de force ; mais plus elle cherchait, plus elle se demandait si elle existait seulement. C’était un fantôme - peut-être était-ce elle le monstre de Duli ? et Jordane se demandait si cette lettre n’était qu’un canular.

Si tel était le cas, elle ne pouvait pas se contenter de ce qu’elle avait pour l’instant ; son histoire n’avait pas de substance. Ce « truc » qui en ferait un article à sensation et la projetterait sous les feux de son éditeur. Pour l’instant, ça ne méritait même pas un crâne sur cinq dans son *horror-o-meter*. Mais peut-être que cette Inès, qui avait appelé à l’aide, était bien quelque part et qu’elle avait peur. Peut-être était-elle bel et bien celle de la comptine, et dans ce cas, elle savait qu’elle réussirait à l’aider, monstre ou pas monstre à Duli.

Elle repéra Raphaël qui essayait de bailler discrètement, aussi elle décida de se ressaisir et d’aller de l’avant : « Allez, allons explorer ce fameux tunnel. »

Ils se levèrent en unisson, et Raphaël commença à se diriger vers la porte de sortie. Jordane rangea son ordinateur dans son sac - une pointe douloureuse s’éleva dans son estomac en visualisant la page blanche qui l’attendrait de pied ferme la prochaine fois qu’elle le rallumerait - et s’élança sans prendre le temps de regarder devant elle : elle fut stoppée nette dans sa course, s’écrasant contre un mur qui n’était pas là il y a quelques secondes. Elle entendit un grognement de surprise, et elle dû lever les yeux presque au plafond pour découvrir un visage à la fois confus et amusé.

La première chose qu’elle vit chez l’homme qu’elle venait de bousculer était qu’il faisait une bonne tête de plus qu’elle. Puis, qu’il avait vraiment des narines impeccables.

— Désolé, bafouilla-t-elle à l’attention du colosse.

Elle s’attarda un peu plus sur le personnage : il devait avoir une quarantaine d’années, mais arborait un visage serein, sage, contrastant avec son regard aiguisé. Il portait une combinaison de pull en laine à motif et d’un pantalon en chino qu’il semblait avoir directement volé sur un mannequin d’un centre commercial. Collection à numéros. Seuls ses cheveux blonds ébouriffés et sa moustache à l’ancienne donnaient vie à son allure.

L’espace d’un instant, il sembla s’intéresser à quelque chose situé entre ses clavicules.

— Pas de soucis mademoiselle, assura-t-il avec une voix de barde, c’est ma faute : je suis trop occupé à repérer les encadrements de porte et les lustres pour regarder où je mets les pieds…

Il toqua sur son crâne pour illustrer sa blague en lui arborant un sourire, et elle dû égarer ses yeux sur la pointe de ses pieds pour échapper à son regard intense.

— Bonne soirée, s’excusa-t-elle en s’enfuyant par la porte de sortie du café.

Elle alla rejoindre Raphaël qui commençait à traverser la route en direction de sa vieille Mercedes à moitié en ruine. Elle se risqua un dernier regard derrière son épaule : Mr. Géant était déjà en train de prendre sa commande au comptoir, l’air indifférent, comme s’il était totalement passé à autre chose.

Jordane détestait cet engin de mort, plus vieux qu’elle encore et avec plus de kilomètres au compteur : trop de fois elle avait vu sa vie défiler devant elle dans un virage serré, ou lorsque Raphaël voulait dépasser un camion en pleine montée. Une fois, la voiture perdit un enjoliveur dans un virage de montagne et elle avait été persuadée qu’ils avaient perdu une roue. Sur le coup, elle s’était demandé ce que ça faisait de traverser un pare-brise, ou de sentir le moteur brûlant lui rentrer dans les jambes et la découper en deux. Après, elle s’était demandé si elle hanterait le virage en autostoppeuse, et si elle ferait un bon fantôme. Depuis ce jour, elle avait décrété qu’elle serait la seule à conduire ce corbillard, pour que leur espérance de vie dépasse la trentaine. Elle courut pour rattraper Raphaël et lui arracha les clés des mains : « Même pas en rêve, jeune-homme ! » Elle démarra la voiture - elle s’exécuta sans même caler, victoire ! Un jet de fumée noirâtre s’élevant du pot d’échappement rouillé, et tandis que le soleil se couchait déjà à l’horizon, ils s’enfoncèrent dans les rues sinueuses de la ville de Duli.

\*\*\*

Elle conduisait depuis à peine quelques minutes qu’elle sortit déjà de la partie « vivante » de la ville : on commençait à apercevoir les premières maisons vides aux fenêtres barrées de grosses planches, ou les jardins en friche et les arbres morts depuis des années. Un immeuble avait son entrée bloquée par une grande planche de contreplaqué : une tête de mort était peinte à la bombe

de marquage de chantier. Des vieilles voitures étaient garées sur le bas-côté, certaines aux pneus dégonflés ou vitre brisées.

En effet, Duli avait de quoi rendre perplexe : avec la construction de la mine de charbon à une douzaine de kilomètres, il y avait une quarantaine d’années, la ville était sortie de terre comme par magie. Avec le nombre d’emplois que la mine créait, l’immigra-tion des ouvriers avides de trouver du travail fit passer le nombre d’habitant de Duli de cent soixante à plus de cinq mille en à peine dix ans. Fous de spéculations et les promesses de profit leur faisant saliver des billets, les entrepreneurs avaient misé gros sur cette opportunité et avaient développé de nouveaux quartiers, construisant des logements à n’en plus finir. La ville, qui autrefois n’avait qu’une station-service et un PMU, avait maintenant un petit hôpital, plusieurs grandes surfaces, un orphelinat, un terrain sportif, et la construction d’un centre commercial pointait le bout de son nez.

Cependant, tandis que la ville s’étalait en surface, ses racines pourries et empoisonnées allaient la tuer en un seul jour : le pre-mier accident se produisit le vingt-et-un mars, il y a trente ans de cela. Une explosion accidentelle de méthane fit s’effondrer une grande partie de la galerie. Près de cinquante mineurs se retrouvèrent piégés dans les entrailles ténébreuses et poussiéreuses du monstre, les deux entrées étant condamnées par les gravats. Trente jours de déblaiement infructueux et deux inondations plus tard, le maire allait prendre la douloureuse décision d’abandonner les recherches : le consensus général étant que les mineurs étaient morts par manque d’oxygène, broyés ou noyés. Mais l’événement le plus traumatisant de cette journée allait s’abattre sur la population le soir même. L’explosion s’était produite à côté du stockage de filtres de produits dangereux issus de l’extraction : l’onde de choc détruisit la structure et les produits se déversèrent dans la nappe phréatique. Lentement mais sûrement, un terrible maux s’infiltrait insidieusement dans le réseau d’eau potable de la ville, tel une malédiction, une douce rumeur de mort : l’arsenic.

Ce soir-là, Audrey Varcia, quinze ans de service comme opératrice téléphonique d’urgences à la caserne de pompiers, s’enferma dans les vestiaires en pleurant après le dix-neuvième appel de parents terrorisés hurlant que leurs enfants mouraient sous leurs yeux, pris d’atroces convulsions.

Au final, en plus des mineurs, ce furent trente nourrissons, cinquante enfants, et soixante-dix personnes âgées qui périrent d’une intoxication aiguë à l’arsenic. Quatre cent personnes furent hospitalisées dans un état grave. Cinq ans plus, tard, la tragédie frappa de nouveau : une émeute éclata dans la prison située juste en dehors de la ville, laissant pour morts tous les détenus et le person-nel sur place. Enfin, seulement un détenu avait survécu, mais il s’était apparemment suicidé il y a bien des années de cela. À partir de là, bon nombre de personnes déménagèrent pour fuir le spectre de la tragédie, et la ville se transforma en une coquille vide.

Perdue dans ses pensées, elle suivait une longue courbe qui s’enfonçait progressivement dans la forêt, les bannissant définitive-ment de ce qui restait de civilisation. Dès que la voiture sortit du virage, Jordane fut parcourue d’un frisson lorsqu’elle regarda devant eux et vit ce pour quoi elle était venue, ce sur quoi elle avait planché depuis des jours…

Le tunnel.

### Interlude : L’habit fait le moine.

Richard travaillait méticuleusement sur son bricolage dans le garage de sa maison, profitant de la tranquillité des lieux : sa femme était partie travailler une heure plus tôt en emportant leurs deux gosses avec elle, leur école étant sur le chemin du salon de coiffure où elle travaillait. Comme lui était en congés aujourd’hui, il avait décidé d’utiliser son temps judicieusement en s’occu-pant du problème de rongeurs qui commençait à l’alarmer : le garage était son sanctuaire, un lieu de retraite qui lui permettait de se ressourcer à l’écart de tous les problèmes du quotidien en travaillant tranquillement sur ses divers projets ; malheureusement, Oh sacrilège, Oh affront blasphématoire, il avait depuis plusieurs jours repéré de petites crottes sèches sous son établi, et la veille, il avait même vu une souris traverser son espace personnel en courant, le narguant avec sa démarche en zigzag et ses petits cris aigus. Comme c’était son repaire à lui et personne d’autre - sa femme Christine n’y entrait même pas et préférait garer sa voiture dans leur allée - il était allé faire un tour au magasin de bricolage en ce bon matin et avait acheté un piège à colle pour se débar-rasser des nuisibles. Appliqué et rigoureux, il terminait de fixer son tapis gluant avec des poids en plomb, perdu dans ses pensées, une odeur sucrée de fraise émanant de l’appât pour rongeur.

Il passait énormément de temps perdu dans ses pensées secrètes, rêvant de jour comme de nuit, Christine sachant très bien après quatorze ans de mariage que lorsqu’il prenait son air songeur, ce n’était même pas la peine d’essayer de lui parler. Après quatorze ans de mariage, ils semblaient se connaître l’un l’autre à la perfection, tombant dans la routine que leur avait amené la naissance de leurs deux enfants, n’ayant même pas couchés ensemble depuis plus d’un an. De temps à autre, Christine avait essayé de l’encourager, passant une main dans son pantalon quand ils étaient seuls dans la chambre, s’invitant dans la salle de bain pen-dant qu’il prenait sa douche, mais Richard, ou plutôt son entrejambe, avait énormément de mal à réagir. Elle avait même acheté une tenue affriolante qu’elle essaya de lui faire retirer, mais sa vaine tentative lui avait fait réaliser quelque chose : à quarante-deux ans et deux accouchements, il ne la désirait tout simplement plus. Après ce coup de massue, elle avait pleuré pendant plusieurs semaines, toute seule aux toilettes ou dans sa voiture comme une idiote, puis s’était lentement fait une raison et vivait maintenant pour maintenir sa vie de famille et élever ses enfants.

Richard termina d’installer le piège à glue sous son établi et observa son œuvre : le prochain rongeur qui oserait déranger son lieu de pèlerinage en paierai de sa vie. Il sortit ensuite de son garage, s’assurant que tous ses outils étaient nettoyés, rangés à leur juste place, et referma la lourde porte avec le gros cadenas dont il était le seul à en avoir la clé. Il allait pour retourner dans la maison, sifflotant gaiement et toujours perdu dans ses rêves, lorsque son téléphone sonna : pas son téléphone personnel, mais le professionnel. Il décrocha son téléphone à touches de sa ceinture et répondit :

— Dagard constructions, j’écoute.

— Salut Richard, fit une voix à l’autre bout du fil, on a un problème avec le douze rue des tilleuls : l’électricien a dû chambouler son planning à cause d’un problème avec un gros client, et au lieu de se pointer la semaine prochaine pour tirer les câbles, il va devoir venir dans deux jours, c’est son seul créneau. Nous dans deux jours on aura jamais terminé le gros œuvre, il reste encore la dalle à défoncer.

— Pas de problème, répondit-il, je vais décaler d’une semaine le chantier du trente-deux, te filer Anthony pour deux jours, et j’ar-rive avec la défonceuse dans une heure. Si ça ne te dérange pas de faire des heures supplémentaires ce soir, je te paierai le taux de cent-cinquante pourcents de l’heure, plus cinquante pourcents sous la table.

— Ça marche patron, à tout à l’heure, répondit la voix avant de raccrocher.

Richard partit du côté de l’allée et rejoignit son pick-up, qui avait la défonceuse du trente-deux sur son plateau, attendant genti-ment d’être utilisée. Il monta dans le véhicule et tourna le contact pour se lancer dans les rues vides et tranquilles de son quartier résidentiel.

Sur les cinquante-cinq minutes de trajet qui le séparait du chantier en urgence, il en passa dix au téléphone à réorganiser son personnel, ses équipements et ses fournisseurs pour retomber sur ses pattes - il s’avérait qu’il était très doué pour ça - et s’auto-risa à laisser son esprit divaguer durant le reste : être aussi penseur lui arrivait de temps à autre, et c’était signe qu’il fallait qu’il s’attelle bientôt à un nouveau projet dans son garage pour s’occuper les mains et l’esprit.

Lorsqu’il arriva sur le chantier de la maison, il fut accueilli par deux employés paniqués et un client remonté qui avait peur qu’on bâcle les travaux à la va-vite pour accueillir l’électricien en temps et en heure. Lorsqu’il descendit de la voiture, il dicta ses ordres et détailla le planning des deux prochains jours à ses employés, qui furent rassurés d’avoir un patron si méthodique et organisé. Puis, il se dirigea vers le client : il lui expliqua la situation avec une telle simplicité et fluidité que ses traits se tiraient vers le haut à vue d’œil. Il lui promit une intervention de qualité avec les outils et renforts qu’il avait amené, discuta avec lui de ses plans pour l’intérieur de sa maison et sortit même une blague qui le fit éclater de rire. Une heure de discussion et deux cafés plus tard, Ri-chard repartit avec une poignée de main amicale et une tape sur l’épaule complice : il se mit au volant de son pick-up au plateau maintenant vide, fit un signe de mains à ses employés qui allaient trimer pendant deux jours, et disparut sur la route tranquille.

Sur le chemin du retour, il fit des courses pour préparer le repas familial de la soirée - spaghettis bolognaise - acheta divers outils dont il avait besoin pour des chantiers, une carte mémoire pour son appareil photo numérique et rentra enfin chez lui pour midi. Il rangea les courses dans le frigo, prit ses nouveaux outils et se rendit dans son garage, déverrouillant habilement de cadenas de sa main libre. En entrant, il sentit un courant d’air frais et repéra la petite fenêtre qu’il avait laissé ouverte par mégarde.

« Comment j’ai pu oublier de fermer cette fenêtre ? se réprimanda-t-il à voix haute. »

En allant pour la refermer, il se rendit compte que certains pinceaux, qui devraient normalement être parfaitement triés et alignés dans un seau juste sous la fenêtre, étaient tombés en s’éparpillant sur le sol. Autour, il vit quelques petites traces de boue, comme des traces de pas minuscules. Au même moment, il entendit un bruit derrière lui : il se retourna en un sursaut, mais la pièce vide ne semblait pas cacher de cambrieleur. Le bruit reprit néanmoins, une espèce de plainte d’agonie, et Richard se rendit compte que le son venait de sous son établi. Il s’approcha lentement et s’accroupit pour observer la scène : son piège avait fonctionné,

mais pas sur la bonne cible. Miaulant d’un air terrifié, un chat s’était coincé les deux pattes dans la glue et essayait de se libérer en vain, n’arrivant pas à faire bouger le plateau maintenu avec des poids en plomb. Le pauvre félin était de couleur noire et portait un collier vert émeraude : Richard reconnut le chat de compagnie d’une de ses voisines, Myrtille, qui avait l’habitude d’explorer le quartier, sa fille lui laissant même quelques restes de jambon dans le jardin pour l’attirer et le câliner. Mais cette fois ci, le chat avait repéré la fenêtre du garage laissée ouverte - une première, Richard devait l’avouer - et avait été attiré par quelque chose, et l’homme pensait savoir de quoi il s’agissait : de l’autre côté du piège, dans un coin, était collé un petit objet rose. En s’approchant, Richard comprit qu’il s’agissait d’une patte de souris. La victime avait été attirée dans le piège grâce aux arômes sucrés et s’était coincé la patte. Un peu après, le chat avait dû entendre de petits couinements depuis l’extérieur, et avait décidé qu’il était temps de prendre son quatre-heures. Cet idiot s’était alors approché de la souris et s’était lui-même embourbé, pris dans le piège d’un plus gros prédateur. Richard imagina la souris tellement paniquer, coincée à quelques centimètres près de son plus grand chasseur, qu’elle grignota sa patte pour s’échapper.

Sordide.

Le chat continuait ses miaulements désespérés, s’agitant dans tous les sens : il n’arriverait pas à s’échapper avant que Richard lui verse sur les pattes la solution de térébenthine distribuée avec les pièges pour dissoudre la colle.

« Bouge pas, mon minou, dit-il tendrement en essayant de lui caresser le dos. Sinon, tu vas avoir mal. »

Il tenta de le caresser davantage pour le calmer, puis dirigea petit à petit sa main vers sa tête. Il l’entoura autour d’elle, recouvrant complètement son cou, et serra fermement. Le chat fut pris de panique, essaya de se débattre, mais l’homme serrait de plus en plus fort, l’œil vide. Il cracha, siffla, se tordit pour tenter d’attraper de l’air, mais ses mouvements se firent plus lents, plus faibles, se transformant en sursauts jusqu’à ce qu’ils cessent complètement. Richard relâcha son étreinte et le chat mort s’écroula par terre. L’homme se releva, à bout de souffle, et tira sur son pantalon pour ôter une gêne dans le tissu : il avait une érection.

## Chapitre II : Le Tunnel

Jordane était tellement excitée qu’elle sortit ayant à peine le temps de finir de relever le frein à main de la vieille voiture garée dans un renforcement devant le tunnel. Elle s’élança au milieu de la route et fit face au monument, soi-disant témoin d’une histoire d’horreur. Elle sortit de son sac à main un appareil photo professionnel et prit plusieurs clichés du tunnel qui se dressait devant eux ; mais ce fut seulement lorsque Raphaël claqua la portière que Jordane se figea et fut saisie par l’ambiance de ce lieu.

La route sur laquelle ils se trouvaient était traversée par une vieille voie ferrée abandonnée - encore un souvenir des mines - qui passait au-dessus, grâce au tunnel. Autour d’eux, il n’y avait qu’un terrain vague, un entrepôt visiblement abandonné et un champ qui donnait sur la forêt.

Le silence était total.

Il n’y avait pas âme qui vive à des kilomètres, ainsi la solitude les agrippait de sa main glacée. Le tunnel en lui-même n’était pas très long : une vingtaine de mètres, et on en voyait l’autre bout. Mais comme il n’était pas éclairé, une partie était plongée dans les ténèbres. Jordane sortit un petit objet de sa poche : Raphaël, qui était resté près de sa voiture, reconnut son dictaphone.

« Il est maintenant… » Jordane jeta un regard à sa montre : « 20h15. Je me tiens devant le tunnel. L’ambiance est vraiment impressionnante. Il fait sombre, et on est seuls. Un silence de mort, personne à des kilomètres. L’endroit rêvé pour une rencontre nocturne. »

Elle s’approcha lentement jusqu’à arriver à l’entrée. Elle se stoppa net, et mesura avec gravité son prochain pas, comme si entrer dans le tunnel allait l’avaler dans un monde parallèle. Un monde de vampires, loups garous et morts vivants.

Elle avança.

Elle ne savait pas à quoi elle s’attendait, mais elle se sentit quitter le monde des vivants lorsque le talon de sa botte résonna avec ampleur dans le tunnel, tel un son de cloche annonçant l’arrivée des esprits.

« On sent une énergie ici, commenta-t-elle. Pas étonnant que des légendes naissent ici, et que plus personne n’ose y mettre les pieds après la tombée de la nuit ».

Elle continua lentement, observant autour d’elle avec attention. Des graffitis, la plupart indéchiffrables, ornaient les murs usés et lézardés. Elle en repéra un plus ancien que les autres, d’une peinture rouge délavée, qu’elle prit en photo. On pouvait y lire « le tunnel d’Inès la folle ». Jordane continua d’avancer jusqu’à trouver ce qu’elle cherchait, dans la partie obscure à mi-chemin du tunnel : une grande bouche d’évacuation des eaux usé, presque plus grande qu’elle. Elle enclencha le flash de son appareil, mais hésita à prendre la photo : quelle créature de la nuit allait révéler la lumière ? Verrait-elle un visage la défigurer avec un sinistre rictus à l’instant où son flash éclairera la sombre tanière que tout habitant de Duli connaissait ?

Elle fixa le trou béant, perplexe. Allait-elle finir comme Inès la Folle si elle prenait la photo ?

Non, cette légende avait été fabriquée de toutes pièces. Inès n’avait probablement même pas existé.

Le clic de l’obturateur de l’appareil résonna, le flash révéla l’intérieur du tuyau sans fond comme un coup d’œil craintif dans les abysses de la nuit : vide.

Jordane lança un coup d’œil furtif et honteux vers Raphaël, comme un enfant qui se rend compte qu’il n’y a pas de monstre sous son lit - pourtant, il y en avait vraiment eu un sous le sien, il y a longtemps de cela. Mais il était absorbé sur son téléphone, adossé contre son tas de boue.

Les photos prises, il ne lui restait qu’une seule chose à faire : un petit rituel de rien du tout. Selon la légende, réciter l’incantation qu’Inès prononça ce soir-là attirerait les monstres des égouts. Avec de la chance, Inès elle-même pouvait pointer le bout de son nez.

Voici ce que racontait l’histoire d’Inès :

Inès était née de son père Ulrick et de sa mère Olivia. On ne savait pas grand-chose de son père, mais Olivia, tout le monde la connaissait à Duli. On l’appelait Olie la Folle. Elle avait vécu une vie respectable, voire exemplaire, jusqu’à ce que la naissance de sa première fille, Inès, la plonge progressivement dans une dépression post-natale. Au début, Ulrik avait choisi de ne pas voir les symptômes : Olivia qui parlait toute seule, Olivia qui pleurait toute une nuit. Inès qui glissait dans son bain. Inès qui tombait de la table à langer. Jusqu’à ce qu’un jour, en rentrant du travail, il découvre sa femme et sa fille de deux ans inconscientes dans la cuisine, la tête dans le four. Cette fois-ci, après que l’ambulance fut repartie de chez lui, il dû se rendre à l’évidence : quelque chose n’allait pas avec sa femme.

Et c’est ainsi qu’Olivia commença ses aller-retour dans les hôpitaux psychiatriques du coin.

Inès grandit avec son père, à Duli. Sa jeunesse ne fut pas facile : quand la nouvelle avait fait le tour de la ville, les autres enfants n’avaient pas tardé à se moquer d’elle. Quelques fois, Olivia apparaissait devant leur maison : Ulrik appelait simplement le centre hospitalier pour la faire ramener et attendait l’ambulance en verrouillant les portes. Mais ce qui était dur, c’était quand elle apparaissait devant l’école d’Inès : les enfants avaient le temps de lui lancer des cailloux et lui crier dessus tandis qu’elle les regardait simplement, l’air hagard. Le proviseur finissait par appeler la police, et Inès rentrait chez elle la tête tourbillonnant encore des brimades des autres élèves. Puis, à ses douze ans, l’accident de la mine avait eu lieu. Elle n’en fut pas affectée, son père étant com-merçant au centre-ville, mais elle trempait dans la tension lourde partagée par les habitants de la ville, qui avaient encore espoir qu’on sauve les mineurs piégés. Mais deux mois plus tard, l’espoir s’était évanoui, on avait scellé l’entrée. On racontait toute sorte de chose sur l’accident, et des rumeurs circulaient de toute part.

C’est ainsi qu’un soir, Inès allait pour rentrer chez elle en vélo, comme à son habitude maintenant qu’elle était assez grande pour rentrer toute seule. Elle devait passer par le tunnel mais redoutait toujours cet instant : elle devait franchir la zone sans lumière, à

mi-chemin, puis passer devant un grand tuyau d’évacuation des eaux usées, lui semblant faire deux fois sa taille. Derrière la lourde grille, on ne pouvait pas voir ce qui se cachait dans les ténèbres, dans les tréfonds des souterrains. Un monstre pouvait en profiter. Il passerait la main entre les barreaux de la grille et lui attraperait une jambe : puis il la dévorerait vivante, découpant avec ses griffes acérées et déchiquetant avec ses dents pointues. À douze ans, Inès avait encore beaucoup d’imagination, et ça ne l’aidait pas toujours. Quoiqu’il en soit, elle avait trouvé la parade : lorsqu’elle s’approchait du tunnel, elle élançait son vélo à toute vitesse, pompant de toutes ses forces, et elle le traversait complètement immobile, coupant même sa respiration, en espérant qu’elle avait pris assez d’élan pour dépasser le tuyau d’évacuation. De ce fait, les monstres croiraient qu’il s’agissait d’un rocher qui dévalait la route. Ou une voiture. En tout cas, pas une petite fille appétissante seule sur son vélo. Mais ce soir-là, Inès était distraite : en effet, un an après la catastrophe de la mine de charbon, la rumeur à l’école disait que les mineurs piégés étaient encore vivants. Qu’ils étaient perdus dans les réseaux souterrains de la ville et que, aveuglés par le noir complet, ils s’étaient transformés en créatures de la nuit, rodant, dévorant des rats pour survivre. Aussi, elle avait décidé de siffloter une petite comptine pour se changer les idées. Perdue dans ses pensées et sa chanson, elle oublia de prendre de l’élan pour traverser le tunnel. Elle s’en rendit compte au dernier moment, et tenta de mettre les gaz. Sauf que, balbutiant et changeant de vitesse alors qu’elle allait trop lentement, la chaîne sortit de son engrenage. Elle tenta de redresser mais elle échoua lamentablement et s’étala de tout son long juste entre les deux sorties.

Elle releva la tête, rien de cassé. Elle s’assaya, grommelant, lorsqu’elle se rendit compte où elle se trouvait : si jamais elle tour-nait la tête sur sa gauche, elle allait tomber nez à nez avec la bouche grande ouverte et les dents d’acier régulières de l’évacuation. Elle voulut hurler mais plaqua aussitôt les mains contre sa bouche. Peut-être que si elle ne faisait pas de bruit, le monstre des souterrains ne la verrait pas. Dans la pénombre, elle distingua son vélo gisant par terre. Elle se demanda s’il fallait qu’elle l’attrape et qu’elle s’enfuie avec en quatrième vitesse. Mais non, elle ne pourrait pas : la chaîne, décrochée, reposait un mètre à côté. Elle la narguait, brillant faiblement dans le noir, reflétant la lumière d’un lampadaire à la sortie. Non, il fallait qu’elle se mette à courir d’un coup, courir de toutes ses forces et ne jamais se retourner. Son père viendrait demain récupérer son vélo. Elle déglutit amèrement, n’osant pas bouger, n’osant pas faire de bruit. Mais les monstres, ça n’existe pas. Son père le lui avait répété une centaine de fois, et son père avait souvent raison.

« Les monstres ça n’existe pas. »

Alors pourquoi elle sentait un souffle derrière elle ? Non, pas un souffle. Un relent. Une puanteur abominable l’envahit, l’envelop-pa.

« Les monstres, ça n’existe pas. »

Une odeur de décomposition. La même odeur que quand un chat sauvage était venu mourir dans leur garage pendant qu’ils étaient partis en vacances, le ventre remuant dans tous les sens, les asticots sortant de ses orbites vides et de sa bouche décom-posée. La même odeur, mais plus forte.

« Les monstres, ça n’existe pas. »

— À l’aide… entendit-elle dans son dos.

« Les monstres, ça… »

— Je suis coincé… Il fait noir…

Le cœur d’Inès se souleva dans sa poitrine. Mais les monstres, ça ne parle pas. Ça hurle, et ça grogne. Alors elle se retourna. Der-rière elle, le tuyau d’évacuation d’eau cachait ses secrets derrière son voile noir, seulement zébré par les barreaux de fer. Elle ne voyait rien.

— J’ai faim… gémit la voix qui venait de l’avaloir.

Inès s’approcha avec précaution.

« Qui êtes-vous ? » réussit-elle à demander, la voix tremblante.

En plissant les yeux, elle vit un léger mouvement dans le trou, mais elle n’était pas sûr de ce qu’elle voyait, car il faisait vraiment sombre.

— L’explosion… J’étais perdu là en bas… J’ai faim… Et il n’y a plus personne…

— Vous vivez là-dedans ? demanda Inès.

La voix lui faisait pitié.

— Aide moi, implora-t-elle. Prends ma main et fais-moi sortir…

Quelque chose sortit doucement des ténèbres, s’approchant des barreaux. C’était la main d’un humain, pas d’un monstre. Il y avait cinq doigts, et pas une seule griffe. Mais il faisait sombre, et elle ne voyait pas bien. Aussi, elle saisit la main pour sortir la pauvre voix de là.

Sauf que c’est la main qui la saisit. Inès hurla : en partie parce qu’elle fut surprise, mais surtout parce qu’il réalisa que la main était à moitié décomposée. Elle était noire de saleté et de maladie, maigre et il n’y avait plus d’ongles, arrachés. La main, agrippant son bras avec une force surhumaine, la tira contre la grille. Elle ne pouvait que hurler, pleurer et se débattre, mais la chose ne lâcha pas prise. En quelques secondes, son bras fut complètement hors de vue, et sa tête était coincée entre les barreaux glacés. Lorsque l’homme ouvrit la bouche, la puanteur la frappa de plein fouet. L’odeur de mort. Il salivait à profusion, la bave noirâtre et gluante coulant entre ses quelques dents restantes. Il avait les yeux atrophiés et à moitié fermés, comme une momie. Elle vit ce visage comme en décomposition s’approchant du sien, la gueule grande ouverte. Elle s’aperçut que l’homme portait un casque sur la tête. Un casque avec une lampe frontale cassée. Comme un casque de mineur.

L’histoire dit qu’elle réussit à s’échapper. Elle rentra chez elle pour tout raconter à son père. Un monstre aurait essayé de la man-ger. Mais celui-ci resta perplexe, alors elle commença à en parler autour d’elle. Et là, c’est tout son entourage qui devint perplexe. On commença à croire qu’elle tenait de sa mère, et les rumeurs se répandirent.

Plus personne ne la vit depuis. On dit qu’elle a fini à l’hôpital psychiatrique, avec sa mère. On dit aussi que si on passe tard la nuit dans le tunnel, elle apparait pour vous mettre en garde du monstre qui rôde.

« Allez, juste cette petite étape, c’est facile… »

Jordane avait passé l’âge de croire aux monstres. Elle savait que les monstres étaient humains, et vivants. Il y avait bien assez de

violence dans le monde pour qu’il y ait besoin de créatures surnaturelles. Elle étudiait les légendes urbaines depuis des années, et jamais elle n’avait vu de fantômes ou quoi que ce soit de paranormal. L’église hantée de Saint-Antoine ? Une patiente d’un hôpital psychiatrique qui sortait en douce la nuit, se prenant pour une nonne. Elle avait même pu l’interviewer - l’article avait reçu la note de cinq squelettes sur cinq dans le magazine, et une copie était accrochée sur son frigo. Dans tous les cas, il y avait toujours une explication. Surtout que dans cette histoire, tout était bidon : ils avaient feuilleté les registres, aucune Inès ou Olivia n’avait existé. Rien non plus dans les fichiers du personnel qu’ils avaient volés aux hôpitaux psychiatriques alentours - Raphaël avait gentiment proposé d’aider une infirmière à réparer son ordinateur, après que celui-ci fût mystérieusement déconnecté du réseau. Il avait aussi habilement scanné la carte d’accès d’un employé des travaux publics avec son téléphone en s’infiltrant dans la cafétéria, mais les plans qu’ils avaient récupérés montraient que les galeries de la mine et le réseau d’évacuation des eaux usées ne communiquaient pas entre eux.

Du coup, elle pouvait s’enregistrer prononcer l’incantation, et rien ne se passerait.

Elle s’avança jusqu’à atteindre le milieu du tunnel, où elle plongea dans l’obscurité. Elle regarda en arrière : elle ne voyait même plus Raphaël, elle pouvait à peine apercevoir la lueur de l’écran de son téléphone. Elle regarda à sa gauche : le trou béant se tenait toujours là. Rien ne bougeait dedans. Finalement, elle regarda devant : rien en vue sur toute la route. Juste elle, dans le tunnel, dans l’obscurité. Un doux vent lui chatouillait la nuque. À moins que ce soit un frisson. La chair de poule.

« Allez ma fille, du courage. »

Qu’est-ce qu’elle risquait ?

Elle déclencha son dictaphone, et le clic la fit sursauter.

« Les monstres, ça n’existe pas. »

Elle retint son souffle : rien ne se passa. Rien ne bougea. Seuls les graffitis l’observaient d’un ton moqueur.

« Les monstres, ça n’existe pas. »

Déjà, sa voix tremblait un peu plus. De quoi elle avait peur ? Cette histoire n’existait pas. Plus que trois.

Un grattement se fit entendre à sa gauche. Ça semblait venir de l’évacuation. Son corps se raidit.

« Du calme ma vieille, c’est dans ta tête... Ou alors c’est un rat... Ces saletés grouillent dans les égouts » se dit-elle.

« Les monstres, ça n’existe pas... ».

Encore le grattement, plus fort.

Elle commença à paniquer. Paralysée, elle n’osa pas tourner la tête sur la gauche. Elle regardait droit devant elle. Le vide. La nuit. Le silence.

Encore le grattement. Deux fois.

Une pensée s’insinua dans son esprit : « *Tout est pur pour ceux qui sont purs.* »

« Non, pas ça, pas maintenant, se dit-elle. S’il vous plaît non... »

Elle essaya de se calmer ; si elle se mettait à paniquer, la porte qu’elle avait mis si longtemps à fermer risquait de se rouvrir et lâcher ses démons à ses trousses.

« Les monstres, ça... »

La femme qui arrivait vers elle semblait sortir de nulle part. Elle devait avoir à peu près son âge, peut-être un peu plus vieille, et elle portait une veste en cuir brun quelque peu démodée avec une paire de jeans blancs. Elle avait des cheveux d’un noir ocre impeccablement tirés en une queue de cheval, le visage carré mais l’air absent, comme somnambule. Jordane sentit un souffle glacé prendre forme dans son estomac, puis grimper le long de sa colonne vertébrale pour hérisser les poils de sa nuque. Sa gorge s’assécha instantanément et elle fut incapable de bouger. Elle se rendit compte qu’elle ne pouvait même plus respirer. La femme continuait à marcher comme si elle ne l’avait pas vue ; mais elle s’arrêta à son niveau, juste à côté d’elle. Jordane entendit ses dents claquer et ses jambes qui commençaient à se dérober sous elle.

— Ne vous approchez pas du trou, il y a un monstre là- dedans.

Sa voix était lointaine, comme dans un rêve, mais elle résonnait dans sa tête. Le temps sembla s’arrêter et Jordane fut dans l’incapacité de produire une quelconque pensée intelligente.

— Je sais, » s’entendit-elle dire en parfaite spectatrice de son propre corps : elle entendit sa voix de loin, comme si elle était à des kilomètres, ou à des années de la scène.

La femme sembla acquiescer, puis continua son chemin derrière elle. Jordane ne bougea pas, toujours incapable de calculer la scène ; ce fut lorsqu’une main se posa sur son épaule qu’elle se mit à hurler.

— Wow, ça va pas ?! s’écria Raphaël en bondissant hors de ses chaussures.

Elle le dévisagea, paniquée : oui, c’était bien Raphaël. Elle regarda derrière lui, mais il n’y avait personne.

— Tu l’as vue ? balbutia-t-elle.

— Vu quoi ? répondit-il, interloqué.

Jordane regarda frénétiquement autour d’elle. Avait-elle rêvé ? Oui, c’était la seule explication plausible. Elle s’était fait un film, elle voyait tellement de films d’horreur que son imagination s’était jouée d’elle. Il ne fallait pas chercher plus loin. C’était ça.

Était-ce ça ?

— Le rat, mentit-elle. Le rat qui s’est faufile dans la canalisation.

— Nope, j’ai rien vu.

Elle reprit son souffle et réussit à se calmer un peu.

Quelle idiote, réussir à se faire peur toute seule...

— C’est pas grave, reprit-elle, de toute façon j’ai fini. Allons manger un bout.

— Voilà qui est parler ! Tous au steak house ! C’est toi qui régales ?

— Sûrement pas.

Ils se dirigèrent tous deux vers la voiture, Raphaël d’un pas décidé, Jordane d’un pas un peu trop rapide pour être naturel.

— Tu sais, reprit-il, le seul rat que je vois ici, c’est toi. Comment t’as pu prendre des chambres à lit simple ? Comment t’as même pu trouver un hôtel qui en proposait ? T’es quand même forte...

— Le patron surveille mes notes de frais, crâne d’œuf, répliqua-t-elle la voix plus légère.

Et tandis qu’ils s’éloignaient de cet endroit qu’ils n’allaient plus jamais voir, les lampadaires commencèrent à s’éteindre, plongeant le lieu dans les oubliettes jusqu’à ce que le soleil ose se repointer le lendemain. En effet, les prochaines personnes qui traverseront ce tunnel en voiture pourront sûrement passer devant un graffiti que Jordane n’avait pas pu voir à cause de la pénombre, juste en dessus du tuyau d’évacuation des eaux usées. Celui-ci avait été écrit il y a bien longtemps, et certaines lettres avaient été effacées par le temps, modifiant légèrement l’incantation d’Inès. On y lisait :

*LES MONSTRES, ÇA EXISTE*

## Interlude : Il faut se méfier de l’eau qui dort

« Chéri, tu pourras emmener Alizé à son cours de chant ce soir à dix-huit heures ? Je dois remplacer une collègue ce soir. »

Christine s’habillait dans le dressing pendant que ses enfants prenaient leur petit déjeuner, et s’adressait à son mari, Richard, qui se rasait dans la salle de bain de la chambre parentale. Elle entendit comme toute réponse un soupir irrité, mais elle décida qu’elle n’allait pas se contenter de cette réponse aujourd’hui :

— Rich, répéta-elle un peu plus fort, est ce que tu peux...

— Non, Christine, répliqua-t-il sèchement. Ce soir je suis occupé, j’ai un chantier à suivre.

Elle enfila sa dernière chaussure et s’avança près du cadre d’entrée de la chambre d’un pas incertain : elle voulut se confronter à lui, puisqu’il avait dit qu’il était disponible cette soirée là et que le boulot était en « autopilote », comme il s’en était vanté, mais son courage avait ses limites et elle savait qu’elle perdrait tous ses moyens si elle lui parlait droit dans la caméra. De là où elle était, elle pouvait voir l’entrée de la salle de bain depuis la réflexion de son miroir, observant l’ombre de son mari bouger lentement devant le lavabo.

— Tu m’avais dit que tu étais libre ce soir ? Que tu n’avais pas besoin de travailler et que tes employés se débrouillaient tous seuls...

— Enzo m’a appelé, j’ai une urgence que je dois régler, répliqua-t-il avec calme.

« Menteur », pensa-t-elle : elle ne l’avait pas vu prendre d’appel ni hier soir ni ce matin. La vérité était qu’il avait son propre emploi du temps et se dédouanait de toute responsabilité en lui laissant assumer toutes les obligations et corvées. Mais se trompait-elle ? Elle n’avait pas été à ses côtés toute la soirée ; elle avait aidé Alizé avec ses devoirs pendant qu’il buvait une bière devant la télé. Il avait pu s’absenter quelques minutes sans qu’elle le remarque.

« Mais attends, se dit-elle, Enzo n’est pas censé être en congé paternité ? »

Il avait appelé la maison il y a une semaine pour annoncer la nouvelle à Richard car il ne répondait pas sur son téléphone portable, et c’était elle qui avait décroché et l’avait félicité pour cette heureuse annonce.

Elle se mordit la lèvre, hésitant à le confronter à un mensonge qui allait le mettre en colère ; mais cette fois, elle avait vraiment besoin qu’il assume ses responsabilités puisqu’elle devait faire la fermeture du salon : sa collègue avait des problèmes avec son beau-fils, et elle avait rendez-vous au commissariat pour une histoire de vol d’identité sur internet.

— Enzo n’est pas en congé paternité ? demanda-t-elle timidement en reculant inconsciemment d’un pas.

Elle vit l’ombre se figer un instant dans la salle de bain, et son cœur accéléra d’un cran.

— Qu’est-ce que tu racontes ? fit la voix dans l’autre pièce. Enzo travaille bien cette semaine, qu’est-ce que tu inventes là ?

Christine fronça les sourcils. Est-ce qu’il mentait ? Elle avait pourtant bien reçu son coup de fil la semaine dernière. Ou était-ce il y a deux semaines ? Une pique d’angoisse monta en elle : est-ce qu’elle s’était trompée ? Elle était plutôt fatiguée en ce moment, peut-être s’était-elle emmêlé les pinceaux et qu’il avait appelé plus tôt ? Était-ce même bien Enzo qu’elle avait eu ? Elle perdit confiance en son propre jugement et se résigna à abandonner la bataille : peut-être qu’elle avait confondu...

« Bon, très bien, répondit-elle, j’appellerai sa tante pour qu’elle vienne la chercher. »

Elle entendit Richard poser son rasoir et vit son ombre dans le miroir sortir de la salle de bain pour s’avancer vers elle d’un pas furieux. Ses yeux s’écarquillèrent de peur et elle se plaqua contre le mur du dressing, horrifiée : les colères de Richard pouvaient se déclencher au quart de tour, et ça finissait toujours mal pour elle. Il se plaça en face d’elle, à une proximité menaçante : ses lèvres encore pleines de mousse à raser étaient retroussées, montrant ses dents de façon bestiale.

— Ta sœur ?! cria-t-il. Pourquoi impliquer cette mégère lorsque tu ne peux pas assumer tes responsabilités ? Tout ce qu’elle va faire c’est raconter à tout le monde qu’on est pas capables d’élever les enfants et qu’on a besoin de l’aide des autres ! C’est toi qui a voulu des enfants, alors occupes-t’en !! Et je n’ai pas à subir ton incompétence, ou tes problèmes d’emploi du temps !

Une colère monta en elle, et elle serra ses poings à en avoir mal ; mais elle avait trop peur pour le regarder en face. Elle regardait fixement une paire de chaussure rangée par terre, mais elle réussit à lui répondre, sans quitter des yeux ses escarpins :

— Je dois remplacer une collègue... Je te demande de rendre service juste une fois, je n’ai fait que courir pour le boulot et les enfants cette semaine...

Elle sentit la respiration de Richard s’accélérer, et elle devinait sans oser lever les yeux que la veine sur son front palpitait. Il s’approcha encore d’elle, la touchant presque, et elle regretta subitement d’avoir déclenché cette dispute.

— Ton boulot, fit-il... Combien de fois t’ai-je demandé de le quitter ? Avec deux enfants, tu dois t’occuper d’eux à plein temps !

— Mais j’aime ce travail, répondit-elle les larmes aux yeux et la voix tremblante, voir mes clients et collègues c’est ce qui me fait me lever le matin, et ce sont les seules personnes que je vois en dehors de cette famille...

— Tu appelles ça un travail ? répondit-il d’un ton méprisant. Je gagne quatre fois ton salaire, on n’en a pas besoin ! Tout ce que tu fais c’est coiffer les mêmes gens encore et encore ! À quoi ça rime ? Et si t’étais un peu douée à la limite, tu aurais pu te retrouver avec son propre salon, mais non ! Tu es juste employée, à faire un travail de merde, payée comme de la merde, et t’es même pas capable de t’occuper de ta famille ! C’est de l’orgueil et de l’égoïsme pur et dur de ta part. Tu es une mauvaise mère qui se place avant ses enfants. Et tu as le culot de lâcher tes responsabilités sur moi !

— Tu es injuste, j’ai besoin de ce travail, répondit-elle.

Sa voix n’était plus qu’un murmure. Les larmes brouillaient sa vision.

Richard se redressa, recula d’un pas et la jaugea de haut en bas. Puis, il paracheva la dispute avec une mise à mort :

— Pourquoi tu mets une robe pour aller travailler ? Tu crois que quelqu’un va te regarder ? À ton âge ? Tu es mère de famille, ressaisis-toi bon sang.

Puis il repartit finir de se raser dans la salle de bain. Christine se laissa glisser par terre et se mit à pleurer en silence, la tête entre ses mains tremblantes.



## Chapitre III : Nuit mouvementée

Jordane et Raphaël réussirent à trouver une taverne au centre-ville qui avait l’air présentable. En entrant, ils se mirent à une table et prirent la spécialité du cuisinier.

— Tu crois que t’as assez de substance pour ton article ? demanda Raphaël.

— Mmmh blurf mmmh blurg, répondit Jordane en pleine bouchée de son hamburger.

— Pardon ?

Elle avala son steak-bacon et lui répéta sa réponse en se concentrant sur le pliage de sa serviette, Raphaël sachant que c’était signe qu’elle voulait cacher ses problèmes :

— T’inquiète, même si cette lettre est bidon, on a quand-même de belles photos, et je broderai un peu sur la mine. Ça va le faire.

Ils passèrent l’heure suivante à discuter de tout et de rien, comme ils en avaient l’habitude. Tandis que la taverne se vidait à petit feu, ils décidèrent de migrer vers le bar pour un dernier verre. Il était bientôt l’heure de la fermeture, aussi le patron refusa d’un geste de la main le portefeuille de Jordane et offrit la dernière tournée. Il ouvrit un placard sous le comptoir et sortit une bouteille sans étiquette au contenu incolore : il leur expliqua qu’il s’agissait d’une liqueur de prune faite maison qu’il réservait aux derniers retardataires avant fermeture. Il servit quatre verres : le sien, deux pour les chasseurs de fantômes, et un pour le dernier autre client, avachi à l’autre bout du comptoir en solitaire.

Ils levèrent tous leur coupe comme le voulait la tradition des pochetrans et firent cul sec, grognant de douleur en parfaite synchronisation. Le téléphone de l’arrière-boutique sonna, et le barman s’éclipsa en s’excusant.

— Vous n’êtes pas d’ici vous ?

Le dernier client, un homme d’une cinquantaine d’années qui semblait avoir perdu une longue et dure bataille contre l’alcoolisme, les dévisageait comme s’il s’agissait d’une nouvelle espèce d’humains inconnue jusqu’à maintenant. Il portait un costume trois pièces qui avait dû être mauve ou bleu il y a plusieurs décennies, mais qui maintenant était effiloché à plusieurs endroits. Ses cheveux étaient légèrement gominés mais pendaient paresseusement sur un côté de son visage. Comme il avait l’air à peu près sobre, Raphaël prit la peine de lui répondre.

— Comment vous avez deviné ?

— On n’a pas l’habitude de voir de nouveaux visages, surtout de votre âge. Vous êtes de passage ? Travail ou plaisir ? il ricana amèrement, avant de reprendre : Non, ce n’est pas possible, personne ne viendrait dans ce trou perdu pour le plaisir.

— Je travaille dans le journalisme, répondit Jordane d’un ton se voulant désinvolte.

En effet, son radar à potin s’activa dans sa tête : si cet énergumène était un vieux de la vieille, ce qui en avait bien l’air, il pouvait avoir plusieurs informations croustillantes.

— Ah, vous devez être là pour le Palais de l’Étrange alors, répondit-il d’un air faussement innocent.

— Le palais de l’étrange ? répondit immédiatement Jordane, interloquée.

Un sourire carnassier se dessina sur le visage de l’homme, mais les deux jeunes furent trop loin pour l’avoir vu.

— Oui, reprit-il, le Palais de l’Étrange était une espèce de fête foraine, construite il y a des années, du temps où Duli était encore une ville pleine d’opportunités…

Il s’embrassa le bout des doigts et les porta au ciel d’un air grotesque, pour mimer un « paix à son âme ».

— Malheureusement, reprit-il, il ferma le jour même de son ouverture, à cause d’un terrible accident… Oui, c’était quelque chose… On a attendu une autorisation de réouverture depuis des années, pendant que le parc se mourrait et tombait lentement aux oubliettes, mais des récentes rumeurs indiquaient que le maire venait de prendre la décision de le démanteler… Quelle triste nouvelle… Un monument historique pareil…

Le radar de Jordane lui criait maintenant de se renseigner sur le sujet. Comment se faisait-il qu’elle n’avait jamais entendu parler de ça ? Peut-être que les habitants avaient honte de ce secret… Quoiqu’un accident à l’ouverture d’une fête foraine, ça aurait dû faire les premières pages. Son instinct lui dictait qu’il fallait qu’elle questionne cet homme. Peut-être même qu’il avait des infor-mations qui pouvaient l’aider.

« Vous connaissez l’histoire d’Inès ? demanda-t-elle de but en blanc. »

Le regard de l’homme sembla scintiller. Il se leva et s’approcha lentement du duo : sa démarche était lourde et légèrement boitant, comme un sinistre croque-mort. Il prit le tabouret à côté de Jordane et s’assit, passant la main dans ses cheveux pour les déplacer de l’autre côté de sa tête. Jordane remarqua que ses yeux étaient gris et perçants, ceux d’un prédateur. Un profond malaise l’enva-hit, et quelque chose en elle lui grondait soudainement de s’éloigner de cet homme. Prendre ses jambes à son coup et ne jamais revenir.

— Inès la Folle ? Bien sûr, elle a travaillé pour moi. Une fille charmante. C’était il y a quoi… Huit ans… Neuf ans.

Le cœur de Jordane se serra dans sa poitrine : est-ce que cet homme était en train de dire qu’Inès avait existé ?

— Vous l’avez connue ? Est-ce qu’on parle bien de la même personne ? Sa mère…

— La fille d’Olivia, elle aussi folle, l’interromptit-il. Oui, celui-là même. Tout le monde connaît l’histoire.

Jordane déglutit et son regard s’illumina: son instinct de survie commençait à perdre de sa force, étouffé lentement par sa cu-riosité.

— Elle vit encore ici aujourd’hui ? D’où vient cette légende ? lui demanda-t-elle, excitée.

— Je ne saurai pas vous dire où elle est aujourd’hui, même si elle est encore en vie ou non. Ce que je sais, c’est que j’ai embauché

cette jeune fille quelque temps pour m’aider avec le parc. C’était il y a longtemps. Charmante, comme je le disais, et elle mettait du cœur à l’ouvrage. Oui, oui, c’était une employée exemplaire… Quant aux rumeurs qui circulaient sur elle, je suis certain qu’elles étaient infondées. Sa mère était vraiment malade, mais aujourd’hui on sait que ce n’est pas le genre de mal qui est contagieux. Mais je ne l’ai jamais questionné à ce sujet. C’est personnel, voyez-vous. Et c’était une employée. Mais je peux vous assurer que ça n’avait rien d’aussi sordide que ce que la légende raconte… Ce ne sont que divagations grotesques de villageois las et avides de distractions. Pourquoi vous intéressez-vous à elle, si je puis me permettre ?

— J’étudie la légende d’Inès, répondit Jordane, presque hypnotisée par ce récit, et je commençais à croire que même elle était inventée de toute pièce.

— Et bien je peux vous assurer qu’elle a bien existé, je dois avoir plusieurs documents avec son nom dessus : contrat de travail, éva-luation physique, lettre de motivation, et tutti quanti. En ce qui concerne sa « mésaventure », personne d’autre qu’elle ne pourra vous éclairer. Mais s’il y a bien une chose que j’ai appris, mademoiselle, c’est que la réalité est souvent plus étrange que la fiction.

— Incroyable. Et que faisiez-vous comme métier ?

Jordane sentit une lueur d’espoir remonter dans le creux de sa poitrine. Sa peur avait complètement disparu, remplacée par de la fascination. Son interlocuteur rechangea de côté ses mèches de cheveux d’un geste désinvolte de la main et répondit, s’approchant d’elle comme pour lui faire une confidence :

— J’étais le propriétaire du Palais de l’Étrange.

\*\*\*

— Ça pue cette histoire… commenta Raphaël tandis qu’ils roulaient en silence depuis une dizaine de minutes. Jordane ne l’entendit pas, perdue dans ses pensées, le regard suivant la ligne blanche fantomatique séparant la route en deux : leur étrange interlocuteur avait dit connaître Inès. Mieux que ça, il disait avoir des documents officiels en sa possession. Avec ces documents, ils seraient peut-être même capables de le retrouver, et elle lui demanderait ce que signifiait la lettre qu’elle avait envoyée… Et la cerise sur le gâteau… Le Palais de l’Étrange. Une fête foraine abandonnée qui avait fermé le jour de son ouverture à cause d’un mystérieux accident. C’était trop beau pour être vrai, certes. Mais même s’il se moquait d’eux, cette nouvelle intrigue allait alimenter son article et peut-être sauver sa peau.

« T’es sûre qu’on peut faire confiance à ce type ? répéta Raphaël. »

Cette fois-ci, Jordane sortit de sa torpeur. Effectivement, ce type était louche. Ils galéraient depuis des jours sur cette histoire, et lui se pointait comme une fleur et il s’avérait que c’était peut-être le seul homme de la ville qui avait les réponses à leur question ? « Les documents sont encore sur place, leur avait-il dit. Ils sont dans mon ancien bureau. J’ai un rendez-vous avec l’assistant du maire dans deux jours pour ressortir la tenue des comptes et certificats de sécurité. Vous serez les bienvenus pour étudier les documents qui vous seront utiles. » Puis il avait griffonné une adresse et des directions au dos d’un billet de loto vierge pour se rendre sur place.

Ils n’avaient aucune raison de croire cet étranger, mais Jordane était dévorée par la curiosité. Et elle était aussi désespérée de sauver son article.

— Je n’ai pas confiance en lui, répondit-elle enfin. Demain matin, on se renseigne à fond sur ce mec et le Palais de l’Étrange, voir si son histoire tient la route. Si c’est le cas, on ira faire un tour là-bas.

— Très bien, par contre même si cette histoire est vraie, hors de question qu’on accompagne un type louche qu’on connaît à peine dans une fête foraine abandonnée…

Raphaël avait raison. Ils avaient pris bien des risques pendant leurs aventures, mais ça, c’était un coup à finir découpés en mor-ceaux et enterrés sous un train fantôme. Ou alors, momifiés et transformés en attraction d’horreur.

« Venez me rendre visite après-demain, avait-il dit. Je dirai à l’assistant du maire que vous travaillez pour moi, et vous pourrez visiter à loisir. Mais venez tôt, ajouta-t-il en partant, ne vous retrouvez surtout pas dans le Palais de l’Étrange en pleine nuit, vous pourriez ne jamais retrouver la sortie. »

Jordane eut un frisson en repensant à ce dernier échange.

— Je sais, répondit-elle. Si on a assez de preuve demain matin, et qu’on le sent bien, alors on ira faire un tour là-bas demain après-midi, par nous-même.

— Toi, moi, dans un palais de l’étrange abandonné depuis presque dix ans ? demanda Raphaël en souriant.

— Sauf si t’as trop peur, lança Jordane.

Raphaël se mit à rire :

— Qu’est-ce qu’il pourrait mal se passer ?

\*\*\*

Ils arrivèrent à l’hôtel un peu après minuit et décidèrent qu’il était préférable qu’ils prennent du repos : une longue journée les attendait le lendemain. Ils se souhaitèrent bonne nuit et regagnèrent leur chambre respective. Tandis que Raphaël s’effondra dans son lit sans plus de cérémonie, Jordane prit place dans le petit bureau de travail posé au coin de la pièce, sortit son ordinateur et pianota plusieurs heures sur son clavier, modelant avec soin sa prose impeccable.

Si sa journée lui semblait perdue parce qu’ils n’avaient pas réussi à trouver la piste qu’elle espérait, elle se devait de compenser en travaillant davantage avant de s’autoriser à se reposer.

Lorsque les bâillements commençaient à essayer de lui décrocher la mâchoire, elle déclara la fin de journée : elle se démaquilla et se brossa les dents, l’esprit vide. Ensuite, elle se mit en pyjamas et plongea dans son lit. Elle vérifia ses messages sur son télé-phone - rien du tout- puis resta immobile, semblant hésiter : « Ce n’est pas bien de faire ça » se dit-elle, puis elle faillit renoncer,



éteindre son portable. Son doigt resta sur l’icône de l’application.

« Et merde, siffla-t-elle... »

Elle ouvrit l’application de messagerie d’un air coupable, mais ce ne fut pas son nom qui était inscrit dans l’adresse ; celle de sa collègue Mélodie. Elle avait eu son mot de passe grâce à Raphaël - MotDePasse2002 - et s’était jurée de ne pas s’en servir à ou-trance, seulement en cas de force majeur. Mais la peur la dévorait : elle était convaincue que si son futur article n’était pas excep-tionnel, elle se ferait jeter et remplacer en un clin d’œil. Aussi, elle avait besoin de se rassurer, rien qu’un peu, en espérant qu’elle ne verrait pas de mail de son patron proposant à Mélodie de prendre sa rubrique. Elle ne vit rien de la sorte, que des e-mails sans importance, et elle allait arrêter la lorsqu’elle tomba sur un échange d’email entre Mélodie et Bastien, un autre collègue :

— Tu viens ce soir au pot après le boulot ? demandait Bastien.

— Qui est-ce qu’il y aura ?

— À peu près tout le monde, ma mère garde les enfants.

— Même Jordane ? Bonjour l’ambiance lol.

— Heu... J’ai peut-être oublié de lui demander... On va dire que de toute façon elle ne serait pas venue.

— Bon ben je viens ! Je ne la sens pas trop cette fille, tu ne sais jamais ce qu’elle pense, et puis quand on lui fait remarquer qu’elle a tort, bonjour l’angoisse ! Toujours à se justifier !

— Oula, ne me mêle pas à vos histoires ! Ramène-toi juste ce soir, je paie la première tournée tant qu’il n’y a pas grand monde !

Si Jordane fut blessée par cet échange, elle n’en montra presque rien.

« Qu’est ce qui arrive au chat qui est trop curieux ? se dit-elle ? » puis elle se força à plonger dans le sommeil.

À peine commencée, sa nuit s’annonça agitée : elle fut prise d’un cauchemar comme elle n’en avait pas fait depuis longtemps. Elle se trouvait toujours dans un lit, mais ce n’était pas sa chambre d’hôtel. Elle avait été réveillée par quelque chose, mais elle ne savait pas quoi : le silence régnait dans la pièce sombre. Elle regarda tout autour : des armoires remplies de jouets, des vêtements d’enfant éparpillés au sol. Pas de doute, elle se trouvait dans son ancienne chambre. Ses yeux se posèrent sur la fenêtre ouverte au-dessus de sa tête de lit : était-ce ça qui l’avait réveillée? Elle se leva et inspecta timidement la rue. Déserte. Elle descendit de son lit et posa ses pieds nus sur la moquette. Tout semblait normal, absolument ordinaire, et pourtant son cœur battait la chamade. Elle avait peur, mais elle ne savait pas pourquoi. Il semblait qu’elle avait oublié quelque chose d’important, peut-être la raison pour laquelle elle s’était réveillée en sursaut. Un reflet du clair de lune attira son œil, quelque part sur son bureau : elle s’en approcha lentement, tandis que derrière elle deux billes blanches brillaient sous son lit.

Elle se posa devant la table jonchée d’accessoires de poupées et attrapa l’objet étincelant : il s’agissait d’un poudrier ouvert. À côté, une lettre repliée était posée, avec l’inscription « Pour Jordane ». C’était la lettre qu’Inès lui avait écrite. Elle porta la petite boîte à maquillage devant son visage et admira le reflet de son visage de petite fille. À sa gauche, les deux balles blanches qui la fixaient sortirent de l’ombre pour révéler un grand lézard. La chose rampa hors de sa cachette et s’enfuit d’un bond par la fenêtre en faisant claquer le carreau dans sa course. Jordane sursauta mais n’eut qu’à peine le temps de voir la fenêtre revenir lentement dans sa position initiale. Lorsque son regard revint vers le petit miroir, elle vit qu’une femme l’observait au fond de la pièce. Elle se retourna d’un bond et scruta le fond de sa chambre, mais elle était seule.

« Qu’est ce qui m’a réveillé? pensa-t-elle. C’était quelque chose d’important, mais je n’arrive pas à me souvenir... »

Était-ce la femme du tunnel qu’elle venait de voir dans le reflet du miroir ? Était-ce Inès ? Son regard revint sur sa lettre : elle était maintenant ouverte, et on pouvait y lire son contenu :

« Va-t’en, pars d’ici tant que tu le peux encore ! »

Elle lâcha le bout de papier lorsqu’elle entendit un éclat de voix quelque part dans la maison. Elle s’approcha de la porte pour l’instant fermée, à pas de loup, et elle commença à entendre des chuchotements.

« Quelque chose d’important, pensa-t-elle. Il va se passer quelque chose d’important, mais je ne sais plus quoi. »

Elle posa sa tête contre la paroi de bois lisse. Elle entendait quelqu’un respirer juste derrière. Puis on cogna contre la porte, ren-versant Jordane sur le coup.

« C’était ça... se dit-elle. C’est ça qui m’a réveillée... »

Puis la chose tambourina contre la porte comme un forcené. Elle rampait pour tenter de s’éloigner, mais la porte sortait presque de ses gonds sous les coups fracassants. Elle réussit à se relever et courut pour aller se cacher sous ses draps, mais au lieu de ça, elle capta un regard par la fenêtre : quelqu’un observait toute la scène depuis dehors, et elle voyait le sinistre visage éclater de rire, comme un spectateur d’un autre monde.

De l’autre côté, les coups se faisaient plus fort, faisant trembler toute la pièce. La poignée de la porte sautait dans tous les sens, et lorsqu’elle s’ouvrit enfin, elle se réveilla.

Elle se retrouva maintenant dans sa chambre d’hôtel, assise sur le petit bureau. Sauf qu’elle était toujours dans son rêve : sinon, comment expliquer que son corps immobile était envahi de toiles d’araignée ?

Jordane se libéra de sa prison de soie et vit la porte d’entrée de sa chambre d’hôtel, barrée d’une lourde chaîne. Son regard revint vers ses mains, et elle se rendit compte qu’elle tenait un dictaphone. Son cœur commença à battre dans sa poitrine : ses doigts se serrèrent autour de l’objet et elle fut prise d’un terrible pressentiment. De ses mains tremblantes, elle l’alluma malgré elle.

Un bruit de statique sortit de l’instrument, puis, sa voix se fit entendre :

« Il est maintenant... 20h15. Je me tiens devant le tunnel. L’ambiance est vraiment impressionnante. Il fait sombre, et on est seul.

Un silence de mort, personne à des kilomètres. L’endroit rêvé pour une rencontre nocturne. »

Un nœud se forma dans son estomac. Pourquoi elle écoutait ça ?

« On sent une énergie ici. Pas étonnant que des légendes naissent ici, et que plus personne n’ose y mettre les pieds après la tombée de la nuit ».

Non non non non non... Elle ne voulait pas écouter ça...

« Les monstres, ça n’existe pas » s’entendit-elle dire dans l’appareil.

Elle essaya de l’éteindre, mais il ne réagissait pas.

« Les monstres, ça n’existe pas »

Elle lança le dictaphone à travers la pièce, mais sa voix se fit toujours entendre, bien plus fort maintenant.

« Les monstres, ça n’existe pas »

Elle se jeta dans son lit et se cacha sous les couvertures.

« Les monstres, ça... »

Elle commença à se recroqueviller en position foetale, mettant la tête sous l’oreiller, gémissant lamentablement.

Ça y est, ça allait arriver. Si elle entendait ça, elle savait qu’elle allait devenir folle. Mais pour l’instant, elle n’entendait que le statique. Ce statique qui se faisait de plus en plus fort, comme si une main maligne sortant des ténèbres montait le son du dictaphone. Mais pour l’instant, il n’y avait rien, rien n’allait se passer, non.

« Ne vous approchez pas du trou, il y a un monstre là-dedans »

Et Jordane voulut hurler. Elle essaya de toutes ses forces, mais sa gorge refusait de produire le moindre son. Des larmes coulèrent sur ses joues.

« Je sais, s’entendit-elle de nouveau dans le dictaphone, il y en a un sous mon lit en ce moment même. »

Cette fois, le hurlement sortit, et elle se réveilla d’un bond, en sueur et en larmes.

\*\*\*

Jordane passa l’heure qui suivit à essayer de se distraire pour se rendormir : elle avait utilisé toutes ses forces pour faire glisser le lit contre la porte pour la bloquer, comme elle avait l’habitude de le faire adolescente pour pouvoir s’endormir. Mais ce soir, ça ne semblait pas suffire. Elle regarda plusieurs vidéos sur son téléphone, vérifia compulsivement ses e-mails et ses messages - rien, nada, niet - et écrivit quelques lignes pour son article. Cependant, à chaque bruit qu’elle entendait, que ce soit le parquet qui craque, des pas dans le couloir, ou le mini-frigo de sa chambre qui ronronne, une montée d’adrénaline l’envahissait : son rêve la marquait encore et elle était trop flippée pour s’endormir.

Mais le pire, ce qui lui faisait vraiment peur, c’était cette pensée qui rôdait dans un tout petit coin de sa tête. Elle faisait tous les efforts du monde pour ne pas la formuler, parce que si elle le faisait, elle ne pourrait plus penser à autre chose. À chaque fois qu’elle sentait qu’elle allait y penser malgré elle, elle enterrait la tête dans son oreiller et se forçait à se rappeler l’âge auquel ses musiciens préférés étaient morts.

Elle était maintenant en train de rédiger le chapitre de son article qui décrivait son expérience dans le tunnel. Peut-être que si elle l’écrivait pendant que la peur la tenait éveillée toute seule dans sa chambre d’hôtel, il serait meilleur.

En tout cas, c’était...

*... Et si...*

« Kurt Cobain... 27 ans ! » hurla-t-elle à son esprit pour le faire taire.

... la première fois qu’elle écrivait dans un endroit inconnu : d’habitude, elle écrivait sur son canapé, l’ordinateur dans les mains et une tasse de café fumant à portée. Mais de temps à autre, quand elle avait le courage de sortir, elle prenait une table au Collectivo Café et passait plusieurs heures à écrire, retoucher, effacer, ...

*... Je dois rejouer...*

« Amy Winehouse... 27 ans. »

... puisque chaque mot comptait. Parfois, Raphaël la rejoignait - ils habitaient dans le même quartier - et travaillait en face d’elle, lui écrivant des symboles étranges et des formules alambiquées. Elle s’était dit une fois que lui aussi écrivait des petites histoires où chaque mot comptait. Lui pour percer le coffre-fort du serveur d’une entreprise, elle pour percer celui de ses lecteurs. Ils avaient trouvé un jeu pour fêter leurs retrouvailles au café : le premier arrivé donnait un nom bidon au serveur pour son breuvage, et l’autre, en entrant et voyant son comparse à une table, devait trouver le nom du personnage qui complétait son duo. Par exemple, si Raphaël se trouvait à une table avec un gobelet « Mario », Jordane le rejoignait avec son gobelet « Luigi » - les serveurs ne pre-naient même plus la peine de lever les yeux au ciel quand ils leur donnaient leur nom.

Batman ? Robin.

Calvin ? Hobbes.

Turner ? Hooch - Jordane avait pouffé de rire en voyant Raphaël arriver avec « Hooch » sur son gobelet.

Par contre, il lui arrivait rarement de passer du temps au bureau du magazine : d’une part, les locaux étaient petits et bruyants - il y avait toujours quelqu’un au téléphone dans un open space unique, il était impossible de se concentrer - et elle n’était pas dans le même délire que ses collègues ; elle avait participé à une ou deux soirées, mais elle avait passé son temps à écouter en silence, n’arrivant pas à s’incruster dans les conversations.

Seule une des filles était plutôt sympa, s’intéressant à...

*... Je dois ...*

« Jimi Hendrix... Heu... Merde... »

*... Je dois écouter l'enregistrement.*

Elle jeta un œil à sa veste posée sur la chaise : la dragonne de son dictaphone pendait dans le vide. Elle hésita, mais elle savait qu’elle ne réussirait jamais à s’endormir si elle ne vérifiait pas : aussi, elle saisit l’appareil du bout des doigts et le manipula entre ses mains, pensive.

« De toute façon, je me suis fait un coup de flippe, essayait-elle de se convaincre, mon imagination m’a joué un tour, et il ne s’est rien passé. »

Alors pourquoi n’osait-elle pas appuyer sur le bouton ?

La reine de l’horreur qui avait peur ? Non, elle n’allait pas se dégonfler ! Elle appuya sur le bouton, et écouta.

« Il est maintenant... 20h15. Je me tiens devant le tunnel... »

Tandis que l’enregistrement se jouait lentement, un sentiment de malaise commença à envahir Jordane. Ce qui n’avait été qu’un rêve sembla maintenant prendre de plus en plus de vie. Son poulx commença à s’accélérer, et comme elle l’avait fait déjà plusieurs fois en étant petite, elle se cacha sous sa couverture. Elle prit soin de bien envelopper ses pieds pour être sûre qu’ils ne dépassent pas du lit et que rien ne puisse les saisir. La tête dans l’obscurité, s’étouffant dans sa propre respiration chaude et saccadée, elle continua d’écouter attentivement.

« Les monstres, ça n’existe pas. »

Elle l’entendit une fois, puis deux, puis trois.

« 27 ans, se dit-elle. Jimi Hendrix, mort à 27 ans. Qu’est-ce qu’ils avaient à mourir à cet âge-là ? À 26 ans, je n’ai pas intérêt à me mettre au rock... »

Puis, elle entendit : « Les monstres, ça... »

Voilà, on y était. Maintenant, on allait entendre une autre voix. Celle d’un fantôme.

Mais elle n’entendit que du statique : il n’y avait rien.

« Jo, ma fille, t’es vraiment qu’une idiote... »

Et après cette frayeur qu’elle s’était faite à elle-même, elle dormit comme un bébé.

Interlude : Qui a faim rêve de pain.

Richard contemplait son reflet dans le rétroviseur, assis seul dans son pick-up en cette fraîche journée d’hiver. Dans vingt minutes, il allait passer la porte de la salle des fêtes de la ville pour récupérer son trophée : il avait été élu citoyen de l’année pour son ascension fulgurante dans la société, les services rendus à la commune et l’exemple qu’il incarnait pour tous les jeunes hommes de cette ville. C’était la plus haute distinction et le plus grand honneur qu’on pouvait gagner dans les environs. Il avait travaillé d’arrache-pied toute l’année pour mériter son titre, préparé un discours simple, humble mais brillant. Il avait mis son plus beau costume, et sa famille l’attendait à la table d’honneur de la salle de réception. Tous les yeux seraient rivés sur lui. Mais lorsque Richard se voyait dans le petit reflet rectangulaire lui informant que « Les objets en miroir sont plus proches qu’ils ne paraissent », il ne voyait qu’une ombre portant un masque : depuis qu’il se souvienne, il avait toujours été un être vide.

Il n’avait jamais éprouvé la moindre émotion et n’avait jamais pu se connecter à un autre être humain : quand il était enfant, il ne savait pas quand il fallait rire et se retrouvait tout seul dans le groupe à avoir un visage impassible devant une bonne blague. Dans la cour de recrée, il ne savait pas quoi faire quand un enfant pleurait devant lui. Il ne savait pas pourquoi des fois les gens pleuraient, ce que cela voulait dire, ou ce qu’était être triste. La plupart du temps, il passait son chemin ; un jour, Eunice, une fillette de sa classe, s’était écorché le genou en jouant à la balançoire avec les garçons. Tandis qu’un élève était parti chercher la maîtresse en courant, Richard s’était approché de la jeune fille qui pleurerait à chaudes larmes, plus parce qu’elle avait déchiré un bout de ses collants qu’à cause de la blessure en elle-même, et eut une illumination : les gens pleurent lorsqu’ils vivent une expérience désagréable. Il ne pouvait pas se projeter en elle, il ne ressentait rien pour elle ; il n’avait jamais rien vécu de désagréable, mais il avait lu le mot dans le dictionnaire, et il en saisisait le sens.

Ce qu’il savait aussi, c’était que les gens aimaient bien rire et que le sourire exprimait la joie. Il n’avait jamais ri de sa vie, et n’avait jamais éprouvé ce sentiment-là. Mais il savait que, pour une raison qui lui échappait, le rire était contagieux. Alors, croyant bien faire, croyant savoir ce qu’il faisait, il se mit à éclater de rire pour redonner de la joie à la petite fille. Il essaya de rire de toutes ses forces, mais au lieu de voir des visages illuminés par le bonheur, il ne vit que des figures horrifiées. Eunice pleura de plus belle, et Richard fut puni pour la semaine.

Après cette expérience, il se fit plus discret : il apprit à mimer les autres. Il apprit à sonder une pièce, reconnaître les tics et les rictus de visage. Il écoutait, regardait. Puis il s’osa progressivement à répondre, à parler. Plus il s’exerçait, plus ses réparties tombaient juste : lorsqu’il atteignit les onze ans, il eut même son premier ami.

L’enfant en question s’appelait Véro, et Richard ne l’aimait pas particulièrement. Il ne le détestait pas non plus, mais il ne pensait tout simplement rien de lui : le père de Véro avait sa propre entreprise de maçonnerie et vivait dans la plus belle maison du quartier. Richard avait gravité autour de Véro car il s’était rendu compte que son attitude et sa confiance en lui facilitaient énormément ses relations avec autrui. Il passait donc du temps avec lui, l’écoutait et le regardait parler, et s’exerçait à mimer ses répliques devant le miroir le soir en se brossant les dents.

Richard fut invité plusieurs fois dans la maison de ses parents et fut impressionné par sa taille et le nombre d’objets magnifiques qu’il n’avait jamais vu auparavant. Le père de Véro était rarement à la maison, mais lorsqu’il passait, il savait se faire remarquer, et tout le monde lui obéissait au doigt et à l’œil, même les autres adultes : le père de Richard, un ivrogne au chômage, baissait la tête lorsqu’il parlait aux autres.

Mais ce fut grâce à lui qu’il put découvrir un outil incroyablement efficace pour la survie dans le monde extérieur : le mensonge. « Qu’est-ce qu’il fait comme métier ton daron ? » lui avait un jour demandé Véro.

Richard allait répondre, mais une alarme sonna dans sa tête : il avait bien compris que son père à lui était ce que les enfants de sa classe appelaient un « loser ». Il ne faisait clairement pas partie du même monde que le père de Véro, qui avait trente-cinq employés, une maison de vacances dans une station de ski et deux voitures de collection - leur voiture à eux aurait pu être de collection aussi, tellement elle était vieille, si seulement elle n’était pas aussi rouillée, si elle avait des jantes et que le pot d’échappement ne tombait pas de la calandre tous les quatre matins. Il eut le terrible pressentiment que s’il répondait honnêtement, Véro se rendrait compte qu’ils n’appartiennent pas au même monde, et qu’il serait exclu à jamais.

« Mon père est mort, répondit Richard, il est mort dans un incendie en sauvant deux enfants des flammes. »

Véro avait dit qu’il était désolé, posa une main amicale et réconfortante sur son épaule, et Richard se pinça la cuisse de toutes ses forces pour qu’une larme apparaisse au coin de son œil : c’était presque trop facile.

Cependant, son amitié avec Véro allait vite se terminer : Richard continuait à passer son temps avec lui, à l’étudier et l’imiter. Il profitait aussi de lui en partant en vacance faire du ski dans leur maison secondaire, ou en jouant aux toutes dernières consoles de jeu : s’il devait qualifier son meilleur ami d’un adjectif, ce serait « pratique ». Mais un jour, après que Véro ait atteint les douze ans, il lui parla d’un tout nouveau concept : il lui confia qu’il était amoureux de Rebecca, une fille de leur classe. Richard avait fait des recherches, s’était documenté sur ce qu’était « l’amour », et en conclut deux choses : qu’il n’en avait absolument pas besoin, mais que c’était un sujet vital chez les autres garçons. Alors il fit ce qu’il savait faire le mieux : il observa et imita Véro. Son ami testait ses charmes sur d’autres filles pour prendre confiance en lui, Richard testa ses charmes sur d’autres filles. Véro courtisait Rebecca à la récréation, Richard courtisa Rebecca. Il apprit tellement vite - bien plus vite que Véro - que ce fut lui qui sortit avec elle. Son meilleur ami, en apprenant la chose, lui avait décroché un coup de poing en pleine face devant toute la classe. Il fut expulsé de l’école, et Richard ne le revit plus jamais : mais ça n’avait aucune importance, puisqu’il avait appris tout ce qu’il y avait à apprendre de lui.

Après cela, il continua son quotidien, devenant de plus en plus sociable et construisant petit à petit une fausse image de lui basée sur ses mensonges et ses faux-semblants. Il rompit avec Rebecca au bout de deux semaines car il commençait à la trouver pénible et ennuyante, mais il se rendit compte que même s’il ne comprenait et ne partageait absolument pas ses émotions, il aimait jouer avec. Il avait pris du plaisir à lui sortir des mensonges, et il sentait une petite chaleur dans son estomac lorsqu’il la voyait pleurer à cause de lui - il draguait sa meilleure amie exprès devant elle, ou faisait passer des mots doux en classe en s’assurant qu’elle mette

la main dessus et qu’elle lise discrètement le message avant de le faire passer au voisin. Mais quelques soient les rares opportunités qu’il avait de faire ce qu’il aimait - mentir et manipuler - la réalité le rattrapait tous les soirs à chaque fois qu’il se posait dans son lit la lumière éteint : il était vide.

Il s’était créé un personnage de scène, c’était un acteur très populaire dans sa classe, mais sous le masque, sous le maquillage, il n’y avait rien. Un vide infini lui torturait l’estomac : c’était comme si son intérieur était un cimetière désolé rempli de vieilles stèles effacées devant des tombes ouvertes et désertées. Chaque soir, chaque matin, lorsqu’il repensait à sa condition, il sentait que de l’acide le rongearit lentement et douloureusement, emplissant les tombes de son liquide bouillonnant comme une marée d’horreur. Il ne savait pas ce qu’était l’amour, ni l’amitié, mais il se rendait compte qu’il savait ce qu’était la souffrance : impuissant face à sa tourmente, il trouvait injuste qu’il soit le seul à subir ce calvaire. Le soir dans son lit, après avoir passé plusieurs heures à écouter ses entrailles se liquéfier, sa propre tombe se creuser à cause de sa souffrance et sa solitude, il s’endormait en concluant ses pensées toujours de la même manière : « Je veux que tout le monde souffre comme j’ai souffert. »

La montre de Richard sonna : il était l’heure de faire son apparition dans la salle des fêtes - treize heures - et se faire applaudir par une centaine de personnes. Il nota qu’il était plongé dans son monde depuis plus de vingt minutes : depuis quelques semaines, il passait vraiment beaucoup de temps dans ses pensées, et s’il voulait que ça s’arrête, il allait devoir se lancer dans un nouveau projet.

Il sortit de sa voiture, arbora son plus beau et faux sourire, et s’élança vers la double porte en métal recouverte de posters « Gala annuel » avec son nom en bas de page. Lorsqu’il entra, il croisa l’assistante du maire posée à une table, visiblement chargée de corvée d’accueil des invités. Lorsqu’elle croisa les yeux de Richard, son regard s’illumina :

— Richard ! s’exclama-t-elle avec excitation. L’homme de la soirée en chair et en os !

Elle se leva, contourna la table à petits pas avec ses talons hauts et l’embrassa sur les joues d’une façon qui ferait sûrement rougir sa femme.

— Comment va l’entrepreneur le plus en succès du moment et le plus grand donateur pour la cause des enfants malades ?

— Beaucoup mieux maintenant que je te vois avec une si jolie robe, répondit-il avec un clin d’œil qui la fit glousser.

« La prochaine fois que tu refuses un de mes permis de construire, je t’arrache le soutif et je t’étrangle avec, espèce de pute, » pensa-t-il en souriant.

Il s’avança davantage et entra dans la salle de bal bondée de personnalités de la ville. Il fut accueilli avec une acclamation générale et certaines personnes se levèrent de leur chaise, les assiettes toujours remplies de salade ou de homard et les verres encore plein de champagne : le temps qu’il atteigne la table de sa famille, devant l’estrade, il avait repéré tous les visages et savait mettre un nom et une profession sur chacun d’eux.

Il déposa un baiser théâtral sur la joue de sa femme, - « elle a l’air particulièrement fatiguée et ridée ce soir » pensa-t-il - puis monta les marches devant lui pour serrer la main du maire.

« Si je devais le qualifier d’un adjectif, ce serait *pratique* » se dit-il.

Le maire entama son discours à l’aide du micro, se concentrant sur le petit papier rédigé la veille par son assistante :

— Ce soir, nous sommes tous réunis d’une part pour déguster un excellent champagne local à notre communauté…

On entendit quelqu’un mimer le cri d’un coq dans sa salle, suivi de quelques rires.

—… Mais aussi pour, comme chaque année, reconnaître le travail et rayonnement d’un de nos concitoyens, participant à l’épanouissement et au respect des valeurs de notre chère ville. L’homme que je vais vous présenter ce soir s’est élevé parmi les meilleurs en partant de rien : Richard, à qui nous avons tous dû avoir à faire un jour ou l’autre, a grandi d’une famille très modeste, a été diplômé de notre cher lycée avec mention - cette fois-ci, on entendit un « Allez les Cougars ! » et toute la salle poussa un cri de guerre - et lança sa propre entreprise de construction à vingt-trois ans. Depuis, il dirige une douzaine de personnes et a construit la moitié de la ville, dont la maison de votre serviteur ! En plus de sa réussite professionnelle, son don inspirant de persévérance nous rappelant à tous que nous sommes plus que nos parents, Richard participe activement au comité de la ville, aux œuvres de charité et au développement culturel de notre ville. Mesdames et messieurs, je vous demande d’applaudir Richard Dagard !

La foule s’exécuta dans un tonnerre d’acclamations, des femmes félicitant et embrassant Christine. Richard s’avança, remerciant chaleureusement tout d’abord le maire puis l’assistance. Il sortit un papier de sa poche et le posa sur le pupitre : il avait préparé un discours qui se voulait personnel et intime, mais qui était en fait un tissu de mensonges et d’hypocrisie. S’il avait dû dire la vérité ce soir, s’il devait se mettre à nu, il prendrait le micro et dirait :

« Mesdames et messieurs, tout d’abord je ne tiens absolument pas à remercier ma femme pour son soutien. Pour dire la vérité, je ne l’aime pas et ne l’ai jamais aimé. Je ne la déteste pas, je n’ai juste aucun intérêt pour elle. Je l’ai épousé pour me fondre dans la masse, pour que vous me regardiez tous avec un air confiant et rassuré. Bien sûr, je prends plaisir à la manipuler et la torturer. C’est un petit jeu auquel j’aime jouer : combien d’années suis-je capable de vivre, tout partager avec une personne sans jamais me faire démasquer ? Combien de temps puis-je mener ma vie secrète sous ses yeux ? J’ai le contrôle sur cet être humain, et ça me rassure.

Pour être honnête, elle ne m’a jamais soutenu : plus je suis entouré, plus je me sens seul et loin de tout. Le démon qui me consume et dévore ma chair réclame une connexion, la rencontre de l’être qui va fusionner avec moi ; mais en vérité je n’aime personne. Je vous regarde de haut, vous qui êtes si faibles et insignifiants. Je suis tellement plus intelligent que vous tous. Vous mériteriez d’être mes esclaves, de souffrir à ma place. Surtout les femmes, je hais les femmes.

Vous voulez un discours ? Que je vous parle de moi ? Je n’existe pas. Je suis invisible. Je ne suis rien. Je n’ai que mes pensées. Je me réfugie dans mon monde toute la journée. Je me suis créé un royaume, et là-bas je suis le roi : je ne souffre pas.

J’ai créé mon premier royaume quand j’avais sept ans. Déjà à l’époque, je détestais les femmes sans le savoir. Je possédais une maison, une grange et un puits. Au début, j’imaginais avoir piégé un être dans ce puits : c’était plus une forme blanche indéfinie et presque fantomatique, assise au fond des ténèbres. Au début, je ne faisais que la regarder. Puis, vers mes huit ans, j’y passais de plus en plus de temps : ma vie était de plus en plus morne, et je souffrais de plus en plus. Alors je retournais au bord du puits : déjà, je ne suivais plus en classe, et je passais toute la récréation caché seul derrière un mur. Je dessinais des cercles sur le sol avec

un bâton, ou dans mes cahiers au stylo. Mais mon esprit était ailleurs : je ne savais pas pourquoi, mais je détestais l’ombre blanche au fond du puits et je voulais qu’elle souffre comme moi, alors je lui jetais des cailloux. Je versais de l’eau. Vers mes neufs ans, mes résultats scolaires commençaient à sérieusement chuter, et je laissais traîner tous mes dessins : déjà, les formes étaient vaguement féminines et des gribouillis rouges sortaient de leur bouche. Mes parents furent mis au courant, mais comme ils n’avaient pas les moyens de m’envoyer chez un psy, mon père s’est contenté de me foutre des roustes.

Mais j’étais intelligent, plus intelligent que tout le monde, et j’ai vite compris qu’on me laisserait tranquille si je cachais complètement cette partie de moi. Alors j’ai suivi les cours, je suis passé premier de ma classe, et me suis mélangé aux autres, faisant semblant d’avoir des amis. Alors, on me laissa tranquille ; mais je passais de plus en plus de temps dans mon royaume : à quatorze ans, les ombres avaient des visages - des visages que je connaissais, des filles de ma classe, des institutrices, la fille de la météo - et le puits avait été remplacé par une salle secrète dans un garage : à quatorze ans, je savais déjà ce que je voulais.

Mais à force de vivre dans mon royaume, de le cacher aux yeux du monde, il a fini par me consumer : la pensée s’est transformée en fantaisie, puis en désir, puis en besoin, jusqu’à devenir une pulsion insatiable. Plus mon pouvoir augmentait dans mon univers, plus je semblais perdre le contrôle dans ma vie réelle.

À dix-sept ans, j’avais toujours la même fantaisie en tête : je revivais le même scénario en boucle, cent fois, mille fois, dix-mille fois. Je revisitais la scène, étudiant chaque variation, chaque imprévu, pour tout contrôler de A à Z. Pendant les soirées films familiaux, mes parents ne me voyaient même pas m’exercer à faire et défaire encore et encore les mêmes nœuds sur une ficelle ; ou alors, ils faisaient semblant de ne pas le voir.

Aujourd’hui, mes fantaisies me contrôlent totalement, et je ne peux les réfréner que temporairement. Je sens que l’heure ap-proche, je suis comme un loup qui sent l’arrivée de la pleine lune, et vous verrez : tout le monde m’entendra hurler. »

Richard se racla la gorge : il observa la salle devant lui, et récita le discours qu’il avait préparé.

— Mesdames et messieurs, tout d’abord je tiens absolument à remercier ma femme pour son soutien, et surtout son courage pour supporter toutes mes manies…

Tout le monde adora son discours.

\*\*\*

— Chéri, je pense que ce soir tu vas avoir droit à la Christine intégrale… murmura-t-elle à l’oreille de son mari sur le chemin du retour en fin d’après-midi, visiblement ivre.

Richard lui répondit d’une légère caresse entre les jambes, qu’elle sembla apprécier. Elle portait une robe noire très classe et très courte, et ses joues étaient légèrement rosies par le champagne, ou bien l’excitation.

« Quelle emmerdeuse » pensa-t-il.

Ils rentrèrent à la maison vers dix-huit heures : Richard eut à peine le temps de refermer la porte que la robe de Christine glissa par terre. Elle lança un « *oups* » complice et se rendit dans la chambre parentale -les enfants étaient chez les grands-parents. Richard soupira mais jugea bon de céder à son caprice pour cette fois : il sentait que la corde n’allait pas tarder à se rompre, et une Christine à cran lui mettrait de sérieux bâtons dans les roues s’il voulait se lancer dans un nouveau projet maintenant. Il commença à se déshabiller, fit un détour à la cuisine pour y prendre un objet et entra dans la chambre.

Christine n’avait pas un esprit très fantaisiste : elle avait plutôt l’esprit terre à terre, et ses goûts en matière de sexe le reflétaient ; si Richard lui expliquait ses fantasmes, elle hurlerait à pleins poumons et dévalerait la rue à toutes jambes. Mais il voulut lui offrir la totale pour être tranquille pour un moment, et il commença par un massage. Il prit soin d’elle, avec les mains, la bouche, puis lui fit tendrement l’amour. Le spectacle dura une bonne demi-heure, durant laquelle une des mains de Richard se trouvait sous l’oreiller.

— On dirait que kiki reprend du service, souffla Christine, se jetant dans sa partie du lit, en sueur. C’était génial chéri. C’est cette réception qui t’as donné des forces ou ma robe ?

— Un peu des deux, répondit Richard.

Puis, il attendit qu’elle se lève et se rende dans la salle de bain prendre une douche pour retirer l’objet qu’il avait caché sous l’oreil-ler et qu’il tenait tout au long de leurs ébats pour qu’il réussisse à avoir une érection.

— Il faut que je termine un truc dans le garage ! lança-t-il à sa femme avant de sortir de sa chambre.

Elle répondit quelque chose d’une voix étouffée par le bruit du jet d’eau, mais Richard était déjà sorti : il revint à la cuisine et reposa le couteau à viande dans un tiroir.

\*\*\*

Lorsqu’il entra dans son garage, il prit soin de refermer à clé derrière lui, comme toujours, pour être sûr d’avoir son intimité : lorsqu’il s’était marié, il avait fallu très peu de temps pour qu’il se rende compte qu’il ne pourrait jamais abandonner sa double vie, et qu’il allait devoir se créer un espace personnel pour continuer à travailler sur ses projets à l’abri du regard de sa famille. Depuis quelques semaines, il se sentait impuissant face à ses fantaisies qui prenaient le meilleur de lui : les pulsions étaient tellement fortes, le besoin tellement grand, que les souvenirs qu’il avait accumulés ne lui suffisaient même plus. Il sentait le vide en lui le déchirer plus que jamais, la solitude lui ronger les entrailles, et avait désespérément besoin d’une connexion.

Il se rendit vers un pan du mur en briques rouges au fond du garage et tira sur une armoire remplie d’outils en tous genre : face au mur nu, les briques avaient l’air parfaitement uniformes et alignées ; mais il en retira soigneusement un groupe de quatre, dévoilant un petit espace secret dans le mur. Dans la petite cache se trouvait un bac en plastique : il le retira en prenant soin de ne pas toucher les nombreux fils de pêche quasiment invisibles formant une alarme de fortune. Chaque fil était relié à un détonateur positionné juste en dessus du bac, et si une tierce personne arrivait à découvrir sa cache secrète - surtout la police -, elle toucherait un fil, déclenchant le dispositif qui allumerait une barre de thermite récupérée sur un chantier de soudure, pour brûler le contenu du bac avec une flamme de plus de deux milles degrés.

Richard réussit néanmoins à retirer sa boîte à trésors d’une main habile, sans déclencher son système de sécurité : elle était remplie de différents objets comme une carte d’identité, un collier, une montre, un sous-vêtement, ou des lunettes de soleil. Chaque objet qu’il considérait comme unique et sacré était un souvenir ayant appartenu à l’une de ses chéries.

Une chérie était une des filles avec qui il avait passé un moment privilégié, et qu’il avait travaillée pour essayer de trouver une connexion : même s’il n’avait jamais vécu la fusion qu’il avait toujours espéré, il avait eu avec ces filles, ses chéries, des presque-connexions qui lui avaient permis de reprendre le contrôle sur sa vie réelle et de soulager le démon qui le torturait. Du moins, pour un certain temps : cette boîte contenait les souvenirs de ses chéries huit à dix-sept, ne découvrant pas l’importance des souvenirs avant sa chérie numéro trois, et ayant dû se débarrasser des souvenirs qu’il avait accumulés avant la huit, sa mère étant tombé dessus sans savoir de quoi il s’agissait.

Il savait que garder des souvenirs pouvait sembler être la chose la plus stupide à faire, étant une preuve qui l’enverrait directement en prison sans passer par la case départ ; mais ses fantaisies étaient plus fortes que lui, et elles réclamaient des sacrifices tellement souvent qu’il gagnait du temps et se soulageait temporairement en prenant des souvenirs et se remémorant ses presque-connexions favorites.

Sauf qu’aujourd’hui, même en palpant et manipulant le bracelet de sa chérie numéro treize entre les mains, il n’arrivait pas à faire taire les hurlements des démons qui l’envahissaient : il allait devoir se lancer à la recherche de sa prochaine chérie.

Il savait qu’allait maintenant commencer un projet de plusieurs mois d’intense travail : il fallait tout d’abord trouver le coup de foudre. Il allait maintenant réserver ses soirées à patrouiller en voiture dans la région, se rendre dans des grandes surfaces, des cinémas ou des bars et observer. Il observerait chaque femme, l’étudierait jusqu’à trouver le coup de foudre qui lui permettrait de connaître enfin une connexion. Cela pouvait prendre des semaines, voire des mois : il y consacrerait néanmoins plusieurs heures chaque soir, un engagement extrêmement sérieux et important. Puis, une fois sa future chérie trouvée, il passera encore plusieurs semaines à la traquer pour noter tous ses faits et gestes, jusqu’à ce qu’il soit assez préparé pour lui rendre une visite.

Richard rangea sa boîte à souvenirs puis regagna la maison, veillant à ce que tout soit parfaitement remis en place et son garage bien verrouillé. Il trouva sa femme devant la télévision :

— Christine, annonça Richard, Frank vient de m’appeler, il a appris pour ma récompense et propose une soirée poker : ne m’at-tends pas ce soir.

— Très bien, chéri, répondit-elle sans le regarder.

Richard fut presque déçu qu’elle ne lui fasse pas une scène, cela aurait ajouté un peu de drame dans sa journée : il lui mentait, évidemment, Frank n’existait même pas. Pour prendre part à son projet tranquillement, il allait devoir lui faire croire qu’il devrait faire des heures supplémentaires, ou qu’il s’inscrirait à une activité. Christine avalait ses bobards avec une crédulité déconcertante : elle était tellement stupide qu’elle ne remarquait pas qu’à chaque période où il était absent et particulièrement distant, une femme disparaissait dans la région. Elle n’avait même pas la présence d’esprit de l’accuser de la tromper : elle était vraiment naïve, mais au final c’était pour cela qu’il l’avait épousée, et ça lui facilitait bien la vie.

Il claqua donc la porte derrière lui : une longue soirée de travail l’attendait.

## Chapitre IV : La mine

La mine de la ville de Duli, dans le désert de l'Étrange, au sud-est de la région de la Grande Vallée.

Jordane se réveilla vers dix heures. Un rayon de soleil filtrait entre les rideaux et réchauffait maintenant sa joue. Elle s’assit sur le lit, ses cheveux tombant sur son visage : malgré ses mésaventures au début de la nuit, elle s’était bien reposée - heureusement, car elle avait une longue journée devant elle. Elle regarda son téléphone et pesta en voyant qu’elle était en retard : elle avait don-né rendez-vous à neuf heures à Raphaël. Elle se jeta sous la douche, s’habilla en vitesse, remplaça péniblement le lit et sortit de sa chambre au galop. Elle se rendit à la cafétéria de l’hôtel et, n’y trouvant personne, remplit deux tasses de café et se dirigea vers la cour arrière.

L’espace vert de l’hôtel était caché du monde, encerclé par une forêt de bambous. On y trouvait une piscine - recouverte d’une bâche, car l’été n’arriverait que dans quelques mois - quelques chaises longues en bois et plusieurs tables en résine. L’herbe était propre et bien taillée, aussi Jordane se déchaussa de ses bottines et se dirigea vers le fond de la cour à pieds nus pour rejoindre une personne qui se prélassait sur un hamac, un ordinateur portable posé sur le ventre et des écouteurs plantés dans les oreilles.

Elle passa furtivement derrière sa victime - heureusement pour elle, elle avait juste besoin de ne pas être vue, son gloussement passa inaperçu - et ramassa une feuille morte venant d’un des arbres duquel le hamac pendait. D’un geste minutieux et appliqué qu’on ne pouvait voir que chez les démineurs, elle chatouilla le bout de l’oreille du malheureux. D’un geste fébrile et plutôt co-mique, il se fouetta l’oreille, poussant un cri de charabia qui ressemblait à un cantique italien, et manqua de tomber à la renverse. Raphaël se retourna vers Jordane qui contenait son explosion de rire avec les deux mains :

— Que le grand cric me croque, lança Raphaël avec un sourire, si ce n’est pas Jo la belle au bois dormant !

— Bonjour à toi aussi, Rafiki, répondit-elle en lui tendant une tasse.

— Impeccable, c’est exactement ce qu’il me fallait. Jo, prends une chaise, tu vas adorer, lui dit-il en pointant son ordinateur por-table.

Elle fit l’aller-retour vers les chaises pliantes et prit la première venue. Elle retourna s’asseoir et Raphaël lui tendit l’ordinateur : dessus, on pouvait y lire un article intitulé « La grande ouverture du Palais de l’Étrange pour Halloween ». Occupant un bon quart de la page, on pouvait voir la photo de deux hommes se serrant la main. À gauche, le maire de Duli, mais plus jeune qu’aujourd’hui. Peut-être une bonne dizaine d’années de moins - et définitivement dix kilos de moins. Il avait le sourire faussement rayonnant d’un politicien en campagne. À droite, à l’autre bout de la main, un homme d’une cinquantaine d’années, le regard perçant même sur une coupure de journal, les cheveux légèrement gominés. Son visage, plutôt en mauvais état, lançait un sourire forcé qui le rendait sinistre et mystérieux. Pas de doute, il s’agissait bien de l’homme qu’ils avaient rencontré à la taverne hier. Sauf qu’en dix ans, il n’avait pas pris une ride de plus. Étrange.

Jordane lut l’article en diagonale : le palais de l’étrange se situait en retrait de la ville, à environ vingt minutes de route, et la construction avait duré six mois en tout. Visant un public familial, le parc allait proposer des attractions, des musées, expositions et spectacles. Le propriétaire, un certain Oswald W. Lucas, avait hâte d’accueillir les habitants de Duli pour la grande ouverture du trente-et-un octobre. L’article indiquait qu’il avait bâti sa fortune dans l’export de fourrures, dans une contrée bien à l’est, mais qu’il avait toujours été fasciné par les bizarreries en tout genre. Il allait souvent au cirque, à la foire et voir des spectacles de magie avec ses parents étant enfant : ayant maintenant pris sa retraite, il s’était installé à Duli un an avant le lancer la construction de sa fête foraine.

— Intéressant, fit Jordane. Ce mec a l’air sorti de nulle part...

— J’ai retrouvé un Oswald W. Lucas, répondit Raphaël comme s’il attendait la question. Un magnat des fourrures de luxe, si on peut l’appeler comme ça.

— Je crois qu’on appelle ça les furry, de nos jours, coupa Jordane.

— Ne me mets pas d’images pareil dans la tête, rit-il. Quoi qu’il en soit, j’ai retrouvé des photos de lui quand il était jeune, ça a l’air de concorder. Je pense qu’il est clean, enfin, sur ses origines en tout cas. Regarde le fichier suivant.

Jordane cliqua sur le PDF suivant et tomba sur un autre article : celui-ci, minuscule et à peine un titre et une description, n’avait même pas de photo. Il s’agissait d’un article de bordure comblant l’espace vide à côté d’un pavé sur la soi-disant dangerosité des antennes 4G et ondes Wi-Fi.

— Palais de l’Étrange, lu-elle à voix haute, fermeture temporaire due à un incident faisant de nombreux blessés. L’enquête en cours.

— On dirait que notre bon vieux propriétaire du parc a arrosé monsieur le maire et messieurs de la presse pour étouffer l’affaire, reprit Jordane. Monsieur Oswald, je commence à vous trouver très intéressant.

\*\*\*

La mine de la ville de Duli, dans le désert de l'Étrange, au sud-est de la région de la Grande Vallée.

Ils rejoignirent Ed dans un petit parking en bordure de la forêt : entourée de grands pins, la zone était délimitée par des troncs posés au sol et recouverts d’aiguilles aux couleurs ternes. Ils garèrent la Mercedes à côté du vieux 4x4 aussi décoloré que le tapis de végétation au sol, le coffre rempli de vieux outils en tous genres. Après avoir coupé le moteur, Jordane sortit la première et leva les yeux au ciel pour contempler le seul carré de ciel bleu s’offrant à eux : ils se trouvaient au pied du versant de la colline qui abritait la fameuse forêt de Duli, dont seules les racines de ses arbres connaissaient encore les sombres secrets de sa mine. Il semblait qu’au premier pas dans le sentier tortueux entre les bois, les feuillages des arbres iraient les envelopper de leur présence majestueuse et intimidante, leur caressant l’épaule ou leur attrapant les chevilles de temps à autre.

— Oh, mais qu’est-ce que tu fais là toi ? Entendit-elle s’exclamer sur sa droite.

Elle contourna la voiture pour découvrir Raphaël accroupi à côté de sa porte, caressant énergiquement un chien : l’Husky remuait frénétiquement la queue, bavant à profusion et léchant les doigts de son nouvel ami pour l’encourager à continuer ses tendresses. — T’es beau toi ! le complimenta-t-il en frottant sa tête contre son museau.

Le chien aboya fièrement en retour, comme pour lui répondre « je sais bien ! » et s’entreprit de renifler les pneus de la voiture.

— Viens le caresser Jo, il est tellement doux ! s’exclama-t-il.

— Non merci, rétorqua-t-elle avec méfiance, tu sais que je n’aime pas les cabots, et encore moins les démonstrations d’amour avec des sacs à puces plein de microbes...

La pauvre bête, semblant blessée, se jeta dans les bras de Raphaël pour se faire consoler, mais quelques secondes plus tard, il se leva brusquement, les oreilles droites, à l’affût d’un bruit qu’il fût le seul à entendre.

« TOGO, AU PIED !! »

La voix éraillée retentit de l’orée des bois : les deux compagnons se levèrent et suivirent du regard Togo trottinant nonchalamment en direction du sentier pour rejoindre une silhouette se dessinant progressivement à mesure qu’elle sortait de l’ombre de la forêt. Ed se présenta à eux : un homme à la cinquantaine, usé par le travail ou l’alcool, ou même probablement les deux en même temps. Il portait une salopette de travail verte, des bottes de chasseur et un bonnet en laine à moitié effiloché.

« Mon chien ne mord pas, mais il peut être très collant, même envers les étrangers, tu parles d’un chien de garde, » lança-t-il en guise de salutations.

Il se traina jusqu’à eux, son chien orbitant joyeusement autour de lui, puis fouilla dans ses poches pour en sortir une cigarette à moitié terminée qu’il s’appliqua à rallumer.

— J’espère qu’on n’est pas en retard, se risqua Jordane pour briser la glace, le chemin était un peu plus compliqué à trouver que ce qu’on pensait.

— Vous avez l’argent ? demanda-t-il en ignorant totalement ses propos.

Jordane et Raphaël échangèrent un regard furtif, et elle sortit de sa poche une liasse de billets correspondant à la somme sur laquelle ils s’étaient mis d’accord au téléphone trois jours plus tôt. Ed la toisa du regard, et lorsqu’il prit dans sa main l’argent et se rendit compte de son authenticité, il se détendit d’un cran :

— Désolé, lança-t-il en baladant sa cigarette de l’autre côté de sa bouche d’un coup de langue, j’étais persuadé que tout ça n’était qu’une mauvaise farce ou je sais pas quoi... Que quelqu’un veuille visiter cet endroit... c’est bien la première fois que j’entends parler de ça, et je suis né dans ce trou à rat !

Il rangea son dû dans une autre de ses poches et leur tourna le dos pour retourner en direction du sentier : Jordane et Raphaël se lancèrent un autre regard, il haussa les épaules, et ils conclurent par télépathie qu’il fallait qu’ils le suivent, et que leur journée d’exploration avait commencé.

— Vous m’avez dit que vous étiez journaliste ? demanda-t-il sans se retourner.

— Oui c’est ça, j’ai un appareil photo et même un vrai calepin, répondit-elle tandis qu’elle prenait le portrait de leur guide s’enfonçant entre les branches des pins avec son Nikon.

— Vous ne noterez pas mon nom, hein ? reprit-il, et pas de photos de moi. C’est pas bien vu par la population de traîner de ce côté-là de Duli, c’est plutôt quelque chose que les gens d’ici veulent oublier.

Togo aboya solennellement en guise d’approbation. Et ainsi, ils quittèrent la lumière du jour pour s’enfoncer eux aussi dans la forêt : sous leurs pieds, cinquante corps reposaient dans leur tombe commune depuis des décennies.

« Mais n’y avait-il que ça dans les entrailles de cette mine ? » se demandait Jordane.

\*\*\*

Ils marchaient depuis cinq minutes en silence : Ed a une dizaine de mètres en avance - malgré son âge et les apparences, il avait un excellent rythme - et Togo gambadant joyeusement une fois à ses pieds, une fois autour de Raphaël. Avec la pénombre ambiante, on croirait facilement que la nuit allait bientôt tomber et pas que la matinée était à peine entamée : le sentier zigzaguait entre les arbres pour palier à la pente plutôt raide qu’ils montaient, et on pouvait à peine en distinguer le début ou la fin, fondant dans la noirceur de la forêt.

— L’arsenic... cria Ed à leur intention en désignant du bras quelque chose sur leur gauche.

Lorsqu’ils arrivèrent à son niveau, haletants, ils découvrirent un arbre, ou plutôt son fantôme : le spectre blanc et sans feuilles du pin mort se dressait, vestige du passage du poison mortel sur les terres de la ville.

— Vous en verrez de plus en plus au fur et à mesure qu’on se rapprochera de notre destination, reprit-il.

Jordane décrocha une photo de la carcasse.

— Toute cette foutue forêt est morte... se lamenta-t-il.

— Et les animaux ? demanda Jordane, ils sont morts aussi de l’empoisonnement ?

— Non, ça non, répondit-il. Ils sont morts à cause de la brume.

— Quelle brume ? fit-elle, interloquée.

— Vous ne connaissez pas cette histoire ? reprit-il, ma foi, ce n’est pas étonnant. Au début personne ne me croyait, mais il a fallu qu’une tête d’ampoule diplômée de je ne sais où vienne pour apporter la réponse, beaucoup plus tard. Et déjà là, on ne voulait plus entendre parler de cette catastrophe à Duli, alors ça n’est même pas apparu dans les journaux. Mais j’étais bien là. J’étais là le jour de l’accident, quand la brume a tué ma sœur.

\*\*\*

Ed ouvrit sa gourde et s’en versa dans le creux de la main pour que Togo se désaltère. Le chien lapa allègrement puis le gratifia

d’un aboiement jovial. Il avait connu ce cabot quand il n’était encore qu’un chiot et l’avait depuis bientôt cinq ans. Il l’avait baptisé Togo, comme le chien de traîneau qui avait participé à la course au sérum de 1925 en Alaska. L’histoire se souvient de Balto car il fit partie des chiens qui parcoururent les cinquante derniers kilomètres pour arriver au village et qu’il avait le nom le plus vendeur pour un article de presse. Mais Togo avait lui parcouru presque quatre-cent kilomètres avant de se retirer, ignorant le relais des autres chiens tous les cinquante kilomètres : il n’avait juste pas la chance d’avoir été présent pour recevoir la médaille. Le chien d’Ed était assez vieux pour qu’il ait pu parfaire son éducation et qu’il ne lui pose pas de problème, mais pas assez pour savoir profiter d’une bonne sieste en début de soirée sur le porche de la maison ; aussi, il lui faisait faire de l’exercice avant de rentrer pour à peu près avoir la paix le soir.

Les gamins lui avaient demandé ce qui s’était passé ce jour-là pendant l’accident de la mine. Ça l’avait hanté toute sa vie, et encore aujourd’hui, il lui arrivait de se réveiller la nuit en hurlant le nom de sa sœur, le cœur trempé de sueur et l’âme emplie de culpabilité.

À chaque fois, Togo était présent à son chevet pour le réconforter.

Il n’avait que lui : après sa sœur, puis ses parents, et enfin sa femme, il avait tout perdu.

« Duli m’a tout pris » pensa-t-il amèrement.

Il ne voulait pas revenir sur cette journée là, mais les gamins lui avaient offert une belle somme pour les balader dans la forêt. Tout ça pour suivre le sentier, puis bifurquer et s’enfoncer dans les bois pour trouver une des entrées condamnées.

Il pouvait bien leur accorder ça.

Il regarda autour de lui : dans sa jeunesse, cette forêt regorgeait de vie, de bruissement de feuilles lorsque les écureuils faisaient la course, de chants d’oiseau ; et maintenant, seul le silence accablant, ou un lointain craquement d’une branche morte s’effondrant les accompagnaient dans ce cimetière.

« J’étais enfant quand c’est arrivé, commença-t-il... »

\*\*\*

Ed avait douze ans lorsqu’il perdit sa sœur. Ils s’étaient aventurés dans la forêt, comme à leur habitude : Ed pour y trouver des bâtons qu’il rajouterait à sa collection, et Yvette, sa cadette, pour ramasser des pommes de pin. Leurs parents habitaient à l’orée de la forêt, leur père étant garde-pêche dans le lac siégeant de l’autre côté de la colline. Une rivière descendait le relief et contournait Duli pour se perdre dans un plus grand fleuve, à des kilomètres de la ville - le bout du monde, pour eux. Tous les dimanches, Ed allait pêcher avec son père, mais le samedi, il avait la charge de s’occuper de sa petite sœur, alors il l’emmenait avec lui en forêt, où elle pouvait jouer toute seule sans l’embêter.

— On va à la cabane ? demanda Yvette à son grand frère.

— Non, maman a dit qu’on n’avait pas le droit d’y aller, mentit-il.

En vérité, il n’avait pas envie d’y aller : la « cabane » était en fait un abri de chasseur, un peu plus profond dans la forêt - les adultes s’en servaient pour chasser le cerf, mais ce n’était pas la saison - et à part ça, il n’y avait rien d’intéressant à voir.

— Alleeeez, j’ai envie d’y aller, implora-t-elle.

— Non, répéta-t-il tandis qu’il donnait des coups de pieds dans un tas de feuilles mortes.

Au bout d’un moment, Ed trouva un bâton bien droit qu’il jugea satisfaisant pour rejoindre sa collection : dans son imagination, il s’agissait d’un glaive de gladiateur en bronze, assez tranchant et puissant pour tuer les lions du Colisée.

— On peut aller à la cabane maintenant ? renchérit Yvette

Ed soupira :

— Bon d’accord...

— Youpi !! s’extasia sa sœur.

Maintenant qu’il avait trouvé son arme, Ed se sentait capable d’aller plus loin dans la forêt : s’ils croisaient un cerf, Ed pourra l’occire d’un seul coup de sabre - son bâton était maintenant un gros sabre de pirate, assez solide pour ouvrir un coffre au trésor d’un seul coup de poignet. Ils marchèrent donc en direction de l’abri de chasseur, Ed restant en retrait pour garder un œil sur sa sœur. Ils s’éloignèrent du sentier et parcoururent quelques centaines de mètres pour rejoindre l’abri : il s’agissait d’une simple estrade de bois s’élevant à deux mètres de haut, une échelle rudimentaire permettant d’accéder en son haut. Une nuée de vieilles canettes de bière et de cartouches de fusils de chasse jonchaient le sol.

Il frappa une des canettes avec sa batte de baseball - il était maintenant un joueur populaire en ligue mineure - qui s’envola dans un bruit métallique ; pendant ce temps, sa sœur montait maladroitement l’échelle pour atteindre le haut de l’abri.

— Ne tombe pas, lui lança-t-il.

— Non, fit-elle avec assurance, comme si elle se demandait pourquoi quelqu’un choisirait de tomber.

Elle s’assit sur le rebord de la structure, ses jambes pendant de chaque côté de la barre verticale du garde-fou rudimentaire.

— On voit rien d’ici ! cria-t-elle, même pas notre maison !

— Bah oui banane, rétorqua-t-il, tu croyais dépasser la cime des arbres ?

Ils passèrent un long moment à s’occuper chacun de leur côté : Ed feignait d’épiques batailles au sabre avec son nouveau jouet, et Yvette chantait des comptines en balançant ses pieds dans le vide, jusqu’à ce qu’elle brise le silence :

— J’en ai marre, déclara-t-elle soudainement. Et si on allait au lac ?

— Non, rétorqua Ed, j’ai pas envie de monter jusque-là bas. Et il va bientôt faire nuit, mentit-il.

— D’accord, d’accord, se résigna sa sœur, on a qu’à rentrer.

Elle entreprit de descendre l’échelle à reculons, assurant chacun de ses pas, tandis qu’à quelques kilomètres de là, une poche de méthane souterraine explosait.

Ils sentirent tout d’abord la terre trembler sous leurs pieds, une première secousse vive et courte, tandis que l’onde de choc traversait la forêt : les arbres frissonnèrent, des corbeaux hurlèrent en s’envolant de leurs branches, et une pluie de pommes de

pin et d’aiguilles s’abattit sur eux. Yvette, qui était encore sur la dernière marche, tomba sur les fesses et poussa un cri de surprise :

— Ça va ? s’inquiéta Ed.

— Oui, répondit-elle en se relevant, je suis tomb…

Un deuxième grondement s’éleva sous eux, celui-ci beaucoup plus long et diffus que le premier. Il n’était pas assez fort pour faire pleuvoir d’autres pommes de pins, mais la forêt semblait trembler de tout son être, secouée jusqu’au tréfonds de son corps.

Puis plus rien.

Les deux enfants s’étaient entrelacés sans s’en rendre compte.

— Tu crois que c’est le monstre du lac qui s’est réveillé ? demanda Yvette en désignant un point invisible, en haut de la colline que l’armée de pins cachait de leurs troncs épais.

— Non, se consterna-t-il, regrettant d’avoir inventé cette excuse il y a longtemps pour ne pas avoir à gravir la longue pente avec elle qui les emmèneraient jusqu’au bord du lac. Il n’y a pas de monstre là-bas.

— Alors c’est quoi ?

— Juste un petit tremblement de terre, la rassura-t-il, c’est terminé maintenant.

Ed la vit se détendre et desserrer son étreinte, mais il se dit qu’il était probablement temps de rentrer : il sentait que quelque chose n’était pas normal, mais il ne se doutait pas que ce deuxième tremblement avait scellé le sort des mineurs, maintenant livrés à eux-mêmes dans les artères bouchées de la forêt, juste sous leurs pieds.

« Allez, on rentre, déclara-t-il. »

La forêt était totalement silencieuse : pas d’oiseaux chantant ou s’envolant, pas de craquement de branche ni de bruissement de feuilles. L’atmosphère pesait sur lui, et il se sentait claustrophobe, écrasé par cette tension qui montait sans vouloir se rompre. Il commença à faire demi-tour lorsqu’un crépitement se fit entendre derrière lui : « Oh, un lapin ! » eut le temps de s’exclamer sa sœur, puis Ed vit du coin de l’œil l’animal courant à toute vitesse et dévaler la pente en direction de l’orée de la forêt. Il fixa son regard sur la colline : il fût d’abord alerté par de petits bruits aigus, des sons de branches secouées s’approchant d’eux à grande vitesse, puis des points colorés se détachèrent de l’obscurité, dans les hautes branches. Une nuée d’écureuils paniqués foncèrent de branches en branches, fuyant en direction de la ville. Ils firent tomber des aiguilles et brindilles sur leur passage, arrachant un cri d’extase d’Yvette.

« Qu’est-ce que c’est que ça, pensa Ed. Est-ce qu’ils fuient quelque chose ? »

— T’as vu ça, s’exclama sa sœur, ils partent tous de la forêt !

— Il faut qu’on rentr…

Il fût coupé dans sa phrase par une ombre gigantesque qui le rasa à une vitesse surprenante : c’était comme être frôlé par un train, un bruit de sabot lui claquant dans les oreilles. Il tomba à la renverse sous le choc et eut à peine le temps de se retourner pour voir le cerf disparaître dans les ténèbres, rejoignant les autres animaux.

— C’était chaud ! s’exclama-t-il en se relevant, tremblant.

Yvette commençait à avoir peur, et elle se cachait derrière un arbre, le regard fixé en direction de la butte, ou du lac.

Et s’il y avait vraiment un monstre là-bas ?

« Qu’est-ce que c’est que ça ? » paniqua-t-elle, pointant du doigt quelque chose dans l’obscurité.

Ed se mit à observer à son tour, puis il vit quelque chose avancer lentement parmi les ténèbres. Il avança d’un pas en direction de l’abri, faisant craquer une branche sous ses pieds, ce qui le fit sursauter.

— Qu’est-ce que tu fais ? implora sa sœur cachée derrière son arbre.

— Bouge pas, rassura-t-il, je verrai mieux du haut de la cabane.

Il grimpa agilement l’échelle et se retrouva en hauteur, appuyé contre le garde-fou. D’ici, il voyait un peu mieux ce qui arrivait plus haut du lac : une brume épaisse et blanchâtre descendait lentement la colline, longeant le sol, pour venir à leur rencontre. Le brouillard compact vomissait depuis le plan d’eau, léchant le sol et embrassant les arbres sur son passage, avançant droit vers eux. Ils restèrent sans réaction tandis que le hâle blanc, semblant être à hauteur de hanches, était maintenant à quelques dizaines de mètre d’eux. Ils entendirent une plainte lugubre, résonnant parmi les arbres, puis une ombre sortit de la brume : une biche boitait, essayant de devancer la masse épaisse qui avalait tout sur son passage. Elle laissait derrière elle un filet de sang, coulant d’une imposante trace de morsure à son flanc. Elle continua à galoper, mais s’effondra à leur hauteur en lâchant un râle d’agonie à réveiller les morts : Yvette la contemplait les yeux exorbités, ne pouvant pas se détourner de cette horreur. Ed, lui, avait les yeux fixés à l’endroit où la chair avait été attachée : une morsure de cette taille ne pouvait avoir été faite que par un ours, et il n’y en avait pas dans cette forêt.

« À moins qu’il s’agisse du monstre du lac » continua son esprit affolé.

La biche fixait Yvette de ses grands yeux noirs, haletant lourdement, tandis que la brume immaculée les enveloppa lentement : seulement la tête de l’animal et le haut du corps de sa sœur en sortaient; le reste englouti sous la rivière laiteuse. Autour de lui, Ed ne vit que cette étendue de brume avançant lentement entre les arbres telle une coulée de lave. Seuls leur respiration saccadée brisait le silence onirique. Il n’osait pas bouger, debout sur son perchoir, condamné à regarder impuissant la mer blanche infinie traverser sa sœur et le pauvre animal blessé. Puis, quelques instants plus tard, la bête poussa un dernier râle et s’effondra sur place, disparaissant dans le tapis de brume.

— Ed, j’ai peur… sanglota Yvette.

— Viens me rejoindre ! lui implora-t-il en retour : il était mort de peur, son instinct lui interdisant de s’approcher du brouillard.

— Je peux pas… je me sens pas bien, ça pique… furent ses derniers mots.

— Tout va bien se passer, sanglota-t-il à son tour, les mains collées sur la rambarde de l’abri.

Ce qu’ils ne savaient pas, et qui sera découvert bien des années plus tard, c’est que l’explosion de la poche de méthane qui s’était produite ce jour-là dans la mine avait causé un glissement de terrain derrière la colline. Le petit lac, à moins de trois kilomètres d’eux, reposait sur une couche de terre volcanique : depuis des siècles, du dioxyde de carbone s’était accumulé au fond du lac,

piégé sous la pression du grand corps d’eau. Ce glissement de terrain, d’une force phénoménale, avait retourné les couches d’eau et libéré tout le gaz piégé depuis tout ce temps. Ce gaz avait dû sortir de l’eau sous forme d’une immense colonne, puis, le dioxyde de carbone étant plus lourd que l’air, il était redescendu au sol et s’était déversé sous forme d’une épaisse brume blanche. Le fléau avait recouvert toute la forêt en contrebas, asphyxiant tous les animaux trop lents pour s’échapper.

Yvette s’adossa à l’arbre, ne laissant paraître que son visage sortant du bain mortel, les yeux mi-clos : elle toussa une dernière fois, puis arrêta simplement de respirer.

\*\*\*

Bien des années plus tard, Ed s’arrêtera à ce moment lorsqu’il racontera cette histoire à deux jeunes inconnus ; il gardera la fin pour lui, parce qu’il n’aura pas décidé ce qu’il avait vu était réel ou le fruit de son imagination. Parce qu’ensuite, il s’était mis à pleurer de manière incontrôlable : Yvette ne bougeait plus, les yeux ouverts en regardant loin devant elle, alors que lui, en haut de sa cachette, il ne pouvait qu’attendre que la mer blanche disparaisse. Pourquoi n’est-il pas descendu pour la rejoindre ? Pourquoi ne l’avait-il pas faite monter avec lui pour la sauver ? Pourquoi était-il resté impuissant en sécurité, alors qu’il avait la charge de surveiller sa sœur ? Était-il un trouillard ? Qu’allait-il faire maintenant ? Attendre que ça passe, et rentrer chez lui ?

« Coucou papa, coucou maman ! Vous pouvez m’aider à ramener Yvette ? Comme ça on ira tous les trois chercher un cercueil à sa taille ! Et vous inquiétez pas : moi je vais super bien ! »

Il avait frappé sur la rambarde d’un poing rageur : il avait envie de sauter. D’aller rejoindre sa sœur, s’endormir à jamais avec elle et qu’on ne le traite pas de couard. Mais il avait trop peur. Trop peur pour bouger ne serait-ce qu’un orteil. Tandis qu’il se lamentait sur son sort, l’ombre était passée dans le nuage opaque devant lui : une silhouette sombre semblait glisser dans la brume, avançant d’un pas agile de prédateur. La repérant, son cœur s’était contracté dans sa poitrine : la chose semblait de taille imposante, mais évoluait avec aise cachée dans le tapis mortel. La chose s’était dirigée vers sa sœur.

« Fiche le camp de là ! Sauve toi vilaine bête ! Laisse ma sœur tranquille ! » avait-il pensé, mais sa bouche était paralysée, comme le reste de son corps. L’ombre s’était posée au pied d’Yvette, et Ed avait contemplé avec horreur sa tête disparaître lentement dans la brume tandis que le monstre la tirait par le pied. Et ainsi, en un instant, il se retrouva tout seul dans la forêt à pleurer et implorer qu’on vienne le chercher.

\*\*\*

« Incroyable… » souffla Jordane pour conclure le récit : elle commençait à sentir l’adrénaline monter en elle, pensant au nouveau paragraphe qu’elle allait pouvoir ajouter à son article.

« Votre sœur… elle n’a jamais été retrouvée ? poursuivit-elle. »

Ed s’arrêta en la fixant dans les yeux, l’air grave, puis il désigna de la tête quelque chose derrière eux : « C’est ici qu’on sort du sentier, déclara-t-il, on va traverser cette petite butte pour retrouver du plat et suivre la ligne de chemin de fer. » Puis il leur passa à travers, comme pour terminer la discussion.

« Ça ne pouvait pas être réel… » pensait-il, tandis que la dernière image de sa sœur restait bloquée dans sa tête : sa dernière ap-parition, tandis que la brume s’était complètement évaporée, peu après la tombée de la nuit, et que les dernières larmes avaient séchées sur ses joues, remplacées par un hoquet misérable. Il était redescendu lentement de son échelle, les jambes tremblantes, arrivant à peine à mettre un pas devant l’autre. Puis avant de repartir, il avait jeté un dernier regard en direction du lac : dans l’obs-curité de la nuit, au loin entre les arbres, il observait sa sœur qui semblait lui faire des signes de main. L’énorme monstre aux yeux d’un jaune brillant comme des ampoules la tenait dans la gueule, et en la secouant comme une poupée de chiffon, ses bras inertes s’agitaient comme pour lui dire au revoir.

\*\*\*

Ils avaient quitté le sentier depuis quelques minutes, Raphaël haletant bruyamment et Jordane papillonnant pour prendre des photos ici et là - surtout d’arbres morts semblait-il ; Ed, lui, semblait avancer à la même allure depuis le début, comme s’il s’agis-sait d’une promenade de santé. Ils rattrapèrent une voie de chemin de fer, d’abord complètement cachée sous les feuillages, puis ressortant petit à petit de l’humus. Il y a des dizaines d’années, des wagons remplis de charbon devaient faire des aller-retour incessant, au rythme des coups de pioche, ou à celui des habitants gourmands qui se chauffaient toujours plus tôt dans l’année depuis l’arrivée de la mine.

Ils atteignirent un pont en bois massif traversant le gouffre entre deux collines, aussi en profitèrent-ils pour prendre une pause. Ils étaient sortis de l’étreinte étouffante des pins géants, et cette bouffée d’air frais et la vision d’un soleil radieux leur fit le plus grand bien. En contrebas, en dessous du pont, Jordane aperçut une unique route barricadée d’un grand grillage : d’aussi loin, elle fut incapable de distinguer quoique ce soit sur les panneaux jaunes qui barraient les grillages, mais elle savait qu’ils parlaient de route interdite, risque d’effondrement et mineurs morts. Ed sortit du pain, du saucisson et du fromage, comme s’il avait prévu - à raison - que les deux citadins qui l’accompagnaient n’auraient pas pensé marcher aussi longtemps, et Jordane et Raphaël en prirent volontiers. Il donna les croûtes à Togo, ainsi qu’un quignon de pain, puis mangea en silence, assis sur un rocher.

— Vous connaissez l’histoire d’Inès ? lança Jordane en brisant le silence religieux qui régnait.

Ed acquiesça simplement, sans ajouter mot, perdu dans la contemplation de son sandwich.

— J’imagine que vous avez entendu ce qui lui est arrivé dans le tunnel… Vous pensez que ce seraient des mineurs ont pu survivre autant de temps là-dessous ? demanda-t-elle.

— Les gens inventent tout le temps des histoires pour expliquer des phénomènes traumatisants, répliqua-t-il avec irritation, cette satanée ville a fait tellement de morts que ça rassure les gens de penser qu’il y a une raison à leur malheur. Mais c’est que des



racontars de bonne femmes, rien de plus.

Jordane se tut, renonçant à l’envie de lui demander pourquoi il avait pris la mouche, et qu’est ce qui se cachait de personnel là-dessous - Qu’est ce qui t’es vraiment arrivé ce jour-là dans cette forêt, pensa-t-elle - mais elle n’avait pas envie de le pousser à bout et qu’il les abandonne si près de la mine.

« Allez, on est bientôt arrivés, » fit-il en se levant : Togo sauta sur place et aboya joyeusement, visiblement aux anges que la ballade puisse enfin reprendre.

Ils traversèrent le pont, Ed d’un pas assuré, Jordane et Raphaël en mesurant chacun de leur geste avec soin : les poutres antiques avaient l’air tout ce qu’il y a de solide - heureusement, un train passait par là - mais chaque vision du vide à des dizaines de mètres en dessous entre chaque planche leur donnait le vertige.

« Fiche le camp sale cabot ! siffla Jordane lorsque Togo, voulant simplement l’encourager, sautilla autour d’elle. »

Ils continuèrent leur randonnée encore quelques centaines de mètres, jusqu’à ce que :

« Ouah... » fut le seul mot qui put sortir de la bouche de Jordane lorsque le sentier déboucha sur l’entrée de la mine : la falaise qui abritait l’ouverture était noircie et effrayante, comme si elle avait été touchée par le feu lui-même. Des graffitis arboraient divers messages sur la plaque de roche écaillée, tels que « les gens honnêtes paient toujours le prix de l’avidité des riches », « ici gisent les cannibales des souterrains », ou encore le classique « un bon flic est un flic mort ». D’imposantes barrières de sécurité rouillées et tordues bloquaient l’entrée, empêchant toute intrusion dans les profondeurs obscures de l’ancre. La végétation avait lentement commencé à envahir les alentours de l’entrée, mais même les plantes semblaient ne pas vouloir s’approcher trop près de cet endroit – était-ce l’arsenic, ou savaient-elles quelles atrocités se cachaient sous ces entrailles de roche ? Un silence inquiétant régnait, brisé uniquement par le bruit des branches qui craquaient sous le poids du vent. Jordane sentit une vague de frissons parcourir son corps alors qu’elle se tenait là, fixant l’entrée de la mine abandonnée : elle avait l’impression que quelque chose la regardait depuis l’obscurité qui régnait à l’intérieur, quelque chose de malveillant et de menaçant.

Elle savait que la mine avait été condamnée pour de bonnes raisons, mais une curiosité malsaine l’envahissait. Elle avait envie de franchir les barrières et d’explorer l’obscurité : mais que trouverait-elle à l’intérieur ? Tomberait-elle simplement sur un mur de caillasses infranchissable ? Ou verrait-elle un passage étroit que seule elle pourrait emprunter, et tomberai dans le piège de monstres avides de chair humaine ? Elle sortit son appareil photo, ignorant le petit soufflement de nez sarcastique d’Ed, et essaya de capturer l’ambiance interdite de ce lieu du mieux qu’elle put.

— Vous savez si quelqu’un a déjà réussi à rentrer ? demanda-t-elle à son guide.

— Personne n’est jamais entré là-dedans, grogna-t-il, presque indigné.

Elle s’approcha des barrières de fonte recouvertes de mousse, rejointe par Raphaël. Il empoigna les barreaux – ne réussissant par à réprimer un premier mouvement de recul – puis les secoua pour la bonne mesure : non, personne ne pouvait espérer les faire bouger.

— Il n’y a pas d’autre entrée ? fit-elle.

— Non, tout a été bouché, répliqua Ed de manière catégorique. C’est le plus proche de la mine que vous ne pourrez jamais trouver, croyez-moi.

Il se gratta nerveusement le menton avant de reprendre :

— Vous avez vu ce que vous vouliez voir, il n’y aura rien de plus. J’ai d’autres chats à fouetter en ville, je vous conseille de rentrer avec moi, j’ai pas envie de ressortir cette nuit dans la forêt pour faire une battue parce que vous vous seriez perdus.

Raphaël interrogea Jordane du regard, qui haussa discrètement les épaules : Ed était déjà en train de repartir dans le sens opposé, visiblement pressé de s’éloigner le plus possible de cet endroit maudit – pouvait-elle le blâmer ? – probablement sur le point de les abandonner au pied de l’entrée de fer forgé. Son chien le rejoignit d’un pas léger, ne semblant pas spécialement intéressé par l’ancre abandonnée.

« Mais pourquoi était-il si pressé de partir ? pensa-elle. Pour quelqu’un qui ne croit pas à tous ces « *racontars de bonne-femme* », pour être nerveux, tu l’es. Cache-tu quelque chose ? Quelqu’un qui passe autant de temps dans la forêt, aurais-tu vu quelque chose ? Aurais-tu pu trouver une autre entrée par mégarde, pendant que tu promenais son chien ? Celui-ci se serait enfoncé dans un terrier de lapin avant d’en ressortir avec un crâne humain dans la gueule. »

Elle sentit qu’elle devait le secouer un peu, qu’il pourrait avoir des informations qui lui seraient utiles pour retrouver Inès, ou même trouver ce qui se cachait d’étrange dans cette ville : parce que oui, des apparitions de monstres après l’effondrement d’une mine, une hystérie collective dans une prison qui tua presque tout le monde, et aussi ce mystérieux incident le jour de l’ouverture de la fête foraine...

Quelque chose se passait forcément ici, que ce soit paranormal, naturel ou criminel. Cette fille l’avait appelée à l’aide, depuis qu’elle était arrivée dans cette ville, elle avait tout de suite senti que quelque chose ne tournait pas rond.

« Je comprends, finit-elle par dire, on a vu ce qu’on avait à voir, mais j’ai l’impression que cet endroit vous fait peur, Ed. »

La remarque lui fit l’effet d’une gifle, et il ne put réprimer un sursaut : il remonta la lèvre dans un accès de colère, et fut vite imité par son chien Togo. Jordane aperçut du coin de l’œil Raphaël reculer d’un pas, et elle se mit à regretter son manque de tact – il semblait qu’elle avait le don pour piquer les gens à vif...

« Couché Togo ! ordonna Ed, et il s’essuya la bouche pour essayer de reprendre son calme. Qu’est-ce que vous allez raconter là ? »

— Inès, ou Inès la Folle comme on l’appelle par ici m’a envoyé une lettre, parlant de phénomènes étranges et demandant de l’aide. Vous devez avouer que l’histoire de cette ville est quelque peu troublante, et je peux lire sur votre visage que vous avez vu des choses vous aussi.

Ed partit d’un éclat de rire féroce et secoua la tête comme si cette idée était risible :

— Inès n’a jamais existée, et j’ai bien l’impression qu’on vous a joué un tour ma petite dame. Cette ville a connu des tragédies, comme toutes les villes, et ses habitants ont choisi pour la plupart de passer à autre chose. Les accidents ça arrive, et on n’y peut rien à part relever la tête et reconstruire. Certains ont choisi de s’inventer des histoires pour se reconforter, ou se tenir éveiller la

nuit, grand bien leur fasse. Mais n’allez pas insulter les braves gens qui font ce qu’ils peuvent pour avancer. Quant à cet endroit, il ferait de l’effet à n’importe qui y ayant connu la perte d’un être cher, alors ayez la décence de ne plus jamais évoquer ce sujet devant moi !

Ed était maintenant à bout de souffle, le visage rouge de colère : même son chien se faisait tout petit, la queue entre les jambes et la tête rasant le sol. Raphaël se tourna vers Jordane, l’air affolé, mais celle-ci avait gardé un visage parfaitement impassible, presque froid.

Lorsqu’il avait rencontré Jordane, Raphaël s’était trouvé quelque peu mal à l’aise au début, car il avait du mal à évaluer ses sentiments : elle ne montrait jamais ses peurs et ses faiblesses, parlait toujours de ses problèmes de manière dérisoire ou changeait de sujet avec humour, mais il avait appris à la connaître, l’aimer pour son dévouement, son intégrité et sa passion et accepter sa maladresse ou son manque de tact. Elle avait toujours été à l’écoute pour lui, de très bon conseil même, mais il était impossible de lui rendre la pareille : elle savait se rendre indéchiffrable pour ne pas montrer ses sentiments. Et en cet instant, Raphaël se retrouva quelques années en arrière, lorsqu’il se sentait perdu face à elle, lisant que quelque chose la tracassait sur son visage, mais sachant qu’une question ne le mènerait qu’à une blague, ou un geste de la main agacé comme s’il s’agissait d’une brouille. C’est vrai qu’elle s’était beaucoup investie dans cette histoire, et ce depuis le début : Raphaël soupçonnait que d’une manière ou d’une autre, l’enjeu était assez important pour sa carrière, voire pour son poste. S’il devait creuser plus loin, sortir de sa zone d’expertise et de virer psychologue et triturateur de cerveau, il sentait qu’il était possible que quelque chose dans cette histoire avec Inès faisait écho en elle, d’un point de vue personnel ; mais l’heure n’était pas aux divagations, spéculations en tout genre. Ce soir, il se poserait devant son ordinateur et pourrait pousser sa réflexion plus loin à l’aide d’un ou deux graphiques, quelques flèches sur son application de tableau numérique – depuis qu’il avait découvert la programmation informatique, son cerveau c’était lentement mais sûrement recâblé pour qu’aujourd’hui il ne puisse plus penser que de manière structurée, avec des liens de causes à effet, une introduction, hypothèse, preuve, conclusion, notes de fin de page, merci au revoir – mais maintenant, il devait surtout éviter de trop fâcher Ed et de devoir rentrer à pied. Ou pire, finir sur son tableau de chasse.

D’un nouveau regard furtif vers Jordane, il y vit maintenant quelque chose qui ne lui plaisait pas : l’obstination.

« Désolé monsieur, finit-il par dire d’un ton concilient, si nous vous avons offensé. Ce n’était pas notre intention : nous avons peu dormi ces derniers jours et la fatigue a pris le meilleur de nous. Nous vous remercions infiniment de nous avoir emmené jusqu’ici, et nous allons redescendre avec vous en ville, la première tournée sera la mienne. Hein Jordane ? »

Il lui lança un regard suppliant et cru voir les rouages s’activer dans sa tête, prenant conscience peut-être qu’elle était allée trop loin, et que la partie était finie pour aujourd’hui. Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais sa voix fut couverte par un aboiement tonitruant, faisant sursauter tout le monde.

« Qu’est ce qui te prend Togo ! » cria Ed.

Le chien se mit à grogner, dévoilant ses canines jaunes imprégnées de salive, les oreilles baissées et la queue hérissée.

« Il regarde Jordane droit dans les yeux, se dit Raphaël, il a pris la mouche lui aussi et il va lui sauter dessus et la déchiqueter. »

Il aboya de plus belle, trois grondements secs et agressifs. Un filet de salive fut éjecté à ses pattes.

« Couché Togo !! » répliquait Ed, maintenant inquiet.

« Non rectifia Raphaël, pas Jordane, mais derrière elle. »

Et il voulut se retourner, mais son regard fut attiré par une ombre minuscule fusant entre ses jambes à la vitesse de l’éclair, lâchant un petit bruit aigu de ressort de vieux matelas. L’apparition disparu aussi vite qu’elle était arrivée, et Togo ne lui avait visiblement accordé aucune attention, le regard toujours fixé derrière eux.

« Ouais c’est ça, se dit Raphaël, il regarde cette foutue grotte et tu le sais très bien. »

Il fit volteface et tomba nez à nez avec une autre ombre qui lui fonça dans la jambe : la chose vrilla sur elle-même, battant des pattes dans le vide, fouettant l’air avec sa grosse queue rose. Le rat couinait de panique, et lorsqu’il put enfin se remettre à quatre pattes, il fila sans demander son reste en s’enfonçant dans la forêt. C’est à ce moment qu’ils se retournèrent tous vers l’entrée de la mine et se mirent à regarder au même endroit que le chien : ils entendirent d’autres couinements beaucoup plus puissant résonnant entre les pierres depuis longtemps à l’équilibre, et trois autres rats apparurent soudain, dans leur course effrénée et paniquée. Deux d’entre eux filèrent en ligne droite entre les trois individus, arrachant un cri de dégout à Jordane au passage, mais le troisième serpentait de manière erratique, aspergeant l’herbe d’un liquide noir et épais. La bête s’approcha du trio en zigzags désespérés, puis finit par se poser au milieu du chemin, haletant à un rythme effréné, une tache de sang s’agrandissant sous son flanc béant au rythme de ses expirations. Raphaël entendit Jordane hurler vers sa gauche, et les deux jeunes reportèrent un regard paniqué et suppliant vers Ed, mais celui-ci ne les voyait pas : il secouait la tête, les yeux exorbités et la bouche ouverte, un léger filet de bave coulant sur sa veste. Il avait les yeux rivés sur un point en hauteur, derrière eux, du côté de l’entrée de la grotte.

« Non, non, non, c’est pas possible... » marmonnait-il.

Togo se mit à hurler de plus belle, les yeux fous, presque apeurés. C’est à ce moment-là que Jordane et Raphaël se retournèrent, et virent descendre lentement et délicatement de la paroi de la falaise une brume blanche et épaisse.

\*\*\*

« COURREZ !!! avait hurlé Ed, COURREZ POUR VOS VIES !!! »

Et ils ne le firent pas, du moins pas tout de suite : il s’était lancé dans le chemin à sens inverse, laissant le duo d’enquêteur ainsi même que son propre chien. Ils étaient tous les deux hypnotisés par ce nuage épais et compact qui se déversait maintenant paresseusement sur le sol en bouchant l’entrée de la mine comme une cascade de coton.

« Jordane... » chuchota Raphaël, reculant lentement. Mais celle-ci était paralysée, les bras tendus et les épaules crispées. Il essaya de l’appeler de nouveau, mais il remarqua que ses lèvres bougeaient en silence : elle répétait la même chose encore et encore, mais aucun son ne voulait sortir de sa bouche.

« Jordane ! Cria-t-il. »



Il fut capable de la sortir de sa torpeur. Elle tendit le doigt devant elle et réussit enfin à articuler sa pensée :  
« C’est quoi ça… »  
Raphaël suivit la direction de son index, et sa bouche s’ouvrit d’horreur : de la brume s’était dessinée une ombre noire, aussi haute que l’entrée de la mine. On distinguait une forme canine, avec deux grandes pattes et un corps massif. La lueur d’un œil jaune traversait le voile de mort, les toisant d’un regard oblique. L’ombre ne bougeait pas, enveloppée dans son voile blanc dont elle semblait être immunisée. Ce fut le contact doux et caressant de la brume avec ses jambes qui fit reprendre ses esprits à Raphaël : il attrapa la main de Jordane et s’élança sur le sentier pour s’enfuir, ignorant le chien d’Ed qui grognait sur l’apparition. Jordane, toujours sous le choc, se laissa d’abord traîner, puis lâcha la main de Raphaël pour se mettre à courir de toutes ses forces en hale-tant de panique.  
« Cours, merde ! » lâcha-t-elle entre deux plaintes de terreur.  
D’instinct, ils suivirent la pente, déboulant entre les arbres comme deux rochers incapables de stopper leur élan. Ils évitèrent les racines tant bien que mal en slalomant entre les branches, certaines les fouettant au visage, les mortes craquant avec un bruit sinistre.  
— Le chemin ! cria Jordane derrière lui.  
— Quoi ? répondit-il à la volée, sans même se retourner.  
— Le chemin ! On l’a perdu ! haleta-t-elle.  
Et en effet, Raphaël regarda autour de lui, tout en continuant de courir, et il ne vit aucune trace du sentier ; juste des pins à perte de vue. Il trouva un arbre assez gros pour stopper sa course et se jeta dessus pour s’arrêter. Une douleur explosive lui irradiia l’épaule au contact du mur de bois, mais il essaya de ne pas y penser. Il se retourna et vit qu’il avait pris de l’avance sur Jordane qui essayait de le rejoindre tant bien que mal. Puis, il regarda au loin derrière eux, en hauteur, et ne vit aucune trace de la brume, ni de la chose qui était dedans. Il tenta de reprendre son souffle, de se rééquilibrer, et il posa son pied d’appui un peu plus bas : il le sentit immédiatement s’enfoncer dans le coussin d’aiguilles mortes comme des sables mouvant. Il paniqua, voulant se raccrocher à une branche, et vit Jordane qui déboulait directement sur lui.  
« Non, Jordane !! » eut-il à peine le temps de hurler, mais prise dans son élan, elle n’eut d’autre choix que de se jeter sur lui, et elle ajouta son propre poids sur le tas de humus pourri : c’est à ce moment-là que le sol s’effondra sous eux, et que le monde devint noir.

\*\*\*

Ed haletait comme un animal à l’article de la mort, toussant et crachant ses poumons. Son sang battait dans ses tempes au point de l’empêcher de s’entendre penser, et ses jambes tremblaient, lui faisant l’effet de deux tiges de coton. Sa vue était brouillée, et il se demandait s’il n’allait pas vomir son sandwich à ses pieds : il n’était décidément trop vieux pour courir autant. Il se redressa tant bien que mal, à bout de souffle, essayant de faire le bilan : ce qui venait de se passer était tout bonnement im-possible. Tout allait bien durant cette randonnée matinale, jusqu’à ce que cette fille pète les plombs, et voilà que… Non, il ne voulait pas y penser. Ça ne s’était pas produit. Il n’était pas retourné à l’état de simple gosse de douze ans, sur le point de passer la journée la plus sombre de sa vie en perdant sa sœur. Il n’avait pas vu ce *truc* dégouliner des parois rocheuses. Pas encore.  
« C’est pas ma faute, c’était automatique, c’est mon corps qui a décidé de courir, pas moi, » s’entendait il dire à voix haute.  
« C’est pas ma faute s’ils ne m’ont pas suivi, pensa-t-il, trop fatigué pour continuer à parler. Je les ai pas laissés là-bas et… »  
« TOGO !! » hurla-t-il lorsqu’il se rappela de son chien.  
Il regarda autour de lui, paniqué : il avait suivi un des embranchements de l’ancienne voie ferrée, et il était arrivé devant les vieux hangars désaffectés servant autrefois de stations de stockage et réparation. Trois bâtiments au toits triangulaires s’élevaient tris-tement entre les arbres, les tôles rongées par la rouille, les fenêtres noires de crasse ou éclatées au sol. Du toit éventré d’un des bâtiments sortait un pin, comme une flèche plantée dans le torse d’un guerrier déchu. Il appela encore une fois son chien, mais l’écho de sa voix fut sa seule réponse : les lieux étaient morts.  
« Fait chier, maudit clébard… » pensa-t-il, et il entreprit de rebrousser chemin : bien sûr, il avait eu la berlue. Rien de tout ça ne s’était passé, il n’y a pas eu de brouillard. Tout le monde était sain et sauf, et il a juste eu une crise de panique. Un… quoi déjà ? TSPT ?  
Il rassembla ses forces et se mis en route pour retrouver le sentier : il voulait avant tout retrouver son chien, mais il n’allait pas laisser les gamins dans la forêt. Mais une seconde plus tard, il s’immobilisa.

Au début, il crut qu’il rêvait ; mais il tendit l’oreille et entendit le son une seconde fois. Une voix. Il retint son souffle, ferma les yeux, et se concentra du mieux qu’il pouvait. Encore la voix, il en était maintenant sûr. Une voix féminine. Il rouvrit les yeux et situa le bruit venant du premier bâtiment, celui dans lequel se jetait la voie ferrée, avalée dans l’obscurité de la carcasse.

« À l>aide… fit la voix féminine. »

Ed se figea.

Il scruta les hangars, mais ne vit aucun mouvement : tout paraissait complètement mort, mis à part cette voix qui résonnait faible-ment contre l’acier rouillé.

« Aidez-moi, s’il vous plaît, » fit la voix, plus fort.

Ed réalisa : oui, c’était bien la voix de la fille. Comment était-elle arrivée là ? Elle avait réussi à le dépasser, sans qu’il l’ait vue ? Probable, il avait tellement les chocottes qu’un train aurait pu arriver droit devant lui et l’écraser sans qu’il s’en rende compte…

— Où êtes-vous ?

Sa voix sortit bien plus aiguë que ce qu’il avait voulu. Pas de réponse, le silence.

— Qui est là ? Il y a quelqu’un ? fit la voix d’un air misérable.

Pas de doute, c’était bien elle. Mais où était son ami ?

Il sortit de sa torpeur et s’approcha prudemment du bâtiment. Il marcha sur la ligne jusqu’à arriver devant l’entrée, face à une

obscurité totale. Il laissa ses yeux s’habituer jusqu’à distinguer quelques wagons stationnés au fond du bâtiment. Il vit ensuite plusieurs machines lourdes, certaines envahies par la végétation. Un buisson avait poussé à l’intérieur et s’étendait dehors par une fenêtre brisée. De l’autre côté, un petit arbuste avait grandi dans une servante renversée et avait enrobé une clé à molette dans son tronc. Il l’avait fait remonter mi-hauteur, les deux extrémités de l’outil sortant de chaque côté.

« Ohé !! » lança-t-il à la pièce vide, et l’écho qu’elle lui renvoya le fit sursauter.

Il entra enfin dans le hangar, ayant rassemblé toutes ses forces, lorsqu’il entendit un halètement. Ce bruit était animal, mais ça ne ressemblait pas à un son que son chien ferait. C’était plus sauvage, plus primal.

« À l’aide ! Je vous en supplie ! » reprit la voix de la jeune fille.

Cette fois-ci, elle était tout près : elle semblait venir de derrière un des wagons, debout sur trois roues. Ed s’approcha encore plus prudemment, en direction du fond du hangar. Il entendait maintenant un souffle rauque venant de derrière le chariot, puis un bruit liquide. Comme un animal qui buvait de la soupe.

« Quelque chose ne va pas. Quelque chose ne va vraiment pas, pensa-t-il. »

Il avança d’un pas et marcha sur quelque chose : il se baissa lentement et ramassa un collier blanc avec un petit médaillon. Sur le médaillon d’or était gravé « Togo ».

Le collier était tâché d’un liquide rouge sombre et visqueux.

Sa main se mit à trembler et il lâcha le collier comme s’il l’avait brûlé. Il essuya fébrilement ses mains contre son jean, les larmes commençant à lui monter aux yeux.

— Togo… sa voix se brisa.

— J’ai peur, aidez-moi… Je vous en supplie ! gémissait la voix de la fille juste de l’autre côté.

Puis, un bruit de mastication.

Ed s’avança jusqu’à la limite de l’angle de la machine et laissa dépasser sa tête avec précaution pour jeter un regard. La première chose qu’il vit fut son chien : il gisait par terre, éventré. Ses organes et des touffes de poils argentées étaient éparpillés autour de lui. Sa langue pendait de sa mâchoire entrouverte et ses yeux révulsés fixaient le vide. Au-dessus de lui se tenait un grand loup noir. Enfin, ça ressemblait à un loup, mais l’animal était beaucoup trop grand : il devait faire deux bons mètres de haut et avait de fines pattes d’une longueur démesurée. Il avait une gueule puissante, avec de long crocs semblant acérés. Ses yeux étaient jaunes et brillants. Il se tenait à une demi-douzaine de mètres d’Ed, au fond de la grande pièce et dévorait les entrailles de Togo avec un bruit obscène.

« C’est lui putain. C’est cette chose qui a dévoré ma sœur. » pensa-t-il.

La créature loup releva la tête et ouvrit la gueule comme s’il allait parler :

« Je vous en prie, faites vite ! » dit-il avec la voix de la fille.

Le sang d’Ed se glaça dans ses veines, et il dut se plaquer la main contre la bouche pour ne pas hurler. Il tenta de reculer mais se prit les pieds dans une vieille trousse à outils vide et tomba à la renverse. Il poussa un faible grognement puis se figea, tendant l’oreille, horrifié : il entendit le monstre se mettre à marcher dans sa direction. Il voulut se relever mais son corps refusa de bou-ger : il ne pouvait qu’observer, tremblant et pleurant, la tête de loup sortir lentement de l’impasse, puis marchant jusqu’à lui avec ses longues, terriblement longues pattes. Il se posa devant lui, intimidant dans sa hauteur anormale, salivant un mélange de bave gluante et de sang frais, ses yeux jaunes et brillants fixés sur lui.

« À table ! À table les enfants ! dit le monstre avec la voix de la mère d’Ed. »

Ce fut à ce moment-là que l’adrénaline donna un coup de fouet à son organisme : il se leva d’un bond et courut de toutes ses forces pour sauver sa peau. Il entendit derrière lui le monstre se mettre à courir après lui, aboyant comme Togo et ricanant comme une hyène. Comme Ed était perdu et en pleine panique, il s’élançait au hasard dans les premières allées qu’il trouvait. Déboussolé et hors d’haleine, il entendait le loup gagner du terrain sur lui : il longea des bureaux aux portes fermées, tourna juste avant un gros tas de charbon et se jeta dans la première porte ouverte qu’il trouva. Une fois dedans, il se cacha sous ce qui semblait être un bureau et se figea, ne faisant plus aucun bruit. Il entendit la bête passer juste à côté de lui, de l’autre côté de la porte. Il marchait et semblait le chercher.

*— Promenons-nous dans les bois,  
pendant que le loup n’y est pas…*

chanta-t-il avec une voix d’enfant. Il sembla partir mais revint près du tas de charbon, continuant sa comptine :

*— Si le loup y était  
Il nous mangerait,  
Mais comme il y est pas,  
Il nous mangera pas.*

Il se mit à renifler bruyamment, comme s’il traquait l’odeur de son gibier. Il continua de humer, frottant son museau contre le sol, s’approchant de l’entrée de la pièce.

*— Loup, y es-tu ?  
Que fais-tu ?  
M’entends-tu ?*

chanta-t-il.

Ed se mordait le poing pour ne pas faire de bruit. Les larmes ruisselaient sur son visage. Il tremblait comme une feuille, caché sous

Ce fut elle qui sursauta la première, la forme grise entrant dans leur champ de vision d'un seul coup : elle crut que la chose allait lui sauter dessus, mais l'objet inanimé qu'elle avait trouvé avait simplement contrasté avec le tapis de cailloux éparpillés. Raphaël l'imita, n'ayant probablement même pas vu le vieux casque de mineur couvert de poussière gisant à l'envers sur le sol, et il lui

rentra dedans.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il d’une voix aigüe. Ça va ?

— Oui ça va, répondit-elle, mais son cœur était toujours en train de battre la chamade dans sa cage thoracique.

Elle s’accroupit et pris lentement la relique dans ses mains : un filet de poussière glissa de la surface comme du sable. Il s’agissait bien d’un casque de mineur en métal rayé et rouillé, ressemblant à un vieux chapeau d’explorateur colonial. À l’intérieur serpen-taient des lanières de cuir entremêlées, et il ne restait quasiment plus rien de la lampe fixée à l’avant, le verre brisé et le câble arraché.

— Ça c’est cool, dit-elle, se réfrénant l’envie de sortir son appareil et prendre une photo.

— Super, un casque de quelqu’un de probablement mort, renchérit Raphaël derrière elle, je crois que tu voulais plutôt dire « glauque ».

— Mais non voyons, il ne faut pas être négatif, cet article s’écrit tout seul, finalement…

Elle l’entendit parler dans sa barbe, marmonnant quelque chose comme « *…son putain d’article* », mais elle ne releva pas : elle ne pensait qu’à sauver son poste en venant dans cette ville, mais la situation dans laquelle ils étaient pouvait effectivement leur couter plus cher que de pointer au chômage…

« Tu as raison, dit-elle en se relevant, allons-nous-en d’ici et rentrons chez nous. »

Elle redirigea la lumière du téléphone devant elle, et ce qui apparut à peine deux mètre en face d’eux lui arracha un cri.

\*\*\*

Il y a quelques décennies, la mine qui avait permis la naissance et l’expansion fulgurante de Duli devint son plus grand cauchemar lorsqu’elle s’effondra. Plus que ses ressources naturelles, elle avait enfoui une cinquantaine d’âmes qui s’essoufflèrent dans des conditions que personne ne pouvait appréhender, leur refusant même de reposer auprès de leur proches, les gardant jalousement avec elle pour l’éternité. Les victimes tombèrent dans l’oubli, jugées condamnées et inaccessibles au monde de la surface : les en-trées scellées, aucun être humain n’avait pu connaître le sort qui leur avait été réservé.

Jusqu’à ce jour, ou Jordane et Raphaël furent les premiers à découvrir la dépouille d’un malheureux ouvrier.

De sa carcasse, il ne restait pas grand-chose : réduit à l’état de squelette, allongé sur le ventre, ses vêtements avaient pourri et étaient quasiment réduits en lambeaux. Il avait les bras – maintenant de fin os à peine visibles sous la poussière et les cailloux – au-dessus de la tête, comme si sa dernière chose qu’il avait essayé de faire était de ramper.

Jordane s’approcha, bouche bée, Raphaël feignant un geste pour la retenir, mais lui aussi trop abasourdi pour faire autre chose que regarder : c’était la première fois qu’elle voyait un cadavre – du moins pour de vrai, contrairement aux nombreuses photos de scènes de crime qu’elle avait pu voir pour ses recherches, entre autre – et l’effet que cela lui produisait était le même que lors-qu’elle regardait les images sur internet. Ce qui faisait qu’on pouvait instantanément différencier une scène de film et la réalité : la banalité.

Dans un film, lorsqu’un étudiant se fait éventrer par un tueur en série, la scène d’après nous montre un cadavre au sang très rouge, mis en valeur et éclatant par rapport au sol immaculé. Une pose trop parfaite, parfois symétrique, des blessures beaucoup trop propres et nettes. Alors que lorsque le corps est réel, qu’il soit vu en photo ou ici en réalité, l’impression qu’il donne est qu’il fait partie du décor. Rien de parfait, rien d’exceptionnel, juste un squelette à la pose inconfortable, noirci et à moitié enfoui dans la poussière, les habits eux aussi en putréfaction, aplatis et de la même couleur sombre, terne et morte des environs. Maintenant qu’elle se trouvait en face, elle découvrit enfin l’objet qui les avait attirés à lui avec ses reflets : le crâne du malheureux était dé-foncé, un gros trou découvrant la cavité maintenant vide qui contenait son cerveau. Et accroché à l’os, la petite chose qui brillait maintenant d’une lueur éclatante sous la lumière du flash, attendant patiemment depuis des dizaines d’années, fut enfin décro-chée du crane fracturé. Jordane peina à la retirer, utilisant ses deux mains, tant elle était solidement encastrée, et la fit miroiter devant ses yeux, fasciné.

— C’est bien ce que je pense, Jo ? s’inquiéta Raphaël derrière elle.

— Oui, fit-elle, pas de doute.

— J’y crois pas, rétorqua-t-il, alarmé. Une dent ! Une putain de dent en or, dans son crâne !

« Effectivement, se dit Jordane. Visiblement, ils n’étaient pas tous morts de faim, de soif ou étouffés là-dessous. Certains avaient bel et bien été mangés. »

\*\*\*

La tension avait quelque peu monté à la suite de cette macabre découverte : Raphaël avait exprimé qu’il ne voulait pas avancer d’un pas de plus dans cette galerie. Cette mise en garde lui avait bien suffit, et il désirait retourner là où il pouvait voir un mini-mum de soleil, à l’endroit où ils étaient tombés. Il disait qu’il allait s’époumoner toute la journée s’il fallait, qu’il allait surveiller son téléphone, et qu’il finirait bien par capter un peu de réseau, ou attirer l’attention d’Ed, ou de son chien. Ils seraient secourus, et finiraient même par faire une apparition dans le journal local pour avoir découvert une entrée secrète, deux pauvres touristes tombant par hasard sur une triste grotte préhistorique. Jordane l’écoutait en silence, hochant la tête, droite comme un *i* dans l’obs-curité totale ; mais son esprit était bien ailleurs, enchaînant les questions sans réponses et les mystères toujours plus nébuleux. Qu’était-il vraiment arrivé dans cette grotte ?

Cette dent si profondément incrustée à l’arrière de ce crâne n’avait pu être laissée qu’à la suite d’une morsure. Se seraient-ils entretués ? Peut-être que la tension avait monté, une fois les mineurs piégés sous des tonnes de gravats. Ils ont pu être pris de folie passagère, se massacrant à l’aveugle dans le noir. Ou alors, peut-être qu’ils ont survécu plus longtemps que prévu, et qu’ils ont commencé à se dévorer. Peut-être que celui-là n’était déjà même plus vivant lorsque quelqu’un avait plongé ses crocs à l’a-rrière de sa tête. Ça s’était déjà vu, des survivants bloqués en montagne ou en mer, choisissant à la courte paille qui devait servir

de repas aux autres, ou les mourants sentant leur dernier souffle arriver, autorisant dans une dernière parole leurs compagnons à se rassasier de leur chair.

« Ceci est mon sang, ceci est ma chair, n’oubliez pas la mayonnaise, bon appétit. »

Jordane frissonna : non pas à cause de ces idées morbides qui lui trottaient dans la tête, mais parce que cette référence biblique lui était apparu sans crier garde, et la prit au dépourvu. Elle pensait avoir mis certaines choses sous scellé, mais les mauvaises pensées pouvaient visiblement rester silencieuses autant de temps qu’il fallait pour ressortir au moments les plus déstabilisants. Elle laissa néanmoins cette image de côté : même si leur situation n’était pas idéale – même plutôt désespérée, elle ne voulait pas se l’avouer – elle restait surtout intriguée par cette histoire. Inès avait parlé d’un monstre-mineur essayant de la dévorer, et ils venaient de trouver une preuve de cannibalisme ici-bas en ayant exploré à peine quelque mètres de ces infinies galeries. Il y avait sûrement plus à découvrir ici, elle le sentait : son instinct d’enquêtrice lui intimait de continuer à chercher, d’en savoir plus sur cet endroit. Peut-être qu’ils avaient bel et bien mis le doigt sur quelque chose, c’est ce que son esprit lui insufflait.

— Jo, tu m’écoute ?

Elle sortir de ses réflexions, ayant oublié un moment qu’elle avait quasiment les pieds dans la cage thoracique d’un pauvre bougre.

— Quoi ?

— Qu’est-ce que tu penses de mon idée ?

— Il faut qu’on continue dans cette direction, répondit-elle brutalement. Personne ne viendra nous trouver. On est livrés à nous même, et on va devoir sortir par nos propres moyens.

— Mais on va se perdre ! implora-t-il presque, si les mineurs n’ont pas réussi à sortir, comment on va faire, nous, alors qu’on connaît même pas les lieux ?

— On va suivre les rails, et on trouvera quelque chose. Il *doit* y avoir une solution. Si tu veux, on se sépare, tu restes près du trou à appeler et moi je suis les rails, pour augmenter nos chances.

Elle ne se sentait absolument pas de se balader toute seule dans ce cauchemar de labyrinthe, et elle avait besoin de lui pour l’épau-ler, et lui donner de la force, mais il était plus facile pour elle de jouer le bluff.

— Non, je ne vais pas te laisser toute seule, dit-il après avoir pesé le pour et le contre, tu serais capable de te perdre dans une ligne droite.

— Bien, conclu-t-elle, recouvrant sa maîtrise d’elle. Alors on y va, tant qu’on a de la lumière.

Elle ralluma l’écran, posant les yeux sur le *54%* affiché en haut à droite, pensant à son propre portable qui ne durerait aussi qu’un temps et son appareil photo professionnel qui lui permettrait de voir par intermittence, au rythme du flash des photos qu’elle prendrait toutes les cinq secondes. On retrouverait leurs corps dans cent ans avec comme dernière image dans la carte mémoire de l’appareil un monstre aux yeux atrophiés et avec une dent en moins sautant sur l’objectif, toutes griffes dehors.

Ils enjambèrent le cadavre tant bien que mal, puis marchèrent en silence pendant cinq bonnes minutes, ne faisant aucune autre mauvaise rencontre – seulement deux longs virages en courbe. De temps à autre, Raphaël lui rappelait de vérifier le réseau, et à chaque fois, elle ne voyait que cette fichue icone d’antenne barrée d’un gros trait. « On serait sûrement prévenus bien assez tôt d’avoir retrouvé le réseau en étant submergés de notifications de demandes de messages sur ton application de rencontre » lui avait-elle rétorqué à un moment.

Ils en étaient venus à parler de leurs situations amoureuses : depuis la dernière fois, Raphaël avait fait deux rencontres qui n’avaient pas abouti, et Jordane avait simplement dit que c’était le calme plat en ce qui la concernait. Puis, elle ne savait pas pour-quoi, mais elle avait pensé au type dans lequel elle était rentré la veille, le grand blond.

— Tu sens ça ? dit Raphaël.

Au début, elle se mit à renifler avec insistance: « Pas ça, triple buse » lui avait-il dit. « Tes mains. »

Puis, elle leva ses mains, d’abord méfiante : au bout de quelques secondes, elle sentit quelque chose au bout des doigts, comme un chatouillis. Elle leva doucement la main au-dessus de la tête, vers le plafond, et elle le sentit mieux : comme une caresse douce et rafraichissante, à peine perceptible.

— De l’air frais ! s’émerveilla-t-elle. Puis, sans plus de cérémonie, elle s’élança d’un pas rapide pour trouver la source de ce miracle, laissant Raphaël sans lumière, essayant de la suivre sans tomber.

Le filet d’air se fit de plus en plus présent, et chaque goulée qu’elle respirait lui faisait l’effet d’une douche rafraichissante en été : avec un nuage d’espoir, c’était là une sensation délicieuse ; mais plus que ça, elle avait maintenant l’impression de voir plus loin qu’avant.

« Attends, » dit-elle en s’arrêtant.

Elle éteignit le flash et resta silencieuse dans la pénombre malgré les protestations de Raphaël ; mais progressivement, les contours du couloir se dessinaient devant eux. Elle aperçut ses mains, puis ses pieds. Elle se retourna et commença même à voir son ami, les sourcils froncés et la bouche rendu en une simple ligne sous l’effet de la méfiance.

— Merde, je te vois, lâcha-t-il.

— Oui, je crois qu’il y a de la lumière quelque part devant.

Comme pris d’un second souffle, ils s’empressèrent de suivre les rails, maintenant arrivant à distinguer chaque caillou sur leur pas-sage. Ils dépassèrent un chariot antique, vide si ce n’était la couche de poussière qui s’était accumulée dedans, mais toujours posé sur son jeu de rails. Ils y voyaient de plus en plus clair, le couloir prenant maintenant presque une couleur bleuie. Jordane courait presque, puis elle s’arrêta brusquement lorsque les parois s’écartèrent et qu’ils débouchèrent sur un précipice. Cette partie, bien que toujours dans la pénombre, était un peu plus lumineuse. On ne pouvait pas aller jusqu’à lire un livre ou distinguer les couleurs, mais le spectacle devant eux était bien visible : on aurait dit qu’une montagne entière s’était effondré sur la mine.

Un chaos de rochers blancs allant jusqu’à deux mètres de circonférence s’était déversé en travers de la galerie, écrasant la terre et l’enfonçant jusqu’à trois mètres sous eux. En face, le précipice s’étendait sur une dizaine de mètres, puis la galerie reprenait, partiellement bloquée par d’autres éboulis. On pouvait peut-être faire passer un petit enfant dans les interstices des cailloux, mais guère plus. À leur droite, la déchirure s’enfonçait dans les ténèbres, jonchée de gravats qui créaient un sol accidenté mais tassé. En

haut à gauche, les gros rochers étaient restés en équilibre entre eux, offrant des espaces un peu plus grands pour éventuellement passer. Et puis, il semblait que la source de lumière émanait de cet endroit.

— On dirait que l’effondrement est parti de là, énonça Jordane en pointant la source fragile de lumière en haut à gauche, puis il a tout écrasé pour terminer là-dessous.

Elle termina son exposé en suivant du bras l’axe de la déchirure, en direction d’en bas à droite d’eux.

— Je ne crois pas qu’on va pouvoir continuer par-là, poursuivit Raphaël en pointant l’autre bout de la galerie en face d’eux.

— Tu as raison, répondit-elle, mais regarde, la lumière vient de là-haut, et je suis sûre de pouvoir grimper.

Sans plus attendre, elle entreprit de longer le vide en passant par la gauche, s’accrochant partiellement aux blocs de granit en équilibre. Elle réussit à atteindre une corniche plate et sécurisante sans tomber ; bien qu’à un moment donné, son pied décrocha un caillou qui alla se renverser plus bas en libérant un amas de poussière et terre fine. Le fracas qu’il fit en tapant le fond aurait pu réveiller les morts. Elle fut ensuite rejointe par Raphaël, et ils se retrouvèrent tous les deux juste sous les énormes rochers en équilibre et la source de lumière fantomatique, sur le côté du trou à mi-chemin entre les deux extrémités de la galerie. La surface du granit était lisse et difficile à escalader, mais il lui semblait que si Raphaël l’aidait en lui faisant l’échelle, elle pouvait atteindre une partie plus praticable, et grimper jusqu’à - peut-être — la surface.

— Mon Rafiki, dit-elle, tu vas me donner un coup de main avec tes muscles puissants, et je vais aller explorer par là-haut.

— Tu es sûre, répondit-il, ça à l’air dangereux…

— Je sais, mais il n’y a pas d’autre solution. La sortie est par là, je le sens.

Elle tendit son sac à Raphaël :

— Garde le moi, je prends ton téléphone pour m’éclairer.

— Allez, j’imagine qu’on y va, répliqua-t-il.

Il prit place dos à la roche et propulsa Jordane à l’aide de ses bras. Elle réussit à atteindre une prise avec les deux mains et pu se his-ser jusqu’à trouver une position d’équilibre en reposant sur ses pieds. Elle jeta un regard en bas, d’abord sur Raphaël qui se trouvait à deux mètres en dessous d’elle, puis dans la fosse de cailloux un peu plus loin : c’est sûr que si elle tombait, c’était bel et bien fini. Elle réussit à détourner le regard du précipice et étudia ses possibilités pour continuer : au-dessus d’elle se trouvaient surtout de grosses roches bien calées qui offrait des espaces pour qu’elle puisse se faufiler, mais quelqu’un du gabarit de Raphaël ne pouvait pas passer. S’il ne pouvait pas la rejoindre, il allait falloir qu’elle aille chercher du secours, puis qu’elle réussisse à retrouver le trou par lequel ils étaient entrés, ou celui par lequel elle sortirait. En attendant, il fallait déjà qu’elle arrive à grimper, et elle redoutait de prendre appui sur un rocher, le déloger et faire tomber plusieurs tonnes de cailloux sur eux, les écrasant comme des crêpes. Elle remarqua un trou assez grand pour elle et relativement facile à atteindre. Elle s’agrippa à ce qu’elle put pour gagner de la hauteur. Ses chaussures glissèrent plusieurs fois sur la surface lisse du calcaire. À un moment, elle décrocha un caillou de la taille de sa tête qui dégringola jusqu’au fond avec les autres en manquant d’emporter Raphaël dans sa chute. Elle avait serré les dents durant le grondement sourd venant de quelque part au-dessus d’elle, puis elle avait poursuivi son ascension pendant qu’il s’était décalé dans un endroit plus sûr, vers l’entrée du reste de la galerie bouchée par un amas de roche.

\*\*\*

Raphaël l’avait regardé ramper et serpenter le long des obstacles massifs, puis l’avait vu disparaître pour de bon, le laissant seul dans cette cavité qui risquait de s’effondrer à n’importe quel moment. Il avait alors continué à apercevoir la lueur du jour danser faiblement, des filets de terre et de poussière dégringoler par saccades, puis plus rien.

« Jordane ! » se risqua-t-il à appeler, se demandant si le seul son de sa voix pouvait faire s’effondrer ce que la montagne avait com-mencé à vomir lors de l’accident de la mine, comme avec les avalanches. D’où il était, il ne pouvait deviner ce qui se cachait au-des-sus d’eux : un autre tunnel ? La surface ? Rien du tout ? Il crut entendre une réponse, un son très faible, mais il ne savait dire si son imagination lui jouait des tours. Il appela Jordane une nouvelle fois, un peu plus fort, et il pensait bel et bien entendre quelque chose en retour, un écho presque imperceptible. Il attendit quelques secondes, mais la mine était maintenant parfaitement silen-cieuse. C’était bon signe si Jordane n’était pas encore revenue : au moins il y avait quelque chose à explorer de l’autre côté.

« Ou alors, elle s’est coincée dans un passage étroit, et vous êtes tous les deux condamnés » fit une autre voix dans sa tête, mais il se força à ne pas l’écouter. Au lieu de ça, il s’assit par terre, contre le tas de roche qui obstruait la partie de la galerie qu’ils n’avaient pas encore exploré.

« Raphaël !! » fit une voix juste derrière lui.

Il hurla et se retourna d’un bond, reculant d’un pas du mur de cailloux. Il y avait un trou, à peine plus grand que sa main, qui donnait sur les ténèbres insondables du reste de la mine.

— Raphaël, viens voir ! fit la voix juste derrière le trou.

— Jordane ? balbutia-t-il simplement, toujours en train d’essayer de comprendre ce qui arrivait.

— Oui, qui veux-tu que ce soit d’autre ?

Oui, évidemment, se dit-il, c’était bien sa voix, mais il venait à peine de la voir s’engouffrer de l’autre côté, il était même presque sûr de l’avoir entendue il y a à peine quelques secondes, alors comment était-elle déjà arrivée de ce côté ? Ce n’était pas possible.

— Comment t’es arrivée là si vite ? demanda-t-il en s’approchant prudemment à quatre pattes.

— Comment ça ? répondit-elle, toujours invisible. Tout communique ensemble dans cette mine.

Raphaël se rapprocha prudemment du trou, mais il ne vit absolument rien, comme si les ténèbres avaient tout avalé.

— Qu’est-ce qu’il y a de l’autre côté ? fit-il.

— Je ne sais pas, dit-elle. Puis, lorsque Raphaël pensa qu’elle n’allait rien ajouter d’autre : « Mais j’ai du réseau. »

Son cœur fit un bond dans sa poitrine : s’ils avaient du réseau, ils étaient sauvés ! Ils n’avaient qu’à appeler les secours et rester assis à attendre qu’on vienne les chercher. Raphaël se promit qu’il irait brûler un cierge à l’église le lendemain, juste après avoir pris une

douche et manger un hamburger avec triple supplément de steak.

— Je n’arrive pas à le déverrouiller, fit la voix sans émotion.

— Donne le moi alors ! s’empressa-t-il en plaquant sa tête contre la roche pour tenter de la distinguer.

Rien.

Il allait se répéter lorsqu’elle poursuivit :

— J’ai le bras trop court, aide moi.

Raphaël s’exécuta et plongea la main dans le noir. Il passait tout juste le bras, grattant la terre avec ses manches et cognant ses phalanges, mais il passait. Il tendit le bras autant qu’il put, mais il ne sentit rien.

— Encore, t’y es presque, fit-elle.

Il changea de position et se plaqua complètement contre le mur, envoyant son bras sur toute sa longueur et essayant d’attraper quelque chose avec ses doigts, mais ne frôlant que l’air.

— Encore un peu…

Il poussa son corps jusqu’à avoir mal pour gagner quelques centimètres. Il agitait le bout de ses doigts, en vain.

— Oui c’est ça, tu y es presque.

Mais toujours rien.

— Allez, encore, encore, donne-moi ton bras.

Non, pas rien, un souffle chaud. Chaud et humide.

— Ton bras, donne ton bras.

« Ce n’est pas Jordane… » fit une voix dans sa tête. « Non, c’est ridicule. »

Il ne sentait plus son oreille, et son épaule le faisait souffrir.

— Approche, n’ai pas peur !

Puis il sentit une goutte tomber au creux de sa main.

Une chair de poule parcouru tout son corps. Ses poils se hérissèrent jusqu’à la nuque et il retira sa main d’un seul coup, tombant à la renverse.

— Qu’est-ce que tu fais ? lança la voix de l’autre côté, toujours invisible.

Le cœur de Raphaël battait à tout rompre : c’était la voix de Jordane, mais il ne la reconnaissait pas. Quelque chose n’allait pas.

— Allez, tu y étais presque ! Il faut qu’on sorte de là.

Suivant son instinct, il ramassa le sac que Jordane lui avait laissé. Il en retira son appareil photo, tellement dérouté qu’il prit le temps de mettre la dragonne autour du cou d’un geste automatique. Il se rapprocha du trou tout en l’allumant et le cala à hauteur de visage tout en gardant juste un œil par-dessus.

— Alors, ça vient ?

Il arma le flash.

— J’ai tellement faim… fit la voix suppliante.

Le clic fut accompagné d’une lumière aveuglante qui ne dura qu’un court instant, mais l’énorme forme noire aux yeux jaunes s’im-prima dans sa rétine. Il lâcha l’appareil, et au même moment une voix tonitruante s’éleva de derrière l’éboulis :

— MES YEUX !!

Puis il entendit un rugissement tellement fort que de la poussière tomba du plafond à plusieurs endroits.

— TU M’AS AVEUGLÉ PETITE MERDE, JE VAIS TE BOUFFER TOUT CRU !!

Il ne put tout d’abord rien faire, puis un hurlement sourd s’éleva, et la chose d’une masse formidable vint s’abattre avec fracas contre le mur en envoyant valser plusieurs cailloux autour de lui. Il l’entendit gratter et donner des coups comme une furie tout en poussant un mélange de rugissements et de rires déments. Il reçut une décharge dans tout le corps, et son cerveau se remit enfin en route : fuir. Il lança des regards paniqués autour de lui, et ne vit qu’une solution : suivre Jordane. Il bondit et alla rejoindre la corniche qu’un énorme rocher avait créé. Il sauta, les bras en l’air, mais ne réussit pas à atteindre de prise. Il se retourna vers le vacarme derrière lui, horrifié : déjà il voyait des pierres se décrocher et rouler jusqu’au précipice. Il posa ses yeux sur un des rochers à proximité et entreprit de le tirer pour en faire un marchepied. L’adrénaline lui avait donné des forces, et il déploya tout ce qu’il put pour déplacer l’objet en priant pour être assez rapide avant que la chose arrive. Il réussit à la placer là où il le voulait, mais maintenant il entendait les vociférations beaucoup moins étouffées, et plus de cailloux dégringoler.

« ARRÊTE DE TE DEBATTRE ET ACCEPTE TON SORT, TU VAS GACHER LE GOÛT DE LA VIANDE !! hurlait le monstre derrière lui. »

Il monta sur l’escabeau de fortune et déploya toute ses forces pour sauter : il attrapa un rebord du bout des doigts, mais la terre posée dessus le fit glisser et il retomba aussi sec. Il lança un regard derrière lui, terrifié, et c’est là qu’il aperçut la bête à moitié sortie des gravats : un loup énorme au poil noir, les yeux fous, de la bave dégoulinant entre ses crocs. La monstrosité attrapait les cailloux à pleine dents pour les envoyer valser et se frayer un chemin. Raphaël retenta sa chance, sûr et certain que si ça ne marchait pas, tout était perdu.

Cette fois-ci, sa prise tint bon, et il se hissa d’une seule traite grâce à l’adrénaline qui lui donnait des ailes. Une fois en hauteur, il se permit un regard en bas : le monstre était maintenant dans la cave, s’approchant déjà de lui. Sans prendre le temps de réfléchir davantage, il s’élança en avant pour gagner du terrain. Il passa par le même endroit que Jordane, se griffant les mains sur les prises acérées et les pieds glissant sur les parois lisses. Il s’engagea dans un interstice serré et rampa avec désespoir pour sauver sa peau. À mi-chemin dans la cheminée, haletant et crachant ses poumons, il remarqua qu’il n’entendait plus le monstre.

Il se risqua un regard en arrière : il était maintenant à au moins cinq mètres de hauteur, dans un tunnel étroit, et il ne voyait presque plus le plancher des vaches. Son pied pendait de l’ouverture de quelques dizaines de centimètres seulement, et il ne voyait plus aucun mouvement. Le silence était revenu. Il en profita pour faire une pause, écoutant dans l’obscurité : il essayait de reprendre sa respiration, mais il était tellement compressé qu’il ne pouvait pas remplir ses poumons et se sentait suffoquer.

« Raphaël, ne t’en va pas… » implora la voix de son père en dessous de lui, et son sang se glaça dans ses veines.

\*\*\*

« Heureusement que j’ai arrêté le chocolat quand j’étais ado » pensait Jordane tandis qu’elle se faufilait avec difficulté le long du chemin sinueux entre les rochers : elle avait beau être fine, elle sentait son corps un peu raide la ralentir dans ses mouvements. Elle réussit néanmoins à se sortir de l’éboulis et sentit tout de suite qu’elle était arrivée dans une grande pièce en entendant sa respiration saccadée, qui était restée collée dans ses oreilles durant son ascension, maintenant se perdre autour d’elle. Ensuite, son regard s’éleva sur l’immense cage d’ascenseur faisant partie du système de chevalement de la mine : ce qui restait toujours debout de la cage était complètement obstruée de rochers, certains de la taille d’une voiture. La partie basse avait été complètement balayée, le pied étant maintenant un carnage de cailloux et de tiges de métaux pliés et déchirés. Des morceaux de grillage éventrés gisaient de part et d’autre de la salle creusée dans le sol, les rails qui longeaient la structure qui autrefois permettait aux mineurs de descendre gagner leur vie avaient même été tordus. Un chariot reposait sur le côté un peu plus loin. De la gorge verticale obstruée traversait un fin rayon de lumière, celui-là même qui les avaient interpellés d’en bas. Quelque part au-dessus de sa tête, la surface ; mais c’était impossible de se frayer un quelconque chemin, seul un rat pouvait éventuellement y passer. Au vu de la masse formidable de roche qui restait en suspension dans cette cage, pas étonnant que les sauveteurs se trouvèrent sans solution pour sortir les mineurs de cet enfer.

« C’est l’entrée qu’on a vue tout à l’heure, pensa-t-elle. On était juste de l’autre côté avec Ed il y a quelques instants. »

Elle se tenait devant l’édifice torturé d’un mélange de calcaire effrité et d’acier rouillé avec un sentiment d’impuissance extrême, étant à la fois si proche de la sortie mais l’obstacle qui les séparait tellement important : elle était tellement absorbée qu’elle ne vit que trop tard l’homme s’avancer vers elle sans un bruit. Lorsqu’elle se retourna, elle vit simplement une ombre fondre sur elle. Elle voulut hurler, mais une main squelettique se plaqua sur sa bouche : seul un simple son étouffé pu en sortir. Elle attrapa les poignets de son agresseur par reflexe et fut surprise de s’agripper à des avant-bras tellement fins que ses doigts purent l’enrouler sans problème. Mais néanmoins, l’homme tint bon et ne flancha pas.

« Chut, fit-il, vous allez finir par le réveiller en parlant aussi fort ! »

Les yeux de Jordane s’écaraillèrent. Elle reprit sa respiration avec son nez et une odeur nauséabonde envahit sa tête : ce fut assez pour qu’elle se reconcentre, alors son regard se reporta sur l’individu.

On aurait pu croire qu’elle faisait face à un squelette réanimé, comme si celui qu’ils avaient croisé tout à l’heure s’était relevé et était venu s’occuper d’elle : l’homme n’avait que la peau sur les os, avec des bras fins et une cage thoracique enfoncée. Son visage était caché par une longue barbe blanche et une couche de crasse noire, mais faisant ressortir ses pommettes saillantes et ses yeux fous. Il devait avoir soixante-dix ou quatre-vingt ans : son corps était strié de rides, sa posture courbée avec sa tête rentrée dans les épaules, et ses mains squelettiques tremblaient légèrement.

Jordane tenta de nouveau de se libérer, mais sa prise bien que tremblante, se resserra davantage :

— Si je retire ma main, tu ne vas pas crier ? chuchota-t-il.

Jordane secoua la tête comme toute réponse, n’ayant le choix que de se plier pour le moment.

— Tu es sure ? répéta-t-il.

Le même geste de la tête, une petite larme brillant au coin de l’œil. Puis, au bout d’un moment qui paraissait interminable, il hocha la tête et retira sa main. Jordane aspira une goulée d’air, libérée de l’odeur de putréfaction qu’il dégageait : il portait un simple pantalon qui avait presque complètement pourri sur son corps. Elle se demanda si l’enlever ferait venir la peau avec. Son dos bossu lui donnait un air bourru qui contrastait avec ses bras maigres qui tombaient jusqu’à ses genoux. Il portait aussi une antique sacoche en cuir en bandoulière. Il la toisait avec méfiance, comme un chat qui croise un animal inconnu sur son territoire. Elle ouvrit la bouche – ne sachant même pas ce qu’elle allait dire – mais il la coupa :

— Toi… Je t’ai déjà vue…

Elle ne savait pas quoi répondre. Elle était sûre de n’avoir jamais vu cet homme ; mais en même temps, l’état dans lequel il était… C’aurait pu être son propre grand père qu’elle ne l’aurai même pas reconnu.

— C’était quand ? chuchota-t-il plus pour lui-même. L’année dernière ? Non, je m’en souviens encore très bien. La lumière… Plu-tôt… La nuit dernière ?

Son cœur sombra dans sa poitrine lorsqu’elle comprit : « Le grattement que j’ai entendu ce soir-là, pensa-t-elle, ce n’était pas mon imagination. »

— Le tunnel, chuchota-t-elle à son tour.

Il eut un mouvement de recul, comme si elle venait de blasphémer. Ou qu’elle avait dit quelque chose d’insensé. Il la toisait maintenant avec méfiance. Elle entendit Raphaël l’appeler d’en bas, le son de sa voix résonnant comme une cloche fantomatique, mais elle ne bougea pas : elle sentait que si elle lui tournait le dos ne serait-ce qu’une seconde, il lui bondirait dessus ; mais déjà il se recroquevillait en se tenant les oreilles, une grimace de douleur peinte sur le visage :

— Non, non, non, supplia-t-il imperceptiblement, vous allez l’attirer si vous faites trop de bruit !

— Attirer quoi ? s’interjecta Jordane malgré elle.

Mais elle parla visiblement trop fort car l’homme s’accroupissait maintenant en se protégeant la tête d’une menace invisible.

— Le monstre… chuchota-t-il si faiblement, dans un soupir, que Jordane faillit le répéter à voix haute mais se retint au dernier moment.

Elle recula d’un pas en direction de Raphaël, mais il en faisait déjà deux dans sa direction : elle se figea, ne sachant pas trop si elle devait courir ou rester ici.

« Courir où, bécassine ? pensa-t-elle ».

\*\*\*

« Raphaël, se plaignait une voix qu’il ne pensait jamais réentendre de sa vie, c’est pas parce que je suis parti que tu dois faire pareil maintenant. »

Ses yeux s’agrandirent, et sa respiration s’accéléra davantage : d’abord la voix de Jordane, et maintenant *ça*. Il se rendit compte que les parois de roches commençaient à le serrer de plus en plus fort. Maintenant, il avait du mal à seulement respirer.

« Fiston, reprit la voix, reviens voir ton père. C’est fini maintenant, j’ai tout arrêté. Je le jure, cette fois-ci c’est pour de vrai. C’est derrière nous tout ça… »

Raphaël lâcha une plainte qui résonna dans la grotte. Ce n’était pas possible, il allait devenir fou ! Il essaya d’avancer, mais maintenant il était complètement bloqué, les murs de pierre lui compressant l’abdomen.

« Fils ! Revient par ici tout de suite ! vociféra la voix de son père. TOUT DE SUITE !! »

Puis, il sentit le monstre se jeter contre la roche, faisant se décrocher de la terre d’un peu partout qui vint recouvrir ses cheveux, entrant dans son nez et sa bouche. Les coups continuèrent, et le tremblement s’intensifia : il entendait maintenant des cailloux de plus grosse taille rouler autour de lui. Il commença à paniquer, et l’étaux dans lequel il était l’écrasait complètement. Chaque respiration devenait un supplice, il ne pouvait plus prendre de grandes goulées, et il avait l’impression qu’il allait mourir étouffé. Il ne pouvait plus bouger d’un pouce, le corps bloqué, des fourmis dans les mains et les pieds ; il ne pouvait que fixer la faible lueur en dessus de lui, jusqu’à ce que tout s’éteigne.

« Allez viens fils, je regrette ! Je vais tout arranger, ce sera comme avant ! Descend d’ici et tu pourras retrouver maman, elle t’attend et moi aussi. On sera réunis tous les trois, pour toujours. »

Raphaël se mordit la langue pour ne pas hurler, et il essaya de reprendre ses esprits : se concentrer sur ses respirations, et faire le vide dans sa tête. L’effort que cela lui demandait était surhumain, mais il se força à ne penser qu’à ses poumons, comment ils se gonflaient et se dégonflaient. Il ne pensait pas au manque d’air à chaque respiration, à la poussière qui tombait autour de lui, les rugissements et rires résonnant de partout, le monde tremblant au rythme des à-coups. Juste son souffle, aussi simple qu’une inspiration, une expiration ; pas la voix de son père, suppliant qu’on l’aide. Il se ralentissait progressivement, et le tombeau de roche autour de lui semblait relâcher son étreinte mortelle au même rythme.

La sensation au bout des doigts lui revint petit à petit, et il fut même capable de bouger les épaules. Tout en restant concentré sur le vide qu’il avait fait dans son esprit, il fut capable de ramper, et cette fois-ci son corps passait la zone d’étranglement. Il poussa sur sa jambe pour grimper, mais il sentit quelque chose l’étrangler : ce fichu appareil photo. Il tenta de forcer, mais la dragonne resserra son étau sur son cou. En dessous, il entendit un autre coup qui sembla déchirer la forêt, suivit d’un rire dément. Il se contorsionna : l’appareil était coincé quelque part au niveau de son dos et ne voulait pas se déloger. Il passa une main le long de son corps et réussit à attraper le cordon du bout des doigts. Il tira dessus tant bien que mal et arriva à le décaler après ce qui lui sembla durer une éternité. La pression autour de son cou disparu instantanément, et il put repartir : ça y est, il était en train de sortir. Il continua, la terre vibrant autour de lui et le monstre hurlant sa frustration, et il put enfin s’extraire de la cheminée pour arriver là où Jordane avait mis les pieds avant lui.

\*\*\*

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda-t-elle pour gagner du temps, mais elle connaissait déjà la réponse à cette question.

— Je ne sais pas, répondit-il, quelques jours, un an, ou cent ans, je n’ai plus la notion du temps, depuis l’effondrement.

— Vous êtes un des mineurs qui a été piégé pendant l’accident ? Comment est-ce…

— Chut ! coupa-t-il, tout à coup alarmé. Vous entendez ?

Elle tendit l’oreille mais elle n’entendait que les battements de son cœur qui tambourinaient contre ses tempes.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

— Les voix ! couina-t-il, elles sont de retour ! Vous les avez attirées ! Il faut qu’on se cache !

— Quelles voix ?

Il commençait à paniquer, s’agitant sur place et lançant des regards frénétiques dans tous les coins, et Jordane devenait de plus en plus nerveuse, ne sachant que faire devant cet inconnu qui avait l’air plus sauvage qu’humain.

— Quoi ? Tu ne le sais pas ? Tu as forcément dû les entendre toi aussi si tu es ici !

Il commença à s’approcher d’elle, s’aidant de ses mains pour avancer, comme un primate. Avant qu’elle n’ait put tenter quoi que ce soit pour se défendre, ils furent interrompus par un bruit sourd et un léger tremblement, et avant qu’elle n’ait pu réagir, une main lui saisit le poignet et elle fut tirée avec une force incroyable : elle n’eut d’autre choix que de se mettre à courir derrière l’homme qui l’emmenait dans les profondeurs de la mine. Ils longèrent les rails sur plusieurs dizaines de mètres, lui agile malgré ses pieds nus et ses jambes arquées, elle faisant son possible pour ne pas tomber, un pied tapant douloureusement contre l’acier de temps à autre. Elle entendait la sacoche battre contre ses hanches osseuses en rythme. Sans prévenir, il la poussa sur la gauche et la força à grimper sur un rocher.

« Vite, ici ! cracha-t-il. »

Elle s’engouffra du mieux qu’elle put dans l’espèce de renforcement, la tête et les bras cognant contre les parois pointues.

« En haut à gauche, siffla-t-il en dessous d’elle. »

En panique et à l’aveugle, elle grimpa tant bien que mal sur un bon mètre. Elle sentit quelque chose lui pousser les fesses et elle roula tête la première pour se retrouver dans une petite alcôve de terre, une simple cachette naturelle pas plus grande qu’une cellule de prison et pas plus éclairée qu’une nuit sans lune. Elle réussit à s’asseoir, puis l’homme la rejoint en trombe, s’accroupissant à côté d’elle. Il se tenait entre elle et la sortie, et son instinct de survie lui chuchotait danger de plus en plus fort.

— Qu’est-ce que c’était que ça ? chuchota-t-elle, ne sachant plus de quoi il fallait le plus s’inquiéter entre cette secousse ou lui qui la gardait captive dans un renforcement caché de la mine. Il resta simplement là sans bouger, semblant écouter aux aguets. Jordane continua d’entendre, de très loin, la voix gronder, et son cœur tomba dans la poitrine lorsqu’elle pensa à Raphaël : allait-il bien ? Quelque chose lui était arrivé ? Elle se remit à genoux sur cette pensée et se dirigea vers la sortie pour se secourir – qu’allait-elle faire ? Qu’allait-elle seulement trouver ? - mais le vieillard lui barra le passage de son bras osseux :

— C’est le monstre, dit-il, vous l’avez attiré par ici ! Vous n’avez pas entendu les voix ?

Il se replaça face à elle, et Jordane comprit qu’elle allait devoir faire très attention si elle voulait sortir d’ici vivante, car l’homme n’avait pas l’air d’avoir toute sa tête. Elle essaya de se calmer et désescalader la situation :

— C’est ça qu’on entend, chuchota-t-elle, la voix ?

— Non, répondit-il comme s’il expliquait quelque chose d’évident, les voix vous chuchotent à l’oreille, ce sont celles de vos proches, mêmes défunts. Elles appellent, se moquent, mais quand elles sont là, le monstre n’est pas loin. Mais surtout, comment tu peux être ici ? C’était toi, l’autre soir derrière la grille ? J’allai approcher, mais quelque chose m’a aveuglé !

Elle repensa au flash de son appareil photo, les grattements qui semblaient venir du fond du conduit… Elle repensa maintenant à la légende d’Inès, comment elle s’était faite attraper par un monstre à travers la grille, il y a très longtemps, sous ce même tunnel :

— Vous n’êtes jamais ressorti depuis l’accident de la mine ? demanda-t-elle, interloquée.

— L’accident ? souffla-t-il d’un ton amer. C’est comme ça qu’ils l’ont appelé ? Ils nous ont laissé là dessous, et décrété que c’était un terrible et imprévisible accident, et ils sont tous passés à autre chose…

— Pourquoi, ce n’était pas un accident ?

Le radar de Jordane s’activa encore une fois, et pendant un moment elle en oublia presque tout le reste.

— Alors sortons d’ici tous ensemble, reprit-elle, et vous pourrez raconter au monde entier ce qui s’est vraiment passé. Et puis, vous devez avoir de la famille, imaginez à quel point ils seraient heureux de vous revoir !

Mais son visage se crispa instantanément : ses yeux se plissère sous ses gros sourcils broussailleux, et il découvrit ses quelques dents jaunies et cassantes – deux d’entre elles étaient en or, et Jordane le remarqua immédiatement.

— La famille ! s’indigna-t-il. Plus personne ne voulait descendre dans cette mine, mais tout le monde s’en fichait ! Il fallait que je renfile mon casque tous les matins pour nourrir ma « famille ». Alors que les normes de sécurité étaient juste une mauvaise blague, et que les dernières semaines, les autres commençaient à parler de voix qu’ils entendaient, juste de l’autre côté d’un mur ou au fond d’un trou. Cette mine est hantée, mais personne ne nous croyait. « La porte est juste ici, si vous n’êtes pas d’accord » disait simplement le contremaître.

— Purée, reprit-il, toute cette foutue ville est hantée, même du côté de la prison des choses commençaient à sortir, on parlait d’apparition, de quelqu’un qui vous regarde dans votre cellule. Eh bien, oui, moi je l’ai vu le monstre, de mes yeux. Il apparait quand les voix viennent. Mais les voix, je ne les ai pas entendues depuis des lustres, mais vous êtes arrivés tous les deux et vous avez fait tellement de bruit que vous les avez réveillées ! J’étais en sécurité, je restais silencieux, mais maintenant, par votre faute, on va tous mourir !

Jordane resta bouche bée : il avait beau avoir parlé le plus bas possible, il haletait et transpirait après son discours, et son corps entier s’était raidit. Elle se demanda ce qu’il voulait dire pour les voix et le monstre : ce malheureux avait passé tellement de temps ici qu’il entendait et voyait des choses ? C’était possible, il vivait là-dessous depuis… Non, impossible, plus de trente ans ? Ça ne pouvait pas être vrai, pourtant, l’accident…

— Qu’est-ce que vous voulez dire par « la mine a sauté » ? demanda-t-elle promptement.

Il sembla lutter pour reprendre son calme, et lorsque ce fut fait, il se rassit devant elle – toujours devant la sortie, malheureusement. Elle ne voyait maintenant plus que ses yeux fusant dans tous les sens et le reflet de ses gouttes de transpiration ruisselant sur son crâne.

— Ils ont dit que c’était un accident, c’est ça ?

— Oui.

— Et combien de temps avant qu’ils nous aient oubliés ?

— Deux mois, un peu moins.

Il siffla, visiblement impressionné ou rassuré de pouvoir mettre une échelle de temps sur son calvaire, lui qui n’avait pas vu la lumière du jour depuis bien avant que Jordane soit née.

— De toute façon, ils n’auraient retrouvé que des cadavres, fit-il. Sauf moi, je suis le dernier.

Il prit une grande inspiration, et il raconta ce qui s’était passé ce fameux jour :

« C’est Jeremy qui a fait sauter la mine.

Depuis plusieurs mois, les gens commençaient à dire que la mine était hantée. Quelqu’un creusait à la pioche, il est tombé sur une cavité, et du petit trou il a entendu sa tante décédée lui dire qu’il avait toujours été son neveu préféré, et qu’elle lui avait fait un gâteau, et qu’il avait juste à tendre le bras pour le récupérer. Un autre, c’était pendant qu’il poussait un chariot plein de charbon. Il était arrivé au niveau d’une intersection, et sur sa droite y’avait un couloir en cul de sac. Il le voyait parce qu’en tournant la tête son casque avait éclairé devant lui, mais il n’y avait rien à part un une grosse pile de poutres. Pourtant, il écoutait son ami d’enfance qu’il avait perdu de vue depuis qu’il était en primaire lui demander de venir voir sa collection de cartes. Il est parti en courant quand il a vu une ombre bouger derrière le tas de poutres, mais il n’était plus sûr après coup. Le lendemain, il était allé se renseigné à l’état civil, juste comme ça, et il avait appris que son ami avait changé d’école puis était mort d’une tumeur deux ans plus tard. Lui, il a pris sa dernière paie et il est reparti sans rien dire. C’était le plus malin d’entre nous.

De plus en plus de gens ont dit avoir entendu des voix, c’est même remonté aux oreilles de la direction tellement les ouvriers avaient la frousse, mais ils ont dû croire qu’on inventait des histoires pour remettre l’installation aux normes de sécurité, alors ils nous ont envoyé balader. Et puis, il y a eu ce mec, Jeremy. Lui il entendait sa fille. Nous, on essayait de faire comme si on n’entendait

pas les voix quand elles venaient, mais lui il leur *répondait*. On l’avait même surpris discuter avec. C’était sa fille qui lui parlait, sa voix étouffée sortait de derrière le mur. Elle disait qu’elle était piégée dans une veine de charbon, et elle demandait à son père de venir la chercher, de la libérer. Bien sûr, sa fille était morte de la tuberculose l’an passé, mais ça n’empêchait pas Jeremy de parler avec le mur, des heures durant. On a essayé de le faire arrêter, quelqu’un lui a même proposé un travail dans la ferme de son cousin, parce qu’on pensait qu’il encourageait les voix à parler en leur répondant, mais il n’a rien voulu savoir. Au lieu de ça, il ne nous a plus adressé la parole, et il passait ses journées agenouillé contre ce mur, à parler et écouter.

Certains d’entre nous ont commencé à encaisser leur chèque et disparaître dans la nuit eux aussi, mais maintenant je ne suis plus sûr qu’ils soient vraiment partis d’ici. Qu’ils aient réussi à quitter la forêt.

Quoi qu’il en soit, un jour, Jeremy a pris les devants et il a voulu libérer sa fille. Avec une caisse entière de dynamite. Moi, j’étais à l’autre bout avec mon équipe, mais on a senti la détonation, ça oui ! On a cru mourir sur le coup – et ça aurait été tellement mieux, crois-moi ! mais une fois la poussière retombée, on s’est mis à chercher les issues pour se rendre compte qu’il n’y en avait plus. »

Il posa sa main sur le bras de Jordane, visiblement ému d’avoir raconté pour la première fois son histoire à quelqu’un, et même peut-être de croiser un autre être humain depuis des décennies, mais elle frissonna de dégout au contact de sa peau moite et tannée comme du cuir, alors elle retira la main de son bras. Le ventre de l’homme gargouilla avec un bruit sinistre et guttural, mais il ne réagit pas.

— Comment avez-vous survécu ? demanda-t-elle.

— L’eau de pluie arrive à couler jusqu’ici, et je trouve toujours de quoi manger, fit-il en détournant les yeux.

— Et vous n’avez pas trouvé de sortie depuis tout ce temps ?

Il haussa les épaules. Elle entendit le ventre de l’homme produire un autre gargouillis qu’il essaya de réfréner, puis il se rapprocha de Jordane :

— Non, et puis même s’il y en avait une, je ne peux plus sortir d’ici maintenant, je suis resté trop longtemps. J’appartiens à cette mine, jusqu’au bout.

Il chercha la main de Jordane, mais elle essaya de l’enfouir discrètement entre ses cuisses, comme si elle n’avait rien vu : par la même occasion, elle essaya de se décaler pour s’approcher de la sortie.

— S’il y a un monstre ici, reprit-elle, alors mon ami est en danger, il faut aller le chercher, et qu’on trouve un moyen de sortir d’ici. Vous connaissez cet endroit, il y a forcément une issue.

Il balaya cette idée de la main, prenant un air contrarié :

— Tu ne l’as pas entendu ? Il est ici, et ton ami est déjà mort, crois-moi. Ce monstre a mangé tous mes amis, il le mangera aussi.

Puis, il posa la main sur son épaule à elle, mais lorsqu’elle voulut se libérer, les doigts de l’homme se transformèrent en serres : Jordane sentit un accès de colère monter en elle, et arracha sa main de son épaule d’un geste sec.

— Un monstre, mon œil ! cria-t-elle dans l’espace confiné, j’ai vu un de vos « amis » tout à l’heure, ce n’était pas un croc qu’il avait dans le crâne, mais une dent en or bien à vous !

Il recula sous le choc, trop abasourdi pour même lui intimer de ne pas hurler. Sur son visage se lisait la honte, et Jordane profita de la brèche qu’elle venait de créer pour essayer de le déstabiliser et s’enfuir :

— Je suis sûre que vous n’avez même pas attendu qu’ils meurent d’eux-mêmes, et vous avez pris les choses en main ! ajouta-t-elle.

— NON ! S’indigna-t-il, puis : « …pas au début. »

Il avait maintenant la tête baissée, et il tremblait de rage, ou de culpabilité. Jordane en profita pour se décaler prudemment.

— Tu ne sais pas ce que ça fait… se lamenta-t-il. Quand tu meurs de faim, ton corps se mange lui-même… Tu sens ta peau craquer, tes dents se déchausser, tes muscles se faire grignoter et tes organes rétrécir… La douleur est atroce ! Le monstre a dévoré la plupart des survivants, mais j’étais avec un groupe, et on a réussi à trouver des cachettes, à rester invisible. Malheureusement, on avait rarement de quoi se mettre quelque chose sous la dent, et les camarades de mon groupe ont commencé à s’effondrer. Au début, personne n’osait, mais une fois qu’on a essayé…

Son estomac cria famine encore une fois, comme pour illustrer son propos. Cette fois-ci, il attrapa le pantalon de Jordane au niveau du genou d’une main, et sa manche de l’autre, la dominant maintenant de toute sa hauteur.

— Je leur ai rendu service, poursuivit-il l’écume aux lèvres et les yeux vides, et je vais te rendre service à toi aussi.

Jordane hurla et le griffa au visage, lui lacérant la joue. Il grogna de douleur, la bave lui coulant le long du menton se mélangeant au sang, mais il lui envoya une gifle du revers de la main qui lui fit sonner l’oreille et voir des étoiles. Il la prit ensuite par les cheveux et lui envoya la tête contre le mur avec une telle force que le choc lui fit oublier la gifle : l’onde de douleur lui traversa tout le crâne, et pendant quelques secondes elle ne sentit plus le reste de son corps.

Tandis qu’il avançait sur elle, Jordane pu reprendre tout juste assez de contrôle sur ses jambes pour lui envoyer un coup de pied dans les côtes et le renverser sur le côté. Il grogna de douleur, l’insulta, mais elle concentra toute ses forces pour essayer de se relever : ses jambes s’effondrèrent une première fois sous elle, puis au second essai, sa tête endolorie tourna tellement qu’elle tomba en avant, dégringolant le long de la fissure pour atterrir sur les rails.

L’homme redescendait déjà lui aussi, maintenant fou de rage. Elle essaya de se défendre d’un autre coup de pied, mais il fut cette fois beaucoup trop faible et il le parât simplement de la main. Il se jeta sur elle, mais elle fut capable de saisir un caillou au hasard à côté d’elle et de l’abattre sur la tête de son assaillant. Un mélange de sang et de bave lui fouetta le visage, et elle entendit une dent tomber sur un des rails avec un bruit de sonnette. Elle en profita pour se relever et s’enfuir en suivant les rails, rebroussant chemin vers l’ascenseur hors d’usage. La douleur pulsait dans sa tête, et elle ne faisait même plus attention aux poutres et cailloux la faisant trébucher et manqua de peu de l’étaler par terre à plusieurs reprises. Elle arriva dans la grande salle et se demanda s’il fallait qu’elle redescende pour rejoindre Raphaël ou qu’elle trouve une autre issue.

« Jordane ! » entendit-elle chuchoter à sa droite. Elle se retourna et vit la silhouette de Raphaël lui faire signe, presque invisible derrière un énorme rocher. Elle s’élança pour le rejoindre et il l’attrapa pour la mettre à l’abri dans sa cachette de fortune.

— Jordane il faut qu’on se barre d’ici, il y a un putain de monstre dans cette mine ! fit-il le plus bas possible.

— Ce n’est pas un monstre, c’est un mineur, répondit-elle. Il est resté coincé ici depuis tout ce temps.



— De quoi tu parles ? demanda-t-il, visiblement confus. C’est un loup énorme, il avait ta voix Jo, il avait pris ta voix ! Elle ne comprenait rien à ce qu’il racontait : est-ce qu’elle s’était tapé la tête si fort que ça ? Elle avait du mal à réfléchir, et plus elle essayait, plus la douleur s’intensifiait. Elle se sentit même commencer à partir, lorsqu’ils entendirent un pas trainant se diriger vers eux.

— Désolé pour tout à l’heure... lança le mineur d’une voix chevrotante à la pièce visiblement vide.

Ils se risquèrent un coup d’œil furtif et ils le virent fureter parmi les débris, laissant des gouttes de sang sur son passage : Jordane ne l’avait pas manqué.

— Reviens et discutons... Je te promets de bien me tenir.

Il avait la voix faussement amicale, mais son visage était déformé par la rage, la faim, et une bosse qui enflait tout le côté gauche de sa tête.

— Devenons ami tous les trois...

La salive coulait à flot de sa bouche, et son ventre hurlait famine en résonnant dans toute la grotte. Ils se remirent à couvert tandis que l’homme arrivait maintenant dans leur direction après avoir fouillé le reste de l’endroit. Il ramassa un rocher pointu sans un bruit, approchant le plus discrètement possible leur cachette. Arrivé maintenant à seulement quelques pas d’eux, il brandissait son arme en l’air, attendant que seulement l’un des deux osa sortir ne serait-ce qu’un œil. Ils entendaient sa respiration saccadée juste de l’autre côté, l’un contre l’autre attendant l’inévitable ; mais le mineur, lui n’entendit pas le pas souple de l’énorme chose se glisser derrière lui, et les yeux jaunes brillant juste derrière ses épaules.

Ils sursautèrent alors tous les trois lorsqu’une voix terrible et puissante secoua toute la mine :

— J’AI TOUJOURS CRU QUE TU N’ETAIS QU’UN VULGAIRE RONGEUR, AVEC TON ODEUR QUI EMPESTE LE RAT CREVÉ. MOI QUI PENSAIS AVOIR TOUT MANGÉ, IL ME RESTAIT UN EN-CAS.

L’homme se retourna et fit face pour la première fois à ce dont il s’était caché depuis tant d’années : une bête énorme, le poil d’un noir sans reflet, et les yeux sondant son âme, prêt à se nourrir. Il le dominait d’une bonne tête, et de sa bouche entrouverte il laissait lui aussi s’échapper un filet de salive. Le mineur lâcha son arme et ne se rendit même pas compte qu’elle alla écraser son pied avant de rouler sur le côté. Sa bouche tremblait, ses bras ballotant se baissèrent.

— REGARDE MOI CA... dit le monstre d’une voix faussement dèçue, À PEINE PLUS QUE LA PEAU SUR LES OS... MAIS TU SAIS CE QUE C’EST TOI AUSSI, PAS VRAI ?

L’homme se ressaisit : peut-être pour avoir été jugé une seconde fois pour avoir commis un acte que seuls les psychopathes ou les cadavres ambulants coincés sans vivres pendant plusieurs semaines pouvaient seulement oser imaginer, ou peut-être n’était-ce que son instinct de survie qui lui fila une dernière décharge de stimulant chimique. Quoi qu’il en soit, il put retrouver momentanément l’usage de ses mains et de sa langue :

— Toi... fit-il, toi et les voix... Vous êtes la cause de tout mon malheur !

Le loup ricana.

— Tout ce temps à se cacher, poursuivit-il les yeux écarquillés de rage et le sourire fou, à manger tes restes, toi qui as dévoré la plupart de mes compagnons ! Et pourtant je suis tellement heureux de t’avoir enfin en face de moi !

Il enfourna sa main dans sa sacoche et en retira un objet long et cylindrique d’une couleur rouge délavée ainsi qu’un vieux briquet :

— Ça fait plus de trente ans que j’attends de te donner ça !

Il brandit le bâton de dynamite au-dessus de sa tête d’une main et approchait le briquet contre la mèche de l’autre. Il tremblait comme une feuille.

— Je vais le faire ! beugla-t-il. J’ai juste à allumer cette mèche et le feu d’artifice va nous envoyer sur la lune !

Le loup dévoila ses dents lorsqu’il se fendit d’un énorme sourire, mais le mineur ne se dégonfla pas :

— Je vais l’allumer ! J’en suis capable ! reprit-il d’une voix cassante. Ta seule chance de t’en sortir c’est de partir d’ici et de ne jamais revenir ! Sinon je te ferai sauter le caisson, je ne plaisante pas !

— ALLONS, ALLONS ! ricana la bête féroce, TU SAIS BIEN QUE C’EST CHEZ MOI ICI. ALORS VAS-Y, FAIS LE ! GRATTE DONC TON BRIQUET !

Le mineur resta d’abord sans rien faire, puis le loup avança d’un pas vers lui. Jordane et Raphaël entendirent une série de clique-tis résonner dans la salle lorsque l’homme essaya d’allumer la mèche. Mais des larmes montait en même temps que la panique lorsque l’étincelle n’arriva pas à produire de flamme.

— J’EN ETAIS SUR ! s’exclama le loup, TU BLUFFES, N’EST-CE PAS ? POURQUOI TU NE T’ES TOUJOURS PAS SERVI DE CE PETIT BATON DE PACOTILLE POUR SORTIR ? PARCE QUE TON BRIQUET N’A PLUS D’ESSENCE, PAS VRAI ? TU AS TOUT GASPILLÉ POUR T’ECLAIRER AU DÉBUT JE PARIE ! LUTTER CONTRE LES TENEBRES AU LIEU DE LES EMBRASSER... QUELLE TRISTESSE...

— Va au diable ! pleura le mineur.

Plus rapide que l’éclair, le loup claqua la mâchoire avec une force phénoménale : l’avant-bras de l’homme disparut, et sa main tenant le bâton de dynamite s’envola en direction de Jordane et Raphaël. Il alla s’écraser par terre, dans le champ de vision de Jordane, tout simplement pétrifiée de terreur. Le mineur, n’ayant maintenant plus qu’un bras, se mit à hurler de douleur et tenta de s’enfuir tandis que la bête mastiquait l’os qu’elle venait d’attraper. Le temps d’avaler son amuse-gueule, puis de bondir avec célérité, il avait déjà rattrapé le malheureux à l’autre bout de la pièce : en un coup de griffe, il lui taillada le dos, lui coupant net la colonne vertébrale. Celui-ci s’effondra avec un cri et tomba sur le dos, le loup maintenant sur lui. Une tache de sang commença à se former lentement sous son dos et irrigua la terre sèche, tandis qu’une autre se forma sous son entrejambe, un mélange d’autres fluides.

Il voulut se relever, mais le bas de son corps ne répondait plus. Il essaya alors de se tirer en arrière, mais il oublia qu’il venait de perdre un membre et l’os de son bras vint racler la roche, lui envoyant une explosion de douleur insoutenable. Le hurlement qu’il poussa ne sembla qu’attiser l’appétit du loup : il attrapa sa jambe avec la gueule et mastiqua son tibia, arrachant la chair et rongeant l’os. L’homme attrapait sa tête avec son unique main, pleurant et gémissant devant le spectacle effroyable d’être dévoré vivant, ne pouvant rien faire de plus. La bête arracha maintenant son autre jambe, croquant les os comme des biscuits secs, accompagné d’un effroyable son de branche qu’on brise à coup de genoux.

Jordane était horrifiée, écoutant malgré elle la symphonie de bruits de mastication et de plaintes suppliantes. Elle observa Raphaël tendre prudemment la jambe sur sa droite : il était en train d’essayer tant bien que mal d’attraper l’objet qui gisait par terre, toujours fermement tenu par la main sans propriétaire.

« Un bâton de dynamite... » pensa-t-elle, incrédule.

Son compagnon réussit à saisir l’objet du bout du pied. Il put le tirer à lui mais la main tenait sa prise en laissant un sillon ensanglanté. De l’autre côté, le mineur s’était fait engloutir les deux jambes. Il restait maintenant sans un bruit, paralysé par la peur, regardant simplement le plafond en tremblant pendant que le loup s’attaquait à son entrejambe.

Raphaël ramassa l’explosif et essaya d’en détacher le membre mort : il n’osa pas le toucher, alors il secoua le bâton, puis tenta de le frotter contre le mur, mais rien n’y fit.

« Je ne sais pas ce que tu comptes faire, mais dépêche toi mon vieux... » supplia Jordane du regard.

Il dut comprendre le message, car il prit la main, d’abord du bout des doigts, et tira dessus avec une grimace de dégoût. Soudain, les hurlements reprirent de plus belle derrière eux, résonnant jusque dans leurs veines : le bruit liquide et divers gargouillis obscènes indiquait que le monstre se délectait des boyaux de sa victime. Raphaël essayait maintenant de défaire la prise des serres à pleine main, mais malgré l’énergie qu’il y mit, essayant de ne pas penser au contact rugueux avec la peau morte et les gouttes de sang qui perlaient sur ses propres doigts, cela ne marchait pas. Il prit le bâton par le bout, se recroquevilla et balança un coup de talon sur la main, l’envoyant voltiger pour s’écraser contre le mur en face d’eux. Elle s’écroula ensuite au sol avec un bruit flasque, les doigts en l’air comme une grosse araignée morte.

« Et maintenant ? » pensait Jordane.

Ce fut aussi la pensée de Raphaël, car il se mit à chercher du regard quelque chose pour allumer la mèche : mais rien. Les cris moururent lentement, en même temps que celui qui les poussait, tandis que le loup s’attaquait à la cage thoracique, secouant le reste de la carcasse avec ses mâchoires puissantes pour décrocher les os : le cadavre dansait d’une main, la tête se balançant au rythme des secousses.

Raphaël se décala silencieusement pour regarder de l’autre côté de leur cachette. Il ne vit rien qui pouvait l’intéresser – c’était plutôt difficile dans une telle obscurité - mais son regard s’attarda malgré lui sur la bête féroce qui faisait craquer la tête du pauvre homme entre ses crocs. Il se retourna vers sa partenaire: « Je ne vois pas comment l’allumer... »

Celle-ci se pinça la lèvre : elle jeta elle aussi un regard circulaire et appliqué derrière elle, mais rien ne lui apparut non plus. Elle tenta de trouver une solution – c’était bien ça le plan de Raphaël ? Se servir de cette arme contre la chose ? - pour allumer la mèche. Taper deux pierres l’une contre l’autre ? Non, il fallait des silex pour ça, pas de la vulgaire roche. Même le charbon minéral comme celui-ci ne fera pas l’affaire. Frotter un bout de bois pour le faire s’enflammer ? Non, on est cachés derrière un cailloux en attendant de se faire bouffer par un loup géant, pas à un pic-nic de scout...

« J’ai une idée, » fit soudain Raphaël. Le visage de Jordane s’éclaira momentanément d’espoir: « mais ça va faire du bruit » ajouta-t-il ensuite.

\*\*\*

« Ne bouge pas d’ici, dit Raphaël à Jordane. »

Elle avait acquiescé, ne sachant pas trop ce qu’il avait en tête, puis il s’était levé sans bruit, le bâton dans une main et l’appareil photo toujours autour du torse. Le monstre leur tournait le dos, rongeant avidement et bruyamment les derniers restes d’os de sa carcasse. Il jeta un regard à l’énorme cage d’ascenseur : bien que bouchée par les rochers, il lui semblait possible d’escalader la face extérieure assez simplement et atteindre une grosse poutre perchée en hauteur. Là-dessus, le loup ne pourrait pas l’atteindre, et il aurait un peu de temps pour allumer cette fichue mèche. Et après ? Il s’imaginerait que la bête se mettrait à aboyer sous son arbre, et là il lui lâcherait la bombe en plein gosier : facile, non ?

« Il faut vraiment que tu sois complètement timbré pour tenter ça » se dit-il à lui-même tandis qu’il rangeait délicatement l’explosif dans la poche arrière de son jeans.

Un dernier coup d’œil au loup qui bâfrait toujours, un à Jordane qui le regardait d’un air interdit, et il s’approcha silencieusement de la grille. Même s’il n’en montra rien, au premier pas de Raphaël, l’oreille du loup frémit, mais il continua à manger : « Bien sûr que tu m’as entendu... pensa-t-il. »

Il atteint la cage : le grillage, bien que très ancien et très rouillé, avait l’air plutôt solide et il ne paraissait pas impossible à escalader. Il attrapa ses premières prises, et s’apprêta à poser le pied pour grimper, lorsque derrière lui, comme il s’y attendait :

« Fiston... Papa a perdu son portemonnaie, donne-moi ta tirelire, celle en forme de cochon, je te promets que je te rendrai l’argent... Je te jure, cette fois-ci je vais te rendre l’argent, promis... »

Ce flashback réussit quand-même à le prendre de court, à lui faire l’effet d’un mur de brique qui lui tombe dessus. Mais il résista à la tentation de prendre ses jambes à son cou, et il se mit à grimper. Au même moment, le monstre fonça comme une locomotive, lâchant des rugissements bestiaux. Il eut beau être rapide, Raphaël était déjà monté hors de portée. Il alla s’écraser de tout son poids contre la structure, réussissant à la faire trembler. Raphaël lâcha un cri d’angoisse, secoué comme une noix mure à la saison des récoltes, essayant d’employer toutes ses forces pour ne pas tomber. Jordane regarda avec horreur le loup se jeter encore et encore contre la cage, menaçant de faire tomber Raphaël ou même tout faire s’effondrer.

« ALORS COMME ÇA TU VEUX JOUER À CHAT PERCHÉ ? MAIS JE PRÉFÈRE JOUER AU LOUP, VIENS QUE JE TE TOUCHE ! »

Sa voix était assourdissante, et Jordane se demandait si ce qu’elle voyait, là maintenant, était réel. Et en plus n’avait-il pas pris une autre voix, ou avait-elle rêvé ? Elle repensa à la fameuse phrase d’Inès, « les monstres, ça n’existe pas » et pourtant, il semblait qu’elle en avait un sous le nez. Mais pas le temps de cogiter : la bête ne laissait pas de répit, sautant, ricanant et hurlant des insanités, et Raphaël n’allait pas tarder à tomber si elle ne faisait rien. La cachette lui revint soudain en mémoire, la petite fissure dans le mur que l’autre fou lui avait fait traverser pour se mettre dans le petit abri. Si elle se mettait à courir, peut-être qu’elle pourrait



arriver à détourner son attention sur elle, et peut-être qu’elle pourrait arriver à l’atteindre avant que *lui* ne le fasse. Ça faisait beaucoup de peut-être, mais dans quelques secondes, son ami allait tomber. Puis se faire manger. Ensuite elle servirait de dessert.

Elle sortit la tête de derrière le rocher et se figea : le monstre ne bougeait plus, et ses deux yeux étaient fixés sur quelque chose en l’air. Il avait l’air presque satisfait. Elle essaya de suivre son regard et aperçut son ami s’accrocher tant bien que mal à la poutre. Puis elle leva encore la tête, et elle la vit enfin :

— Raphaël !! hurla-t-elle en pointant du doigt le haut de la cage d’ascenseur.

Celui-ci n’eut pas le temps de regarder en l’air : déjà la brume blanche qui avait infiltré la grotte coulait autour de lui comme une cascade de lait mousseux. Le nuage de mort se répandait lentement sur le sol, mais le loup avait trouvé quelque chose de plus intéressant :

« Et ben alors ! s’exclama-t-il d’une voix rayonnante et pleine d’entrain, qui nous a envoyé une fille toute grognon ? Ici on est entre amis, et il n’y a que des enfants heureux ! Alors sèche ces vilaines larmes et montres-moi ton plus beau sourire ! »

Le cœur de Jordane s’arrêta dans sa poitrine.

Elle ne comprit pas ce qui venait de se passer, mais elle fut renvoyée instantanément plus de dix ans en arrière. Ensuite, il va dire : « Ecoute, tout ça n’est pas de ta faute, c’est le diable qui te contrôle... » pensa-t-elle simplement.

— ... et tes parents t’ont envoyé ici pour te libérer, te réparer. Et tes parents ne veulent que ton bonheur, n’est-ce pas ? termina le monstre.

Elle se tourna vers lui, toutes ses forces l’ayant quitté tout à coup : il était juste devant elle, les crocs plein de sang et l’haleine de mort brulante lui emplissant le nez. Alors elle tomba par terre. La brume vint lui lécher les chaussures, puis lui caresser les jambes. Le monde tourna autour d’elle. Elle vit son école, tous les élèves la regardant, puis elle vit *l’autre* école, le traumatisme qu’elle s’était donné tant de mal à laisser derrière elle. Mais tout ça n’avait plus d’importance, elle allait mourir ici et maintenant. D’un coup de dents aiguisées comme des rasoirs, ou d’un coup de griffes longues comme des couteaux. Elle aperçut du coin de l’œil des rats se faufler entre eux pour tenter d’échapper au brouillard toxique, mais c’était peine perdue, ils étaient déjà tous à l’intérieur du piège.

« ENCORE UNE MAIGRICHONNE, QUEL DOMMAGE... »

Le souffle de la bête était affreux, mais l’aura qu’elle dégageait était insoutenable. On sentait l’esprit de toutes ses victimes flotter autour de lui, tout le décharnement de violence et le carnage picoter la peau comme des aiguilles glacées, donnant la chair de poule. Il renifla avidement Jordane, comme s’il se nourrissait de l’odeur de sa terreur :

« QUELLE ODEUR DIVINE ! LE MAÎTRE T’A BIEN CHOISIE ! TON ÂME EST TELLEMENT TORTUREE, TU SERAS UN VRAI FESTIN POUR NOUS TOUS !

AH, MES AÎEUX ! ILS VEULENT QU’ON ATTENDE, OUI, UNE VIANDE COMME TOI MERITE QU’ON PATIENTE ! TOUS CES DÉMONS QUI TE HANTENT, JE LES VOIS... ILS ATTENDENT AVEC IMPATIENCE DE POUVOIR SORTIR... LES VOIS-TU DU COIN DE L’OEIL ? LES VOIS-TU PARFOIS GUETTER L’OCCASION, JUSTE AVANT DE TOURNER LA TÊTE ? OH, MA BELLE, UNE VIANDE COMME ÇA, IL FAUDRAIT OUVRIR CETTE PORTE, LAISSER TES DÉMONS TE TORTURER UN PEU, QU’ILS TE CUISENT À PETIT FEU, TE RENDANT FOLLE, ET TON ÂME SERA TELLEMENT DÉLICIEUSE... UN REPAS D’UN SIÈCLE. »

Jordane tremblait comme une feuille, incapable de bouger, ni de penser.

« MAIS JE NE PEUX PAS ATTENDRE, reprit-il soudain en se léchant les babines, J’AI TELLEMENT FAIM ! AU DIABLE LES AUTRES, JE TE VEUX POUR MOI TOUT SEUL ! OH, MA BELLE, JE VAIS TE DÉVORER TOUTE CRUE... »

Il ouvrit la gueule en s’approchant d’elle, et Jordane hurla à plein poumons. De la salive lui coula sur le jean. Ils furent interrompus par un bruit sourd suivi d’un grognement : Raphaël venait de redescendre. Il toussait et titubait, comme s’il avait le vertige. La brume montait jusqu’à ses chevilles.

— Jordane, cracha-t-il en trifouillant entre ses mains, ferme les yeux !

— OH NON, TU NE VAS PAS ME GÂCHER MON REPAS ! JE VAIS ME SERVIR DE TOI POUR ME CURER LES DENTS AVANT LES METS RAFINÉS !!

Il fonça sur lui, et Jordane eut juste le temps de reconnaître l’objet qu’il tenait entre les mains avant de fermer les yeux : le flash de l’appareil photo l’éblouit même à travers ses paupières, mais le hurlement de la bête lui donna assez d’adrénaline pour qu’elle se lève d’un bond et qu’elle rejoigne Raphaël en direction de la faille dans le sol. Il s’y engouffra le premier, oubliant toute forme de galanterie pour le moment. Jordane le suivit de près en gardant un œil sur le monstre qui se débattait dans le vide en hurlant et tapant contre les roches. Elle passa la tête juste à temps pour que le coup de mâchoire vienne s’écraser contre le sol.

« ARRETEZ DE COURIR !! ragea-t-il, J’AIME LA VIANDE TENDRE ! N’ALLEZ PAS TROP LOIN, J’ARRIVE TOUT DE SUITE ! »

Ses dernières paroles résonnèrent dans le conduit de roche pendant qu’ils redescendirent dans la première cavité qu’ils avaient trouvée. Lorsque Jordane mit enfin pied à terre, elle vit d’abord Raphaël triturer l’appareil photo dans la faible lumière de la pièce. Puis, son regard fut attiré par le trou béant qui avait été autrefois un tas d’éboulis.

— Oui, dit Raphaël, c’est par là qu’il est venu tout à l’heure, donc il va bientôt revenir...

Elle poussa un gémissement en s’imaginant deux yeux jaunes sortir de l’obscurité au fond du passage, mais elle fut interrompue par un claquement sourd. Elle se retourna et vit Raphaël taper sur un petit objet gris avec un caillou pointu.

— Qu’est-ce que tu fais ? implora-t-elle en voyant son appareil photo éventré sur le côté.

— J’en ai aucune idée... marmonna-t-il... Mais ça devrait marcher. Ça *doit* marcher.

Il assena un nouveau coup sur l’objet rectangulaire, qui ne bougea pas : elle reconnut la batterie de son appareil photo. Elle regarda maintenant le bâtonnet rouge qui dépassait de sa poche arrière, et le calcul se fit dans sa tête.

— T’es complètement fou ! s’écria-t-elle.

— T’as une autre idée ? s’énerva-t-il en frappant de nouveau avec la batterie.

Le plastique craqua un peu.

— Alors dépêche-toi ! lança-t-elle, il va arriver d’une minute à l’autre !

Il ne répondit rien, tapant comme un sourd avec son caillou, mais quelque chose d’autre lui répondit. Quelque part dans le

noir, au fond du tunnel. Un rire d’enfant. Jordane se figea, comme hypnotisée. Dans les ténèbres, des voix s’élevèrent petit à petit. La monstrosité approchait lentement, et elle commença à les entendre de plus en plus clairement. Plusieurs voix d’adolescents s’exclamaient en riant :

« Regardez ! C’est quoi cette gothique ? C’est vrai que les gothiques sont des filles faciles, je suis sûr que tu coucherais avec le diable s’il venait à toi ! »

Son estomac se contracta. Puis, une voix rassurante de vieille dame :

« Je sais que tu dois avoir du mal à comprendre ce qu’il se passe, mon grand, mais je veux que tu saches que nous allons tout faire pour te trouver une nouvelle famille aimante et attentionnée. Tu ne seras pas seul... »

Elle nota que Raphaël se stoppa dans son geste un instant, mais il se remit à asséner ses coups de forgeron. Deux petites lumières sortirent de l’obscurité et dansèrent lentement dans le tunnel. Maintenant, elle voyait ses dents blanches apparaître tranquille-ment. Elle entendait ses pas. La salive qui gouttait au sol. Il arrivait.

« Raphaël... » chuchota Jordane, mais elle tremblait trop pour être intelligible.

Le loup entraît dans la pièce, et il chantait.

<div>«<span> </span>Fais gaffe a <i>Olie la folle</i></div>	
<div><i>Si tu la croises c’est pas de bol</i></div>	
<div><i>Si tu répètes son nom trois fois dans un miroir,</i></div>	
<div><i>Elle s’échappera de l’asile pour venir te voir</i></div>	
<div>Fais gaffe a <i>Olie la folle</i></div>	
<div><i>Pars en courant si t’as pas les jambes molles</i></div>	
<div><i>Elle t’emportera dans les bois</i></div>	
<div><i>Te mettra la tête dans le four et te tueras</i></div>	
<div>Fais gaffe a <i>Olie la folle</i></div>	
<div><i>Dans le noir elle t’observe et rigole<span> </span>»</i></div>	

« Raphaël, » répéta-t-elle, un peu plus fort.

Elle se retourna vers lui, au moment où il abattait une dernière fois le caillou sur la batterie : elle la vit d’abord s’ouvrir en deux, puis un liquide gicla et se déversa de la cassure par gouttes. Un instant plus tard, elle prit en chaleur et s’enflamma en crachant une flamme impressionnante et des étincelles bleues qui illuminèrent toute la pièce. Il posa la mèche du bâton de dynamite dessus qui s’alluma instantanément. Maintenant, la batterie était devenue un vrai lance flamme, sifflant intensément : il l’envoya valser du revers de la main en direction de la bête. Avant qu’elle put atteindre le sol, elle explosa comme un pétard, claquant dans les oreilles de tous ceux qui se trouvaient dans cette grotte, leur causant des acouphènes. Cela dut déstabiliser le monstre, car il resta un instant sans bouger. Raphaël lâcha l’objet fumant et sifflant qu’il avait en main : il tomba et disparut sous un amas de rochers, pendant qu’ils se mirent à courir dans le sens opposé, puis, plus rien.

Pendant à peine deux secondes.

L’explosion qui s’en suivit fut formidable : durant une fraction de seconde, un tonnerre d’une puissance monstrueuse monta, puis tout ne fut plus qu’un sifflement suraigu. L’onde de choc les traversa avec une force phénoménale, les projetant au sol comme une main invisible. Ils sentirent une vague de chaleur monter, puis une pluie de débris les frappa. Un nuage de poussière emplit ensuite tout l’espace, tandis que les ondes de chocs revinrent, rebondissant contre les parois. Un tremblement gronda autour d’eux, comme si la montagne elle-même se déplaçait au-dessus de leur tête, puis le vacarme se calma progressivement. Raphaël crachait de la poussière, ses oreilles lui faisaient un mal de chien, il avait mal partout mais il était toujours en vie. Jordane était à côté de lui, recroquevillée en position fœtale, toussant, les mains plaquées sur ses oreilles. Ils restèrent ainsi plusieurs secondes, le temps que la fumée redescende, et qu’ils puissent entendre à nouveau ; mais parmi les acouphènes, Jordane restait hantée par une voix. Une voix qu’elle n’avait pas entendue depuis si longtemps, et pourtant elle l’avait reconnue immédiatement, l’assommant sur place : c’était le Père Donovan.

Sous son masque souriant et avenant, Jordane avait découvert son vrai visage lorsqu’elle était adolescente. C’était à l’école Do-novan. Donner son propre nom à une école dédiée au tout puissant, ça aurait dû mettre la puce à l’oreille de ces fameux « adultes responsables ». Mais si elle avait appris au moins une chose là-bas, c’était qu’il fallait se méfier par-dessus tout de ceux qui s’au-toproclamaient de figure d’exemple.

<div>***</div>	

Ils avaient enfin regagné l’air libre après avoir passé ce qui semblait être une éternité en bas : l’explosion avait fait s’écrouler la pièce qui les séparait du monstre, l’enfermant, avec un peu de chance, à jamais, puis ils avaient poussé le chariot sur les rails en ligne droite jusqu’au trou par lequel ils étaient rentrés. Non seulement la détonation l’avait agrandi, mais ils s’étaient servi de l’antiquité de ferraille pour monter dessus et sortir en attrapant une racine d’arbre. Il n’y avait plus aucune trace de la brume, et la forêt avait retrouvé un calme serein. Ils avaient continué à descendre le versant, cette fois-ci en marchant sur des œufs, puis ils avaient trouvé un sentier au loin en contrebas. Ils le suivirent jusqu’à retrouver la voiture de Raphaël, comme ils l’avaient laissé. Ils remarquèrent que le pick-up d’Ed était toujours au même endroit, et ils décidèrent de l’attendre un peu. Ils avaient discuté pour savoir ce qu’ils allaient faire par la suite, notamment s’ils devaient appeler la police ou pas, évitant consciencieusement d’évoquer quoiqu’ils aient pu rencontrer dans cette mine une demi-heure auparavant.

Au final, ils n’avaient tout simplement pas le choix, car il semblait que la forêt entière était hors couverture : ils en avaient conclu que la meilleure chose à faire était d’aller se rendre directement au commissariat de police, puisque leur guide n’était toujours pas revenu de leur séparation « accidentelle ». Ils avaient imaginé qu’il pouvait toujours être à leur recherche, fouillant les alentours

— la brume s’était dissipée si vite, à se demander si elle était seulement apparue en premier lieu. Ils évitèrent soigneusement de formuler à haute voix l’idée qu’il se soit fait dévorer lui aussi par le monstre, car au gré des minutes, leur précédente expérience semblait de plus en plus irréelle, comme si leur subconscient travaillait ardu<sup>ment</sup> pour effacer cette anomalie de leur mémoire ; néanmoins, c’est ce qu’ils pensaient en silence, ils le sentaient.

Ils hésitèrent à l’attendre plus longtemps, se disant qu’il serait préférable que les autorités viennent le plus vite possible et qu’ils ratisseraient la zone avec efficacité. Ils ne le dirent pas, mais encore une fois, chacun se posa la question dans sa tête : « Que doit-on raconter ? » Et Jordane décida de rompre le silence la première, un petit peu parce qu’elle voulait s’assurer qu’elle n’était pas devenue folle, mais surtout car elle ne voulait pas que Raphaël lui pose la question en premier :

— La voix qu’il a pris à un moment donné, c’était vraiment celle de ton père ?

Raphaël la regarda fixement depuis l’autre bout du toit de la vieille Mercedes bleue où ils s’étaient avachis, la tête entre les bras.

— Oui, fit-il simplement.

Jordane hocha la tête lentement, comme rassurée.

— Et c’était vraiment lui ? reprit-elle, je veux dire, quelque chose qu’il a déjà dit ou aurait pu dire ?

— Je ne sais pas, répondit-il après un silence, disons que j’ai pas beaucoup de souvenirs de lui.

Jordane acquiesça une seconde fois et, ne voulant pas lui laisser le temps de poser sa question à lui, un petit « et toi ? » par exemple, elle enchaîna :

— Il faut qu’on se mette en route, on ne peut pas rester ici les bras croisés plus longtemps.

Raphaël accepta à contrecœur, et ils s’installèrent dans la voiture et prirent la route en silence, laissant derrière eux la voiture d’Ed qui restera à cet endroit encore bien des années.

D’un regard distrait dans le rétroviseur, Jordane crût distinguer deux lumières jaunes l’observer au loin dans l’ombre des pins. Elle se retourna pour mieux voir à travers la vitre arrière de la voiture, mais Raphaël tourna au même moment et elle n’eut pas le temps de s’assurer de ne pas avoir rêver. Mais au fond d’elle, elle connaissait la réponse.

\*\*\*

Ils arrivèrent en ville et suivirent les panneaux pour se rendre au commissariat : les rues étaient désertes en cet après-midi, et ils ne croisèrent qu’un ou deux piétons qui avaient l’air d’errer sans but le long des allées de bitume. Le téléphone de Jordane, une fois la civilisation retrouvée, se mit à chanter comme un coq au lever du soleil. Elle le consulta par automatisme et fit disparaître d’un geste du pouce les différentes notifications inutiles ; mais elle s’attarda néanmoins sur la dernière, qui était un e-mail de l’agence capturé par le logiciel espion de Raphaël. S’assurant qu’il avait les yeux bien rivés sur la route — elle savait au fond d’elle qu’elle était sur une pente glissante et qu’elle devrait désinstaller l’application plus tôt que tard — elle parcouru le message en diagonale : un échange du patron et de Mélodie avec plein d’informations qui ne l’intéressait pas, si ce n’est, lui sautant aux yeux dans sa lecture, le passage « prépare ton article plutôt pour demain, tu remplaces celui de Jordane. »

Son cœur se mit à battre la chamade, mais lorsque Raphaël lui indiqua qu’ils étaient arrivés, elle réussit à lui répondre avec un sourire.

Le commissariat était une petite structure posée au milieu de vieux immeubles et boutiques dont la moitié étaient à louer. Sa façade était recouverte d’affiches de prévention sur la sécurité, le crime et les accidents ainsi qu’un pan — beaucoup trop large — dédié aux photos de personnes disparues — Jordane regretta encore une fois d’avoir perdu son appareil photo. Ils purent se garer directement dans la rue en face du bâtiment, mais Jordane eut un moment d’hésitation en posant la main sur la poignée : quelque chose même comme de la peur, ou de l’appréhension.

« Est ce qu’ils vont nous croire? » dit une voix timide dans sa tête.

Elle balaya immédiatement cette idée : quelque chose d’horrible s’était produit dans cette mine, que ce soit inconcevable ou pas. Il fallait qu’ils fassent ressurgir la vérité. Il le fallait.

Pour entrer dans le commissariat, on devait sonner pour que l’agent déverrouille la porte : Jordane appuya sur l’interrupteur et entendit un bip strident de l’autre côté de la porte à la vitre teintée. Quelques secondes plus tard, ils entendirent cette fois ci un clic au niveau de la serrure, et entrèrent dans le sas du bâtiment. Une fois la première porte refermée, un nouveau clic retentit devant eux, et ils purent ouvrir la seconde porte, Jordane ayant le cœur qui commençait à battre plus vite. Il n’y avait que deux personnes dans la salle d’attente : un vieil homme en grosse veste et béret qui semblait faire la sieste, et une gamine d’à peine plus de quinze ans qui s’agissait sur son siège, battant frénétiquement la jambe. Elle toisa Jordane du regard, et ce fut elle qui dû baisser les yeux la première.

« C’est pas souvent que tu dois voir des étrangers, pensa-t-elle, surtout dans un état comme le nôtre… »

Ils se dirigèrent vers l’accueil à leur droite pour aller à la rencontre de l’agent qui était plongée dans la lecture d’un manuel.

— Bonjour, fit Jordane presque sèchement.

La femme en uniforme leva les yeux et son sourire s’évanouit en les voyant :

— Que vous est-il arrivé ? dit-elle.

Ce fut elle qui parla. Elle lui expliqua comment ils s’étaient donnés rendez-vous avec Ed, leur randonnée jusqu’au pont puis une des entrées condamnées de la mine. Comment ils avaient vu la brume blanche arriver, qu’ils s’étaient dispersés et qu’ils étaient tombés les deux dans un trou, avant de réussir à retrouver la surface. Elle observa le visage de l’agent passer du scepticisme à la décomposition pendant qu’elle racontait l’histoire du mineur, le monstre, et même la dynamite. La femme l’avait laissé parler sans l’interrompre, mais sa réponse fut sèche et sans équivoque. Elle répliqua simplement :

— C’est impossible, il n’y a aucun accès à cette mine.

Jordane fut d’abord restée bouche bée, puis se ressaisit, forçant un ton concilient :

— C’est ça qui vous inquiète? Nous sommes tombés dans un trou, il devait y avoir un bout de terrain instable…

— Vous êtes sûr ? fit-elle sèchement. Vous n’êtes pas tombés dans un ravin, ou une petite grotte ? La mine est scellée, le maire a

validé.

— Je… peut-être… hésita Jordane.

— De plus, il n’y a eu aucune trace de loup à Duli depuis plus de trente ans. Ils ont commencé à quitter la région lorsque les travaux de construction de la mine ont débuté. Est-ce une sorte de canular? Ce genre de blague peut vous attirer de gros ennuis, jeune fille! L’incrédulité commençait à laisser place à la frustration, mais Jordane fit un gros effort pour rester contenue.

— Nous pouvons vous amener à l’entrée! Vous verrez par vous-même! Et notre guide, il a disparu. Vous devez au moins prendre ça en compte!

— Son nom ?

— Ed…

— Nom de famille ?

Jordane se retourna vers Raphaël, mais il secoua la tête, l’air impuissant.

— Je ne me souviens plus de son nom, mais j’ai son numéro, dit-elle.

— C’est le nom de famille dont j’ai besoin, rétorqua-t-elle.

— Il… est chasseur, balbutia-t-elle, il vit en dehors de la ville, à l’orée de la forêt… Il a vécu ici toute sa vie.

— Bon, et comment vous êtes-vous séparés ? poursuivit-elle.

— La brume est apparue, s’interjeta Raphaël pour venir au secours de Jordane, visiblement en difficulté. Comme celle lors de l’accident.

— De la brume ? Il faisait mauvais temps et vous vous êtes perdus de vue ?

— Non, ce n’est pas ça…

— Ecoutez, coupa-t-elle, si cet Ed est toujours introuvable dans trois jours, revenez me voir pour signaler une personne disparue. Je ne peux rien faire avant. En attendant, passez à l’infirmerie pour vous faire ausculter. Quant à vos histoires sordides de bêtes féroces et de revenants, je vous fais une fleur en faisant comme si je n’avais rien entendu, mais je vous suggère fortement de remettre vos idées en place avant de faire perdre plus de temps à tout le monde.

Jordane, commença à fulminer, passant maintenant complètement à la colère : comment était-il possible que les personnes qui étaient censé protéger les habitants de cette ville pouvaient être si peu engagés ? Il se passait des choses ici, c’était clair pour elle, mais les autorités semblaient regarder ailleurs. Qui pouvaient ils avoir pour les défendre ?

Raphaël repéra son amie qui bouillait intérieurement, et il sentit que s’il la laissait lui répondre, la confrontation allait rapidement escalader. Il la saisit par l’épaule et la retourna pour rompre l’arc électrique qui crépitait entre leurs regards.

« C’est vrai, dit-il, on devrait regarder tes blessures, tu as peut-être quelque chose de grave. »

La femme leur ouvrit le portillon et les invita d’un geste distrait à se rendre à l’arrière. Raphaël grinça des dents lorsque Jordane le fusilla du regard, mais ils suivirent ses pas vers l’infirmerie sans plus de cérémonie, tandis que l’adolescente en salle d’attente les suivait d’un regard intense.

\*\*\*

L’infirmier était un homme jeune mais à la carrure forte qui prenait un soin et un temps infini à effectuer chacune de ses tâches. Ils eurent droit à du paracétamol, du désinfectant et un ou deux pansements. Ils purent aussi se débarbouiller le visage avec un gant, leur donnant moins l’air de vagabonds. Ils répondirent aux questions de l’infirmier, tentèrent de discuter un peu avec lui mais ne purent lui tirer que d’occasionnels « hmm-hmm » et « oh. »

Ils ressortirent une bonne demi-heure plus tard, jugés en bonne santé et hors de danger pour le reste de la journée. En passant dans les couloirs, ils croisèrent leur chemin avec la jeune et fougueuse adolescente. Elle portait des vêtements larges et de marque de type unisexe, se donnant un style de la rue, et elle portait son bonnet blanc à la main. Elle se donnait du mal pour paraître fier et hautaine, mais peut-être pouvait-on déceler de la peur dans ses yeux.

« On s’en tient là pour cette fois, fit un policier dans son dos, mais je t’ai à l’œil, crois-moi. Et n’ait pas l’idée de filer, sinon gare à toi ! »

La jeune fille l’ignore et continua jusqu’à la sortie. Jordane et Raphaël lui emboîtèrent le pas, passant devant l’agent à l’accueil qui était au téléphone. Une fois repassés par le sas, une fois de plus, ils furent contents de quitter une atmosphère anxiogène pour retrouver l’air frais.

— Une ville de fous… commenta Raphaël.

— C’est juste, fit simplement Jordane.

Derrière eux, la fille se tenait contre le mur d’un air détaché, attendant visiblement quelqu’un. Jordane baissa le ton :

— C’est vraiment louche, dit-elle. Les gens s’en fichent complètement, mais des habitants meurent ! Regarde !

Elle montra le mur tapissé de photos de personnes disparues. De tout âge, semblant de milieux différents, on ne pouvait pas dire qu’il s’agissait de simples enfants en fugue, des maris quittant leur famille, ou des vagabonds.

— Est ce que c’est cette chose qui a fait tout ça ? Est-ce qu’il y en a d’autres ?

Raphaël ne savait pas répondre à cette question. Il faillit répliquer que ce qu’il avait envie, c’était de déguerpir d’ici tant qu’ils étaient vivants et tenter d’oublier toute cette histoire, mais il n’en fit rien : il connaissait un minimum Jordane.

« Il faut qu’on aille à la fête foraine, lâcha-elle. »

Raphaël tiqua, mais encore une fois il ne dit rien. Elle ne lâchait tout simplement jamais l’affaire. Ce fut la fille derrière eux qui répondit :

— Si vous allez là-bas, vous n’en reviendrez pas.

Ils se retournèrent comme un seul homme. Ayant capté leur attention, elle s’approcha d’eux d’un pas nonchalant :

— Je vous ai entendu tout à l’heure, vous êtes vraiment allés dans la mine, pas vrai ? Mais ces crétins de flics, tout ce qu’ils veulent c’est coller des amendes de stationnement et rentrer chez eux à dix-sept heures pour regarder la télé. Ils veulent rien savoir sur ce

qui se passe vraiment dans cette ville.

— Et qu’est ce qui se passe dans cette ville, exactement ? demanda prudemment Jordane.

Elle lâcha un petit rire sardonique :

— Des accidents mystérieux qui se produisent, tuant tout un tas de gens, avec toujours des histoires de *‘on a entendu des trucs’*, ou *‘on a vu des choses’*… Et puis des gens qui disparaissent de temps en temps… On pourrait se dire, oui bien sûr ils se sont réveillés un matin et se sont enfin rendu compte qu’ils vivaient dans une ville de merde, en train de crever à petit feu, et qu’ils se sont barrés en courant. Mais c’est faux, je sais que cette foutue ville est hantée…

Jordane l’étudia quelques secondes : cette gamine qui se donnait l’air rebelle semblait avoir quelques informations intéressantes sur cette ville. Elle avait aussi l’air de vouloir parler, et Jordane décida qu’elle pouvait lui soutirer des informations sans avoir besoin de montrer ses cartes à elle – réflexe d’enquêtrice.

— Pourquoi est-ce qu’ils font comme si rien ne se passait autour d’eux ?

— Je sais pas, répondit la fille, peut-être qu’ils sont de mèche, ou peut-être qu’ils sont juste DÉBILES et FAINÉANTS !

Elle avait crié les deux mots en se dressant contre la vitre teintée du commissariat. De l’autre côté, on distinguait vaguement la silhouette de la policière qui ne sembla même pas relever la tête.

— Elle est à vous cette épave ? reprit-elle en désignant la Mercedes d’un geste désinvolte du menton.

— Oui, c’est ma voiture… répondit Raphaël en ne réussissant pas à cacher son outrage dans sa voix.

— Ouais, Mercedes… Plutôt Merde-SS, lâcha-t-elle, faisant pouffer Jordane.

— Ecoutez, reprit-elle, je parie que c’est pour tous ces trucs bizarres que vous être-là. Sinon, pourquoi des étrangers viendraient dans ce trou à rat ? Vous êtes quoi ? Détectives ? Bloggeurs ?

— Je travaille pour une revue, les contes de la Crypte, tu connais ? fit Jordane. J’écris un article.

— Jamais entendu parler. Mais j’ai quelque chose qui pourrait vous intéresser, écoutez ça : avec deux amis à moi, on veut aller faire de l’urbex dans un des lieux hantés de la ville. Vous savez ce que c’est, l’urbex ?

— Oui, ça nous est arrivés d’en faire, répondit Jordane, se sentant soudainement très vieille.

— Super, ben disons qu’hier soir on a mis la main sur un document qui est super pour son histoire, plein de descriptions et de commentaires, comme une visite guidée dans un musée ! Du coup, on veut s’y rendre cet après-midi, aller faire un tour et essayer de croiser des fantômes. Mais le hic, c’est qu’on n’a pas de voiture, et c’est pas en ville. Alors si vous faites notre chauffeur, on veut bien vous laisser nous y accompagner.

Le cœur de Jordane n’en pouvait plus de palpitations : un lieu hanté ? Des fantômes ? Un document ? Etait-ce la providence qui envoyait cette gamine ?

— Et c’est quoi, ce lieu hanté ? demanda Jordane.

— La prison.

\*\*\*

Jordane avait pris Raphaël à part pour discuter, visiblement bien plus excitée que lui par cette nouvelle :

— Raf, dit-elle, pour une fois on a de la chance ! C’est la prison ! L’émeute a fait presque autant de morts que l’accident de la mine !

— Je sais, répondit-il, mais on ne les connaît même pas, est-ce qu’on peut leur faire confiance comme ça ?

— T’inquiète pas, ce ne sont que des ados, tu vas t’en sortir !

— Comment ça, « tu » ? s’alarma-t-il.

— Bah oui, tu as vu l’heure ? Si on va tous les deux se balader du côté de la prison, il sera trop tard pour aller faire un tour au Palais de l’Etrange. Alors tu vas aller avec eux, moi je vais au palais de mon côté, et tu me rejoins quand tu as terminé. Ça te va ?

Non, ça ne lui allait pas du tout : déjà, ils venaient presque de laisser leur peau dans cette mine. Si ça ne tenait qu’à lui, il serait reparti chez lui et aurait oublié toute cette histoire avec quelques verres de breuvage alcoolisé. Oui, cette fille dans cette lettre avait raison : il y avait bien des monstres dans cette ville, aussi fou que ça puisse paraître, et tout le monde s’en fichait ou avait trop peur pour s’y intéresser. Des gens disparaissaient, il venait d’en voir un mourir sous ses yeux, mais c’était leur problème, ils n’avaient qu’à déménager. Et après ça, Jordane voulait encore qu’ils se séparent, pour peut-être affronter encore un danger, tout ça pour un simple article ?

« Non, ce n’est pas ça, se dit-il. Il y a plus que ça. »

Il la connaissait assez bien pour savoir que, d’une certaine manière, elle se sentait impliquée. La vérité était qu’ils étaient probablement les seuls à s’intéresser à cette histoire – la gamine et ses amis avaient sûrement juste envie d’avoir quelques frissons, peut-être picoler quelques bières en cachette loin des adultes, mais il ne pensait pas qu’ils croyaient vraiment que la ville était hantée – et que c’était tout simplement la chose à faire : agir. Il ne pourrait pas la dissuader, ni l’arrêter : lorsqu’elle avait une idée en tête, lorsqu’elle se sentait responsable, rien ne pouvait l’arrêter. Alors qu’est-ce qu’il allait faire ? Se barrer ? Rentrer tout seul chez lui ? Ça marchait bien pour son père, alors pourquoi pas lui ?

Il soupira : il allait bien devoir accepter son plan. Il ferait le plus vite qu’il pourrait, irait la rejoindre là-bas, et avec un peu de chance elle l’attendrait devant une grille fermée et infranchissable.

— Oui, ça me va, fit-il enfin. Et toi, comment tu vas y aller ?

— Et bien, répondit-elle, tu vas me donner quelques billets pour que je prenne un taxi.

\*\*\*

S’étant délesté de toute sa monnaie, il avait laissé monter la fille à l’avant de sa voiture – « Au fait, je m’appelle Émilie » avait-elle dit – et ils avaient quitté Jordane sur le parking du commissariat, au milieu de la rue déserte. Émilie lui indiqua le chemin pour

retrouver ses deux amis : ils avaient quitté le centre-ville, qui était déjà dans une forme douteuse avec ses magasins aux pancartes « À VENDRE » et ses parcs sans âme, et s’engageaient maintenant dans des quartiers plus populaires, en direction de l’est.

La route avait de plus en plus de nids de poule, les magasins aux vitrine placardées avaient laissé place aux vieilles maisons aux fenêtres de contreplaqué. Elle lui demanda de se garer sur le bas-côté, devant un immeuble au porche recouvert de graffitis. Deux adolescents en survêtement attendaient assis sur les marches, des canettes de boisson énergisantes à leurs pieds.

« Dans quoi je me suis encore embarqué… se dit-il. »

Il se gara, et Émilie sortit en lui demandant de l’attendre dans la voiture. Elle alla rejoindre les deux autres jeunes : l’un était petit et gros, sa veste en doudoune matelassée lui donnant l’air d’un bonhomme Michelin. Il portait sa capuche en fourrure sur la tête et ses baskets avaient les lacets défaits. L’autre, aussi grand que fin – il devait être même plus grand que Raphaël -, avait des cheveux bouclés et des piercings à l’oreille. Il fumait une cigarette roulée trop longue pour contenir seulement du tabac, dont les cendres tombaient lentement sur ses affreuses chaussures à bandes multicolores à trois cent billets.

Elle s’adressa au grand, pointant Raphaël du doigt à travers la vitre. Son interlocuteur le toisa de la même manière qu’Émilie les avaient toisés la première fois, puis sembla rassuré et hocha la tête, la laissant poursuivre. À un moment donné, il lui montra et tâta son sac à dos, puis les deux garçons se levèrent – mon dieu, se dit Raphaël, il est plus grand que moi oui – et se dirigèrent vers sa voiture, sans prendre la peine de ramasser leurs déchets. Michelin et Émilie ouvrirent les portes arrières et s’assirent sur les sièges sans un mot. Le grand fit le tour de la voiture par l’avant, lançant un regard discret à la plaque d’immatriculation comme pour s’assurer qu’il ne s’agissait pas d’une voiture banalisée, et se plia en deux pour rejoindre Raphaël à l’avant :

— Salut mec, fit-il en s’asseyant, moi c’est Thomas. Lui, fit-il en désignant Mr. Michelin à l’arrière, c’est Nono. C’est un attardé, il sait pas parler.

— Ta gueule, répondit simplement l’intéressé d’un air renfrogné.

— Et tu connais déjà Mimile, poursuivi-t-il. On peut fumer dans ta voiture ?

— Moi c’est Raphaël, et non je ne préférerais pas.

— Et si j’ouvre la fenêtre ?

— J’essaie de la vendre, mentit-il.

— Bon courage mec, répondit Thomas en ouvrant la portière juste assez pour jeter son joint au sol. Du coup, elle t’a branché ? Direction la prison ?

— C’est ça, fit Raphaël, tandis qu’il démarrait et qu’ils quittaient tous sans le savoir la ville pour la dernière fois.

\*\*\*

Ils s’engagèrent sur une route départementale qui se perdait dans les champs, ne croisant que trois ou quatre voitures. Ils laissèrent la forêt derrière eux, au grand soulagement de Raphaël, qui prit le temps d’apprécier le paysage champêtre. Michelin, qui n’avait pas enlevé sa capuche malgré les vingt degrés à l’intérieur de la voiture, n’avait pas soufflé mot depuis. Mais à chaque fois que Raphaël se risquait à jeter un œil sur lui dans le rétroviseur, il captait instantanément son regard, le forçant par deux fois à faire semblant de devoir re-régler l’instrument d’un coup de main. Thomas discutait un peu avec Émilie, glissant de temps à autre des indications à Raphaël : « Prend à gauche au niveau du bâtiment dégueu » ou « suis cette salope » au moment où une voiture s’engageait sur la droite – soit il savait qu’une femme conduisait, soit la voiture était une salope, pensa Raphaël. Au bout d’une bonne quinzaine de kilomètres, il n’eut pas besoin de voir le panneau « CENTRE PÉNITENCIER » pour savoir quand tourner : ils avaient quitté les dernières traces de civilisation – un entrepôt désaffecté, une grande ferme avec un tracteur ratissant paresseusement sa parcelle – et le bâtiment dominait sinistrement le reste de la colline en friche où il se tenait perché.

Le centre pénitencier en lui-même ressemblait à un monstre : un bâtiment de briques rouges aux formes carrées, des tours pointues perçant le ciel grisâtre, et un labyrinthe infernal de clôtures grillagées et de fils barbelés rouillés. Émilie était surexcitée à l’arrière de la voiture, tandis que Raphaël roulait au pas dans l’allée : « Putaiiin !! C’est trop génial !! »

Il traversa un poste de garde vide aux fenêtres brisées, la barrière levante gisant sur le bas-côté, pour arriver sur le parking de la prison. Complètement vide, seule une rangée de poubelles rouillait tranquillement, deux renversées au sol. L’endroit était clôturé avec d’immenses grillages coiffés de boucles de fil barbelé d’un bon mètre de haut, qui n’avait par contre pas bougés d’un pouce. La structure se dressait devant eux, séparée en différents bâtiments isolés par des murs ou des clôtures.

Il se gara au plus près de l’entrée : malgré toutes les fenêtres armées de barreaux en acier, la porte principale était ouverte. Pour tout dire, il n’y avait même plus de porte. Émilie n’attendit pas qu’il coupe le contact pour sortir, visiblement impatiente de pouvoir explorer les lieux. Ses deux amis l’imitèrent tandis que Raphaël observait en silence la face impassible du bâtiment principal : avec toutes ces fenêtres à barreau qui quadrillaient de manière régulière ce mur de briques rouges, il se demandait s’il n’allait pas distinguer un subtil mouvement du coin de l’œil, un fantôme qui passerait d’un couloir à un autre.

« Commence pas à flipper, se dit-il. »

Il sortit lui aussi de la voiture. Thomas était en train de fouiller dans son sac à dos sous le regard attentif de ses deux compères.

« Je l’ai, dit-il enfin. »

Il sortit ce qui avait l’air d’être un vieux livre, ou un carnet. Sa couverture était de cuir, et des pages jaunes à moitié détachées ou pliées en sortaient.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Raphaël.

— Ça, répondit Thomas, c’est notre guide, mon pote. C’est pas cette foutue prison qu’on va visiter, mais c’est carrément cette putain d’émeute qu’on va revivre !

— Tu vois, poursuivit Émilie en voyant Raphaël froncer les sourcils, tout le monde n’est pas mort pendant cette émeute : un mec a survécu, un prisonnier. Eustass qu’il s’appelait. Ce mec a été le plus trouillard d’entre tous, il a réussi à se trouver une planque, et les flics l’ont retrouvé pour le foutre dans une nouvelle prison ! Quel con… Mais Eustass, et ça c’était plus une légende qu’autre chose, ben il aurait écrit un journal sur ce qui s’était passé, puis envoyé à sa mère. Juste après, on disait qu’il s’était pendu dans sa

nouvelle cellule.

— Tu parles trop, coupa Thomas.

Émilie se tut et baissa les yeux au sol. Il s’approcha de Raphaël, le livre dans la main :

— C’est à peu près l’histoire. Personne savait ce qui s’était passé ce jour-là, il y avait toujours les rumeurs qui circulaient, mais c’était impossible de savoir. Du moins, jusqu’à ce qu’on tombe sur le vé-ri-table journal de ce bon vieux Eustass !

Il l’ouvrit à la première page, et pointa l’entrée sans porte devant eux :

— Je propose qu’on se lise son texte à voix haute et qu’on explore son tracé en même temps ! Ça va être super ! Mais qui va le lire ?

Pas toi Nono, parce que tu sais pas lire…

— Va te faire foutre.

— … pas toi Mimile, parce que tu parles trop, et que t’as une voix de crécelle - elle se renfrogna en croisant les bras - et moi je suis trop stone, je vois les lettres danser sur ce foutu papier. Ce qui reste toi, chef. Tu vas faire notre guide, OK ?

Il lui tendit ensuite l’ouvrage. Raphaël resta immobile, ne sachant pas trop ce qu’on attendait de lui. Thomas lui secoua le carnet sous le nez, montrant des signes d’impatience. Il le prit entre les mains, et plusieurs feuilles tombèrent à ses pieds. Il se baissa pour les ramasser en vitesse tandis qu’Émilie ricanait bruyamment.

— Putain, peut-être que c’est toi qui as besoin d’un petit remontant, commenta Thomas.

Il fit mine de rire avec eux et ouvrit la couverture en cuir craquelée du journal : l’écriture condensée et en patte de mouche à moitié délavée était assez difficile à déchiffrer sur les pages jaunies, mais le titre écrit avec soin en majuscules lisait : « MON HISTOIRE ».

— Vous voulez que je vous lise le livre à voix haute, c’est ça ? demanda Raphaël.

— Bah oui, fit Émilie, allez, on y va quoi !

Il lança un regard circulaire à son audience, qui l’attendaient tous avec impatience. Visiblement, c’était bien ce qui allait se passer, alors d’abord avec une voix tremblante et enrouée, puis bientôt avec fascination, il se mit à raconter le récit d’Eustass en commençant par la première phrase: « Je ne crois pas en dieu, mais après avoir survécu à cette nuit-là, je crois maintenant au diable. »

Interlude : Il y a un monstre sous le lit.

Richard respirait placidement dans le placard où il était caché. Il était assis là depuis plus d’une heure, immobile et silencieux dans l’obscurité de son antre. La maison était vide et muette, ce qui l’avait permis de vagabonder dans ses pensées sans interruption : et ce soir, les idées se bouscuaient dans sa tête comme des corbeaux enragés.

Il fût aveuglé par un flash de lumière jaune à travers les persiennes de la porte du placard, puis la lueur crue laissa place au bruit d’un moteur de voiture longeant le bâtiment. Richard écouta attentivement le vieux diesel se garer dans l’allée, ronronner durant quelques secondes supplémentaires avant que le contact se coupe. Une portière qui s’ouvre. Des talons qui claquent. Le cœur de Richard accéléra dans sa poitrine lorsqu’il entendit la clé s’insérer dans la porte : il fût maintenant totalement tiré de son monde de songes et de rêves et l’excitation commença à le gagner.

Cette douce dose d’adrénaline qui calmait temporairement ses mauvaises pensées.

La porte s’ouvrit quelque part sur sa droite, et la femme alluma la lumière. De là où il était, il ne voyait que le carrelage blanc du couloir, zébré par les persiennes ; mais son oreille était aiguisée. Un long soupir se fit entendre — « oh, ne soupire pas encore ma chérie, pensa Richard, la nuit ne fait que commencer » - puis elle ôta ses talons. D’après ce que Richard avait pu voir dans son dressing une heure plus tôt, il devait s’agir de ses escarpins noirs haut-de-gamme, la seule paire qu’il manquait.

« Alors, on a une réunion importante aujourd’hui ? » avait-il pensé, tout seul dans la pénombre de la maison censée être vide.

La jeune avocate désactiva d’abord l’alarme que Richard avait déjà neutralisé quelques heures plus tôt — après tout, c’était lui qui l’avait installée… - puis elle traversa son salon d’un pas lourd pour se rendre dans la cuisine : il savait qu’après une longue journée comme celle-ci, elle irait se servir un verre de vin avant de se réchauffer un plat au micro-ondes. Il trouvait qu’une femme qui ne cuisinait pas manquait cruellement d’éducation, mais il savait qu’il ne tarderai pas à l’éduquer à sa façon.

Le faible son d’un bouchon qu’on tire, puis celui strident d’un micro-ondes qu’on programme.

Puis, pendant trois minutes et trente secondes, seul le bourdonnement d’un plat préparé qui cuit. Pendant ce temps, Richard s’amusait à imaginer ce que faisait sa dulcinée en attendant sa gamelle : lisait-elle le journal ? Fixait-elle le plafond en sirotant son verre de vin, se demandant pourquoi toutes ses journées étaient si ennuyeuses et vides de sens, se répétant chaque semaine ? Tandis qu’il rêvassait, ses doigts habiles exécutaient la même figure en boucle, un exercice qu’il faisait sans même regarder.

Une fois que le son de cloche électronique se fit entendre, il l’entendit se lever comme un bon toutou de Pavlov pour aller chercher sa pâtée. Elle lâcha un « merde » sonore, probablement brûlée par le plat, puis Richard n’entendit plus rien si ce n’était le son métallique régulier de couverts sur une assiette. L’avocate mangeait silencieusement son repas, persuadée d’être seule dans sa maison : pourquoi ne le serait-elle pas ? Elle y vivait seule une semaine sur deux depuis qu’elle avait divorcé de son mari, un joueur de poker alcoolique et un petit con mythomane. Sa fille n’était là que les semaines paires, et la moitié des vacances.

Richard observait l’aspirateur parmi le bric-à-brac d’appareils ménagers en face de lui : tantôt il en distinguait à peine la silhouette dans l’obscurité, tantôt il était zébré de lumière à travers les lattes régulières de la porte. Occasionnellement, une ombre passait dans le couloir. Toujours, ses doigts faisaient et défaisaient des nœuds complexes avec sa corde fine.

Il sentait son couteau peser dans la poche du côté de son pantalon.

Il resta encore vingt minutes immobile, absorbé dans les jeux de lumière et le sons divers et variés de la maison, lorsqu’il entendit l’eau d’une douche couler : la dernière étape avant que sa chérie aille se coucher.

Lentement, sans aucun bruit, il ouvrit la porte du placard de ses mains gantées. Ses bottes ne firent aucun bruit lorsqu’il traversa la maison, les doigts posés sur son couteau. Il s’approcha de la salle de bain : il sentait l’humidité et la chaleur de la pièce à travers la porte. Il lui semblait qu’il pouvait même sentir le parfum de son savon, le goût de l’eau qui ruisselait le long de son corps encore jeune et ferme.

*Elle chantait.*

Il continua son chemin et entra dans la chambre de la maîtresse de maison : la pièce était dans un bazar complet. Une pile de vêtements posée négligemment sur une chaise menaçait de s’effondrer à tout moment, le petit bureau posé dans l’alcôve était jonché de papiers et de classeurs, et sa penderie était entrouverte, laissant apercevoir des vestes traînant par terre. Outre le désordre catastrophique, la pièce comportait une tapisserie vert pomme, un pan du mur complet recouvert de photos : dessus, des photos de Kya avec ses amis, Kya avec son ex-mari, Kya avec sa fille, Kya avec son chien. Kya en vacances à Rome. Kya en vacances en Corée. « Kya, Kya, Kya… pensa-t-il. Tu crois que le monde t’appartient, que tu es le centre de ta vie. Mais ta vie, elle ne tient qu’à un cheveu. C’est moi qui décide si tu verras le soleil se lever sur ta pitoyable existence chaque matin. »

Sur sa table de chevet, trois livres sur le droit pénal étaient posés, non achevés et prenant la poussière depuis plusieurs mois. Son lit, lui, était assez imposant, avec son cadre en bois et sa tête sculptée. Sa couette était épaisse et comportait des motifs japonais couleurs rouge et blanc, assortie aux deux coussins à mémoire de forme. Richard posa un pied sur la moquette blanche épaisse et douce, avança sans un bruit, se coucha sur le sol et se traina sous le lit de Kya. Il allait passer la nuit à écouter le doux son de sa respiration, profiter de chaque petit ronflement, entendre les ressorts du matelas grincer à chaque mouvement : la perspective d’être aussi proche d’elle, de faire partie de sa vie sans qu’elle le soupçonne l’excitait intensément. Assez intensément pour faire taire les voix dans sa tête, mais pas pour longtemps : Richard savait que quand il allait aussi loin, le moment de passer à l’action suivait bientôt.

« Oh douce Kya, pensa-t-il, vas-tu te battre, vas-tu m’implorer ? Quel goût ont tes larmes ? »

Il pensa à sa douce peau, blanche et ferme. Il se l’imagina couverte de bleus. Puis maculée de sang.

« Quel bruit fera ta voix quand elle se cassera ? Tes beaux yeux, à quoi ressembleront ils quand ils seront vides, fixant le plafond ? »

La pièce s’illumina lorsque la porte s’ouvrit. Il vit les pieds nus de sa poupée s’approcher - elle avait du vernis rouge, d’une profondeur délicieuse - puis le lit s’affaisser légèrement lorsqu’elle se posa dedans. Elle saisit un de ses livres, soupira puis le reposa.

Elle éteignit la lumière, et le silence regagna la pièce, si ce n’est le son léger et monotone de sa respiration. Pour Richard, la nuit ne faisait que commencer.

## Chapitre V : La prison

« Toutes les nuits, je fais des cauchemars. Je rêve de meurtres, de violence, de torture. Je rêve de portes fermées, de grilles, et pire encore : je rêve que je n’arrive pas à fermer ma porte. À chaque fois, la mort entre, et malheureusement, à chaque fois, je me réveille. Je me réveille en hurlant, dans ma nouvelle cellule, réveillant la moitié du bloc. J’ai le droit à un « ta gueule », ou « que quelqu’un le bute », mais rien de plus. Dans l’ancienne prison, celle de Duli, on m’aurait planté pour ça, et bien pire encore. Mais ici, tout le monde a peur de moi. Les nouvelles vont vite, mais ils ne savent pas un centième de ce qui s’est passé cette nuit-là ; et ils sont déjà terrifiés.

Je n’ai personne à qui parler (ou plutôt, personne ne veut m’entendre), mais je suis fatigué de garder tout ça pour moi. J’ai besoin de raconter mon histoire, alors je vais prendre mon stylo et tout écrire. Je ne sais pas qui va lire ces lignes (peut-être même que personne ne lira jamais ça) mais j’espère que vous êtes loin, très loin de Duli, et que jamais vous n’y (re)mettrez les pieds. »

Raphaël s’arrêta, interrogeant les adolescents du regard après cette sinistre mise en garde. Il n’eut droit qu’à un haussement d’épaules de Thomas :

« Il a raison ce con, cette ville fout les morts... »

Cette introduction ne semblant pas les intéresser plus que ça, il poursuivit :

« Il a suffi d’une seule connerie pour foutre toute ma vie en l’air. Mon casier vous dira que j’ai commis un « homicide », il vous donnera tous les détails de cette journée-là, et bien mieux que moi. Pour cause, le matin, j’étais en train de me concocter un mélange d’opiacés et tranquilisants pour chevaux avec mes « amis », et je me suis réveillé dans une chambre d’hôpital le lendemain. Quelques heures plus tard, sans comprendre ce qui m’arrivait, j’atterrissais en enfer. On m’a dit que j’ai poignardé le type quarante-huit fois. Que j’aurai pris la fuite, qu’il y aurait eu un témoin, ou quelque chose comme ça. Je planais à des milles au tribunal, je ne me souviens de presque rien.

Peut-être que j’ai vraiment tué cet homme (je crois que c’était un sans-abri). Peut-être que je me défendais, peut-être même que j’étais innocent, juste au mauvais endroit au mauvais moment. J’ai eu le temps d’y penser pendant toutes ces années en prison, mais ça ne fait aucune différence : la pire erreur de toute ma vie, ça, je suis sûr que j’en suis responsable. Je n’aurai jamais dû toucher à la drogue.

Ça a commencé après mon accident. J’étais tout jeune, encore quinze ans et sans permis, mais ça ne m’empêchait pas de faire le con en moto. Apparemment, une voiture m’a percuté, et c’était la première fois mais pas la dernière que je me réveillais à l’hôpital. J’avais eu les vertèbres brisées, et les toubibs m’avaient filé un nouvel opiacé pour la douleur, dix fois plus puissant que la morphine. Sauf que ce qu’ils ne savaient pas (ou justement, c’était peut-être fait exprès...) c’est que c’était dix fois plus addictif. En sortant de là, j’avais la fièvre et tout le corps qui me piquait. Au début, les douleurs étaient insoutenables, mais ce que je ne savais pas, c’est que c’était le manque, et pas l’accident. Alors on m’a redonné des opiacés. Quand mon ordonnance s’est terminée, j’ai vécu le pire moment de ma vie (du moins à l’époque...). La douleur que je croyais insoutenable s’était multipliée par dix. Alors je suis sorti dans la rue, et j’ai commencé à trainer.

Au début, on ne trouvait rien de plus fort que l’héroïne, alors je me suis mis à me piquer : je ne ressentais rien, mais la douleur était un peu moins pire. Et puis, très vite, les dealers se sont adaptés, et on pouvait trouver les nouveaux opiacés des laboratoires pharmaceutiques dans la rue, cent fois moins cher et cent fois plus dangereux que l’héroïne. J’étais déjà piégé sans espoir de pouvoir m’en sortir, je vivais dans la rue, je faisais des petits boulots ou volait pour me payer ma came : c’était tout bonnement impensable de me retrouver en manque, comme si j’avais fait la fête des années sans jamais m’arrêter de boire pour repousser la gueule de bois, sachant que plus j’attendais, pire elle serait.

Et pourtant, je n’avais pas touché le fond. Après quelques années à faire des aller-retours à l’hôpital, à me réveiller sur un matelas dans un immeuble désaffecté avec des chaussures qui n’étaient pas les miennes ou sans le pull que j’avais la veille, les chimistes de la rue avaient poussé le bouchon encore plus loin : ils s’étaient mis à mélanger tranquilisants et opiacés. Et là, les gens commençaient à tomber comme des mouches.

Deux pièces, c’est tout ce qui me fallait pour prendre ma dose. Et mon dieu, qu’est-ce que c’était puissant : par trois fois je me suis réveillé à côté de cadavres. Et le pire, c’est que c’était un cercle vicieux sans issue : lorsque le manque arrivait, même en prenant de l’héroïne ou des opiacés, rien n’y faisait pour éviter la crise et les convulsions. C’était de la drogue de petit joueurs à côté. Des fois, même les crises de manque étaient mortelles. Alors il fallait en reprendre pour ne pas mourir. Mais c’était TELLEMENT puissant, qu’on ne savait jamais si on allait aussi tomber raide d’une overdose en reprenant un cocktail.

Durant cette période-là, ma mémoire était de gruyère. J’ai perdu deux ans de ma vie, effacée ou embrumée dans mon cerveau malade. Du moins, jusqu’à ce qu’un jour je tue un homme. Et là, j’ai quitté un enfer pour en trouver un autre. On m’a sorti de l’hôpital en menottes, et après un long trajet en voiture de police, je me souviens de mon arrivée comme si c’était hier, avec une clarté impeccable : les hauts grillages avec des fils barbelés, l’immense bâtiment en briques rouges avec ses fenêtres sinistres, la lourde et imposante porte noire. Lorsque je suis entré, et qu’elle s’est refermée derrière moi, un sentiment m’avait frappé comme un coup de marteau : je ne sortirai jamais de cette endroit vivant. Même si je n’écopais pas de la perpétuité, je mourrai avant de purger ma peine.

Et mon dieu, comme j’aurai aimé que ce soit vrai... »

« Eh bah putain, il plaisantait pas l’ancien ! fit Thomas. Sacré cocktail explosif ! Et dire que je flippais de prendre de la cocaïne… Mais j’ai entendu parler de toutes ces drogues, ça fait pas rire. » Raphaël ne rajouta rien, même s’il le savait très bien. Ses mains tremblaient, et sa bouche s’était faite sèche en entendant ce discours et ces expériences qu’il connaissait bien.

« Allez, reprit le jeune, c’est le moment d’aller faire un tour là-dedans. »

Ils s’engagèrent tous les trois en direction de l’entrée maintenant sans porte, suivis par Raphaël. Arrivé au pied du bâtiment, il jeta un œil en hauteur et fut saisit par la hauteur de la structure : « Encore un pas en avant, et elle ne fera qu’une bouchée de moi », se dit-il. Au-delà du pas de la porte, la lumière de l’après-midi filtrait à travers les barreaux et éclairait la pièce par rayures. Les murs sales étaient couverts de graffitis, sur le rang de chaises adossées au béton souillé, seules deux étaient encore intactes.

« Alors, le conteur ! entendit-il crier à l’intérieur, par où on va ? C’est quoi ce guide qu’on m’a refilé ? »

Il soupira et marcha sur la lourde porte noire gisant au sol. En entrant, il crût être frappé par la même pensée qui avait traversé Eustass, l’assommant presque : « PERSONNE NE SORTIRA D’ICI VIVANT ». Mais c’était son imagination. C’était juste ça, pas vrai ? Il vit les trois adolescents sur sa gauche, adossés au comptoir de verre renforcé. Personne n’était là pour les accueillir par contre ; seulement quelques stylos se cachaient sous une couche de poussière. Quelqu’un avait essayé tant bien que mal de briser la vitre - était-ce pendant ou après les émeutes ? - mais n’avait réussi qu’à la fêler. La porte qui donnait de l’autre côté du comptoir était fermée, sa petite vitre couverte de crasse noire. Le couloir donnait sur plusieurs portes avec différents écriteaux – « TOILETTES », « BLOC 1 », ou encore « NE PAS LAISSER OUVERT » - ainsi qu’une grille en acier renforcée mais grande ouverte donnant sur un autre couloir qui semblait sans fin.

« Alors, ça vient ? Ou t’as les chocottes ? »

Thomas fit rire ses deux acolytes.

Raphaël s’exécuta malgré lui, se demandant pourquoi il n’était toujours pas parti – « parce que Jordane me tuerait, » pensa-t-il - et il s’approcha d’eux. Soudain, il entendit un craquement sec sous ses pieds et sauta sur place : en baissant la tête, il vit qu’il avait marché sur les débris d’une bouteille de bière. L’assemblée éclata de rire, le son résonnant dans l’édifice, et il cacha sa frustration du mieux qu’il put.

— T’inquiète, on rigole juste, fit Michelin qui sortit autre chose qu’une simple insulte pour la première fois de la journée.

— Mais oui, reprit Thomas, on est là pour se faire un petit coup de flippe quand-même.

Puis, il invita Raphaël d’un geste cérémonieux de poursuivre la lecture. Celui-ci s’exécuta, mais pas tout à fait à contrecœur : il commençait malgré tout à se sentir intéressé par cette histoire.

« De là où j’écris ces lignes, sur mon tout petit bureau, je peux voir le ciel (à travers des barreaux, mais c’est mieux que rien) et les matons passent de temps à autre tranquillement ou en sifflotant. Quelque part, je suis aujourd’hui dans la plus belle chambre que j’ai connue depuis que je suis parti de chez mes parents. C’est beaucoup mieux que la rue, mais surtout tellement mieux qu’à Duli.

Quand je suis arrivé, j’ai vite compris que cet endroit allait être un enfer. À l’époque, j’étais surtout en train de souffrir du sevrage. J’étais occupé à vomir, trembler, m’évanouir (et lorsqu’ils m’ont interrogé après l’émeute, ils ont mis tout ce que j’ai raconté sur le dos de mon addiction, disant que j’avais halluciné, mais à ce moment-là, j’étais clean depuis plus d’un an…). Mais je me souviens encore comment ils m’ont fait rejoindre une ligne d’autres types, tous avec un sale regard, des tatouages ou cicatrices. Ils nous ont déshabillés et douchés au jet d’eau glacée. Je crois que sur le coup, je n’avais rien senti tellement le manque était puissant. Ils nous ont fait rejoindre le bloc 3 (j’ai appris plus tard qu’on appelait ça *Le Trou*) : bien sûr, pour accéder au bloc 3 au fond du complexe, il fallait passer devant les blocs A et B.

À poil.

Il fallait sortir à l’extérieur et passer dans un couloir formé par deux hauts grillages pendant que les prisonniers de la cour du bloc A à gauche et B à droite se moquaient, nous intimidaient. Certain choisissaient déjà leur futures proies, annoncées à voix haute. Moi, je regardais le ciel, probablement avec de la bave qui me coulait de la bouche, les doigts agrippés à mon uniforme plié de prisonnier comme si ma vie en dépendait et les orteils pliés à m’en faire mal, les ongles grattant la terre froide. Une fois arrivé Au Trou, je… »

— Attends attends attends ! s’exclama Émilie, on est en retard là ! Il faut qu’on trouve son fameux couloir et qu’on arrive devant le bloc 3 !

— T’as raison Mimile, fit Thomas, tu peux même te foutre à poil si tu veux pour être historiquement authentique.

Elle se mit à rougir et voulu le frapper à l’épaule, mais il esquaiva et son poing alla taper contre son sac à dos, produisant un son métallique.

— Arrête ! cria-t-il, quelque peu paniqué. Ça vaut plus cher que toi, tout ce qu’il y a dans mon sac !

— Pff, siffla-t-elle, qu’est-ce que t’as de si précieux là-dedans de toute façon ? Tes bijoux de famille ? Je croyais qu’ils étaient dans le sac à main de ta mère…

Il lui claqua l’arrière de la tête en faisant mine de rire, mais son sourire retomba un instant lorsqu’il croisa brièvement les yeux de Michelin.

— Arrête tes conneries, fit-il, et en avant. Allons visiter le trou.

Il s’engagea en premier en direction de la grille ouverte, et il fut rejoint par les trois autres. Raphaël consulta son téléphone : pas de nouvelles de Jordane. Il pensa à lui demander où elle en était, mais se ravisa, ne voulant pas être laissé en arrière.

Ils entrèrent dans le long couloir parsemé de portes d’un côté comme de l’autre : aucune n’avait été laissé intacte. Certaines gisaient par terre dans l’ouverture, laissant distinguer un vestiaire aux bancs renversés et casiers éventrés, d’autres étaient restées debout mais enfoncées comme si un rhinocéros s’était jeté dessus. Une autre était même coupée en deux, se dressant à moitié comme une porte de saloon de vieux western. Cette partie semblait être réservée au personnel : sur leur gauche, ils avaient vu une marque noire se répandre au plafond en sortant de l’embrasure de la porte, comme si un ectoplasme s’échappait de la pièce en

rampant au plafond. Ils étaient tombés sur une salle à l’intérieur complètement carbonisé, si ce n’était les structures métalliques des rangées de casier qui sortaient des cendres comme des bambous d’acier. Sur la porte grise et gondolée par l’ancien incendie était encore inscrit « DOSSIERS DES DÉTENUS », et Raphaël semblait avoir compris qui y avait mis le feu, et pourquoi. Peut-être qu’ils pensaient que s’ils détruisaient leurs dossiers, personne ne pourrait prouver qu’ils devaient purger une sentence ? « Les temps étaient différents avant l’informatique, » se dit-il.

Il vit Thomas sortir son téléphone devant lui et le déverrouiller pour prendre une photo - 6969 était son code PIN, oui c’était mal de regarder, mais c’était juste de la déformation professionnelle…

Il se prit lui-même en photo avec la pièce incinérée derrière lui, et fut rejoint par Arnaud et Émilie, gloussant et éclatant de rire, comme les jeunes qu’ils étaient.

« Ouais ouais quoi de neuf les losers ! chanta-t-il avec entrain, se battant avec les deux autres pour avoir une place sur l’écran du téléphone. Pendant que vous zonez comme des zonards, nous on s’amuse au Pénitencier de Duli, rien que ça ! À nous les fan-tômes ! »

Raphaël prit les devants et se dirigea vers le bout du couloir, où une lourde grille avec trois barreau sciées laissait filtrer la lumière de la cour principale. Arrivé dehors, le vent doux lui caressa les mains et le soleil lui réchauffa les joues. Le ciel bleu était dégagé ; seuls quelques nuages d’un blanc immaculé semblaient se prélasser calmement au gré des courants d’air. Devant lui, l’immensité des cours des blocs A et B, déserts et désolés. Un des deux grands grillages était couché au sol à divers endroits, les tiges en acier pliées comme des roseaux, leur donnant un accès direct au bloc A. Le bâtiment était un simple rectangle de béton armé aux multiples fenêtres barrées et espacées régulièrement. Les cours n’étaient que des terrains vagues où quelques timides touffes d’herbes poussaient par-ci par-là. À sa droite, derrière les fils de fer et barbelés, son bloc jumeau, le B, se dressait tout aussi interdit. Et puis, en face de lui, le fameux trou. C’était un grand bloc, plus ancien, lui aussi de brique rouge. Il n’y avait pas de fenêtre, et en son coin, une immense tour de garde pointait son chapeau en bois pointu.

— Tu pouvais en entasser, du bestiau là-dedans, fit Thomas derrière lui.

Raphaël acquiesça :

— Tu sais combien de prisonniers il y avait à l’époque ?

— J’en sais fichtre rien, répondit-il en haussant les épaules, en tout cas, les gens disent qu’ils étaient carrément en surpopulation, les uns sur les autres.

Il prit ensuite les devants, puis ils traversèrent tous les quatre le chemin qui amenait les nouveaux au Trou, visualisant l’horreur et la violence qui les attendaient de chaque côté des grillages. Les doubles portes du bloc étaient ouvertes, tout comme les lourdes grilles qui isolaient autre fois les différentes parties du bâtiment. En entrant, ils virent sur leur gauche un poste de contrôle dont les vitres de sécurité avaient toutes explosé. Il y avait un panel rempli de boutons, la structure trop vieille pour avoir connu les écrans et les caméras. Le siège du poste, ou plutôt une vulgaire chaise en plastique, gisait en trois parties au sol.

« C’est donc là qu’il a atterri, le bougre, lança Thomas. C’était quoi sa cellule ? »

Il fit un signe de tête à Raphaël, qui comprit qu’il devait reprendre son histoire. Il s’éclaircit la gorge, et lu à voix haute :

« Une fois arrivé au Trou, je n’avais rien d’autre à faire que de combattre mon addiction. Cet endroit était censé être une zone tampon ou on attendait son jugement, l’affaire de quelques jours. Mais pour moi, ça a duré un mois. Peut-être qu’ils étaient débordés là-bas avec cette vague de drogue qui commençait à attaquer la région, ou peut-être qu’ils attendaient que je sois clean pour me juger. En tout cas, les débuts ont été un vrai cauchemar. On m’a donné la cellule tout au fond du bâtiment, celle qui avait le luxe d’avoir une fenêtre, mais surtout celle qui n’était pas isolée du froid. Et la première semaine, toutes les nuits je me réveillais en sueur mais tremblant d’un froid glacial, gelé jusqu’aux os. Je dormais sur un matelas aussi fin qu’une feuille d’un livre, aussi sale qu’une feuille de papier toilettes. En parlant de ça, les chiottes, c’était juste un trou dans le sol, dans un coin de la cellule (deux mètres par trois mètres, je manquais de mettre le pied dedans par mégarde pendant la nuit). Il n>y avait rien pour s’essuyer, et la chasse d’eau faisait partie d’un système de distribution d’eau unique : une fois par jour, on avait droit à l’ouverture des vannes pendant une petite minute. La chasse se vidait d’un côté, et de l’autre le robinet se mettait à couler. Il fallait être alerte et en profiter pour boire, se laver et se brosser les dents (il m’a fallu deux semaines pour avoir un seau que je pouvais remplir d’eau). En plus de ça, les arrivées de flotte n’étaient pas régulières : des fois ça tombait le matin, des fois l’après-midi. À ce moment-là, j’étais tout le temps desséché, et une fois l’arrivée d’eau s’est produite pendant que je dormais : j’ai passé une journée supplémentaire sans boire, j’avais l’impression que ma langue était du papier de verre.

J’ai perdu pas mal de poids aussi, car on ne recevait qu’un bouillon de légumes et une tranche de pain rassie par jour et du riz tous les trois jours. J’étais entre quatre murs, avec une porte d’acier avec une visière qui s’ouvrait une fois par jour pour y laisser apparaitre un plateau repas. J’étais isolé, malade, luttant contre les symptômes, le froid, la faim, la déshydratation.

Un mois est passé comme un an. J’avais l’impression de vivre un rêve éveillé, ou d’être un zombie. Des fois je me parlais tout seul dans le noir, je fermais les yeux une seconde pour les rouvrir en plein jour, le corps en sueur avec des crampes partout, de les refermer une seconde pour les rouvrir et tomber en pleine nuit, le corps tremblant de froid. Au bout du compte, on est venu me chercher. Pendant le procès, j’étais dans le coaltar. Mon commis d’office me parlait, et je hochais la tête. J’ai été jugé à vingt-cinq ans de prison, je n’ai pas bronché. Je suis retourné à Duli dans un car des flics, avec d’autres détenus, et cette fois-ci, je ne suis pas entré par la grande porte, comme la dernière fois. Cette fois-ci, je suis entré par la porte de derrière, directement dans la jungle. »

Émilie plongea dans le couloir pour être la première arrivée dans la cellule du fond. Ils passèrent devant plusieurs portes, toutes lourdement fermées. Ce bloc semblait pouvoir accueillir une bonne quarantaine de personnes au vu des différentes ailes qui se perdaient perpendiculaire à celle-ci. Le sol était de béton brut, les murs d’un rouge oppressant et un système de vieux néons - la plupart cassés, rendant le sol croustillant sous leurs pieds - courrait le long du plafond. Ils arrivèrent au bout du couloir, la fameuse première cellule d’Eustass : Émilie se jeta sur la porte fermée pour l’ouvrir, mais rien ne bougea.

— Putain, fit-elle, c’est verrouillé !!

Elle utilisa tout son corps pour tenter de tirer sur la masse d’acier, mais la cellule resta aussi condamnée que ces dernières décennies.

— Fait chier, pesta-t-elle, c’est de la merde !

— Détends-toi, ordonna Thomas avec lassitude, c’est pas la mort…

Il s’approcha en la bousculant amicalement de l’épaule, lui arrachant un cri de frustration enjoué. Il tenta sa chance lui aussi, se-couant la porte, actionnant la poignée, mais tout était figé. Il voulut tirer la petite glissière pour au moins jeter un coup d’œil à la cellule, mais elle était bloquée elle aussi. Il soupira et s’affala contre la porte, produisant un son lourd et creux qui emplit le couloir. Amusé, il toqua contre la porte trois fois, le bruit résonnant indéfiniment dans le sanctuaire de brique. Une seconde plus tard, on lui rendit ses trois tapes depuis l’intérieur, beaucoup plus fort. Il cria en reculant d’un bond. Tout le monde sursauta, et Émilie hurla, cassant les oreilles de Raphaël.

— Putain mais t’es vraiment un trou du cul !! hurla-t-elle en tapant Thomas, figé sur place. Arrête de faire le con, tu m’as foutu la trouille de ma vie !!

Celui-ci ne réagit pas, les yeux rivés sur la porte.

— Y’a que lui pour être aussi con putain ! s’enragea-t-elle. T’es vraiment pas drôle !

Elle quitta les lieux comme un ouragan, et Raphaël vit Michelin ricaner en regardant Thomas, lui tapant l’épaule et en lui glissant un « bien joué ma couille ! » Puis, il scruta son visage : il n’y vit que de la confusion et de la peur.

Celui-ci lâcha un petit rire nerveux, et repartit sans mot dire.

Dehors, Émilie s’était calmée. Ils la rejoignirent, rassurés d’être en pleine lumière du jour et loin de ce bâtiment délabré. Thomas fouilla dans son sac pour en retirer une cigarette, et Raphaël le vit l’allumer d’une main tremblante, en tirer à peine deux bouffées avant de la jeter à terre avec agitation.

— Bon, c’est quoi la suite ? fit-il comme pour chasser des idées de sa tête.

— De ce que je sais, fit Émilie, il y a quatre blocs dans ce taudis, en plus du trou. Le bloc A et B pour les rigolos, le C pour les ba-lances, les pédés et les violeurs d’enfants, et le D pour les durs des durs, les télépathes …

— Les psychopathes, crétine… lâcha Michelin, visiblement en forme.

Pendant que les deux se disputaient, Raphaël aperçût Thomas glisser discrètement une pilule dans sa bouche.

— Qu’est-ce que c’est, lui demanda-t-il malgré lui.

— Pourquoi, rétorqua-t-il, t’es flic ?

— Non…

— Bah t’occupe, chef. Alors ? C’est quel bloc ou il est allé ce couillon de la lune ?

« On m’a balancé au bloc A, en *‘population générale’*. La *‘pop gen’*, ça veut dire que tout le monde est mélangé, et qu’il n’y a plus personne pour vous protéger. On m’a mis dans une cellule avec Clarence, un type maigrichon, et le maton m’a donné ma brosse à dent et ma tasse. Ensuite, il m’a dit ‘C’est trois cent balles pour un matelas’, et lorsque je ne comprenais pas, il est revenu avec une simple pailleasse en guise de lit : ça m’a tout de suite donné le ton.

La première journée, il ne s’est rien passé. Je me suis trouvé un coin tranquille ou m’asseoir dans la cour sans déranger personne, et personne n’est venu me déranger ; mais il y avait les regards. Des regards en coin, toute la journée. J’avais même cru avoir été pointé du doigt par un groupe, à un moment donné. Mais le soir est arrivé, et j’ai regagné ma cellule entier. J’ai cru, comme un idiot, que tout allait bien se passer. Sauf que Clarence est venu me voir, et m’a dit d’un ton calme en me regardant droit dans les yeux : « Mathia t’as choisi pour être sa salope. Tu sais ce que ça veut dire, pas vrai, ou t’es neuneu ? Ça veut dire que tu vas en baver tous les jours, tu vas être tout en bas de la chaîne alimentaire. Lui et ses potes vont s’occuper de toi, se défouler sur toi. Bonne chance, mec. »

J’ai pleuré toute la nuit.

En prison, tout marche à la réputation. Tout en haut de la chaîne alimentaire, il y a les matons. Parce que eux, ils font partie du système. Ils peuvent vous foutre une raclée à coup de bâtons, vous envoyer en chambre d’isolement (cette putain de chambre…) ou vous refuser les visites. Il fallait pas se les mettre à dos. Ensuite, il y avait les *‘damnés’*. Eux, ils avaient pris perpète : ça veut dire qu’ils n’avaient rien à perdre. La plupart était au bloc D, le bloc des fous furieux, des criminels les plus violents, mais il y en avait certains au bloc A. Et la plupart d’entre eux, dont Mathia, avaient déjà tué en prison. Ensuite, commençaient les victimes : il y avait les *‘poissons’*, comme moi, qui purgeaient une peine fixe et qui allaient sortir un jour. Généralement, moins ils restaient longtemps en taule, pire c’était. Vu qu’ils avaient la chance de pouvoir sortir un jour de prison, ils devaient le respect aux *‘damnés’*. C’était comme ça. Certains poissons s’étaient transformés en damnés, ça s’était vu. Par exemple, un type nommé Niño était tombé pour possession de drogue, cinq ans max. Il s’est tout de suite fait emmerder, ne s’est pas laissé faire et s’est défendu. Il a tué deux dam-nés avec une brosse à dent pointue (le truc c’est de viser l’estomac, même si ça perce pas bien loin, c’est les infections qui tuent la victime. Elle agonise des jours à l’hosto et clamse.) et on lui a filé la perpétuité. Il a fini au bloc D.

*‘Chienne de vie’*, comme disait mon père.

Enfin bref, ensuite il restait le bas du panier, ceux qui devaient toujours regarder derrière leur épaule : les *‘poupées’*. Ça c’était les violeurs d’enfants, des gens qui perdaient tous leurs droits dès qu’ils foulaient un pied en taule. Des victimes désignées. Ils étaient censés vivre au bloc C qui leur était réservé pour leur sécurité, mais des fois le transfert n’était pas instantané, il pouvait y avoir des *‘erreurs de dossier’*, et autres magouilles et coups du destin. Et puis pour finir, il y avait les balances. Ça, c’était le pire.

La prison marche avec la réputation et le respect : l’ordre était bien établi, mais d’une certaine manière, ça restait toujours les détenus contre les matons. Les joueurs contre le système. Ces connards d’enculés de matons venaient toujours nous faire chier, et il fallait toujours serrer les dents. Du coup, quand un mec *‘vendait son âme’* et jouait les balances pour les faveurs du personnel, c’était la pire trahison possible. Une balance était envoyée au bloc C, ou elle ne craignait pas trop les tafioles, mais un détenu pou-vait si facilement glisser un billet pour qu’il y ait une *‘erreur de dossier’* ou un *‘transfert temporaire’*, vous renvoyant au milieu de la jungle en A, B ou même des fois D !!! avec un panneau *‘venez vous défouler sur moi !’* qu’il fallait vraiment être demeuré pour

jouer à ce jeu. Une balance en pop gen tenait même pas la journée. Ou alors, on décidait vraiment de vous punir et on vous faisait passer entre les détenus pendant des semaines, les matons le dos tourné et les poches pleines.

N’empêche, le lendemain matin, n’ayant pas fermé l’œil une seconde de la nuit, je suis resté assis dans le lit. Toutes les portes se sont déverrouillées, Clarence a décampé comme une souris, sentant la tempête arriver. Moi, je suis resté immobile. J’avais gratté ma brosse à dent contre le sol pour la rendre à peu près dangereuse : j’allai sauter sur Mathia, et le planter jusqu’à ce que ses intes-tins soient de la bouillie. J’avais soi-disant poignardé le clodo quarante fois, ben là j’étais prêt à taper une centaine de fois. Jusqu’à ce que je sois sûr qu’il ne se relève pas. J’allai prendre perpète, mais j’en avais plus rien à foutre.

Puis, une ombre arriva au point de la porte, et Mathia débarqua avec ses trois potes. Il faisait un bon mètre quatre-vingt-cinq, peut-être cent dix kilos de muscles. Il était chauve, rasé de près, le sourire mesquin et l’œil lubrique. C’était le moins costaud des quatre. J’étais foutu, c’était fini.

« Tu sais comment ça marche ? fit-il d’une voix grave mais étrangement suave. Tu m’appartiens maintenant. Quand je te dis viens, tu viens. Quand je te dis suce, tu sucés. Quand j’ai besoin de me défouler, ou que je ne veux plus voir ta sale gueule pendant quelques jours, tu dis *‘Oui Monsieur Mathia’*, et quand tu reviens de l’infirmérie, tu dis *‘Merci Monsieur Mathia’*. »

Ses potes ne riaient pas, ce n’était visiblement ni une blague, ni une façon de parler. Je suis resté sans rien dire.

« Ça va être vingt-cinq longues, très longues années… Mais t’en fait pas, une fois le passage fait, on sent plus rien. Et une fois trop vieux, tu ne serviras plus que de punching-ball. »

Je me suis mis à trembler, et j’avais envie de mourir sur le champ. Une crise cardiaque, un AVC, s’importe quoi, pourvu que ma vie s’arrête maintenant. À peine arrivé dans cet endroit, j’avais déjà trouvé ma place : une victime. Je n’étais pas fort, ni courageux. Je n’avais rien pour survivre. ‘Tout ça à cause de cette fichue moto’, je m’étais dit.

« Ou alors… reprit Mathia, tu m’es utile. Un damné n’a pas espoir de regoûter à la liberté. Mais un damné a une famille, des amis dehors. Et il a besoin aussi d’un peu d’argent dedans, pour s’offrir quelques plaisirs. » Il fit semblant de fumer une cigarette.

« Dans l’immeuble en face de l’ancien cinéma du centre-ville de Reigner, on peut escalader le muret sur la face ouest. On arrive devant un jeu de garages. Le quatrième en partant de la droite n’est pas verrouillé. Si on l’ouvre et qu’on retire la sixième brique de la troisième rangée au fond, on trouvera un sachet avec pour cinq cent billets de drogue. »

J’avais parlé d’une traite, sans réfléchir : je me suis même entendu parler de loin, débiter comme si c’était mes derniers mots. Ma-thia resta un moment sans bouger, me toisant comme s’il avait la faculté de détecter les mensonges, toujours le sourire aux lèvres. « Attention *baby girl*, si tu fais perdre mon temps à moi et mes amis, ça va très mal se passer pour toi. Mais si tu dis vrai, tu viens de t’offrir une semaine. »

Puis, il partit tout simplement comme il était arrivé. Je sentis un poids lourd d’une tonne me tomber dessus, comme le contre coup d’avoir survécu à un évènement horrible, et ai fondu en larmes.

D’une certaine manière, j’avais été malin dans ma connerie monumentale : à l’époque, quand les nouvelles drogues venaient de sortir, les dealers savaient pas trop comment doser. Du coup, il arrivait que des gens meurent d’une overdose sur un certain lot de *‘production’*. Les nouvelles tournaient vite, et les camés, au lieu de fuir ce lot, se ruaient dessus car ça voulait dire qu’il était plus dosé que les autres. Les gens sont stupides. Mais moi j’en profitais : je faisais mon possible pour le racheter avant tout le monde le fasse, et le revendais plus cher. Ou alors, je le mettais de côté, comme celui du garage en face du cinéma. Moi aussi, j’étais stupide.

Quoiqu’il en soit, j’avais fait l’inventaire mental de ce que j’avais de côté, des bons plans que je pouvais partager, et j’avais calculé que je pouvais survivre environ trois mois. Trois mois sur vingt-cinq ans. Il fallait que je trouve une solution durant ce temps de répit, mais même sous la protection de Mathia, je devais être sur mes gardes : les deux premiers mois, j’appris le fonctionnement et les rouages du centre pénitencier de Duli. Tant que je restais à ma place, personne ne venait m’agresser ; mais les tensions mon-taient petit à petit, car tous les jours on emmenait de la chair fraîche à l’abattoir, et on commençait à suffoquer avec tout ce monde. La plupart des nouveaux revenaient plus amochés qu’ils n’étaient arrivés, mais je regardais ailleurs. Les conditions étaient de pire en pire : la bouffe était dégueulasse, on nous servait de la viande avariée, et certains sont tombés gravement malades. L’hygiène dans les cellules était lamentable, avec de temps à autre l’eau des égouts qui remontait dans les toilettes et la merde qui inondait la cellule pendant plusieurs jours. Je m’étais payé un matelas à peu près correct auprès du connard de maton, mais certains n’avaient pas les moyens, et un jour un mec est même mort dévoré par des punaises de lit !!! Sérieusement !!!

En parlant des matons, la ville avait moins d’argent depuis que la mine du coin avait fermé. Leur paie avait baissé, du coup la plu-part des gardiens à peu près sympas ou qualifiés étaient partis ailleurs, et on les avait remplacés par de gros enfoirés, qui n’avaient aucune formation et étaient probablement trop louches pour faire autre chose. Alors maintenant, en plus de se faire racketter par les damnés, on se faisait raquetter par les matons. Ces fils de pute avaient le bras long : y’en a un qui m’a retiré mon matelas une semaine parce que je ne l’avais pas appelé *‘Monsieur’*, d’autres s’étaient fait passer à tabac à cause d’un simple soupir pendant que l’officier faisait une inspection de cellule et avait tout ravagé. Ils utilisaient aussi la cellule d’isolement. Et ça, ça faisait pas rire : ils vous laissaient dans une pièce complètement noire tout juste assez grande pour s’asseoir, mais pas se coucher pendant des jours. Pas de sortie, rien. Une trappe s’ouvrait une fois par jour pour un bouillon, on rendait le sceau en échange (des fois, il revenait aussi sale qu’il était parti). Bizarrement, c’était ce qu’on craignait le plus : je n’y suis jamais allé, mais lorsqu’on envoyait un mec là-bas, il revenait changé. Et on racontait des tas de trucs sur cet endroit : ceux qui y allaient racontaient avoir entendu et vu des choses. On parlait de grand yeux qui vous fixaient du coin de la cellule, dans le noir, jusqu’à vous rendre fou. À l’époque, je mettais ça sur le stress psychologique ou je sais pas quoi, mais maintenant…

En tout cas, tout le monde trouvait cette punition inhumaine, et ça foutait en rogne.

La situation commençait à devenir alarmante : plus les conditions étaient difficiles, plus les regards noirs envers les matons ou les bagarres entre prisonniers se déclenchaient, plus on nous rendait la vie infernale. C’était vite devenu une vrai cocotte-minute prête à exploser : je ne me souciais même plus de mes vingt-cinq ans, ou du mois qui me restait avant de me retrouver devant Mathia sans rien à lui offrir que mon cul, mais de savoir si j’allai passer la journée, si j’allai finir dans cette putain de cellule d’isolement pour avoir fait un pet de travers (un mec y était resté plus d’une semaine !! Il avait sauté sur un maton parce qu’il avait attrapé les fesses de sa copine lorsqu’elle est venue lui rendre visite. Ils l’ont aussi tabassé bien comme il faut, et depuis il est resté assis toute



la journée sans bouger, en regardant le plafond).

Le seul truc qu’on avait pour tenir, c’était l’alcool. Un mec, Mitch, savait concocter des supers breuvages à partir de fruits pourris. Il faisait fermenter ça dans un sachet plastique pendu au rebord extérieur de sa fenêtre. Son truc tournait partout en prison, même au bloc D. On se faisait exploser le crâne avec son truc, il était très populaire. Ces putain d’enfoirés de matons étaient fous, ils inspectaient toutes les cellules pour essayer de dénicher la gnôle, déchirant les matelas à coup de couteau, arrachant les pages des livres et fracassant les tasses. On en avait assez d’eux, mais personne avait cafté : ils étaient maintenant devenus encore plus détestés que les gens du bloc C.

Les jours passaient, l’ambiance devenait palpable : on envoyait les prisonniers à tour de bras soit à l’infirmierie, soit à l’isolement. Un mec est revenu de l’infirmierie paralysé à vie, et on entendait de plus en plus d’histoire sur la cellule d’isolement. Certains re-venaient et se mettait à prier la vierge Marie toutes les nuits. D’autres faisaient des paralysies du sommeil depuis y être passés, voyant des silhouettes se glisser entre les barreaux de leur cage, des monstres sortir du lit, et plus encore. On disait que cette cellule était hantée, que le diable vivait dedans. C’était devenu la punition ultime. Et comme les prisonniers ne pouvaient pas se venger sur le personnel, ils se déchiraient entre eux. On a eu plusieurs meurtres, des ‘poissons’ qui se faisaient atrocement torturer, des abus sexuels en hausse... J’avais l’impression que gratter une simple allumette au bloc A aurait fait sauter toute la prison.

J’étais tellement préoccupé par ça, que c’est lorsqu’un soir, en me dirigeant vers ma cellule, que Mathia et sa bande m’ont pris à part en me disant que je n’avais rien fourni depuis deux semaines, que je me suis rendu compte que j’avais donné tout ce que j’avais à l’extérieur.

« Alors ? » avait répété Mathia, entouré de deux colosses croisant les bras. Le dernier montait la garde.

Je n’avais rien répondu : je n’avais rien à répondre.

« Tu sais ce qui va t’arriver, pas vrai ? Un jeune pas encore amoché comme toi, ça ne se trouve plus ici... »

Vingt-quatre ans et neuf mois.

Il n’y avait personne autour, bizarrement. Tout le monde avait emprunté le couloir annexe pour rentrer.

Il hocha la tête en direction de son compagnon qui commença à retirer son pantalon. Mon cœur se mit à battre à tout rompre, j’avais même l’impression qu’il allait sortir de ma poitrine. Et putain, j’aurai aimé qu’il le fasse, même après coup. Ils se sont ap-prochés de moi, me coinçant contre un mur : il n’y avait plus de sourire mesquin, d’œil lubrique ; simplement des lèvres serrées et des yeux vides, comme s’il n’y avait là-haut plus que l’instinct du prédateur, emplissant leur crâne. Puis, un sifflement, au coin de l’entrée : les trois brutes se sont ravisées instantanément, avant que je comprenne que c’était le signal du quatrième qui faisait le guet. Quelques secondes plus tard, le même salaud de maton qui m’avait extorqué de l’argent pour le matelas fit son apparition. Reiner, c’était. Mais purée, en cet instant je lui aurai baisé les pieds.

« Qu’est-ce que fous foutez ici, les filles ! beugla-t-il, matraque à la main. »

Personne ne répondit ; tout le monde regarda le sol. Ces trois raclures se sont barrés les pattes entre les jambes sans demander leur reste, mais ce n’était pas pour autant que j’étais complètement rassuré.

« C’est ça, fichez le camp avant de finir en isolement, bande d’abrutis ! reprit-il. Moi j’vous y emmènerait tout ça direct à l’infirm-erie ! Alors filez droit ! »

Ils sortirent sans protestation, ni même un soupir : il faut dire qu’à ce moment, même les plus coriaces pouvaient blêmir si on ne faisait qu’évoquer l’isolement. Tout le monde s’était mis d’accord pour dire qu’elle était hantée par Satan en personne, et qu’on y laissait son âme. Mais moi, je ne bougeais pas : il les avait simplement remplacés pour me mettre dos au mur.

« Alors fiston, le bruit court que Mathia t’as mis la main dessus... »

Je hochais la tête, regardant toujours le sol.

« Pas de chance, pas de chance... (un putain de ton faussement désolé) Ça fait un moment que je côtoie cette énergomène, et il en a brisé, des mecs. Et plus costauds que toi... On en a fait des points de sutures à l’infirmierie, et les mecs peuvent plus s’asseoir pendant des semaines, si tu vois ce que je veux dire ! Et quand il a plus envie de toi, qu’il t’a fait tourner à tous ses petits potes, et qu’eux non plus ils n’ont plus envie de toi, alors là c’est aller-retour chez le toubib, et pas qu’au trou du cul, les sutures, je te le dis ! C’est pas beau à voir. »

Je le savais déjà, tout ça. Les réputations tournent vite ici. Mais je ne disais rien et attendais la suite :

« Vingt-cinq ans c’est ça ? C’est pas une vie ça ! » (Ce fils de pute était un vrai tortionnaire, je me suis demandé comment il ne s’était pas retrouvé au bloc D, de l’autre côté de la grille. Du moins, avant l’émeute...)

Une fois encore, j’ai hoché la tête.

« Tout ça, c’est à cause de l’alcool. C’est un vrai poison qui court dans cette foutue prison, et grille le cerveau des gens comme lui. Après, il va se défouler sur des types honnêtes comme toi ! »

C’était des conneries, mais il le savait. J’avais compris ce qu’il allait me demander par la suite, et pendant un instant, j’ai regretté qu’il soit venu me sauver.

« Si on s’en débarrassait, tout rentrerait dans l’ordre. Tout le monde se calmerait, et serai plus apaisé. Fini les psychoses à cause de l’alcool frelaté. Tout ce qu’il me faudrait, c’est un peu d’aide. Quelqu’un qui pourrait pointer du doigt le responsable. »

J’ai ouvert la bouche pour protester, mais je n’ai même pas eu le temps de sortir un son avant qu’il me coupe :

« Je sais, ducon !! Les balances, c’est pas bien vu ! Mais je te promets que tu seras récompensé ! Bloc C pendant vingt-cinq ans, rien que ça ! Tu seras peinarnd toute ta vie ! Tu seras le roi au milieu de toutes ces tantouses ! Personne pour t’emmerder ! Pas *‘d’erreurs de dossier’*, ou de *‘transferts provisoires’*, t’as ma parole. Tu seras mieux traité que dans un foutu hôtel, et en sécurité pour le reste de ton séjour ! Personne aura à savoir que c’est toi. »

Je savais que c’était faux : tout se sait en prison. Si je donnais un nom, j’étais un homme mort. Mais bon, était-ce si grave ? Quelques heures à souffrir, comparé à un quart de siècle à me faire élargir le fion ? Et puis, peut-être avait-il raison, peut-être que je finirai avec les autres balances et toucheurs d’enfants, comme au paradis pour criminels. Je crois que sur le coup, j’y croyais vraiment à ce qu’il disait. Je crois que j’aurai pu croire n’importe quoi pour pas finir en brochette humaine, mais c’est surtout ce qu’il m’a dit après qui m’a décidé :

« Tu sais, sinon, peut-être qu’une petite semaine bien isolé t’aideras à y réfléchir... »

Et là, c’est sorti. Les yeux rivés sur mes baskets, la voix pas plus haute qu’un gamin qui s’est fait prendre à voler les bonbons dans le pot : « ...Mitch... Sous la fenêtre... »

\*\*\*

Raphaël marqua une pause, la gorge sèche d’avoir autant parlé. Les trois adolescents avaient été captivés par le récit, même si Thomas semblait agité, bougeant les doigts et serrant la mâchoire : « À mon avis c’est pas du paracétamol que t’as avalé... » se dit-il.

— Quelle putain de balance ! s’exclama Émilie. Mais bon, à sa place, j’aurai pas fait la fière...

— Ouais, rétorqua Michelin, toi au moins tu te fais du fric en te faisant ramoner comme ça !

— Ta gueule, petite bite ! cria-t-elle. Tu sais même pas ce que c’est, le sexe !

Cette dispute sembla être la chose la plus drôle que Thomas n’ai jamais entendu, et il éclata de rire, jusqu’à avoir les larmes aux yeux. Les deux autres rirent un peu nerveusement avec lui : tout le monde avait remarqué ses pupilles maintenant dilatées.

— Bon alors, on y va dans cette prison ? On fait quoi depuis tout à l’heure au milieu de nulle part ? lança-t-il.

— C’est clair, renchérit Émilie, bloc A c’est juste à droite, le grillage est plié juste ici...

— Alors on y va, putain ouais ! s’excita Thomas.

Raphaël suivit le mouvement : il marcha sur la grille couchée par terre et évita les barbelés en hissant les jambes. Il longea la cour, un peu en retrait. L’entrée du long bâtiment était aussi ouverte, et il s’y glissa à son tour.

L’endroit était bien différent du trou : la structure était sur deux niveaux avec un grand hall, faisant penser à un grand centre commercial. La brique rouge avait laissé place à une immensité de béton gris. Le sol était inondé de grosses flaques d’eau croupie pleine de tas solides noirâtres et visqueux, peut-être un mélange de terre et d’autre chose. Chaque cellule avait une face de barreaux d’aciers et on pouvait y voir des sommiers renversés et des toilettes de porcelaine brisés. Par une seule cellule n’était intacte, comme si chacune avait abrité un sanglier ou un ours enragé qui avait tout retourné. Ils avancèrent, chacun de leur pas résonnant dans l’immensité de béton armé. Certains murs étaient zébrés de taches noires, s’étalant des fois sur le sol. Ils rencontrèrent un poste de contrôle au centre du bloc illuminé par un trou dans le plafond. L’ouverture laissait couler le rideau d’or comme un pro-jecteur naturel. Un arbre aux feuilles d’un vert intense avait poussé dans le poste, profitant des fenêtres brisées pour étaler ses grandes branches. Les éclats de verre encore au sol brillaient au soleil comme des pierres précieuses. Émilie s’extasia face à ce spectacle, tandis que Thomas enfournait un second cachet dans sa bouche.

« Nul, fit-il. Où sont les fantômes ? »

Puis il ramassa une barre de fer qui trainait, et partit de son côté en frappant bruyamment les barreaux d’acier.

« Quel abruti celui-là des fois... commenta Émilie. »

Raphaël fit un tour lui aussi : si ce n’était l’état des cellules complètement détruites, l’endroit semblait tout simplement abandon-né. Les traces noires aux murs pouvaient être de l’eau de pluie, les vitres avaient peut-être été brisées par des gamins de la ville. Que fallait-il qu’il trouve ? Une trace d’un monstre ? Un cadavre ? Il ne savait pas du tout quoi chercher. Il pourrait terminer le récit d’Eustass et se tirer d’ici, avec un peu de chance toute cette aventure s’en tiendrait à ça.

Il monta des escaliers et arriva à un niveau entre deux étages qui semblait être la cantine. Une centaine de plateaux étaient renversés au sol, des couverts éparpillés un peu partout. Quelques tables avaient été carrément arrachées de leur socle, et ça, ça ne pouvait pas être les éléments. Ni des gamins. Plutôt des adultes enragés.

« Ou un monstre, pensa-t-il. »

Un objet au sol attira son regard : il se pencha pour le ramasser et l’examina entre ses mains. Il s’agissait d’une lame grossièrement taillée avec un manche en sparadrap. La partie aiguisée était couverte d’une tache marron : du sang séché, pas de doute.

— Tu trouves quelque chose d’intéressant ? entendit-il derrière lui.

Il sursauta et l’arme tomba au sol avec un tintement métallique. Thomas l’avait rejoint. Il avait les yeux rouges.

— Rien du tout, mentit-il. Juste un gros bordel.

Quelque part au-dessus d’eux, au loin, ils entendirent une porte grincer bruyamment avant de claquer avec fracas. Raphaël sortit de ses chaussures, mais Thomas regarda simplement dans la direction du bruit, un sourire distrait aux lèvres, laissant l’écho se perdre dans la grande salle sans mot dire.

Son regard revint sur Raphaël, et il ajouta comme si rien ne s’était passé :

— C’est clair que pour être un bordel, c’est un bordel... Quand tu traites les gens comme des animaux, ça devient des animaux.

Raphaël resta perplexe, lorsque Émilie vint les rejoindre en courant, affolée.

— Vous avez entendu ? C’était quoi ce bruit ? On n’est pas seuls ?

— Surement un fantôme, répondit Thomas avec un sourire sardonique.

— Bah qu’est-ce qu’on attend ? Faut le filmer ! fit-elle.

— Non, rétorqua Thomas. Je veux voir la cellule d’isolement d’abord. Guide nous chef.

— Bah, je ne sais pas où c’est, moi, répondit Raphaël.

Thomas haussa les bras et pointa le livre du doigt : si l’information était quelque part, c’était ici. Raphaël râla, agacé de faire le narrateur, mais poursuivit néanmoins.

« Je suis rentré dans ma cellule sans rien dire. Clarence m’a lancé un regard inquiet, mais il se désintéressa et retourna très vite à ses affaires. Moi, je me suis assis sur mon lit : qu’est ce qui allait m’arriver ? Que je reste ici, ou qu’on découvre que j’ai balancé Mitch, j’avais une cible sur le dos de toute façon. La chose à faire aurait été de retourner ma brosse à dent contre moi, m’ouvrir les veines avec, mais je n’avais pas le courage, je suis un lâche.

À un moment, on a entendu du bruit venant du bout du couloir : des gens parlaient fort, quelqu’un renversait des objets. Des

coups de matraque ont retentit dans tout le couloir, bientôt surpassés par des hurlements de douleur. Le tout a duré cinq bonnes minutes, jusqu’à ce que les cris meurent. Le passage à tabac dura encore un peu alors que la victime ne produisait plus aucun son, comme si on frappait un sac à patates. Ensuite, j’ai vu apparaître deux matons qui traînaient un homme inconscient au sol, laissant une trace de sang au sol devant ma cellule : ils se dirigeaient vers l’isolement, tout au fond du couloir transverse.

Clarence me demandait ce qu’il se passait, mais je n’en savais pas plus que lui. Enfin si, je savais, mais je ne voulais pas me l’avouer. Un murmure monta de cellule en cellule, comme la marée haute, et la nouvelle atteint bientôt notre cage : Mitch avait été balancé. Ils avaient trouvé l’alcool. Il était bon pour un tour en isolement. Mon sang s’était glacé en entendant ça. Pas pour Mitch, mais seulement parce que j’étais terrifié qu’on découvre que c’était de ma faute. Oui je sais, c’était égoïste, mais chacun sa merde.

Les nouvelles ayant fait le tour, les murmures se mirent maintenant à discuter, supposer et conjecturer. On parlait de coup de chance, de balance, de vengeance. Moi, j’essayais de ne pas entendre, de me boucher les oreilles et de me forcer à m’endormir. Les voix continuèrent bien après l’extinction des feux, maudissant les gardes, les balances. Planifiant les tortures qu’ils allaient infliger au cafteur. Mais ça ne me concernait pas. Moi, demain matin à la première heure, je serai au bloc C. Loin de tout ça, et des conséquences. Du moins, c’est ce que je croyais, naïf comme j’étais, en m’endormant enfin.

J’étais enfoui au plus profond dans mes rêves, lorsque le hurlement monta doucement. Au début, il était très lointain, et mon cerveau bataillait pour me garder plongé dans mes songes. Mais les cris de terreurs se faisait de plus en plus fort, se faisant entendre par-dessus les voix de mon rêve, et je fus réveillé en sursaut. Les hurlements d’horreur et suppliques remplissaient toute l’aile, se mélangeant aux échos que les murs renvoyaient. Tout le monde semblait réveillé, et les prisonniers des autres cellules criaient à leur tour : « Bon dieu, aidez-le ! » « Que quelqu’un fasse quelque chose ! » Clarence avait la tête collée entre deux barreaux, et il balançait : « Bande de fils de pute !! Allez l’aider !! Vous allez rien faire bande d’enculés ?! »

C’était Mitch qui hurlait à la mort depuis la cellule d’isolement au loin : « AU SECOURS !! VENEZ M’AIDER !! IL EST JUSTE LÀ, DERRIÈRE MOI !! »

Il poussait des cris d’angoisse, pleurait et implorait. J’émergeais, me demandant encore ce qu’il se passait.

« LES YEUX SONT LÀ !!! QU’IL ARRÊTE DE ME REGARDER !! FAITES-LE S’ARRÊTER DE ME REGARDER !!! JE VAIS DEVENIR FOU !!!! AU SECOURS !! SORTEZ-MOI DE LÀ JE VOUS EN SUPPLIE !! »

« Ces enculés de chiens !! » hurlait Clarence à son tour, secouant les barreaux avec une force que je ne connaissais pas. Puis il me regarda droit dans les yeux :

— Eustass !! Si on trouve la petite merde qui a balancé Mitch, on va déchaîner l’enfer sur lui !! Être la salope de tout le bloc D sera une promenade de santé à côté, pas vrai mon pote ?

— Oui, m’entendis-je dire de loin, très très loin.

— Tu m’entends !! reprit-il en hurlant et secouant les grilles de plus belle, salopard de cafteur, t’as vu ce que t’as fait ? Je sais que tu m’entends, on va tous venir pour toi !!!

J’ai cru que j’allai m’évanouir si j’entendais un mot de plus de sa part, et heureusement, Mitch monta au créneau et sa voix éraillée couvrit tout autre son.

« IL VA ME TUER !!! IL A DES YEUX QUI BRILLENT, IL EST JUSTE LÀ !! OUVREZ JE VOUS EN PRIE JE VOUS EN SUPPLIE AIDEZ MOI JE VEUX PAS NON JE VEUX PAS MAMAN JE NE RECOMMENCERAI PLUS PROMIS MAMAN AU SECOURS MAMAN VIENS M’AIDEEEEER... »

Sa voix mourut, et ce fut le silence complet pendant les minutes qui vinrent. Pendant même le reste de la nuit, jusqu’au petit matin.

Ce ne fut pas un murmure qui monta le matin suivant, mais un grondement. La nouvelle était tombée, et elle faisait le tour du pénitencier comme une bourrasque : Mitch a été retrouvé mort en cellule d’isolement. Il a été retrouvé la bouche béante, les yeux écarquillés de terreur. On supposait que les matons l’avaient salement amoché avant de le mettre là-dedans. On disait même qu’ils en avaient remis une couche pendant la nuit, et qu’ils l’avaient tué. Trop c’était trop, la colère montait en même temps que le soleil, et vers midi, le centre bouillonnait de rage.

J’ai appris plus tard que ce jour-là, trois matons s’étaient fait porter pâle et étaient rentrés chez eux. Les deux chefs qui servaient à la cantine avaient fait leur service et avaient déserté les lieux sans rien dire : ils avaient senti l’explosion imminente. Moi, j’étais escorté en secret au bloc C ; mais même si je traversais des couloirs vides, avec mes menottes, mes chaines et mes deux gardes du corps, je sentais l’atmosphère électrique. L’orage arrivait, il n’y avait aucun doute. De loin, j’ai aperçu quelques taulards : messes basses, regards par-dessus l’épaule.

C’était sûr et certain, la poudrière allait prendre feu.

J’ai traversé le centre en passant par des couloirs de service. À chaque ligne droite, on s’arrêtait pour que la centrale ouvre les grilles et qu’on puisse avancer. À chaque tournant, j’avais la certitude qu’une bande de détenus enragés allaient me déchirer en morceau ; mais non, je suis arrivé au bloc C sans encombre, comme promis. Juste à temps pour m’installer avant le début de l’émeute. »

\*\*\*

— Putaaaaaiiin !! s’exclama Émilie, c’est tellement cool !

Raphaël acquiesça malgré lui : ses mains tremblaient, comme si quelque chose n’allait pas.

— Suivez-moi, renchérit Thomas, je sais où trouver la cellule d’isolement !

Ils le suivirent lorsqu’il s’engagea au second étage. Il bougeait les bras et la tête de manière incontrôlée par moment, comme pris de spasmes, et Raphaël imputa ce phénomène à la drogue qu’il avait prise, quel qu’elle soit. Ils longèrent une rangée de cellules toutes aussi délabrées que les premières : une avait même son lit encastré en travers de la porte. Les grilles de sécurité étaient toutes ouvertes, leur ouvrant grand le passage. Il aperçût un reste de corde accrochée fermement à un pilier de béton et pendant dans le vide : il espérait qu’il n’y a pas eu de nœud de pendu à l’autre bout, mais il pensait qu’il avait tort.

Ils s’engagèrent dans un long couloir ne contenant plus aucune cellule, qui rappela à Raphaël avec un frisson irrépressible la mine qu’il avait visité ce matin. Thomas s’arrêta sans hésiter devant la pièce à la lourde porte entrouverte au bout du couloir.

— Magnifique, pas vrai ? fit-il en gobant une autre pilule.

— Doucement avec ce truc, haleta Michelin, épuisé d’avoir grimpé tant de marches d’escalier.

— T’occupe, répondit Thomas.

Raphaël fit comme les autres et s’approcha prudemment de la cellule. L’intérieur était plongé dans le noir et il était difficile d’y voir clair ; pourtant, il lui sembla distinguer quelque chose sur les murs.

— Tu l’as remarqué, pas vrai ? lança joyeusement Thomas. Approche et regarde ce que c’est, tu vas adorer.

Michelin et Émilie s’écartèrent lentement de lui, visiblement de plus en plus mal à l’aise. Thomas lui tenait la porte entrouverte et l’invitait avec un sourire carnassier au visage. Ses pupilles étaient totalement dilatées.

— Allez, t’inquiète, il y a rien là-dedans !

Il ouvrit grand la porte comme pour illustrer ses propos. Raphaël s’approcha encore, intrigué. Il se tenait maintenant juste en face de l’ouverture, le jeune lui soufflant son haleine sur la nuque. Il s’approcha encore, examinant le mur de plus près, et compris enfin ce qu’il regardait.

— Et ouais mon vieux, c’est bien ce que tu penses.

Toutes les parois de la cellule étaient barrées de griffures d’ongle, sur toute leur surface. Comme le cercueil d’une victime enterrée vivante, des dizaines d’hommes avaient gratté le béton, et même la porte en acier, pour tenter de s’échapper. Ou était-ce seulement l’œuvre de Mitch ?

— Ouaip, fit Thomas derrière lui, c’est bien Mitch qui a fait tout ça.

Puis il le poussa dans la cellule et referma la porte derrière lui.

\*\*\*

« Hé ! Au secours ! Sortez-moi de là ! » hurlait Raphaël, tapant de toutes ses forces contre la porte. Il sentait le poids de Thomas juste derrière, poussant la porte et ricanant comme un fou. Plus loin, il entendait les deux autres paniquer, lui crier d’arrêter et lui demandant ce qui le prenait. Petit à petit, les cris se firent plus lointains, plus étouffés. La porte, qui s’entrouvrait quand-même d’un ou deux millimètres lorsqu’il tapait dedans, sembla maintenant se souder au cadre et il n’entendait plus que l’écho froid de ses paumes contre l’acier.

« Où vous êtes ?? Laissez-moi sortir ! » cria-t-il, mais un silence complet fût sa seule réponse.

« Putain putain putain, pensa-t-il frénétiquement, qu’est-ce que c’est que ça ? »

Il s’était retrouvé dans le noir complet, comme isolé du reste du monde. Son cercueil à cinq faces de béton rayées de griffures ne lui laissait pas beaucoup de place pour bouger. Il continuait de pousser la porte, mais elle semblait peser une tonne ; de cogner dessus, mais personne ne répondait ; de crier, mais même son écho semblait maintenant absorbé par les ténèbres. Il essaya de reprendre sa respiration et son calme : sur le moment il s’en fichait de se donner en spectacle, d’être pris pour un trouillard, mais il lui semblait que s’il cédait place à la panique, elle s’emparerait de lui comme un monstre et il se mettrait à hurler jusqu’à la mort.

« Calme-toi... Ne panique pas... » pensa-t-il, mais déjà des idées folles se bousculaient dans sa tête : « Il est là, dans cette pièce avec moi, et il me regarde ! » Il repensa malgré lui à Mitch, ce qu’il avait hurlé juste avant de mourir, et une pensée parasite lui disait qu’il allait lui arriver la même chose.

« Il a juste à tendre la main vers moi, souffler son haleine de mort sur ma nuque, et je deviendrai fou là-dedans, je le jure » se dit-il. Il se força à contrôler sa respiration, fermer les yeux et ne penser à rien, mais le poison de la panique se répandait dans son crâne, lui intimant de hurler, se jeter contre les parois, griffer, griffer avec ses ongles jusqu’au sang, jusqu’à ce qu’il les perde dans ce cercueil.

« Si je me retourne, je vais le voir, il existe vraiment et il est juste derrière moi, on est deux dans cette petite pièce j’en suis sûr ça je le sais » soufflait sa voix intérieure ; mais il se força à se concentrer, fermer les paupières jusqu’à s’en faire mal. Pendant qu’il priait en silence dans le noir, il ne vit pas derrière lui les deux yeux ronds qui le fixaient du coin de la pièce. Des pupilles d’un bleu délavé. Un regard qui l’enveloppait comme deux mains griffues. La chose ne bougeait pas, tapie dans l’ombre, observant juste.

« Ne panique pas ne panique pas ne panique pas ne regarde pas derrière toi ne regarde pas derrière toi » récitait Raphaël à voix haute comme un ancien mantra. Les deux yeux commencèrent à s’approcher lentement de lui, et c’est à ce moment que la porte s’ouvrit.

Il tomba en avant et s’étala au sol devant trois paires de basket. La lumière l’aveuglait presque, et les cris des adolescents lui vrombissaient dans les oreilles. Il se redressa du mieux qu’il put, toujours tremblant. Michelin s’agrippait toujours au bras de Thomas pendant qu’Émilie lui criait dessus :

— Putain mais qu’est-ce que tu peux être con des fois ! Faut que t’arrête cette merde, ça te rend vraiment con !

Lui, en revanche, riait toujours.

— Ça fait vraiment rire que toi, reprit-elle, tu mériterais vraiment un coup de pied dans les couilles !

— Je m’en chargerai avec plaisir, répondit Michelin.

— Ça va ? demanda-t-elle en se retournant vers Raphaël, l’air gênée.

— Oui, à peu près...

— Mais oui, c’était juste une petite blague de rien du tout ! coupa Thomas.

— Tais-toi, j’en ai marre de toi ! se plaignit Émilie.

Il avait maintenant les yeux rouges et exorbités, et il bougeait dans tous les sens. Il se détacha de l’étreinte de Michelin, pourtant beaucoup plus lourd que lui, et lança d’un air jovial :

— C’était juste pour déconner, il y a rien dans c’tte pièce ! Si on peut plus rigoler !

Il retira son sac à dos de ses épaules, l’ouvrit et trifouilla dedans :

— Et puis, même s’il y avait un monstre dans cette foutue prison, qu’il essaie un peu de me casser les couilles pour voir ! Moi je l’accueil avec ça !



queue entre les jambes pour ne pas se faire passer à tabac ou finir en isolement, et toujours montrer les dents pour ne pas devenir la nouvelle victime du bloc. Se battre contre les autres prisonniers était une chose : il était devenu de plus en plus fréquent que les bagarres explosent dû au manque de ressources, d’ennui ou de paranoïa. De plus, avec la récente surpopulation, tout le monde se marchait sur les pieds. Mais maintenant, les gardes envoyaient un message : qui donc défiait leur autorité serait liquidé sur le champs. C’était le dernier bafouement de leurs droits de l’homme qui fit déborder le vase.

Comme une cage de Faraday, les ondes de mécontentement, de violence, de vengeance, faisaient écho dans tout le bloc, se nourrissant encore et encore. Ce jour-là, les altercations entre prisonniers se multipliaient à l’heure, plusieurs finissant à l’infirmérie. Les matons commençaient à avoir peur, l’air électrique envoyant des décharges à chaque regard en coin posé sur eux, alors ils jouèrent facilement de la matraque pour séparer les fauteurs de trouble, nourrissant encore plus la bête qui naîtrait à la tombée de la nuit. Puis, le soir après le repas, un petit groupe de détenu du bloc D décida qu’il était temps d’agir : les nuages noirs étaient saturés, maintenant la foudre allait frapper. L’administration les avait poussés à bout, eux les oubliés de la société, alors ils allaient rappeler au monde entier qu’ils existent. Et lorsque tout le monde aurait l’oreille attentive, ils poseraient leurs conditions.

Le plan était simple : prendre le contrôle d’une zone, capturer le personnel qui s’y trouvait, se servir d’eux pour passer à la zone suivante en libérant le plus de monde possible, et continuer jusqu’à avoir le bloc complet. Puis passer au bloc A. Puis le B. Ensuite, ils feraient une virée tous ensemble au bloc C pour régler leur compte à toutes ces fichues balances : en plus, le soir où Mitch s’était fait attraper, des gens ont vu un détenu trainer avec un maton. Le lendemain, ce détenu était transféré au C. Coïncidence ? Non, ils savaient qui avait cafté. Cette nuit-là, ils allaient enfin déverser toute la rage qu’ils avaient accumulé depuis leur arrivée ici. La cocotte-minute allait enfin exploser, et ça allait salir les murs, pour sûr.

La mise en œuvre étaient encore plus simple : la ville ne pouvait pas définancer les murs de béton et les grilles de sécurité en acier, mais elle avait fait bien assez de mal au niveau du personnel. Il y avait un point faible dans le système : l’infirmierie. En plus du personnel soignant, elle était gardée par un nombre fini de matons. Certes, ils avaient des armes, mais il y en avait un nombre fini. Ce qui était incroyable, et que les détenus ont su exploiter à la perfection, c’est que la communication entre des blocs isolés entre eux allait plus vite qu’entre les matons sous-entraînés et leurs radios. Alors, le groupe du bloc D fit passer le mot : envoyez le plus de monde possible à l’infirmierie.

On sortit les belles lames et brosses à dent pointues du dimanche, et on tailla dans le gras. Partout, des bagarres se mirent à exploser : on choisissait une victime qu’on poignardait salement, puis un homme de confiance à qui on infligeait des blessures superficielles, ou même qu’on badigeonnait de sang. Ils étaient tous envoyés d’urgence à l’infirmierie, l’un agonisant et l’autre faisant semblant. Les matons de chaque bloc amenaient des blessés à la chaine, surchargeant le personnel en un instant. C’était comme un carambolage géant devant les urgences d’un hôpital, des blessés débarquant de toutes les portes. Ces idiots en ont mis du temps à comprendre : ce fût lorsqu’il y eut quatre détenus potables pour chaque garde armé, deux détenus se vidant de leur sang par infirmier, et en voyant leurs collègues de chaque bloc débarquer par son entrée, qu’ils comprirent ce qu’il se passait. De l’autre côté, les matons chargés de la sécurité des zones principales étaient occupés à tabasser les détenus qui avaient attaqués et les mettre aux quatre fers, ne se doutant pas qu’ils seraient libérés dans la foulée et se vengeraient au quintuple.

Dans l’infirmierie, ça a commencé par un regard : Joël, incarcéré pour avoir mis le feu à un immeuble et réduit en cendre cinq familles et maintenant badigeonné du sang du pauvre bougre d’à côté, repéra un type du bloc A qui avait l’œil alerte. Avec la chance que j’avais, il a fallu que ce soit Mathia.

Autour d’eux, c’était la panique complète : les matons avaient amené beaucoup trop de gens, et les gardes armés gueulaient sur ceux qui essayaient encore d’arriver dans le couloir. Les infirmiers couraient dans tous les sens, les blouses pleines de sang. Il y avait une quinzaine de détenus qui gémissaient et criaient, les intestins en purée.

C’est à ce moment-là que Mathia et Joël hochèrent la tête, et déclenchèrent les hostilités.

Ce fut ce dernier qui ouvrit le bal : il repéra un garde occupé à donner des ordres à gauche et à droite, le fusil à pompe en bandoulière. Il se jeta sur lui, mais celui-ci vit le mouvement du coin de l’œil. Sans réfléchir, il porta son arme à la hanche et fit feu : la détonation, aussi puissante qu’une explosion, stoppa tout le monde dans son élan, même Joël. Il s’envola dans le sens inverse, laissant ses chaussons sur place. Il retomba au sol avec un trou dans la poitrine, et son sang se mit à couler pour de vrai. Pendant à peine plus d’une seconde, qui sembla durer une minute, tout le monde se figea et regarda l’homme au sol, les bouches grandes ouvertes et les oreilles pleines d’acouphènes. Ce fut les détenus qui réagirent en premier : Mathia fonça sur le garde qui n’eût pas eu le temps de recharger et le plaqua au sol. Il fut imité par tous les autres faux-blessés : d’autres coups de feu retentirent, un homme eut la moitié du visage arraché et s’écroula sur le ventre en travers d’un lit d’hôpital. Un autre garde, un nouveau, balaya la pièce avec le canon de son arme, paniqué, lorsqu’il croisa le regard d’un détenu agonisant pour de vrai sur sa couchette, une main plaquée sur le ventre. Le blessé eut le malheur de lever son bras libre devant le visage pour se protéger, et il fut instantanément balayé, tout comme le haut de son crâne, par une salve de plomb. Il s’écroula en avant et le contenu de sa boîte crânienne, à moitié en feu, se déversa au sol. L’infirmierie se mit à bourdonner dans un chaos complet, le personnel soignant essayant de s’enfuir ou se cacher, les détenus se jetant sur les gardes et saisissant leurs armes ; mais au bout d’un instant, vingt secondes à peine, les prisonniers avaient pris le contrôle, avec seulement trois pertes humaines.

Les sept autres assaillants, quatre du bloc D, deux du bloc B et Mathia du bloc A, avaient maintenant ligoté les gardes et le personnel avec du sparadrap et alignés à genoux contre un mur. Cinq d’entre eux avaient récupéré une arme : sans plus attendre, ils s’emparèrent de trousseaux de clés et s’enfoncèrent dans les couloirs pour rattraper les fuyards et poursuivre leur avancée. Les deux restant sur place s’emparèrent de ce qu’ils purent trouver de tranchant et achevèrent les blessés chacun leur tour, leur tranchant la gorge avec une rapidité et une efficacité de boucher. Lorsque les scalpels ou les bistouris cassèrent dans la gorge de leurs victimes, ils passèrent aux ciseaux à bandages ou aux pinces. Le travail terminé, il ne leur resta que le personnel du pénitencier, attendant leur sort. Les infirmiers furent épargnés, du moins pour le moment, mais les gardes n’eurent pas cette chance.

De son côté, Mathia avançait d’un pas rapide le long du couloir, son fusil à pompe d’une main, le col d’un maton qu’il avait récupéré dans la foulée de l’autre. Il arriva devant le poste de garde qui le séparait des premières cellules, devant la grille de sécurité fermée. En le voyant, l’homme à l’intérieur prit une expression de surprise presque comique et commença à trifouiller sur son

bureau, probablement pour y trouver sa radio. Mathia fit feu sur la vitre renforcée et elle fut instantanément blanchie par tous les impacts de projectiles, tenant bon mais effrayant tellement le maton qu’il tomba à la renverse et ne put se relever tout de suite. Il en profita pour saisir le trousseau de clés de son otage et ouvrit la porte du poste. Dedans, le jeune en uniforme le supplia de ne pas lui tirer dessus, de lui laisser la vie sauve : il avait une famille, un enfant venait de naître. Mathia l’ignore simplement et appuya sur le bouton d’ouverture de la grille : ce que le jeune aurait dû supplier, c’est qu’on le tue tout de suite. Durant la nuit, chaque garde allait subir des tortures inimaginables, et le résultat serait du pareil aux même : ils seraient tous mort au petit matin.

Un son d’alarme très désagréable se déclencha et la grille s’ouvrit. Mathia entendait les clameurs des prisonniers des cellules adjacentes, sifflant et applaudissant.

« Si j’ouvre les portes, c’est pour que vous vous joignez à nous ! » avait-il hurlé.

Puis, quand les prisonniers l’acclamèrent avec ferveur, il actionna le bouton d’ouverture générale des cellules et repartit pour-suivre son chemin, laissant le jeune là où il était : déjà, les détenus enragés se ruaient vers le poste de garde pour s’occuper de lui, tapotant l’épaule de leur libérateur au passage.

De l’autre côté, au bloc B, tout se déroulait avec autant de rapidité : les prisonniers armés passaient les barrières de sécurité comme du beurre, ralliant de plus en plus de détenus et attrapant des matons sous-entraînés au passage. La foule de criminels inondait petit à petit les couloirs comme une contagion. Certains d’entre eux avaient décidé de rester dans leur cellule même ouverte, ne voulant pas prendre part au raid mais promettant de ne pas gêner : certains étaient presque arrivés au bout de leur peine, et n’avaient pas envie qu’on leur rallonge leur sentence. Au début, ils furent laissés tranquilles, mais lorsque les fugitifs purent gagner accès à la cantine, ils revinrent sur leurs traces et les coups de couteaux et fourchettes se mirent à pleuvoir.

Au bloc D, c’était différent : une fois les portes ouvertes, personne ne choisit de rester. Au contraire, tout le monde participa pour attraper les matons, les entasser dans une pièce et les déshabiller : déjà, les détenus faisaient la queue pour s’occuper d’eux.

Et ce fut en moins de vingt minutes que les blocs A, B et D du centre pénitencier de Duli furent totalement contrôlés par les détenus. Armés de couteaux, matraques, ou encore pieds de lit en acier, les prisonniers s’étaient organisés pour garder tous les matons en otages et les torturer pour passer le temps, ou bien assassiner les réfractaires qui avaient refusés de prendre part au carnage. Certains réglèrent des comptes : au bloc B, un homme qui était martyrisé par une bande de motards depuis des années eut le temps de se jeter sur l’un d’eux et lui plonger une cuillère dans l’orbite, son œil lui éclaboussant dessus comme s’il avait pressé un œuf cru. Les autres se saisirent de lui, et pendant que deux lui tenaient les bras, le blessé prit son temps pour le découper avec un couteau de boucher rapporté des cuisines, son œil maintenant unique fou dans son orbite.

Mais la mission n’était pas terminée : il fallait maintenant gagner le bloc C, et là, le fun pourrait commencer. Les tout premiers conspirateurs, trois meurtriers du bloc D, recrutèrent deux autres types qui avaient une tête à ne pas rechigner face aux sales besognes pour partir prendre d’assaut le bloc C, récupérer toutes les balances qui étaient sur leur liste et les tenir éveillées toute la nuit. En plus, ils avaient trouvé le nom de celui qui avait vendu Mitch : un certain Eustass.

« Je sais à quoi ressemble ce type, je viens avec vous » avait dit Mathia, la fureur au fond des yeux.

La bande de cinq psychopathes, les mains pleines d’armes et de trousseaux de clés et les poches remplies de cachets d’oxycodone récupérés à la pharmacie, se dirigea vers le bloc C, assoiffée de sang et de vengeance. Avant de se lancer, pour s’amuser, ils étaient tombés d’accord pour se faire appeler « *l’escadron de la mort* ».

Ironiquement, après tout ce qu’il m’a fait subir, je crois que c’est bien Reiner le maton qui m’a sauvé la vie cette nuit-là. Et c’est en entendant sa voix grésillant dans les hauts parleurs généraux que j’ai su ce qui était en train de se passer, ainsi que tous les prisonniers du bloc C : « *Attention à tous ! Alerte générale ! Prisonniers échappés ! Je répète, prisonniers échappés ! Fermez toutes les issues, condamnez toutes les grilles ! Protocole d’urgence !* »

Mon cœur a bien failli lâcher à ce moment-là. J’ai tout de suite compris ce qui se passait : ça y est, ils en avaient eu assez. La poudrière avait enfin explosé, et le carnage ne s’arrêterait pas avant que tous ceux qui ne peuvent pas se défendre soient morts. Et bien sûr, j’en faisait partie ; mais comme maintenant j’étais au bloc C, il y allait avoir beaucoup plus d’étapes avant que je ne rende l’âme. Je crois que c’est cette pensée qui m’a donné le coup de booste : l’image de ma bite et mes couilles enfoncées dans la gorge, peut-être plus d’yeux, plus de dents, le derrière en feu et en sang. C’est ce qui m’a permis de bondir, bien avant tout le monde, bien avant les matons qui lançaient des regards hébétés un peu partout, comme découvrant pour la première fois qu’on avait des haut-parleurs, et qu’ils voulaient les voir pour s’assurer qu’ils étaient bien là.

J’ai couru jusqu’au poste de garde principal du bloc : dedans, un mec en uniforme était en train de se tirer les cheveux et se lamenter sur son sort, semblant chercher un bouton en particulier dans son tableau de bord plein bips et alarmes en tous genre. Au-dessus de lui, j’ai saisi le levier du disjoncteur de l’alimentation de la grande grille et ai tiré de toutes mes forces, avant qu’il ait eu le temps de dire « Hé ! » La lumière s’est éteinte dans le couloir devant moi, et la grille passa en sécurité, se bloquant complètement. Le maton voulut se saisir de sa matraque pour la brandir sur moi, ne sachant pas trop si j’étais de son côté ou non, lorsque des pas se firent entendre dans le noir.

On s’est arrêté net, et on a essayé de scruter la pénombre dans le bout de couloir devant nous, de l’autre côté de la grille hors service. Il y avait plusieurs séries de pas, d’une démarche très lente et assurée. Et aussi un gémissement, avec des petits pleurs et des hoquets.

Les pas se rapprochèrent, et l’escadron de la mort au complet sortit de l’ombre : cinq hommes armés jusqu’aux dents, dont un, qui semblait être le chef, assis sur sa monture qui avançait au pas. Son destrier, un maton à quatre pattes et complètement à poil, le visage en sang et de la merde qui coulait entre les jambes, avait un bâillon et du sparadrap autour de la bouche, mais on arrivait toujours à entendre ses pleurs.

« Putain, fit le mec tout à gauche en me pointant du doigt, c’est lui qui a balancé Mitch ! Ce fils de pute ! » J’ai reconnu Mathia, couvert de sang, mais visiblement pas le sien. Ils avaient tous les yeux rouges.

Il s’est avancé vers nous, nous toujours incapables de bouger comme deux cons dans un poste de garde, et il a glissé la clé dans la serrure, mais rien n’a bougé.

« Salope... » puis, en levant les yeux vers moi : « c’est toi qui l’as bloqué, enculé ? »

Michelin s'effondra en deux moitiés distinctes avec un bruit sourd et guttural : son visage bougeait toujours, exprimant un mélange d'étonnement et d'incompréhension. Émilie hurla de toute ses forces, un son strident à s'en arracher les oreilles, puis elle

fut couverte par le vacarme de la deuxième salve qui se déversa sur le malheureux, l’achevant sur place. Thomas se retourna vers eux, les yeux rouges lui sortant de la tête :

— J’espère que vous allez durer plus longtemps que celui-là…

Il poussa un ricanement déformé par sa mâchoire qui claquait et ses rangées de dents qui se grattaient, ou plutôt ponçaient l’une contre l’autre. Raphaël empoigna Émilie et il s’enfuit dans le long couloir. Ils arrivèrent au bout, le dernier poste de garde avant la sortie ; mais Raphaël se jeta sur des grilles qui étaient verrouillées. Le poste était juste en face de lui, son disjoncteur bien en évidence ; mais il était de l’autre côté des barreaux. Il secoua la structure d’acier, plus par panique que pour réellement tenter quoi que ce soit. C’était sa seule issue, et elle était bloquée : d’ici quelques secondes, ils entendraient des pas arriver accompagnés d’un rire infâme, et le feu cracherait pour désintégrer tous les deux.

« Par ici ! entendit-il.  »

Il se tourna sur sa gauche, au niveau d’un embranchement, et vit le couloir un peu plus étroit se perdre dans l’obscurité. Il ne put rien distinguer dans les ténèbres. Enfin si, un très léger bourdonnement. Comme un ronronnement, presque imperceptible.

« Mais bouges toi putain ! Il va arriver ! »

Il sortit de sa torpeur et se dirigea dans la direction de la voix d’Émilie. En s’enfonçant plus loin, le son se fit plus audible : il lui sembla qu’il s’agissait d’un moteur qui force. Il tourna à un angle droit et arriva en face d’une grille qui le séparait d’une pièce remplie de lourdes machines, de crochets pendant du plafond et de paniers à linge débordant de tissus noirs de moisissure.

« Dépêches toi ! » fit Émilie, de l’autre côté de la grille : une pile de bacs à linge en ferraille avait été renversée, et l’un d’eux bloquait la fermeture. Il sauta par-dessus l’obstacle à moitié enfoncé et passa à travers la grille qui forçait dessus pour la rejoindre. Celle-ci envoya un coup de pied dans le bac, ce qui libéra le mécanisme pour permettre à la porte de se refermer derrière eux.

La pièce était dans un état chaotique : les grands séchoirs à linge industriels avaient leur hublot brisé ou même arraché, les machines débordaient de linge pourri ou étaient renversées au sol. Le lino était noir par endroits, probablement à causes des flaques engendrées par des fuites d’eau et laissées à croupir dans l’obscurité.

Il n’eut pas le temps d’étudier l’endroit plus en détail : déjà, des claquements de dents se faisaient entendre non loin.

« Par-là ! » fit Raphaël lorsqu’il aperçût une zone de déchargement : une grille et un petit poste de garde l’isolait de la pièce, et même si la cage était bien fermée, le poste avait sa vitre de sécurité couchée au sol, entière mais salement blanchie par les impacts. Il passa en premier, suivi de près par Émilie, et de pas si loin par la voix atone du démon qui habitait Thomas : « Comment vous êtes entrés là-dedans ? »

Ils atteignirent la rampe d’accès et sautèrent pour gagner l’air libre. Ils arrivèrent dans une cour en terre avec divers marquages au sol qui accueillait autrefois les camions remplis de linge sale à l’arrivée, et propre au retour. L’un d’eux gisait dans un coin, les quatre pneus à plat et la carrosserie rongée par la rouille. Un grand portail électrique surmonté de deux tour de garde bloquait le passage ; mais à leur gauche, au bout de la cour, un pan de grillage qui les séparait d’un autre bloc était tombé à terre. Ils se lancèrent un regard, mais avant même d’avoir pu ouvrir la bouche, ils furent interrompus par l’alarme stridente d’ouverture des portes : Thomas arrivait.

Pas d’autre choix que de tenter leur chance : ils coururent en direction de l’autre bloc, traversant la cour plate et a découvert, faisant d’eux des proies faciles. Un peu moins de cent mètres les séparait du nouvel obstacle. Raphaël sauta par-dessus le rouleau de fil barbelés posé à terre puis marcha sur le grillage pour passer de l’autre côté. Émilie essaya à son tour, mais étant plus petite, elle se prit le pied dans le fil et s’étala au sol, lâchant un cri de douleur.

— Putain ! Mon pied ! Au secours ! cria-t-elle.

Elle avait la jambe coincée dans le piège acéré, les picots bien attachés à ses jeans.

— Aide moi ! implora-t-elle en lui tendant la main. Je veux pas mourir, aide moi je t’en supplie !

Il essaya de la tirer par le bras, mais elle se mit à hurler tandis que son pantalon se déchirait : une tâche rouge apparut sur le tissu, et du sang se mit à couler sur le sol.

— Ça fait trop mal !! hurla-t-elle les larmes aux yeux.

Il essaya de réfléchir à une solution, mais déjà, la silhouette de Thomas apparut au loin, descendant lui aussi de la rampe de chargement. Ils étaient en plein milieu de la cour, rien pour se cacher ni se protéger dans les environs. Il y avait bien l’arrière bâtiment qu’ils n’avaient pas encore visité derrière eux dont l’entrée semblait ouverte, mais il y avait encore vingt bon mètres avant d’y accéder.

Il regarda Émilie, implorant qu’on la sorte de là, puis, à une centaine de mètres, il distingua Thomas qui levait lentement son bras armé : ça y était, c’était ici qu’il allait se faire descendre. Il pensa à prendre Émilie sur son dos, la tirer de là et la mettre en sécurité. Il pensa même à s’enfuir, la laisser à son sort et s’occuper de sa survie à lui. Mais il resta simplement immobile. Il ne put rien faire d’autre que regarder Thomas au loin, la main d’Émilie toujours agrippée à sa manche. Comme un cerf qui traverse la route la nuit et se fait surprendre par les phares d’un dix-huit roues, il resta là sans bouger, regardant la mort dans les yeux. Tout se passa au ralenti : il vit d’abord une petite lumière sortir de la main de Thomas. Elle dansait comme une bougie en plein courant d’air. Puis il vit la poussière se lever en gerbes tout autour d’eux, des sifflements lui claquant les oreilles comme des coups de fouet lorsque les balles le frôlèrent. Et enfin, le ronflement lointain et étouffé de l’arme, un bruit d’origine sec et coupant émoussé par la distance et l’écho entre les bâtiments de brique rouge. Aucune balle ne les toucha, certaines s’étant écrasées sur la façade derrière, d’autres ayant laissé des minuscules cratères jusqu’à dix mètres d’eux. Émilie criait, le visage enfoui dans ses bras, des gerbes de poussières se soulevant tout autour d’elle, mais Raphaël restait debout sans bouger, tout simplement paralysé. Thomas - ou plutôt la chose qui l’habitait - rebassa l’arme au loin, et sembla pousser un juron : il devait être à court de balles.

Raphaël réussit, avec un effort considérable, à se sortir de sa paralysie. Il empoigna Émilie, s’excusa d’avance et tira de toutes ses forces. Les barbelés restèrent d’abord accrochés mais lorsqu’il la tira assez loin, ils furent retenus par la structure du grillage à terre et lâchèrent prise, en arrachant le bas de son jean, la chaussure et lambeaux de peau avec. Elle hurla davantage, mais une fois libérée elle se cramponna à lui pour se remettre debout. Elle prit appui sur lui pour boiter jusqu’à la porte derrière eux, un pied en sang et une chaussure manquante. Ils arrivèrent tant bien que mal à atteindre le bâtiment en laissant une trainée rouge sur le sol

en terre. D’un coup d’œil derrière eux, ils virent Thomas qui avançait d’un pas posé dans leur direction.

\*\*\*

L’écriteau « BLOC C » avec une flèche se dirigeant en bas trônait au-dessus de la porte en métal devant eux. Ils se trouvaient dans un vestiaire dédié au personnel qui était en aussi piteux état que le reste de la prison : peut-être étaient-ce les prisonniers qui avaient saccagé tous les casiers, arrachant certaines portes, ou étaient-ce les adolescents qui étaient venus s’amuser dans ce lieu abandonné et en profiter pour dégrader les lieux sans se faire prendre - peut-être que certains s’étaient vraiment fait prendre, mais pas par la police de la ville. Quelques vêtements et équipements de sécurités poussiéreux étaient étalés au sol. Dans un recoin, derrière une palissade, on apercevait des morceaux d’urinoirs en céramique sur le sol rendu marron par des années de fuite d’eau lente.

— Où est-ce qu’on va ? grogna Émilie.

Elle était toujours agrippée à l’épaule de Raphaël, mais une flaque de sang d’une taille alarmante commençait à se former sous sa chaussette entièrement rouge.

— Il faut qu’on traverse le bâtiment et qu’on trouve l’entrée, répondit-il. Une fois arrivé là, chaque entrée de bloc devrait être reliée à l’entrée de cette prison, non ?

— T’es quoi, un putain d’ingénieur civil en centre pénitencier ? Arrête de faire comme si t’y connaissais quelque chose et dit que t’es perdu.

Il ne sut quoi répondre, pris au dépourvu.

— Pardon, s’excusa-t-elle, ça fait un mal de chien, c’est tout.

La vérité, pensa-t-il, c’est qu’elle avait raison : il n’avait aucune idée d’où aller dans ce labyrinthe de murs et de grilles, et ils allaient avoir besoin de beaucoup de chance pour sortir d’ici. Surtout avec un tueur fou à leurs trousses.

— De toute façon, reprit-elle, j’ai pas d’autre choix avec ma jambe en putain de lambeaux. Merde, ma mère va me tuer si je reviens qu’avec une seule chaussure…

— Ta mère sera contente de te revoir en vie, essaya-t-il de rassurer, on va sortir d’ici t’en fait pas.

— Mouais, fit-elle, ça l’arrangerait bien que je disparaisse comme tous les autres. Ça lui évitera toutes les emmerdes que je lui cause.

Il ne sut trouver de parole reconfortante qui ne sonnait faux, il savait ce que c’était d’avoir un parent qui avait déjà du mal à se gérer lui-même avant de penser à son enfant. Mais le temps n’était pas à l’introspection ; plutôt à l’action. Il commença à enlever sa ceinture, et Émilie prit soudain un air outragé, les joues regagnant momentanément une teinte rosée sur son visage blafard : — Qu’est-ce que tu fous, espèce de pervers ??

— C’est pas ce que tu crois ! s’excusa-t-il en comprenant la situation. Il te faut un garrot, tu vas te vider de ton sang !

Elle ne sembla d’abord pas comprendre, puis elle regarda sa jambe, grimaçant devant l’étendue de la flaque.

— Ça va faire mal ? demanda-t-elle.

— Un peu, mais ça va surtout te garder en vie.

— Alors vas-y, et fais pas d’histoire.

Il enroula sa ceinture autour de sa cuisse, juste en dessus du genou. Elle s’appuya sur lui : elle soufflait fort et son teint était livide. Il serra ensuite le garrot, lui arrachant un cri de douleur qu’elle avait pourtant essayé de retenir. Les plaies étaient assez profondes, et il espérait que ça réussirait à stopper l’hémorragie.

— Ça va ? demanda-t-il.

— C’est bon, fit-elle entre ses dents, allons y.

Mais avant qu’ils aient pu se mettre en route, une clochette sonna dans la pièce. Ils sursautèrent tous les deux, et Émilie plongea sa main dans sa poche en grognant de douleur. Elle en sortit un téléphone portable qui clignotait avec insistance.

— Putain non c’est pas vrai ! gémit-elle en regardant son écran.

Raphaël se posa par-dessus son épaule et vit qu’elle avait une notification. Un message de Thomas.

« Vous êtes où les petits chéris ? Pourquoi vous voulez pas jouer avec moi ? »

Puis, ils faillirent crier lorsqu’un nouveau message apparut à l’écran, accompagné de la notification sonore :

« Allez, donnez-moi un indice ! Criez mon nom une fois pour que je vous retrouve ! »

Ils se regardèrent, ne sachant pas quoi faire, lorsqu’un nouveau coup de clochette retentit dans la pièce : cette fois-ci, Thomas avait envoyé une vidéo. Émilie lança la lecture, trop terrifiée pour faire autre chose que lui obéir. Ils ne virent d’abord qu’un amas de pixels noirs et gris, accompagné d’un vacarme saturé, comme s’il avait filmé en pleine tempête. Puis ils distinguèrent des branches, et le son électrique se transforma en bruissement de feuilles. Le caméraman se faufilait à travers un buisson.

Il sortit des feuillages pour arriver à l’arrière d’une maison. Il faisait nuit, et on ne voyait pas grand-chose à part qu’une fenêtre ouverte dégageait une lumière jaunâtre. La personne qui filmait avança sans bruit jusqu’à se plaquer contre le mur directement sous la fenêtre, et l’objectif se retourna pour découvrir un visage à moitié caché sous une capuche. Ses pupilles étaient totalement dilatées.

« Quoi de neuf, les filles ? chuchota Thomas dans la vidéo. Vous allez pas le croire, j’ai retrouvé l’ancienne maison d’Eustass ! Sans dec ! Selon mes sources, je vais pouvoir trouver son fameux bouquin dans son ancienne piaule ! Si vous êtes sympa, moyennant un joint ou une petite pipe, je vous laisserai le lire ! »

Puis il leva le téléphone et posa la caméra sur le rebord de la fenêtre, inspectant l’intérieur de la maison comme un périscope : on y voyait un vieux salon avec deux canapés usés jusqu’à la corde, et plusieurs tableaux à moitié cachés derrière une tonne de bibelots bon marché. Au fond, la lumière du couloir était allumée, mais mis à part ce détail, il ne semblait pas y avoir âme qui vive. La caméra se mit à tourner dans tous les sens, donnant presque la nausée, tandis que Thomas grimpait par la fenêtre entrouverte. « J’y suis… » gloussa-t-il.



Il traversa le salon, le téléphone toujours devant lui, et se dirigea vers une chambre. Il fit un tour du propriétaire en parcourant la pièce avec son téléphone d’un mouvement de poignet : il y avait un simple lit à une place et le peu de mobilier qui habillait la chambre était vide ; mais lorsque le téléphone pointa la table de chevet, Raphaël sursauta en reconnaissant le livre d’Eustass.

« Putain c’est pas vrai ! » s’exclama le caméraman.

Il s’approcha lentement, abaissant le téléphone qui filmaït maintenant ses jambes. Entre ses cuisses, on voyait pendre le canon d’une arme.

Il lança ensuite l’appareil sur le lit, peut-être pour prendre le livre, lorsqu’une voix explosa à l’autre bout de la pièce.

« QU’EST CE QUE C’EST QUE ÇA ? hurla une femme. AU VOLEUR! FICHE LE CAMP DE CHEZ MOI !! »

Le téléphone filmaït le plafond, mais on entendit Thomas supplier la femme de se taire. Mais la pauvre dame hurlait, demandant à ce qu’on appelle la police, qu’elle allait lui mettre une dérouillée. On entendit un fracas d’objets tomber, des grognements comme deux personnes qui se battent, puis une rafale de coups de feu fit saturer le son de la vidéo.

Plus rien.

Si, quelqu’un qui pleure. Et vomit.

Soudain, le visage paniqué et ensanglanté apparut sur tout l’écran, et la vidéo s’arrêta.

« Mon Dieu, » souffla Émilie, tremblante.

Quelques instants plus tard, un nouveau message apparut sous la vidéo :

«  *Merci, j’ai entendu mon nom! Je sais par où vous êtes maintenant ;)* »

Puis, directement après, apparut une photo : c’était la porte du bloc par laquelle ils étaient entrés quelques instants plus tôt.

Émilie se mit à gémir.

Et enfin, une dernière photo : le visage en gros plan de Thomas. Il avait les yeux rouges, et sa peau striée de veines bleues commençait à nécroser. Ses lèvres pendaient, pleines de sang, et son nez avait disparu, laissant apparaître la chair noire de ses narines.

Il y avait un texte avec la photo : «  *J’arrive.*  »

Émilie lâcha son téléphone.

Ils se mirent à courir.

\*\*\*

Le bloc C était le plus délabré de tous : les couloirs étaient tous maculés de tâches sombres, dont certaines accompagnées d’ac-crocs dans le mur. Au vu de leur nombre et leur taille, Raphaël comprenait pourquoi ils avaient mis autant de temps à récupérer tous les corps. Le massacre qui avait eu lieu ici était peut-être même plus conséquent que celui de la mine. Il pensa aux voix que les mineurs entendaient aux recoins sombres des galeries, et aux yeux perçants que les prisonniers voyaient en cellule d’isolement : cela avait-il un lien ? Est-ce que cette ville était vraiment hantée, et que les monstres se nourrissaient de carnages et désolation ?

Il regarda la jambe d’Émilie, accrochée à son épaule : même si le garrot semblait fonctionner, sa jambe blessée avait doublé de volume. Elle était maintenant violacée, et il se demanda combien de temps il lui restait avant que la jambe commence à pourrir. À peine eut-il terminé cette pensée qu’il la sentit faiblir et manquer de se décrocher.

— Eh là ! fit-il, reste avec moi !

— Oui, pardon… répondit-elle d’un ton faible et endormi.

Son estomac se noua : elle était vraiment dans un sale état, il lui fallait des soins aux plus vite. Elle se vidait rapidement de ses forces, maintenant portant tout son poids sur Raphaël.

« Peut-être que je peux l’emmener à l’infirmierie ? pensa-t-il. Non, déjà je ne sais même pas ou c’est, et en plus, ils ont du tout vider avant de laisser la prison à l’abandon.  » Il n’y avait vraiment qu’une seule solution, trouver la sortie au plus vite. Mais avec tout son poids sur l’épaule, ils avançaient au ralenti.

« Merde, c’est un vrai labyrinthe ici ! » pesta-il, dépité.

Ils étaient entrés par l’arrière du bâtiment, ce qui lui semblait être du côté des employés. Il fallait qu’il trouve quelque chose pour se repérer, comme un atrium, ou une salle principale, qui serait connectée à la sortie, c’est à dire l’entrée du bloc. Ensuite, il fallait voir ce que donnait cette entrée : était-elle reliée au bâtiment administratif, celui par lequel ils étaient entrés tous les quatre ? Ou allait-il se retrouver encore dans une autre cour ? Devront-ils encore traverser un autre bloc, le A et le B, pour enfin retrouver le parking ?

« Fais chier, pensa-t-il, comment je vais y arriver en avançant aussi lentement ? »

Il passa devant une pièce et lança un regard à l’intérieur : il s’agissait de toilettes. Une idée lui vint. Une idée qu’il n’aimait pas du tout, mais il se dit - ou alors il se racontait à lui-même - que c’était la chose à faire.

— Émilie ! appela-t-il.

— Mmmh ? répondit-elle comme si on la tirait du sommeil.

— Je vais te poser quelque part en sécurité, juste le temps que je trouve la sortie. Je vais trouver comment sortir d’ici, et ensuite je viendrai te chercher. Je te porterai s’il le faut, mais on va y arriver.

Elle grogna, les yeux presque clos : elle était tellement faible qu’il fallait déjà qu’il la porte pour ne pas qu’elle s’écroule. Il prit sa réponse pour un oui, et il la traîna dans la pièce jusqu’à arriver à des cabines. Il réussit tant bien que mal à l’installer assise sur les toilettes : elle était maintenant blanche comme un linge, le sang continuant à perler lentement de ses plaies à la jambe.

— Surtout, ne t’endors pas, lui dit-il.

— … Tu vas me laisser.

— Quoi ? Mais non, je vais juste chercher une issue, et je reviendrai c’est promis.

Elle avait les yeux à moitié ouverts, mais elle regardait le sol. Sa respiration était lente, et elle était trop faible pour bouger. La seule partie de son corps qui n’était pas d’un blanc laiteux était sa jambe qui virait presque au noir.

— Oui, reprit-elle comme si elle était somnambule : tu vas trouver la sortie, et tu vas te barrer sans moi. Tu vas m’abandonner ici.

— Non, c’est faux ! Je te le jure, je ne partirai pas sans toi !

Mais elle ne répondit pas. Il lui semblait qu’elle avait essayé de hausser les épaules, mais il n’était pas sûr. Il resta quelques se-condes sans bouger, ne sachant pas s’il avait pris la bonne décision.

« Mais oui, se dit-il, tu ne pouvais pas te balader en la portant sur tout le pénitencier. Là, tu peux y aller rapidement et efficace-ment, mais il va falloir que tu te bouges le cul ! »

Alors il sortit de la cabine d’un pas hésitant, des toilettes en marchant, et il s’engagea dans le couloir en courant.

Il courrait au hasard dans les différents tournants manquant cruellement de panneaux d’indication, rebroussant chemin lorsqu’il croisait un escalier : il ne savait pas si c’était le personnel qui avait fait exprès de rendre le bâtiment impraticable pour ne pas que les prisonniers rôdent, si c’était eux qui avaient arraché les panneaux comme ils avaient détruit tout le reste pendant l’émeute, ou si c’était l’administration qui avait tout enlevé après la fermeture du pénitencier. Puis, une réponse lui vint subitement à l’esprit, et il fût persuadé que c’était la bonne : c’était les monstres. Ils les avaient enlevés pour piéger plus facilement leurs victimes. Les coincer ici comme des rats de laboratoire.

Il arriva enfin à un poste de garde : celui-ci semblait séparer la zone du personnel avec celle des détenus, avec son système de double grilles, ouvertes et inertes. Il traversa en courant, hors d’haleine, et s’arrêta aux cuisines de la cantine.

L’endroit était complètement vide. Les réfrigérateurs étaient manquants, leur forme ayant laissé un spectre de saleté sur le mur. Les chariots qui avaient contenu les plateaux repas à nettoyer étaient toujours là, mais certains renversés au sol. Les bacs qui devaient contenir de la nourriture jadis étaient vides, tous les placards étaient ouverts, il n’y avait ni vaisselle ni couverts.

« C’est ici qu’il s’est caché, pensa Raphaël, durant la nuit de l’émeute.  »

Il se demanda de quel placard il s’agissait, et même s’il pouvait l’imiter et se cacher dedans lui aussi. Il en arriva à la conclusion que ça ne servirait pas à grand-chose, à part à condamner Émilie. Il sortit des cuisines pour arriver dans le réfectoire aux tables renversées et chaises pliées, lorsqu’il entendit un son venir de derrière lui.

Il se retourna : il s’agissait d’un grognement. Il venait des cuisines, où il était un peu plus tôt. Il crut voir une ombre se mouvoir dans l’obscurité, mais peut-être était-ce son imagination ; le bruit animal, lui, était bien réel, pas de doute.

Encore un mouvement, comme si la chose tapie dans l’ombre avançait lentement.

Il recula d’un pas : quelque chose était là, tout au fond des cuisines, qui attendait pour surgir. Il entendit un jappement : oui, ce n’était pas son imagination.

Il commença à marcher à reculons, persuadé que s’il tournait le dos à cette cuisine ne serait-ce qu’un instant, un monstre allait bondir des ténèbres et l’attraper. Ce fût à ce moment que les haut-parleurs du bloc crachèrent un crépitement perçant, comme un claquement de langue électrique, qui résonna dans toute la pièce. Il cria, pris au dépourvu, puis il entendit une voix grésillant et paniquée sortir des baffles :

«  *A tout ceux du bloc C… L’escadron de la mort arrive… Dieu ait pitié de votre âme… Ils entrent par les cuisines…*  »

Les haut-parleurs s’éteignirent, laissant un Raphaël paralysé de peur avec la chose qui sortit du noir pour se dévoiler : l’homme qui était à quatre pattes était nu, les yeux exorbités pointant dans des directions opposées. De la bave lui coulait des lèvres tandis qu’il aboyait. Il avançait lentement vers lui, portant sur son dos corpulent un autre homme assis. Celui-ci avait une tenue de prisonnier, un couteau de boucher dans une main et une tête humaine dans l’autre. Son sourire carnassier ondulait au fur et à mesure que ses rangées de dents se limaient l’une contre l’autre. Soudain, juste derrière lui :

— T’es quoi toi mon pote, un cafteur ou une pédale ?

Un troisième homme arriva, une barre en métal entre les mains :

— Peu importe Mathia, moi je dis qu’on lui rentre une barre dans le cul jusqu’à la glotte, y’en a tellement d’autres à déglinguer ce soir…

Raphaël tourna sur lui-même : déjà quatre hommes l>encerclaient, un cinquième arrivant encore.

« Je n’ai aucune issue, pensa-t-il, je suis mort.  »

L’homme à la barre de fer envoyait de grands coups en l’air, comme un batteur s’échauffant pour son match de baseball. Le ma-ton-chien aboyait et ricanait en même temps, comme soulagé de ne plus être la victime pour les prochaines minutes.

« Ou pire, pensa-t-il, les prochaines décennies.  »

L’escadron de la mort était maintenant sur lui, à quelques pas près. Il se mit à trembler, des fourmis lui parcourant la colonne ver-tébrale.

« C’est la fin, se dit-il.  »

Puis, un éclair vint lui traverser l’esprit, rapide et éphémère, et il crut qu’il allait trop vite pour qu’il puisse le saisir au passage. Une idée, matérialisée comme une particule virtuelle, et presque aussitôt repartie. Mais il avait réussi à la saisir :

— Je sais ou se cache Eustass, dit-il d’une voix tremblante mais affirmée.

Les hommes se stoppèrent, méfiants. Ou plutôt interloqués, comme s’ils avaient hanté ces couloirs pendant des siècles et qu’ils avaient progressivement oublié pourquoi ils étaient là. Peut-être même qu’ils le prenaient au sérieux.

« Bon dieu, c’est peut-être ma chance… se dit-il à lui-même.  »

— Mec… commença Mathia derrière lui.

Alors il leva le bras et pointa les cuisines :

— Il se cache dans un placard.

Et miracle, ils tournèrent la tête dans cette direction, fronçant les sourcils et montrant les dents, comme si la solution était évi-dente, comme si c’était effectivement le tout dernier endroit qu’ils n’avaient pas fouillé.

« Allez, maintenant tu t’enfuis, pensa-t-il.  »

Ses pieds restèrent collés au sol.

« Allez putain, cours, c’est ta seule chance…  »

Il avait tellement peur, une voix dans sa tête lui disant que s’il ne bougeait pas, s’il se laissait faire, tout irait bien pour lui. Il avait les chaussures dans du ciment.



« Allez, reprends le contrôle... »

La confusion ne dura qu’un instant, mais qui fut assez pour que Raphaël réagisse. Il s’élança, bousculant au passage l’homme qui se faisait appeler Mathia. Le contact avec son épaule était acerbe : il avait le corps froid et visqueux, et la sensation désagréable lui colla à la peau.

— Merde, choppez moi ce fils de pute ! entendit-il derrière lui, mais il sortait déjà à pleine vitesse du réfectoire.

— Tu peux toujours t’enfuir, mais on te rattrapera toujours, mon pote ! hurlait un autre.

Il traversa un large couloir, remerciant qui voulait bien l’entendre que toutes les grilles étaient encore ouvertes dans ce bloc. Puis, il arriva dans l’atrium et s’arrêta net : une centaine de cadavres étaient pendus tout au long de l’étage, leurs pieds se balançant à la hauteur de sa tête. Les corps étaient en décomposition, certains de couleur verdâtre et à la texture ressemblant à de la mousse. « Lâchez les chiens !! » entendit-il ricaner dans son dos. Il tourna la tête et vit le maton nu le courser à quatre pattes, hurlant et jappant. Il reprit sa course vers ce qui lui semblait être un poste de garde, mais dans la panique, tout était flou autour de lui. Une corde claqua et un corps s’effondra juste devant lui, mais il sauta par-dessus l’obstacle pour l’éviter. Il leva les yeux : un membre de l’escadron avait scié la corde depuis l’étage, il ricanait à pleine gorge. Devant, un autre homme coupa lui aussi une corde. Le cadavre s’écrasa aussi à une dizaine de mètres devant lui avec un bruit d’os brisés, mais lorsqu’il approcha, toujours en pleine course, le corps commença à se relever. Il s’aïda de ses mains squelettiques pour se mettre debout et fixa Raphaël de ses orbites depourvues d’yeux. Celui-ci fit une embardée, juste à temps pour que le revenant lui frôle le coude, mais ne réussissant pas à l’attraper. Il dépassa le poste, les poumons en feu et de l’acide lui coulant dans les veines. Il passa deux tournants barrés de plusieurs grilles, lorsque devant lui, il découvrit des portes battantes marquée « ACCUEIL ». Une vague d’espoir le traversa, une onde délicieuse qui s’accompagna d’un coup de fouet : il augmenta la vitesse et se jeta contre les portes battantes qui s’ouvrirent toutes seules juste avant qu’il les atteignent. Pris de surprise, il trébucha en quittant le couloir, et vint se frapper contre un obstacle ancré au sol. Celui-ci ne bougea pas ; c’est Raphaël qui s’étala au sol.

Il regarda devant lui et vit une paire de chaussettes sales devant ses yeux, contenant deux pieds. Il hurla et se releva d’un bond : l’obstacle était un homme qui se tenait debout, complètement immobile. Il crut d’abord qu’il s’agissait d’un mannequin, vêtu d’une paire de jeans et d’un sweat à capuche. En plus, sa position n’était pas naturelle : il avait les jambes tendues, mais le corps plié en deux comme s’il voulait toucher ses pieds. Il avait les bras dressés en l’air, les doigts tirés dans des angles différents et improbables, comme s’il se faisait électrocuter. Même s’il ne bougeait pas d’un pouce dans cette position improbable, Raphaël sut instantanément qu’il ne s’agissait pas d’un mannequin. À côté, un homme était debout, le font collé contre le mur, une tâche d’urine à ses pieds. Non loin, une femme d’une vingtaine d’années et complètement nue était en position arquée, la tête et les pieds au sol, les seins pointant le plafond. Son visage était figé dans une expression mêlée de terreur et d’émerveillement. Sur sa droite, un homme à torse nu était assis en tailleur, la tête posée sur les genoux. Les doigts de sa main gauche étaient rongés par la nécrose, le bout des doigts noirs contrastant avec l’os blanc complètement à nu sur le reste des phalanges jusqu’à la paume, comme cinq sucettes en décomposition. Un autre avait un pied et une main au sol, les deux autres membres tendus en l’air, un filet de bave atteignant le sol. Une femme adossée au mur avant encore son aiguille dans le bras. Plusieurs étaient simplement debout, d’autres couchés et recroquevillés, parfois avec trois couche de pulls, des fois nues.

La pièce était remplie de zombies immobiles, figés dans le temps : le cœur de Raphaël tomba dans sa poitrine, face à une scène de son passé qu’il pensait ne jamais à avoir à revivre.

« Papa ? fit-il. »

Il se dirigea lentement vers un homme qui se tenait dos à lui. Il avait le pantalon sur les chevilles, dévoilant ses jambes frêles et maigres. Il avait la tête pointée vers le ciel et les bras arqués en arrière. D’un geste craintif, il posa sa main sur l’épaule de l’homme. Mais à ce moment-là, toutes les têtes se tournèrent d’un coup vers lui, le dévisageant avec leurs visages absents. Son regard revint vers l’homme qu’il agrippait, et lui aussi le fixait. Ou plutôt, il fixait un point à travers lui, comme perdu dans ses contemplations cosmiques : il s’agissait bien de son père. Comment pouvait-il être là ? C’était impossible. Son torse commença à se soulever et s’affaisser dans un rythme frénétique, et il sentit chaque bouffée d’air répandre la panique dans son corps comme du poison.

Alors il s’enfuit.

Il continua dans la pièce jusqu’à l’autre extrémité : il distingua vaguement le comptoir à sa droite, celui qu’il avait vu en arrivant ici, et la porte toujours posée sur le sol. En la traversant, il fut surpris de se retrouver sur le parking extérieur, en face de sa voiture. À peine eut-il senti l’air frais et sans poussière sur son visage, qu’il se retrouvait déjà sur le siège conducteur, en train d’insérer les clés dans le contact de la voiture, comme s’il avait eu une absence. La voiture avait démarré, comme si le temps faisait des bons en avant. Il avait la main sur le levier de vitesse, lorsqu’il se stoppa sur place :

« Émilie... » fit-il à voix haute.

Il fallait qu’il retourne la chercher. Elle était toujours au même endroit, il connaissait le chemin maintenant. Il avait juste à sortir de la voiture et revenir dans le bâtiment.

Sa main ne bougea pas.

Il leva les yeux : déjà, l’escadron traversait le parking pour venir à sa rencontre.

Tout ce qu’il avait à faire, c’était sortir, les éviter, rentrer, traverser cinq ou six pièces.

Risquer de se faire rattraper.

Risquer de recroiser Thomas.

Risquer de retomber sur les figures immobiles.

« *Tout ce que t’as à faire, c’est pas paniquer, se dit-il. Tu files tout droit, tu retournes la chercher. Pas question de s’enfuir.* »

Il avait trois hommes du côté gauche de sa voiture, les deux autres à droite.

« *Allez, courage.* »

Le maton lui hurlait dessus, retenu par une laisse au poignet du chef de la bande:

« CE SERA TON TOUR D’ÊTRE EN LAISSE !! TU VAS RESTER ICI TOUTE L’ÉTERNITÉ PENDANT QU’ILS VONT TE BICHONNER !! »

Le reste de la bande approchait, ils n’étaient qu’à cinq ou six mètres.

« *Tu sors, tu cours. Tout va bien se passer.* »

Le chef jeta la tête tranchée contre la voiture, qui vint s’écraser sur le capot avec vacarme, comme s’il avait lancé une brique.

« *Ne panique pas, ne panique pas...* »

Il sortit le couteau de boucher, un sourire s’étendant jusqu’aux oreilles, et mima de se mutiler l’entrejambe, puis pointa le couteau sur Raphaël.

« *C’est maintenant ou jamais, fini de rester sans rien faire, je sors maintenant, maintenant je sors et j’y vais.* »

L’un des hommes était maintenant juste à côté de la portière du conducteur. Il tapota la vitre avec son bâton comme un policier en contrôle routier.

« *Ne panique pas, ne panique pas. Réfléchis à un plan...* »

L’homme porta la main à la poignée et déclencha le mécanisme.

Il paniqua.

Les pneus crissèrent sur le parking vide, et la voiture détala du parking, le pare choc frottant contre le béton légèrement surélevé du tout dernier poste de garde. Raphaël fonça sur la route, slalomant entre la voix de gauche et de droite tout en composant le numéro de Jordane. Après un moment qui lui parut être une éternité, elle décrocha.

« Jordane ! cria-t-il, où est-ce que t’es ? »

*Cher commissaire Voglth,*

*Je suis passé devant le poste tard hier soir, et votre lumière était encore allumée. Etiez-vous encore en train de plancher sur mon cas ? J’en suis flatté, mais à la fois tellement en colère que les impôts que nous payons (moi y compris !) servent à payer des idiots aussi incompetents que vous ! 21 fois ne vous aura toujours pas permis de trouver l’astuce ! Combien y en aura-t-il encore ?*

*Chacune de mes pensées est envahie par les ténèbres qui m’habitent. Cette rage et cette violence qui tourbillonnent ! Chaque fois que le téléphone sonne, j’espère que c’est vous. Chaque fois qu’on frappe à ma porte, je prie pour que ce soit vous. Le soulagement que je ressentirai lorsque vous m’aurez attrapé !*

*Seule la peine de mort pourra me libérer.*

*Et pourtant, je suis toujours là, et toujours je tue. Je croise une voiture de police, encore du sang plein les mains, mais c’est comme si j’étais invisible. Votre stupidité me dégoûte. Si je ne suis pas pris sur le fait, jamais vous ne m’attraperez. Et dommage pour vous, je ne laisse pas de témoin.*

*Des fois, je passe devant votre maison. Et je me dis que vous n’arriveriez même pas à m’arrêter même si vous me trouviez avec les mains autour du cou de votre femme.*

*La vérité, c’est que vous ne pourrez pas m’arrêter.*

*Je suis violent parce que la société est violente.*

*Je déteste les femmes parce que la société déteste les femmes.*

*Je suis votre instrument à tous.*

*Il y a une part de moi en chacun d’entre vous.*

*Vous ne m’arrêterez pas parce que je suis vous. Portant votre masque. Portant vos péchés.*

*Alors que le carnage continue.*

*P.S. : vous trouverez un cadeau dans la chambre de la 122 rue des Tilleuls. C’est la numéro 22.*

*Arrêtez-moi avant la numéro 23.*

*Sang-Froid*

## Chapitre VI : La fuite

Elle fut réveillée par un son.

« Maman ? grogna-t-elle, c’est déjà l’heure ? »

Mais il ne s’agissait pas de sa mère. Le bruit ressemblait plus à un claquement de dents. Et des pas, lents et réguliers. Elle ouvrit les yeux : elle était assise sur des toilettes, dans une cabine à la porte fermée. Une douleur sourde hurlait dans son crâne. Elle ne sentait plus sa jambe, et lorsqu’elle baissa le regard, elle vit qu’elle avait pris une couleur sombre violacée, maculée de sang séché. Les pas se rapprochèrent. Les claquements s’étaient transformés en grincements.

Ce fut lorsqu’elle vit la paire de sneakers aux rayures multicolores apparaître sous la porte qu’elle se rappela enfin où elle était.

Les chaussures s’arrêtèrent juste devant sa cabine.

Ses dents se mirent à claquer aussi, mais de peur.

La porte s’ouvrit lentement en grinçant.

Thomas, la dominant de toute sa hauteur, avait maintenant le visage brulé et décomposé. Ses dents étaient tellement limées qu’elles disparaissaient quasiment sous ses gencives noircies.

— J’aurai dû quitter cette putain de ville quand j’en avais l’occasion, dit-elle sur un ton de résignation.

— Oui, dit-il. Mais tu ne l’as pas fait.

— Va te faire foutre, cracha-t-elle.

Il sourit.

— C’est la fin de la chasse, on dirait. Ton pote est parti. Mais quoi qu’il fasse, il ne pourra pas arrêter ce qui va se passer ce soir…

Il leva son arme sur elle.

— Non, répondit-elle, il a dit qu’il allait reveni…

Le hurlement de l’arme couvrit sa voix, et sa tête fut balayée contre le mur. Des morceaux de carrelage volèrent dans tous les sens, et le vacarme continua ses échos encore quelques secondes après qu’il ait relâché la gâchette, pour mourir lentement et laisser place au silence.

Les cartouches continuèrent de rouler au sol et la fumée du canon s’éleva jusqu’au plafond tandis que la tâche de sang vint se répandre sous les autres cabines. Ensuite, le monstre plaça l’arme dans la bouche de son hôte, et il fit feu. Le haut de sa tête partit en avant et alla s’écraser contre le mur. Le reste du cadavre s’effondra au sol comme un sac de ciment, la mâchoire inferieur toujours accrochée au reste du corps, la langue en feu. Ensuite, le silence revint, et cette fois-ci, dura.

\*\*\*

Raphaël roulait trente kilomètres à l’heure au-dessus de la vitesse maximale autorisée, des larmes de rage aux yeux. Il ne se dirigeait pas vers Jordane, mais à l’opposé : chez lui.

Il l’avait appelé, l’avait demandé de l’attendre pour qu’il vienne la chercher et partir de cet enfer. Elle avait répondu qu’il était de leur responsabilité de prouver que quelque chose se passait dans cette ville. Que des innocents étaient morts, et que d’autres allaient aussi l’être s’ils ne mettaient pas un terme à tout ça. Raphaël ne le savait que trop bien, qu’il y avait eu des victimes ; mais ce n’était pas à eux de gérer ça. Ils s’étaient disputés, et la dernière phrase qu’elle prononça avant de raccrocher l’avait piqué au vif : « Si tu veux encore t’enfuir, c’est ton problème. Je n’ai pas besoin de toi, alors tu peux rentrer. »

Et c’est ce qu’il avait fait : un demi-tour en plein milieu de la route, et il était reparti dans le sens inverse. Pour qui elle se prenait, merde ? Il était désorienté et fou de rage. Lui ? S’enfuir ? C’était plutôt elle qui ne vivait pas dans le monde réel. Qu’est ce qu’elle allait faire, quand elle croiserait une chose comme lui avait vu ? Elle ne s’enfuirait pas, là ?

Il essaya de se calmer. Déjà, la lumière se faisait plus rare et la nuit commençait à tomber. Une pensée parasite vint s’accrocher à son esprit : il pensait à son ex. Il ne savait pas pourquoi, mais dans un moment pareil, il pensait à elle. Comment ça avait fini entre eux. Ce n’était pas de sa faute, il avait été accepté pour un nouvel emploi à l’autre bout de la région, un super poste, mais elle n’avait pas voulu le suivre. Enfin, pourquoi ça l’avait étonné ? Elle était dentiste, et elle avait son propre cabinet. Avec toute une clientèle. Elle n’allait pas tout lâcher comme ça. Et en fait, on n’était pas venu le chercher pour ce poste. C’est lui qui avait postulé. Pourquoi ? Pourquoi il avait postulé à cette offre en sachant que ça allait mettre fin à son couple ?

Il ne le savait pas.

Il ne savait même pas pourquoi il pensait à tout ça.

Il vit sur sa droite le panneau de direction indiquant la prochaine sortie pour Duli, à trois cent mètres. Il résista à l’envie de donner un coup de volant pour faire une embardée et arracher le panneau ; mais il fut assez déconcentré pour voir au dernier moment la femme qui était plantée au milieu de la route. Lorsqu’il la vit, il était trop tard : il ne put que regarder avec horreur, la bouche imitant un cri, la fille le fixer. Elle avait une jambe en sang, un garrot sur la cuisse. Elle avait un air triste, ou plutôt déçu. Déçue qu’il l’ait abandonné, qu’il soit parti sans elle, pour la laisser à son sort.

Il donna un coup de frein et tourna le volant : mais il s’aperçût, trop tard de nouveau, qu’elle n’était plus là. Qu’elle n’avait peut-être pas été là pour commencer. Les pneus de la voiture hurlèrent, et le véhicule glissa sur le côté. Il surcompensa, et il fit une sortie de route : le côté gauche arracha la glissière de sécurité, et il vint s’abattre contre un arbre, déclenchant les airbags, et l’envoyant dans les limbes de l’inconscience.

## Interlude : Il y a quelqu’un dans la maison

— Maman, il y a un monstre dans ma chambre.

Kya était perdue dans un sommeil profond, plongée dans un rêve étrange où elle était de nouveau caissière les soirs de semaine pendant ses études. Elle passait des articles en chaîne sur un tapis qui ne semblait pas avoir de fin. Elle entendait le bip lassant à mesure qu’elle scannait les codes-barres.

*BIP*

— Maman.

Il lui semblait entendre quelque chose, une voix très lointaine, mais elle était tellement concentrée sur sa tâche : à chaque fois qu’elle regardait sur sa droite, le tapis était plein à craquer d’articles, manquants de tomber sur les côtés.

*BIP*

Elle avait beau accélérer la cadence, elle n’arrivait pas à suivre.

— Maman, il y a un monstre dans ma chambre.

Encore cette voix, qui venait l’importuner, alors qu’elle avait tellement à faire. Si elle ne s’arrêtait ne serait-ce qu’une seule seconde, le flot d’articles viendrait l’inonder et elle entendrait un capharnaüm de sons stridents lorsque les codes-barres viendraient s’accumuler devant le scanner.

*BIP*

Mais elle connaissait cette voix. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle était importante.

— Maman, réveille-toi.

*BIP*

— Chérie, marmonna-t-elle dans son sommeil. Va te recoucher.

Son rêve perdait de sa substance, elle sentait qu’elle commençait à se réveiller, mais elle n’était pas encore consciente.

— Maman, t’as entendu ce que je t’ai dit ?

— Hmmm...

Il fallait qu’elle se rendorme, qu’elle termine son service, qu’elle scanne tous les articles.

— Maman, j’ai dit qu’il y a un monstre dans ma chambre, tu entends ?

Kya se réveilla en sursaut : sa fille se tenait à son chevet. Elle reconnaissait sa silhouette dans l’obscurité de la chambre. Sa porte était entrouverte, mais la maison était toujours dans le noir, toutes lumières éteintes. Elle commença à émerger : elle faisait un rêve stupide, quelque chose à voir avec un supermarché, mais les détails lui échappaient déjà, fuitant de sa tête comme un pot percé. Sans réfléchir, elle posa sa main sur le front de sa fille : pas de température. Puis, elle posa sa main sur son entrejambe : non, elle n’avait pas fait pipi au lit. Elle se sentit quelque peu rassurée, elle n’aurait pas à aller aux urgences ni à changer les draps du lit cette nuit.

— Qu’est-ce qu’il y a bébéchou ?

— Il y a un monstre dans mon placard, répéta-t-elle.

Kya soupira : c’était la troisième fois qu’elle lui faisait ce coup-là. Cela avait commencé une ou deux semaines plus tôt. C’était normal pour un enfant de son âge de s’imaginer des choses, mais elle pensait en avoir fini de se relever la nuit pour s’occuper d’elle. À sept ans, elle pensait qu’elle allait enfin pouvoir faire toutes ses nuits. Les deux fois précédentes, elle s’était levée, l’avait accompagnée dans sa chambre, et il avait fallu qu’elle la fouille de fond en comble pour qu’elle puisse se rendormir.

— Les monstres, ça n’existe pas, dit-elle en se retournant dans sa couette, va te recoucher.

— Mais maman... protesta-t-elle.

— Pas de mais, Clara, va te recoucher, un point c’est tout. Il n’y a rien dans ta chambre, je te le promets.

Puis, elle essaya de se rendormir. Elle se raccrocha à son rêve, il lui semblait qu’elle était encore étudiante dedans, pour peut-être y retourner plus vite. Mais elle sentait la présence de Clara dans son dos. Elle entendait sa respiration, elle voyait qu’elle était hébétée et qu’elle n’osait pas protester davantage. Mais qu’elle n’osait pas retourner dans sa chambre non plus.

— Bon, dit Kya avec une pointe de colère dans la voix. Je vais regarder, mais cette fois-ci c’est la dernière fois.

— Oui...

— Si on jette un œil et qu’il n’y a rien, tu ne viendras plus jamais m’embêter avec ces histoires, c’est compris ?

— Oui...

Elle poussa un soupir, et alluma sa lampe de chevet. Elle se retourna vers sa fille, et son cœur se noua : elle avait vraiment l’air effrayée. Elle s’accrochait à sa grenouillère comme si elle se retenait d’aller aux toilettes.

— Tu as envie de faire pipi chérie ?

Elle secoua la tête en guise de réponse. Elle semblait avoir peur, et Kya se demanda si elle ne devait pas songer à l’envoyer chez un psy. Peut-être qu’elle faisait des terreurs nocturnes, et qu’il serait bien de s’occuper du problème avant qu’il ne s’installe.

Elle se leva, et Clara lui tendit les bras pour qu’elle la prenne. Elle se plia à sa requête, et sortit de la chambre en portant sa fille, ses mains fermement accrochées à son cou, le visage enfoui dans son épaule. Elle alluma le couloir et elle se dirigea dans le hall de la maison : la chambre de Clara se trouvait juste en face, sa porte était ouverte et sa loupotte projetait une lueur rougeâtre qui éclairait faiblement la pièce. Elle allait entrer, mais quelque chose l’interpella : sur sa droite, au fond du couloir, se trouvait la cuisine. Et dans la cuisine, la porte du cellier était légèrement ouverte, elle le voyait même dans la nuit. La porte d’un blanc presque invisible dans la pénombre était entourée d’un halo d’un noir net et complet, signe qu’elle l’avait laissée entrouverte. Était-ce possible ? D’habitude, elle la gardait fermée. Ou était-ce Clara ? Mais pourquoi ? Elle hésita à aller la refermer, mais elle était trop fatiguée pour faire le détour. Elle voulait rapidement faire le tour de la chambre de Clara, puis aller se recoucher avant que son réveille sonne à six heures trente.

Elle se tourna sur sa gauche, vers la porte d’entrée : le voyant de l’alarme clignotait en vert, signe que personne ne s’était invité chez eux. Elle se sentit rassurée : depuis son divorce, elle s’était retrouvée toute seule dans cette grande maison - ou avec Clara une semaine sur deux, qui n’était pas exactement un garde du corps, même si elle savait être collante - et elle ne se sentait pas tout à fait en sécurité. Elle avait trouvé une entreprise qui installait des systèmes d’alarme, et c’était le patron même qui était venu s’occuper du travail. Un certain Richard, très charmant. Depuis, elle avait pu dormir de nouveau sur ses deux oreilles.

Elle entra dans la chambre et déposa Clara au sol.

— Bon, dit-elle, on va regarder, et on ne va rien trouver. Tu es en sécurité dans ta chambre. Il n’y a pas de monstre, rien du tout.

— Mais... commença-t-elle.

— Pas de mais ! Peut-être que si ta chambre était mieux rangée, tu ne verrais pas des formes un peu partout !

Clara baissa les yeux, et Kya se mit à la tâche, pressée de retrouver son lit. Elle commença par la base : elle se mit à genoux et passa la tête sous le lit.

— Rien par ici, dit-elle.

Elle se releva, poussant une grimace lorsque ses genoux craquèrent, et se dirigea vers sa cabane. Il s’agissait d’un tipi avec un drap blanc à motifs typiques - et probablement caricaturés - indiens. Elle écarta le voile, mais ne découvrit qu’un amas de peluches. Elle remarqua que certaines avaient échappées à sa tournée de lessive depuis un moment, et elle nota mentalement de s’en occuper le lendemain.

— Rien non plus par ici.

Elle traversa la pièce pour aller au dernier endroit où elle pourrait trouver un « monstre » : la penderie. Elle était grande ouverte, et une de ses vestes était tombée au sol.

— Maman ! paniqua Clara lorsque Kya allait entrer.

Elle avait ramassé un de ses doudous et suçait son pouce en l’étranglant dans son bras.

— Quoi ?

— Le monstre était là-dedans...

Son regard revint sur la penderie : il n’y avait rien ici, à part une veste que Clara avait fait tomber. Elle se pencha pour la ramasser, et elle la remit sur son cintre. Une fois dans la penderie, elle fit un tour de tête : il n’y avait rien, bien entendu.

— Et voilà, dit-elle en sortant, pas de monstre. Nulle part.

— Mais maman, il était juste là, se plaignit-elle. Il me regardait dormir !

— Ça suffit ! commença-t-elle à s’énerver. Tu es trop grande pour croire à ce genre de choses ! C’est ton imagination !

Elle referma la porte de la penderie, un peu plus fort que ce qu’elle voulait, et Clara sursauta.

— Va te coucher maintenant ! Je ne veux plus t’entendre.

Sa fille s’exécuta en silence. Elle s’enfouit sous sa couette, son doudou toujours bien accroché.

— Bonne nuit, dit Kya d’un ton un peu trop sévère.

— Bonne nuit, répondit Clara presque imperceptiblement, regardant le mur.

Kya resta un instant sans bouger, puis elle sortit de la chambre en refermant derrière elle. Elle souffla un coup, puis elle retourna en direction de son propre lit. Malgré elle, elle jeta un coup d’œil furtif vers le cellier : la porte était toujours entrouverte. Mais elle continua son chemin, éteignant la lumière du couloir derrière elle, puis elle se remit au lit. Elle regarda son radioréveil : il était deux heures trente du matin. Plus que quatre heures de sommeil avant de remplir demain...

Elle croyait qu’elle était trop énervée pour se rendormir, mais elle tomba immédiatement dans les bras de Morphée. Elle coula à pic dans un sommeil profond, une nuit noire, sans rêves. Juste l’inconscience. Il sembla que toutes les lumières s’étaient éteintes dans son cerveau, qu’elle flottait complètement dans l’inexistence. Cela sembla durer une éternité, comme si elle était morte, et qu’elle attendait de renaître. Aucune pensée, aucune sensation, le vide complet. Elle se réveillerait le lendemain, au son du réveil. Puis, quelque chose.

Une sensation s’installa en elle. C’était la seule chose qu’elle pouvait percevoir. Une sensation désagréable. Elle voulait continuer de dormir, mais la sensation se faisait de plus en plus insistante. Quelque chose d’inconfortable. Un danger. Une présence. Oui c’est ça : elle avait la sensation d’être observée.

Elle ouvrit grand les yeux, se réveillant instantanément. Le radioréveil, en face de son visage, indiquait trois heures quinze. Un frisson la parcourut : elle sentait bel et bien une présence dans la pièce. Il faisait toujours noir autour d’elle, mais elle tourna lentement la tête : l’homme se tenait debout au pied de son lit. Rien qu’une silhouette dans la pénombre, immobile, mais elle était là.

Ses poumons inspirèrent profondément, prête à hurler, hurler à en réveiller les morts ; mais avant qu’elle put ouvrir la bouche, l’ombre bougea la main et un objet zébra l’obscurité avec un reflet argenté. Elle se figea.

— Si tu cries, je tranche ta fille d’une oreille à l’autre, dit simplement l’homme.

Kya expira malgré elle, sans un son. Son corps se paralysa.

— Où sont les clés de ta voiture ? reprit-il calmement.

Kya ne sut quoi dire. Elle avait parfaitement entendu, mais elle n’arrivait tout simplement pas à comprendre ce qu’il voulait dire, même en mettant les mots bout à bout.

— Ta voiture, reprit-il. Donne-moi les clés, et je repars sans blesser personne. Tu as compris ?

« Un cambrieleur » réussit-elle à formuler dans sa tête. Elle savait, de par son métier, que la meilleure chose à faire était d’obéir. Elle allait lui donner sa voiture, et il repartirait. Et là seulement, elle appellerait la police. Elle ne songea pas un instant à l’alarme, au « monstre » que sa fille avait vue, ni que la voix lui semblait presque familière. Pour l’instant, elle ne pensait qu’au petit pot blanc et rose en céramique que Clara lui avait fait en maternelle, pour la fête des mères.

— Le pot blanc dans la cuisine, dit-elle enfin.

— Bon, répondit-il.

Il plongea sa main dans sa poche et en sortit quelque chose qu’elle n’arriva pas à distinguer. Il s’approcha ensuite, contournant le lit avec dextérité dans le noir. Kya voulut crier, mais elle se retint. Elle se releva presque et rampa au fond de son lit pour essayer

de s’éloigner. Il vint à son chevet et jeta l’objet devant elle.

— Attache toi les mains dans le dos, ordonna-t-il, attends que je sois parti, compte jusqu’à cent, et seulement là tu appelleras la police.

Ses yeux se posèrent sur l’objet en question : il s’agissait d’un bout de corde. Deux boucles étaient déjà préparées, elle avait juste à les enfiler et à serrer. D’ici, elle remarqua que l’arme qu’elle avait prise pour un couteau de boucher, avec son reflet argenté, était en fait un gros tournevis. Elle leva les yeux : l’homme portait une cagoule noire. Elle ne voyait que ses yeux bleus, un regard calme et froid, qui allait la rendre complètement folle. Pourquoi était-il aussi calme ? Il portait un pull quelconque, et un pantalon de travail tout aussi quelconque, si ce n’était qu’il avait beaucoup de poches.

Il pointa son arme sur elle, semblant perdre patience.

Sans le temps de réfléchir, elle s’exécuta. Elle prit le bout de corde, passa ses mains dans son dos et enfila ses mains dans les boucles. Son agresseur était si calme, si fluide, qu’elle avait l’impression de vivre une formalité. Que si elle faisait tout ce qu’il disait, tout allait bien se passer.

Il plongea sur elle, qui faillit hurler, mais il passa simplement derrière elle pour resserrer le nœud. La ficelle lui sangla les mains, lacérant sa chair. Elle grimaça de douleur, mais elle ne dit rien : « Mon dieu faites que Clara dorme, faites qu’elle ne se réveille que demain et qu’elle ne soit pas mêlée à tout ça, mon dieu je vous en supplie… »

À sa surprise, il la retourna sur le ventre d’un geste ferme. Sa tête vint s’écraser dans l’oreiller. Il saisit ses jambes, et quelques secondes plus tard, elle sentit une autre ficelle lui comprimer les chevilles.

— Hé ! protesta-t-elle.

— La ferme, répondit-il simplement.

Il serra les nœuds au maximum, la laissant ligotée sur son lit, et il sortit simplement de la pièce.

« Il va prendre la voiture, pensa-t-elle. Il va me piquer ma voiture, et il va partir d’ici. Je ne le reverrais plus jamais. Je vais appeler la police, et demain je prendrai un taxi pour aller au travail. J’emmènerais Clara à l’école en taxi, ça va lui plaire. Et puis j’irai travailler, comme si rien ne s’était passé. »

Elle s’imagina entendre ses pas se diriger vers la cuisine, elle imagina parfaitement le son strident des clés s’entrechoquant pendant qu’il enfilait sa main dans le pot pour fouiller. Elle imaginait même le son du pot se brisant au sol ; mais tout ce qu’elle entendit, c’était la porte d’entrée de la maison s’ouvrir et se refermer. Interloquée, elle tendit l’oreille, la joue contre le coussin, les chevilles et poignets en feu : plus rien.

Elle se demandait si elle devait se lever. Si elle devait appeler à l’aide. Mais s’il s’agissait d’un piège ? Et s’il se cachait toujours dans la maison, et qu’il était prêt à lui sauter dessus si elle sortait de la pièce, ou si elle poussait un cri ? Il fallait qu’elle compte jusqu’à cent, peut-être ? Peut-être que c’était fini, finalement, qu’il était parti ?

Mais elle n’eut pas le temps de commencer à compte, qu’elle entendit la porte se rouvrir. Les pas se dirigèrent quelque part dans la maison. Des pas lourds, déterminés. Elle entendit un sanglot étouffé :

— Clara ?! hurla-t-elle malgré elle. Clara !!

Puis l’homme réapparut dans sa chambre avec fracas : d’une main, il portait ce qui semblait être une caisse à outils. De l’autre, il portait Clara. Elle était ligotée, tout comme elle, et avait un bâillon dans la bouche. L’homme posa la trousse au sol et jeta la petite fille dans un coin. Elle s’écrasa au sol avec un cri étouffé, et Kya cria de plus belle. L’homme se jeta sur l’avocate et lui enfonça un bâillon dans la bouche pour la faire taire. Il avait retiré sa cagoule, et son visage était à quelques centimètres d’elle. Il avait les yeux fous, un air de prédateur. Et elle le reconnut enfin. Elle voulut hurler, mais il était trop tard.

— On va s’amuser un moment, dit l’homme, et ta fille va tout regarder.

Et la nuit commença enfin.

## Chapitre VII : Le Taxi

1

Jordane s’assit sur un banc à proximité du commissariat de Duli : sa tête recommençait à lancer des vagues de douleurs, et sa bosse causée par la rencontre de sa tempe avec un mur ne s’était pas encore résorbée. Elle fixait d’un œil vide la vieille pancarte « À VENDRE » posée sur la devanture d’un grand magasin, mais elle pensait à Inès. Sa lettre disait vraie : il y avait bien des monstres ici. Elle ne savait pas comment c’était possible, mais elle en avait été témoin. Un loup ramenant des voix d’outre-tombe, rien que ça. Mais était-il le seul, ou y en avait-il d’autres ? Il avait parlé d’un humain, qui était mêlé à cette histoire…

Il y avait aussi l’émeute de la prison. Les diverses informations qu’elle avait glanées ne suggérait rien de plus qu’un déchaîne-ment de violence de prisonniers qui en avaient marre de leurs conditions de détention. Peut-être que cette gamine qu’ils avaient rencontrée avait raison, qu’elle était bien hantée. Peut-être même que, comme pour l’accident de la mine, quelque chose avait poussé un détenu à lancer la boucherie.

Qu’est-ce que Raphaël allait trouver là-bas ? Était-il en danger ?

« Non, pensa-t-elle, c’est Raphaël. Il sait se débrouiller, rien ne lui arrivera. »

Et puis, il était comme elle, un enquêteur : leur mission est de dévoiler la vérité, démasquer les impostures, et pour la première fois, l’enjeu était bien supérieur à un simple article. Qui sait depuis combien de temps les habitants de Duli souffraient de ces maux, combien étaient déjà morts aux griffes de ces monstres, et combien allaient encore succomber sans que personne ne veuille s’y intéresser ? Il fallait que quelqu’un passe cette ville sous projecteur, c’était le seul moyen de sauver ses habitants. Il fallait qu’elle retrouve Inès, c’était sa meilleure piste : elle espérait trouver les informations nécessaires sur son dernier lieu d’embauche connu. Et elle devait aussi admettre que les circonstances de la fermeture du palais de l’étrange étaient pour le moins suspicieuses. L’ef-fondrement d’une mine, un massacre dans le huis-clos d’une prison, et maintenant un mystérieux accident le jour de l’ouverture. Quelle était l’ampleur de l’accident ? La cause ?

Son instinct lui soufflait que quelque chose avait chuchoté à l’oreille d’un prisonnier juste avant l’émeute, comme pour la mine. Et que quelque chose avait aussi chuchoté à l’oreille de quelqu’un durant l’ouverture du parc, et que c’était justement ça l’accident. Sauf que, cette fois-ci, il avait été passé sous silence. Y-a-t-il eu des morts ? Combien ? De quoi ont-ils succombé ? Le propriétaire devait avoir le bras long pour faire taire les journaux. Cet Oswald… Il ne lui inspirait aucune confiance : et c’était bien pour ça qu’il fallait qu’elle fouille dans ses affaires avant de le rencontrer. De ce fait, elle pourra avoir le dessus sur lui lorsqu’elle transformerait la conversation en interrogatoire.

Elle regarda arriver un pick-up dans sa direction, lui faisant penser qu’il fallait qu’elle se trouve un taxi. Il se gara non loin d’elle, sur le parking du commissariat. La porte s’ouvrit, et le conducteur se déplia pour sortir du véhicule, le toit lui arrivant à peine aux épaules : il ne fallut pas longtemps pour qu’elle reconnaisse le géant qu’elle avait rencontré la veille, au café. Aujourd’hui, il arborait une chemise à carreaux rouges de bûcheron en tissu épais rentrée dans sa paire de jeans. Il se pencha pour ramasser un objet sur le siège passager et se dirigea vers le trottoir en faisant claquer la porte du vieux pick-up : Jordane découvrit des mocassins en daim qui cassaient complètement son look, et elle esquissa un sourire.

L’homme prit la direction du panneau d’affichage, sifflotant d’un air distrait, et elle fut interpellée lorsqu’elle se rendit compte qu’il tenait dans sa main un papier enroulé en cylindre. Il le déplia d’un geste sec et déplaça des punaises déjà présentes pour le placarder sur l’un des seules espaces encore vierges du tableau de visages au regards fantomatiques. Elle s’approcha pour jeter un œil au prospectus : l’homme l’aperçût, sembla se figer quelques instants, comme réfléchissant, puis il engagea la conversation :

— Myrtille, le chat de ma voisine, dit-il.

L’affiche représentait une photo d’un chat noir qui grimaçait devant l’objectif. En dessous, un petit texte décrivait les dimensions de l’animal, ainsi qu’un petit paragraphe touchant sur son caractère très joueur et son pelage doux invitant aux caresses. Sous le titre « CHAT PERDU », une bien maigre récompense était proposée à celui qui le retrouvait.

— Madame Rosalie ne peut plus se déplacer depuis quelques temps, je lui ai promis que j’allais l’aider à retrouver son bœstiau.

Son sourire était chaleureux et quelque peu charmeur, et elle ne put s’empêcher de le lui rendre :

— C’est très aimable à vous, dit-elle, cette Madame Rosalie a la chance d’avoir un voisin sur qui elle peut compter.

— Ce n’est vraiment rien, répondit-il en rougissant. Si on ne s’entraide plus entre êtres humains, qu’est-ce qu’il nous reste ?

Elle hocha la tête, mais son sourire à elle s’était évanoui : un sentiment la saisit, comme un instinct, et elle fut maintenant beau-coup trop consciente du nombre de visages qui la fixaient sur le panneau d’affichage. Il lui semblait qu’ils essayaient de l’interpeler, de la mettre en garde : elle se rendit compte du nombre de disparus que cette ville avait englouti, et pendant l’espace d’une se-conde, elle eut presque l’envie de s’enfuir.

— C’est triste, toutes ces personnes disparues, l’interrompit-il, la sortant de sa torpeur. Drôle d’époque.

Elle reprit ses esprits, et elle vit qu’il désignait le panneau d’affichage devant eux. Il avait les yeux bleus brillants.

— Oui, finit-elle par répondre, mais je pense que c’est plus un problème du lieu que du temps.

— Qu’est-ce que vous voulez dire ?

— C’est la première fois que je vois une ville avec autant de cas non résolus, poursuivit-elle, en plus d’une histoire aussi chargée.

Il haussa les épaules :

— Je ne sais pas, je ne vis pas ici. J’ai quelques chantiers dans le coin, mais c’est rare. Je regarde le travail qu’il y a à faire, et le mon-tant sur le chèque. Mais je sais qu’il y a beaucoup de gens de passage ici, alors j’ai apporté une affiche.

— Vous êtes ouvrier ?

— Je suis entrepreneur, corrigea-t-il. J’ai des employés qui font le travail à ma place, jusqu’à ce qu’ils se rendent compte que je ne

sers pas à grand-chose à part encaisser le reçu. Mon titre officiel c’est chargé d’affaires, mais on m’appelle le ‘*chargé de-rien-faire*’ depuis bien longtemps.

Il éclata d’un rire naturel, et elle ne put que l’imiter en retour.

— Mais bon, je parle, je parle, reprit-il, mais vous, vous êtes du coin ?

— Non, dit-elle. Les contes de la crypte, vous connaissez ?

Il fouilla dans sa mémoire, se caressant le coin de la moustache :

— Non, je ne vois pas.

— C’est un magazine, je publie des articles sur des phénomènes paranormaux, des mystères non résolus.

— Ah oui ? fit-il, et vous êtes servie, ici ?

— Plutôt, oui, répondit-elle gravement. Vous connaissez l’histoire d’Inès ?

— Qui ?

— Laissez tomber, apparemment c’est un secret bien gardé par les habitants d’ici.

— Je vois, s’amusa-t-il, mais rien qui puisse vous arrêter si facilement, je me trompe ?

— Exactement, fit-elle, se sentant gagner quelques forces. Pas grand-chose ne peut m’arrêter.

— J’aime cette attitude, s’exclama-t-il. Personne ne veut aller voir ses démons, alors il faut bien que quelqu’un le fasse pour eux, pas vrai ?

Cette remarque la fit réfléchir : oui, c’était exactement ça. Les habitants de Duli vivaient sous l’emprise de leurs démons, et au lieu de se battre ils avaient choisi de rester dans l’inconscience. Comment le mineur avait pu vivre toutes ces années dans ce réseau de galeries sombres, au lieu travailler pour trouver une issue ? Ironiquement, le seul lieu où il se pensait en sécurité était visiblement sa tanière. Pareil pour Ed, il avait vécu un évènement traumatisant dans la forêt, disait que c’était dur pour lui de s’y trouver, alors pourquoi avait-il accepté de les accompagner ? Et Inès, comment avait-elle pu supporter tant de brimades, être restée dans la ville où elle était sûre d’avoir vu un monstre - Et Jordane aussi en était maintenant convaincue - au lieu de fuir ?

Effectivement, elle était la seule à pouvoir les sauver. Ou tout du moins, à leur ouvrir les yeux.

— C’est exactement ça, dit-elle enfin.

— Et votre ami, poursuivit-il, il n’est pas avec vous ?

Elle leva les sourcils, quelque peu décontenancée. Il se mit à rire et esquissa un geste d’excuse :

— Je plaide coupable, je vous ai reconnu : la fille qui ne regarde pas où elle marche dans les cafés !

Elle se remémora la scène, le bousculant au moment de partir la veille.

— Oui, dit-elle un peu mal à l’aise, ce n’est pas dans mon habitude d’être aussi distraite. Mon ami est parti faire une course pour moi, il doit me rejoindre plus tard.

— Je comprends, fit-il, les démons ne dorment jamais.

— Vous avez tout compris, conclut-elle. D’ailleurs, en parlant de ça, je devrais déjà être en route, je n’ai plus qu’à espérer qu’il y ait des taxis dans cette ville.

— Où votre enquête vous amène, si je puis me permettre ? Vous savez, juste pour savoir quels lieux éviter si je veux vivre vieux.

Elle hésita un instant : l’inconnu était chaleureux, et malgré sa grande taille et son physique imposant, il semblait inoffensif. Il ne dégageait aucune agressivité, ni aucun égo ; mais il ses questions semblaient glisser sur lui, et au final, durant cet échange, elle s’était plus dévoilée que lui l’avait fait. Avait-elle croisé quelqu’un de plus doué qu’elle pour glaner des informations ? Elle sourit à cette idée.

— Avez-vous été présent pendant l’ouverture du Palais de l’Étrange, il y a disons à peu près dix ans ?

De nouveau, il prit un air songeur et caressa sa moustache entre son pouce et son index de sa main gauche : elle repéra furtivement une alliance à l’annuaire, et fut surprise de se sentir déçue - qu’est ce qui lui prenait, il avait au moins dix ans de plus qu’elle...

— Vous parlez de la vieille fête foraine abandonnée, à une vingtaine de kilomètres ? C’est sûr que ça fout un peu les jetons, cet endroit. C’est là que vous allez ?

— Oui, dit-elle. Le propriétaire semble assez louche.

Il haussa de nouveau les épaules, regardant dans le vide. Puis, il revint de son monde imaginaire et tapa du poing sur sa paume, comme s’il avait eu une révélation :

— Mais oui, quel idiot !

Elle haussa un sourcil.

— Je dois justement passer dans le coin, j’ai du matériel à aller récupérer dans la scierie juste devant. C’est à peine à un kilomètre avant, ça ne me ferait pas un gros détour de vous y emmener. Si votre ami vous rejoint là-bas, s’il a une voiture, j’entends, je vous dépose et je retourne à mes affaires.

Jordane se pinça les lèvres : allait-elle monter en voiture avec quelqu’un qu’elle venait de rencontrer ? Elle le sentait plutôt bien, il avait été très agréable. L’alternative était de chercher un taxi, mais en trouverait-elle seulement un ? Et puis, là aussi elle tomberait avec un parfait inconnu. C’était un petit trajet, vingt petits kilomètres. Rien que ce matin, elle avait survécu à bien pire que ça. Elle pesa le pour et le contre, mais sa méfiance perdit le duel :

— Très bien, dit-elle, laissez-moi prévenir mon ami.

— Super, dit-il, je vous attends dans la voiture.

« Au moins, pensa-t-elle, si je me fais trucider, Raphaël pourra peut-être se rappeler à quoi il ressemble. Ou alors, ma tête finira placardée sur ce foutu panneau d’affichage, par-dessus un autre habitant déjà depuis longtemps oublié. Et un jour, quelques années plus tard, voire des mois, à son tour quelqu’un sera affiché par-dessus mon portrait. »

Elle sortit son téléphone pendant que l’homme entra dans son pick-up. Une sonnerie, puis deux, puis trois : merde alors, il devait être occupé. Son cœur se pinça à l’idée qu’il pouvait être plus que simplement occupé, mais elle repoussa cette idée : elle devait rester concentrée sur ses objectifs, il la rejoindrait en temps et en heure. Elle commença à lui écrire un message, cherchant ses mots en regardant dans le vide, lorsque quelque chose l’interpella.

Elle regardait le panneau d’affichage, et quelque chose avait capté son attention. Une affiche quelque peu différente des autres. Elle rangea distraitement son téléphone dans la poche arrière de son pantalon et s’approcha du mur. Elle arracha une vieille affiche et la contempla entre ses mains avec effroi : il n’y avait pas de photo sur le bout de papier, ni de description, ni de récompense. C’était un dessin. Le croquis d’un visage. L’homme représenté sur le papier avait des traits grossiers mais on distinguait très clairement ses yeux perçants, et surtout son sourire. Un sourire carnassier qu’elle avait déjà vu. Contrairement à toutes les autres affiches, le titre n’était pas « DISPARU », mais : « AVEZ-VOUS VU CET HOMME ? ». Et en dessous, d’une police plus petite : « S’IL APPARAÎT DANS VOS RÊVES, FUYEZ AVANT QU’IL NE SOIT TROP TARD ».

Oui c’était bien ça : c’était le visage qu’elle avait vu dans son cauchemar. Celui qui l’observait et riait. Le croquis était très maladroit, mais son cœur serré dans sa poitrine indiquait qu’il y avait bel et bien quelque chose.

Le pick-up démarra à côté d’elle, et elle sursauta. L’homme l’interrogea du regard depuis son siège, et Jordane, décontenancée, chiffonna le papier qu’elle jeta dans une poubelle. Troublée, elle s’approcha de la voiture, l’esprit vagabondant : était-ce une coïncidence ? Ça devait en être une. C’était impossible autrement. Ce visage était dessiné à la va-vite, comment aurait-elle pu le reconnaître juste à partir d’un rêve ? Son esprit avait dû lui jouer des tours.

Elle essaya de chasser cette idée de sa tête : ça ne servait à rien de se torturer l’esprit avec cette information, autant se concentrer sur sa tâche actuelle, le Palais de L’Étrange.

« Et si je rêve encore de lui cette nuit ? Que c’est vraiment lui ? ». Elle se força à balayer cette pensée parasite.

Elle gagna le véhicule surélevé, ouvrit la portière et se hissa sur le siège passager.

— Au fait, dit-elle, on ne s’est pas présentés. Je suis Jordane.

L’homme enclencha une vitesse, et tourna la tête vers elle avec un air étonnamment sérieux : moi c’est Richard, comme mon grand-père.

Le moteur vrombit, et le véhicule floqué « ENTREPRISE DAGARD » s’engagea lentement le long de la rue principale, en direction de la sortie nord de la ville.

Interlude : Tout vient à point à qui sait attendre

Richard, le héros

Richard se gara dans un parking excentré du centre-ville, où seules quelques épaves trainaient. Il avait pris la voiture de sa femme pour faire son tour ; son nom n'était pas imprimé en lettres rouges sur le flanc du véhicule, c'était plus discret. Il sortit, faisant craquer son dos en grimaçant malgré lui : cette fichue berline était bien plus basse que son pick-up. Il respira l'air de Duli avec dégout : il avait l'impression d'être arrivé dans une déchetterie. Ça sentait le pourri, le renfermé. Cette ville était une triste coquille vide, mais c'était bien pour ça qu'il y était venu : il y avait beaucoup de gens de passage, et même les locaux avaient été oubliés de la société.

Des proies faciles.

Il se dirigea vers la borne de stationnement, et malgré le fait qu'il était persuadé qu'aucun agent ne s'était pointé pour contrôler dans les cinq dernières années, il acheta un ticket en glissant quelques pièces dans la fente : des gens comme lui s'étaient déjà fait arrêter à cause de petits détails comme ceux-ci par le passé, mais rien n'était un détail pour lui. Richard était minutieux. Il plaça le ticket sous le pare-brise - une heure, largement suffisant pour un coup de foudre - et s'engagea dans les rues désertes.

Il longea quelques boutiques aux lumières éteintes, un parc pour enfant presque vide, si ce n'était un sans-abri qui dormait sur le toboggan, une bouteille de vin vide aux pieds, mais il n'y prêta guerre attention.

Son esprit vagabondait.

Non, ce n'était pas ça, soyons honnêtes.

*Ses fantaisies le déchiraient.*

Il avait perdu le contrôle. Son esprit malade réclamait du sang. Il n'était mû que par un rythme sinistre qui battait dans son crâne comme les tambours des drakkars : « **TUER… TUER… TUER… TUER…** »

Il devait y regoûter, comme un junkie en sevrage. Pour calmer ses idées, son imagination, il était vraiment temps de recommencer. Il savait que la prochaine ne le satisfèrait que pour un temps. Certes, ce serait une extase : il savait exactement ce qu'il voulait, comment il le voulait. Il prendrait un plaisir incroyable à exécuter ses fantasmes. Puis, pendant un temps, il pourrait revivre les échos de cette expérience magique grâce au petit talisman qu'il allait récupérer. Le souvenir. Il ne savait jamais ce qui marchait, mais quand il le voyait, il savait que c'était ça. Une carte d'identité, un collier, un briquet. Le souvenir était une relique, qui l'appelait dès qu'il la voyait. Mais au final, tout ça retomberait. Le vide allait revenir. Ce vide qui le rongait comme de l'acide, puis le vide allait laisser de la place pour ses fantaisies. Elles allaient encore remplir son esprit jusqu'à le saturer, comme c'était le cas ce jour-là. Et là, il faudrait encore qu'il se mette à tuer. Pour reprendre un peu de contrôle. Richard passa devant la vitre d'un café, et il s'arrêta net : ça y est.

Il regarda la fille discuter avec quelqu'un, assis à une table. Elle avait de magnifique cheveux châains et lisses, des yeux verts étincelants, et une posture si droite, comme une poupée. Elle était sublime. Son aura semblait comme briller dans ce café si terne, elle l'aveuglait presque. C'était elle, pas de doute. La providence l'avait enfin envoyée. Il remarqua que l'homme avec elle comença à se lever, alors, d'instinct, il poussa la lourde porte vitrée. Il passa à travers le garçon sans même le voir. La fille se leva, et il se mit exprès dans son passage.

— Désolé, dit-elle après qu'ils se soient rentrés dedans.

Ses yeux furent attirés par un objet se cachant presque sous le col de son chemisier : la petite chose brillait dans la pénombre de son décolleté. Même plus, il semblait dégager une lueur qui éclairait bien au-delà de la pièce, comme une relique dotée de pouvoirs magiques. Une croix en argent.

Il la lui fallait absolument.

— Pas de soucis mademoiselle, rétorqua-t-il, c'est ma faute : je suis trop occupé à repérer les encadrements de porte et les lustres pour regarder où je mets les pieds…

Cette remarque sembla la rendre nerveuse, et elle répondit d'un ton bas :

— Bonne soirée.

Elle repartit, et son doux parfum flotta dans son nez encore un instant : pas de doute, cette fille allait bien devenir sa chérie numéro vingt-trois.

## Chapitre VIII : Chérie numéro vingt-trois

Richard, le héros

Richard, le héros

— Et alors, riait Richard, cette fois c'est ma fille qui vient me voir *‘Papa, papa ! Moi aussi j'ai vu le fantôme ! L'église est hantée !’* alors le temps d'enfiler mes chaussures et de traverser la rue, je vois un truc blanc s'agiter de loin par la fenêtre d'une pièce de la paroisse. Je traverse la route, à sept heures du matin avec tous les gens qui vont au boulot je manque par trois fois de me faire écraser, et quand j'arrive, je vois cette forme fantomatique et blanche s'agiter de haut en bas.

Jordane riait aussi, balancée par les coups de volants de Richard pour redresser la voiture dans les lignes droites, utilisant ses mains pour mimer la scène.

— Je colle ma tête contre la vitre, et là le fantôme se retourne d'un bond pour m'engueuler : *‘Mais dites donc, vous ! C'est bien des manières d'observer les gens chez eux !’* Et là, je reconnais le prêtre dans sa robe blanche de sermon, une vidéo d'exercice de gym sur sa télévision !

Elle éclata de rire, s'accrochant à la poignée en haut de la porte comme si elle allait tomber.

— Mon dieu misère, secoua-t-il la tête, j'en ai entendu parler un moment de cette histoire… J'avais résolu l'affaire du fantôme de l'église qui faisait flipper tous les gosses du quartier, mais j'ai dû trimmer pour faire comprendre aux parents, et surtout à ce bon vieux prêtre, que je n'étais pas une espèce de voyeur…

— Vous voyez, répondit-elle en s'essuyant les yeux, on pourrait vous embaucher aux contes de la crypte, vous feriez quelques articles très divertissants.

— Je ne pense pas, fit-il, c'était bien parce que mes deux merdeux m'ennuyaient avec ça à longueur de journée, sinon je n'y aurais pas prêté attention une seule seconde.

Elle hocha légèrement la tête : son conducteur avait l'air du genre à avoir la tête sur les épaules et les pieds sur terre.

— Faites des gosses… ajouta-t-il en secouant la tête, ce qui fit rire Jordane de plus belle.

— Allons, dit-elle, avouez que ce sont vos rayons de soleils !

À sa surprise, il haussa les épaules :

— Mes deux enfants sont formidables, dit-il en regardant la route, j'adore les emmener partout et je fais tout ce que je peux pour leur donner les clés d'une belle vie. Mais une fois la première euphorie tombée, on se dit qu'on aurait mieux fait de pas en faire, c'est beaucoup trop de stress et de boulot.

Jordane se tut : elle pensait à ses parents, et se demanda s'ils l'avaient faite pour l'avoir faite. S'ils avaient fait comme leurs parents à eux, et leurs parents avant ça, juste pour perpétuer la tradition. Ou alors était-ce juste l'horloge biologique qui sonnait trop fort ? Quoi qu'il en soit, quand elle repensait à leur manque d'investissement émotionnel, elle se demandait si parfois ils ne pensaient pas comme lui.

— Mais je suis sûr que vos parents à vous vous adorent, dit-il comme s'il lisait dans ses pensées.

Elle sursauta, puis répondit d'un ton plus sec que ce qu'elle voulait :

— Si c'était le cas, ils ne se seraient pas débarrassé de moi en m'envoyant dans un internat.

— Je suis désolé, répondit-il. Des fois les parents veulent mettre leurs enfants dans des cases, mais plus on force et moins ça rentre.

Elle souffla du nez : cela résonnait assez bien avec ce que ses propres parents avaient voulu faire.

— Et vous, dans quelle case vous essayez de mettre les votre ?

Elle regretta immédiatement ce qu'elle venait de dire, se rendant compte qu'elle avait balancé une pique à un type qui avait bien accepté de l'emmener dans sa voiture sans rien demander en échange. Mais au lieu de s'énerver, il répondit tout simplement à la question :

— Aucune, mes gosses feront bien ce qu'ils auront envie de faire.

Elle médita sur ses paroles, se demandant s'il était un père ouvert d'esprit, ou s'il ne ressentait finalement rien du tout pour ses enfants. Elle essaya de se concentrer sur la route, l'asphalte fatiguée qui faisait sursauter le pick-up sur ses craquelures, les hauts pins les entourant de chaque côté, certains sans feuilles, le tronc gris. Elle repensa malgré elle à ses parents. Depuis combien de temps les avait-elle rayés de sa vie ? Huit ans. Dès qu'elle avait pu, elle était partie.

— Je suis sûr que vos parents lisent vos articles et se sentent fiers de vous, même si beaucoup ont de la peine à le dire.

Elle éclata d'un rire sincère :

— Ça j'en doute très sérieusement, des fois je me demande même si je n'ai pas choisi ce métier rien que pour les emmerder.

Cette fois-ci, ce fut lui qui rit à haute voix.

— Moi aussi quand j'étais jeune, mes parents ne me comprenaient pas du tout. Je gardais mes hobbies bien pour moi, comme un petit jardin secret. Encore aujourd'hui, j'aime bien cultiver un peu d'intimité.

Il tourna à droite à une intersection, semblant les perdre un peu plus loin dans la forêt dense. La route était toujours assez large pour supporter des allées venues de camions transportant des troncs, ce qui la rassurait encore un peu, mais elle commençait à avoir hâte d'être arrivée à destination. Pour y trouver quoi ? Elle ne le savait même pas.

— Bref, dit-il après un silence, heureusement qu'il y a encore des gens comme vous et votre ami qui pensez aux autres. Mais qu'est-ce qu'il se passe ici, au juste ?

Elle prit le temps de réfléchir à ce qu'elle allait dire : si elle lui parlait de monstres, de petites voix au fond de la mine, il allait s'arrêter illico et la laisser sur le rebord de la route. Ou alors, peut-être qu'il la croirait : il n'habitait pas ici, il était peut-être un peu plus neutre. Il avait aussi pu voir des choses, de son côté. Mais elle jugea plus prudent de cacher son jeu pour l'instant.

— Toutes ces disparitions, ces accidents au fil des années, je les trouve un peu trop louches.



— Vous voulez parler de la mine, c’est ça ? J’en ai déjà entendu parler. Vous pensez que ce ne sont pas des accidents ?

— Oui, si on veut.

— Et la police ?

— Ils s’en fichent complètement. Ils font le minimum.

— Oui, rit-il, ce sont tous des idiots. Ils ne seraient pas capables d’attraper un tueur s’il leur agitait un couteau sous le nez. Donc il y aurait un criminel à Duli ?

— Pas exactement, dit-elle. J’ai plus l’impression que les habitants sont pris d’un mal.

Etrangement, Jordane crut voir du soulagement sur son visage, une ombre qui passa si rapidement qu’elle se demanda si elle avait rêvé.

— Une sorte d’hystérie collective ?

— Si on veut, dit-elle. Vous n’avez jamais rien vu de bizarre dans cette ville ?

— Non, pas depuis le pasteur qui faisait son sport, rit-il, et c’était bien loin d’ici.

Il avait l’air sincère, et Jordane se demanda si elle pouvait lui faire confiance, ou s’il allait la traiter de folle en entendant des his-toires de monstres.

— Apparemment, juste avant l’accident de la mine, les ouvriers ont entendu des voix. Juste avant l’émeute de la prison, quelques années plus tard, ils sembleraient que les détenus aient vus des choses aussi. Et je veux savoir ce qui est arrivé à l’ouverture du Palais de l’Étrange. Ce qui a pu être assez grave pour l’avoir fermé, et surtout pour avoir fait taire la presse.

— Intéressant, répondit-il, ça va faire un article à sensation, pas de doute. Et votre ami, il est parti du côté de la prison lui ?

La perspicacité de l’homme aurait dû lui faire monter une alarme dans la tête, mais elle était trop occupée à essayer de tourner autour du pot sans lui avouer qu’elle pensait que cette ville était vraiment hantée. Raphaël allait l’appeler sous peu, et il allait lui dire qu’il avait vu un monstre là-bas, et qu’il fallait se rendre sans plus tarder au Palais pour pouvoir remonter la piste d’Inès.

— Oui, finit-elle par dire.

— Et bien, il faut être sacrément courageux pour partir tout seuls dans des endroits désaffectés comme ceux-ci. Si on m’avait demandé d’aller explorer une prison abandonnée, je crois que je me serais posé sur le parking, j’aurai eu les genoux qui font des claquettes, j’aurai redémarré la voiture fissa et j’aurai dit *‘j’ai rien vu rien entendu, désolé on aura plus de chance la prochaine fois’*.

— J’ai confiance en Raphaël, dit-elle. Même s’il faut le pousser un peu, il ne reculerait pas devant le danger.

Mais le son de cette phrase avait quelque chose d’amer qui lui resta dans la bouche : dans la mine, lorsqu’ils étaient tombés, elle l’avait convaincu d’aller chercher une sortie ; lui, il voulait presque rester sur place sans bouger. Une fois qu’ils avaient pu sortir, il avait voulu tout abandonner et rentrer. Si elle n’avait pas été là, il serait chez lui depuis longtemps ; mais elle, elle n’était pas lui. Inès lui avait demandé de l’aide, peut-être même qu’elle était en danger. Elle avait essayé prévenir les habitants, mais personne ne l’avait écoutée : quelque chose de néfaste vivait ici, et c’était à elle qu’Inès avait appelé au secours. Jordane se surprit à se deman-der si Raphaël serait assez farouche pour suivre une piste, où qu’elle mène. Et s’il passait à côté de quelque chose qu’elle aurait vu ? Elle regretta maintenant de l’avoir envoyé seul, de ne pas être sur place pour fouiller, à sa manière à elle. Elle se mit à avoir peur de passer à côté d’indices, et le manque de contrôle sur la situation fit monter une bouffée de chaleur - de colère ?

Non, elle avait confiance en lui, elle venait de le dire.

— Oui, répéta-t-elle, s’il y a quelque chose là-bas, il le trouvera.

— Tant mieux, dit Richard qui avait presque l’air amusé, moi j’ai eu beaucoup de mal en créant ma boîte. Il fallait que je laisse tra-vailer les employés, et j’avais qu’une seule envie, être derrière eux à leur souffler dans le cou pour voir si le travail était bien fait. Pas facile de déléguer, on a l’impression qu’on sait toujours mieux faire. Le pire, c’est quand on trouve un gars de confiance, puis qu’il finit par démissionner. Ça fait toujours un peu mal.

Elle acquiesça en silence : pendant un instant, elle imagine Raphaël poser sa démission, partant sans elle, la laissant toute seule dans son pétrin. Mais elle repoussa cette idée.

— On arrive, dit soudain Richard.

Jordane leva les yeux et vit un large sentier en terre qui s’engouffrait dans la forêt à leur droite. Richard mit son clignotant, même s’ils étaient seuls sur la route - ils n’avaient d’ailleurs croisé personne depuis qu’ils étaient partis - et tourna. Les pneus crissèrent sur les graviers, et ils arrivèrent en face d’un portail grillagé maintenu fermé par un gros cadenas. Richard stoppa la voiture et sor-tit. Jordane resta à l’intérieur, regardant la lourde grille qui n’avait pas l’air de bouger souvent. Un panneau accroché sur le portail lisait ‘PROPRIÉTÉ PRIVÉE - NE PAS ENTRER’, un autre arborait un dessin de casque de sécurité. Elle entendit Richard faire le tour du pick-up, et elle sentit le véhicule s’affaisser lorsqu’il monta sur le plateau arrière. Elle jeta un coup d’œil au rétroviseur : la fenêtre à l’arrière de la cabine était fermée à l’aide d’un cache, qui devait surement empêcher les curieux de voir le contenu du plateau si le pick-up avait son habitacle installé. Elle eut envie de tirer le cache pour voir ce qu’il faisait, mais elle se retint. Elle entendit une caisse s’ouvrir, puis quelqu’un qui brasse dans des outils. Elle sursauta lorsqu’une clé à molette tomba avec un bruit sourd sur le plateau, suivit de Richard lâchant un « Merde » sonore. Il continua encore quelques secondes, puis elle sentit le pick-up tanguer lorsqu’il referma la boîte et se mit debout. Il sauta sur le côté, puis se dirigea lentement vers l’avant, du côté passager. Jordane le vit arriver depuis le rétroviseur de droite : elle ne voyait que sa main gauche qui était refermée sur un petit objet. Il arriva à son niveau et la dépassa en frôlant sa main posée sur l’extérieur de la portière. Elle frissonna.

Il se posa devant le portail et inséra l’objet qu’il tenait dans la serrure du cadenas. Il dût forcer pour qu’il finisse par s’ouvrir avec un grincement strident. Un goût de cuivre rouillé envahit la bouche de Jordane instantanément. Il laissa tomber la chaîne au sol et poussa le grillage sur le côté. Derrière, on ne voyait qu’un grand parking en terre remplit de sciure de bois et délimité par des tas de rondins secs. Richard revint et reprit sa place au volant :

— Le parc d’attraction est par là-bas, dit-il en pointant du doigt la forêt épaisse, à un petit kilomètre derrière ces arbres. J’en ai pour quelques petites minutes à rassembler mon matériel, après on y sera très vite.

— Très bien, fit Jordane.

Il redémarra et s’enfonça dans le chemin, longeant le parking désert. La route formait un virage assombri par les arbres, toujours avec quelques-uns malades qui avaient l’air de fantômes blanchâtres les observant de loin. Roulant au pas pour éviter les trous, ils arrivèrent quelques mètres plus loin devant la scierie : le grand hangar en taule rouillée abritait d’imposantes machines servant à briser l’écorce, trancher dans le bois. De lourdes chaînes pendaient ici et là, des disques de la taille de Jordane rendus oranges par la pluie étaient posés contre des tas de rondins. L’endroit était désert, les couches de sciures de bois se transformaient déjà en humus.

Il s’arrêta non loin de l’entrée et coupa le contact. Il vit Jordane qui avait l’air pensive à côté de lui.

— Inquiète ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? répondit-elle sincèrement.

Il inspira entre ses dents, comme s’il cherchait comment tourner sa phrase sans la vexer ; mais son expression semblait presque fausse.

— D’avoir envoyé ton ami tout seul de son côté.

La remarque lui fit l’effet d’une gifle, et son visage en revint rouge. Une pique de colère l’envahit, mais c’était surtout de la honte qu’elle ressentait, à sa plus grande surprise.

— Pas du tout ! protesta-t-elle un peu trop fort. Il a accepté d’y aller, et on a toujours fait comme ça ! Il rechigne toujours un peu, mais il s’en sort au final.

— Je comprends, assura-t-il, mais moi par exemple, j’évite de laisser mes chantiers les plus compliqués à mes employés les moins déterminés. Et j’ai l’impression que dans votre duo, c’est plutôt vous qui représentez cette qualité.

Elle voulut démentir ses propos, mais sa bouche resta ouverte sans produire un seul son : qu’est-ce qu’il voulait dire par là ? Oui, c’est vrai que Raphaël avait tendance à toujours garder un pied en dehors, pour être sûr de pouvoir lâcher la patate chaude s’il y avait embrouille. C’était présent dans tous les aspects de sa vie, elle l’avait remarqué depuis longtemps. Rien que l’histoire avec son ex petite amie : ils formaient un très beau couple, mais il avait suffi que ça devienne trop sérieux pour lui, et il avait inventé cette histoire ridicule de promotion et déménagement. Il avait préféré s’enfuir que de prendre le risque d’une relation durable. En tant qu’ami, elle avait beau lui avoir fait remarquer la chose, le pousser à la rappeler, mais il ne faisait que détourner le sujet avec une blague, ou simplement hausser les épaules et marmonner une excuse bidon pour retomber sur ses pattes.

Au début, il ne voulait pas aller à la prison. C’était déjà le cas dans la mine : il ne pensait qu’à rentrer. Ne comprenait-il pas l’importance de la situation ? Des vies humaines étaient en jeu : quand-est ce que la prochaine catastrophe allait frapper ? Quel monstre était encore caché quelque part, attendant l’opportunité pour attaquer ? Et Inès. Elle l’avait appelé à l’aide, *elle*. Ça comp-tait. Ça devait compter. Toute pièce du puzzle était importante, et s’il ne faisait pas sa part, si elle ne pouvait pas compter sur lui, elle n’y arriverait pas.

— J’ai confiance en lui, dit-elle d’un ton blanc.

Il hocha distraitement la tête, et cette réaction détachée la rendit furieuse, et elle eut envie de lui envoyer sa main à la figure. Pour qui se prenait-il, de la lancer dans ces réflexions douloureuses, et agir comme s’il ne parlait que de la pluie et du beau temps ?

— Tu peux rester dans la voiture si tu veux, lança-t-il.

Elle fut si surprise par son ton sec qu’elle resta sans rien dire tandis qu’il ouvrit la porte et se dirigea vers le bâtiment d’un pas non-chalant. Elle remarqua à peine qu’il portait maintenant une petite trousse à outils sanglée à sa taille, tellement elle était furieuse. « Comment ça, si je suis inquiète de l’avoir envoyé tout seul ? Il a dit oui, je lui ai juste demandé. »

« J’aurai dû partir avec lui, je suis sûr que cette émeute n’a pas éclaté toute seule. »

Les pensées tournoyaient dans sa tête comme des chauve-souris, et leurs crocs enragés déversaient le poison du doute dans son esprit à chacun de leur passage. Elle essaya de se concentrer sur autre chose, mais elle ne réussit pas à se poser sur une idée fixe, emprunte à une rage dont elle ne comprenait pas la source. Elle ne remarqua même pas que les lieux avaient été abandonnés depuis des années, qu’aucun chantier n’avait pris place ici depuis des lustres. Elle ne comprit pas que les seules traces de roues sur le sentier de terre venaient toutes du même véhicule. Elle n’observait qu’au travers du filtre de la frustration, comment Richard avait été injuste à sous-entendre qu’elle en demandait trop à Raphaël. Une personne l’avait appelé à l’aide, et elle n’était même pas capable de seulement la retrouver. On l’avait prise pour une folle toute sa vie, et si elle n’arrivait pas à prouver qu’elle avait raison, personne ne le ferait.

« Toujours faire ce qui est juste. »

Un des adages préférés du père Donovan lui revint en mémoire et lui arracha un rire nerveux. L’école de la Bonne Conduite était loin derrière elle, mais pas assez, visiblement.

Jordane revint peu à peu dans le monde réel après s’être perdue dans ses pensées : depuis combien de temps Richard était-il parti ? Dix minutes ? La porte des locaux de la scierie était encore ouverte, mais toujours aucun signe de vie. Elle hésita à sortir de la voiture, mais elle décida d’abord de jeter un petit coup d’œil à la voiture de son conducteur pendant qu’il n’était pas dans les parages. Simple mesure de précaution. Elle ouvrit la boîte à gants : elle était parfaitement en ordre, contenant tous les docu-ments du pick-up, ainsi qu’une réserve d’ampoules. Elle baissa les yeux : même le tapis de sol à ses pieds était nickel. Bizarre, pour un camion de chantier, mais cela montrait probablement que ce bon vieux Richard était un maniaque du rangement. Elle passa ensuite la main dans le vide-poche, propre comme un sous neuf lui aussi. Elle baissa le pare-soleil du conducteur, et sortit de la poche une vieille photo : elle représentait Richard, un peu plus jeune et avec une petite fille sur les épaules, ainsi qu’une femme beaucoup plus petite que lui, un nourrisson sur les bras. Cela devait sûrement être madame Richard et leurs deux enfants. Cette photo de famille remplie de sourires et d’yeux pétillants la rassura sur le personnage.

Elle se recala dans son siège, mais il devenait de plus en plus inconfortable : ce n’était pas son fort de rester assise à rien faire. Il fallait qu’elle soit dans l’action, qu’elle soit toujours productive. À chaque fois qu’elle se posait sur un canapé, ou qu’elle allumait la télé, une petite voix venait s’immiscer dans sa tête : « Tu es sûre que tu n’as rien de plus utile à faire ? Es-tu à jour dans tes tâches quotidiennes ? Oui ? Alors commence à t’avancer pour demain… » et elle soupirait intérieurement avant de se remettre au travail. Une fois, elle regardait un film, vautrée sur son canapé avec de la fièvre et le nez qui coulait, lorsque Raphaël avait débarqué chez

elle avec un plateau de sushis et une boîte de dolipranes. Elle avait sursauté, et dans un réflexe, elle avait éteint la télé avant de se précipiter vers la cuisine pour entamer la vaisselle en retard de la veille. Lorsqu’il était arrivé dans la pièce pour la saluer, elle avait fait semblant d’avoir meilleure mine, et avait refusé les dolipranes pour ne prendre que les sushis.

Aujourd’hui, la petite voix était de retour : ses doigts la démangeaient, son esprit tournait en boucle, et elle entendait : « Qu’est-ce que tu es en train de faire, là ? Au boulot, allez ! Tu as un million de choses à faire ! »

Elle ne pouvait pas continuer à rester assise ici, alors elle sortit. Le soleil était toujours haut perché dans le ciel, mais l’air commençait un peu à se rafraichir. L’endroit était parfaitement calme : pas un son de voiture, pas de bruissement de feuilles dans la forêt venant déranger les arbres immobiles. Elle fit quelques pas, brisant le silence pesant avec ses chaussures sur les gravillons recouvrant la route. Elle posa le regard sur la porte encore ouverte, l’invitant à entrer ; elle se dirigea cependant vers l’arrière du pick-up. Elle se hissa avec grand peine sur le plateau arrière, manquant de craquer l’arrière de son pantalon en soulevant la jambe aussi haut : contre l’arrière de la cabine était posée une caisse à outils rouge flambant neuve. Elle s’approcha, poussant une grimace lorsque ses pas firent grincer les suspensions du pick-up, puis elle tenta d’ouvrir la boîte : verrouillée.

Décidément, si dit-elle, ce monsieur Richard tient à ce que ses affaires soient en ordre.

Elle sauta du pick-up, manquant de s’étaler au sol, et réfléchit à ce qu’elle allait faire tandis que le nuage de poussière à ses pieds se dissipait lentement : elle pouvait tenter de rejoindre le Palais de l’Étrange à pied, mais elle n’avait pas envie de longer la route sur dieu sait encore combien de kilomètres. Elle pouvait aussi retourner dans la voiture et attendre le retour de Richard : non, elle devait être proactive.

Elle tapa ses paumes de mains contre ses cuisses et se dirigea vers l’entrée de la scierie.

\*\*\*

Le courant devait avoir été coupé dans les locaux, car il faisait sombre, très sombre.

« Richard ? appela-t-elle. »

Aucune réponse.

Elle continua d’avancer : directement à sa gauche montait un petit escalier en angle droit avec le panneau « DIRECTION », mais elle supposa que Richard devait plutôt être du côté de l’atelier. À sa droite, une porte fermée donnait sur la zone de chargement. À travers la vitre, elle réussit à déchiffrer « ACCÈS EMPLOYÉS UNIQUEMENT » écrit en lettres rouges sur la fine feuille de papier. Elle continua, l’appelant de nouveau : le silence était total dans les locaux désaffectés. Quel chantier pouvait-il avoir ici ? Ou alors il récupérait des matières premières qu’il n’avait pas utilisées ? Elle ne le savait pas, mais elle ne manquerait pas de lui demander.

Elle arriva devant un réfectoire : une douzaine de chaises étaient posées sur une grande table de camping, un frigo vide avait sa porte grande ouverte, et les deux cafetières posées sur l’évier étaient reliées par de longues toiles d’araignée. Elle entra et glissa un doigt sur la table : une épaisse couche de poussière était restée sur son index. Elle s’essuya et poursuivit son exploration tout en appelant Richard, en vain.

— Jordane ?

Elle crut tout d’abord qu’elle avait rêvé. Elle tendit l’oreille, mais elle n’entendit rien, seulement le battement sourd de son cœur dans ses tympans.

— Jordane, c’est vous ?

Cette fois-ci, elle était sûr de ne pas l’avoir inventé.

— Richard ? cria-t-elle.

— Je suis là ! entendit-elle en retour, très faiblement.

Elle se rendit au bout du couloir, jusqu’à arriver à un atelier. Elle atteint le pas de la porte, et se stoppa net : elle repensa au loup. Et si c’était un piège ? Non, il était coincé dans la mine, ils avaient fait écrouler des tonnes de gravats sur lui. Peut-être même qu’il était mort.

« Et ce que j’ai vu dans le rétroviseur, en quittant la forêt ? »

Un long frisson remonta lentement le long de son dos : et si, lorsqu’elle entrerait dans cette pièce, elle verrait deux yeux jaunes la fixer du fond des ténèbres ? Elle resta bloquée, inconsciente de l’ombre qui bloquait le couloir juste derrière elle, touchant presque le plafond.

— Jordane ?

Elle hurla tandis qu’elle sentit une main sur son épaule. Elle se retourna, reculant d’un bond : Richard se tenait devant elle, visible-ment confus.

— Je croyais que vous étiez dans la voiture, dit-il simplement.

— J’ai failli faire une crise cardiaque ! cria-t-elle.

Mais le géant ne sembla pas vouloir s’excuser, ce qui lui monta sur les nerfs, déjà bien à vifs : son cœur tambourinait dans sa poitrine, et elle avait des fourmis dans le bout des doigts. Au lieu de ça, il dit simplement :

— C’est dangereux de se balader dans des endroits comme ça. On peut vite se faire mal, ou pire encore.

Elle allait lui demander de s’écarter de son chemin pour qu’elle regagne la voiture, mais au même moment son téléphone sonna : Raphaël l’appelait.

Elle décrocha à la deuxième sonnerie :

— Raphaël ?

— Jordane ! entendit-elle crépiter à l’autre bout de la ligne. Où est-ce que t’es ?

Il avait l’air complètement paniqué, et elle entendait le moteur de sa voiture rugir à travers le micro. Elle commença à craindre le pire.

— Je suis sur la route pour aller au Palais de l’Étrange, répondit-elle, et toi ?

— Super, cria-t-il, une fois que t’y es, surtout ne rentre pas, je te rejoins tout de suite !

— Pourquoi ne pas rentrer ? Qu’est-ce qu’il t’arrive ?

— Jordane, il faut qu’on se tire d’ici ! Je passe te prendre et on se casse, cet endroit est trop dangereux putain !

— Qu’est-ce qu’il se passe, répondit-elle en essayant de réfléchir en même temps, t’es allé à la prison ?

— Bah oui ! Ils sont morts, putain, il les a tués ! Je n’ai rien pu faire je te jure, mais je retourne pas dans cette ville, jamais !

Son cœur s’arrêta. Elle s’écarta de Richard : elle ne savait pas s’il avait entendu ce qu’il disait, mais les choses semblaient devenir sérieuses.

— Quoi ?

— Oui, l’émeute s’est pas déclenchée toute seule, il y a un putain de monstre dans cette prison !

« Je le savais ! » fut la seule chose qu’elle pensa.

— Quel lien ça a avec la mine ? répondit-elle. Un rapport avec le Palais de l»Étrange ?

Il resta muet pendant un moment à l’autre bout du téléphone. Elle entendait toujours la voiture rouler, mais il ne dit rien.

— Alors ? s’impatienta-t-elle.

— Jordane, dit-il d’un air abasourdi, t’écoute ce que je te dis ? On s’en fout putain, si on reste dans cette ville on va mourir !

Elle sentit qu’elle commençait à s’énerver, mais elle prit le temps de sortir dehors pour être tranquille, Richard se poussant pour lui laisser le passage. Elle essaya de rester diplomatique :

— Écoute Raphaël, tu l’as dit toi même, il y a bien quelque chose de néfaste ici. Inès avait raison, et si elle est en danger, on doit l’aider. Elle et tous les autres.

— Non, non, non, répondit-il, maintenant agacé. On va se faire tuer, point. Il est hors de question que je retourne là-bas. Les gens n’ont qu’à déménager, point final. Je passe te prendre, et on se casse !

Elle repensa à ce qu’avait dit Richard : qu’il envoyait ses employés les plus déterminés sur les chantiers qui comptaient. Et s’il n’en avait pas sous le coude ? Il y allait lui-même. Elle en était sûre. Est-ce qu’il ne fallait pas qu’elle s’occupe de cette histoire toute seule, cette fois-ci ?

— Raphaël, dit-elle calmement. Rentre. Si tu ne veux pas continuer, tu peux partir. Mais moi je reste, je mettrai un fin mot à cette histoire, et seulement là je rentrerai.

Il se tut une fois de plus, mais elle sentit d’ici qu’elle l’avait blessé. Encore une fois, elle regretta les mots qui sortirent de sa bouche, mais il était trop tard pour les reprendre.

— T’es injuste, finit-il par dire. T’as pas vu ce que moi j’ai vu. Et je sais même pas ce que je suis encore allé faire là-bas. Je ne sais pas pourquoi tu t’entête, mais je vais au Palais. J’attendrai là-bas cinq minutes. Pas plus.

Cette fois-ci, ce fût elle qui eut la sensation d’être piquée au vif. Avant qu’elle ait pu en prendre conscience, elle se mit à crier au téléphone :

— MOI ? INJUSTE ? REGARDE-TOI, QUI T’ENFUIS DÈS QUE ÇA DEVIENT TROP DUR ! EST-CE QUE T’Y ES VRAIMENT ALLÉ, AU MOINS ? CES GENS ONT BESOIN DE NOUS, REPARTIR COMME CA, LES LAISSANT À LEUR SORT, ÇA, CE SERAIT INJUSTE !

Elle haletait pour reprendre son souffle. Lui, il resta sans rien répondre, toujours le ronronnement de la Mercedes en fond sonore. Il n’allait pas répondre, elle le savait. Il ne se battrait pas, il allait lui laisser le dernier mot, et ce sera tout. Elle le détesta pour ça.

Alors elle fit ce qu’elle attendit de lui :

— Si tu veux t’enfuir, enfuis toi. J’ai pas besoin de toi.

Et là, elle aurait voulu se tuer. Elle savait qu’elle avait commis l’irréparable, qu’il n’y aurait plus rien pour arranger les choses, mais elle l’avait fait quand même. Elle allait faire fuir son seul ami. Mais la colère avait pris le meilleur d’elle-même. Elle ne savait pas pourquoi, elle repensait à ce que Richard lui avait dit : personne ne voulait aller voir ses démons, il fallait bien que quelqu’un le fasse pour les autres. Il fallait qu’elle le fasse, pas vrai ?

— Ok.

Ce fut la seule réponse qu’il lui fit avant de raccrocher.

Elle n’en revint pas. Elle venait d’envoyer balader Raphaël, et elle ne savait pas pourquoi. « Tu peux rester dans la voiture si tu veux » avait-il dit. « …Les employés les moins déterminés… » ses paroles lui tournaient dans la tête. « Il y a un monstre dans ma ville » avait dit Inès dans sa lettre. « Il y a un monstre sous mon lit » avait dit Jordane à ses parents. Elle avait envie de pleurer.

— Ça va ? fit Richard dans son dos.

Elle resta face cachée pour ne pas lui montrer les larmes qui se risquaient à couler sur ses joues.

— Oui.

— J’ai fini, poursuivit-il, vous avez toujours rendez-vous avec votre ami ?

Elle éclata d’un rire terrible :

— Non, je ne crois pas.

Elle l’entendit sortir quelque chose de sa sacoche, juste derrière elle. Puis, elle sentit son souffle sur son cou :

— Parfait.

Deux aiguilles vinrent légèrement lui piquer le dos, et tout son corps fut instantanément traversé par une onde tellement puissante que le monde disparut autour d’elle, noyant le son de la décharge électrique qui faisait CLAC-CLAC-CLAC…

\*\*\*

Des formes et des couleurs dansaient devant Jordane tandis qu’elle ouvrait lentement les yeux. Elle ne savait pas où elle était, mais tout son corps était douloureux, comme si elle était prise de sévères courbatures. Son crâne hurlait tandis que sa vision commença à s’ajuster : la pièce floue devint progressivement nette. Elle vit une rangée de casiers, certains encore ouverts, mais vides. Certains avaient des post-it d’un vert fluo délavé avec des prénoms inscrits à la main dessus. Le banc devant elle cessa de tourner, une paire de chaussures de sécurité était posée dessous. L’odeur de la moisissure lui frappa ensuite le nez : elle baissa les yeux - rien que ce geste la faisait souffrir - et elle vit qu’elle était allongée sur un vieux matelas poisseux.

Elle essaya de bouger la main pour se relever, mais elle resta à sa place. Elle voulut déplier les jambes, et elle sentit une légère pression s’appliquer autour de son cou. Elle s’arrêta de bouger, et prit le temps de respirer : elle retrouva ses sensations peu à peu. Ses bras engourdis étaient dans son dos, ses jambes étaient repliées sur elles-mêmes. Elle sentit le contact rugueux d’une corde avec ses poignets et ses chevilles. Elle paniqua, voulut se débattre, mais le nœud qu’elle avait autour du cou lui serra un peu plus la gorge. Elle poussa un gémissement, ne comprenant pas encore dans quelle situation elle était maintenant.

Un bruit se fit entendre au loin. Elle tendit l’oreille, et distingua bientôt des pas approcher. L’écho se fit de plus en plus proche jusqu’à ce qu’elle vit une ombre bloquer la faible lueur du jour du pas de la porte. L’homme entra dans la pièce et déposa une lourde caisse à outil au sol, en face de Jordane. La caisse était rouge et flambant neuve.

« À l’aide, au secours, » réussit-elle à prononcer.

Mais Richard sortit de la pièce sans lui accorder la moindre attention. Ses pas, d’une démarche posée et assurée, s’éloignèrent jusqu’à disparaître complètement. Elle entendit la porte du pick-up s’ouvrir et se refermer, et le moteur démarrer. Elle crut qu’il allait partir, la laisser ligotée là : elle essaya de se retourner sur elle-même, mais en bougeant sa jambe, le nœud se contracta violemment autour de sa gorge, lui coupant le souffle. Elle voulut crier, mais l’air n’arrivait plus à sortir de ses poumons : elle remit sa jambe en place, le pied presque collé contre sa fesse, et la corde se détendit juste assez pour lui permettre de prendre une goulée d’air, mais le contact du nylon contre sa peau la brûlait encore.

Elle entendit le moteur de la voiture de l’autre côté de la pièce, probablement à l’arrière du bâtiment, puis le contact s’éteignit. Quelques instants plus tard, les pas d’une démarche lente et régulière se firent entendre, et elle commença seulement à comprendre ce qui était en train de se passer.

Richard entra dans la pièce en silence. Il avait une bande de fine corde entre les mains, et il était en train de l’enrouler avec un doigté et une précision militaire. Il termina en faisant un nœud complexe avec une célérité effrayante, et ouvrit la boite à outils avec une clé pour la ranger.

« Richard… » souffla-t-elle péniblement.

Il croisa son regard un instant, puis il se retourna comme s’il n’était pas intéressé. Il plongea délicatement sa main dans sa caisse et en sortit plusieurs objets qu’il aligna soigneusement au sol : un tournevis, une pince multiprise, une pince coupante, un maillet.

Le sang de Jordane se glaça, et au même moment, une douleur fulgurante lui mordit la cuisse : la crampe fut tellement forte qu’elle voulut déplier sa jambe, mais elle ne réussit qu’à resserrer la corde autour de son cou jusqu’à ce qu’elle s’enfonce dans sa gorge. Sa respiration fut coupée, et elle ne put ni hurler, ni supplier. Le fil lui cisailla la peau, et elle eut la sensation que ses poumons allaient exploser. Suffoquant, ses yeux s’agrandirent, sa bouche s’ouvrit sans un son. Elle se tordit de douleur, mais les liens ne faisaient que se resserrer. Richard se releva, et il se posa en face d’elle, l’observant attentivement les bras croisés. Elle voulut le supplier de la libérer, mais sa gorge était complètement bloquée.

« Plus tu bouges, plus ça va se resserrer, » dit-il simplement.

Elle essaya de replier la jambe, même si la douleur de la crampe lui hurlait de faire le contraire, mais le lien ne se desserra pas, l’air ne parvint toujours pas dans ses poumons. Son corps hoqueta pour la forcer à inhaler, mais en vain.

« Maintenant que tu as compris comment ça marche, je vais desserrer un peu le nœud si tu promets de te tenir tranquille. »

Elle commença à voir des tâches sombre dans son champ de vision. Elle essaya de regarder Richard au-dessus d’elle, mais elle n’arrivait plus à le voir.

« Hoche la tête si tu as compris. »

Il lui fallut un moment pour comprendre sa phrase, son cerveau commençant à être privé d’oxygène. Tout son corps était pris de spasmes, mais elle finit par hocher la tête frénétiquement, des larmes aux yeux.

« Bien. »

Il se baissa, trafiqua quelque chose derrière son dos, et elle sentit les cordes se dénouer : elle inspira profondément, l’air lui brûlant tout l’œsophage comme de la lave, et elle se mit à tousser, cracher, hors de souffle. Son corps entier la brûlait, et elle essaya de reprendre sa respiration en bougeant le moins possible. Des larmes coulèrent de ses yeux tandis que Richard lui détacha délicatement son collier. Le contact de ses mains froides contre sa peau lui donna des frissons. Il étudia l’objet quelques instants, puis le mit dans la poche arrière de son pantalon.

« Qu’est-ce que vous allez me faire ? » gémit-elle, à bout de souffle.

Il l’ignore complètement.

Il ramassa la pince multiprises et la fit claquer à répétitions, comme pour s’échauffer. Le cliquetis métallique fit perdre la tête à Jordane, et elle se mit à crier.

Richard lui envoya un coup de pied dans le ventre qui lui coupa le souffle : elle se plia en deux sous la douleur, et la corde resserra son étreinte contre sa gorge, la faisant taire.

« Les poupées ne parlent pas, » dit-il simplement.

Elle voulut discuter, l’implorer, essayer de le raisonner, peu importe, mais le fil était déjà à la limite de l’étrangler, et elle avait trop peur de suffoquer encore une fois. Elle leva les yeux vers lui et lui décocha un regard noir qui ne lui fit aucun effet : comme s’il lisait dans ses pensées, il lui expliqua ce qui allait se passer.

« Je suis Sang-Froid, dit-il simplement, tu as été choisie. On va passer la soirée tous les deux, ici, et à la fin de la nuit, tu seras mienne. Tu deviendras mon esclave au paradis, avec toutes les autres. »

« Il est complètement dingue, pensa-t-elle. C’est quoi ce taré ? Qu’est ce qui va m’arriver ? »

Il s’agenouilla devant elle et ouvrit sa chemise, bouton par bouton. Jordane tremblait, pleurait de rage et de peur, mais elle savait que qui allait arriver si elle bougeait. Il mit la main sous son soutien-gorge, et ce fut à ce moment-là qu’elle se débâtît : elle se retourna d’un coup, échappant à son emprise, mais le fil lui coupa la respiration. Elle s’étrangla, chaque sursaut de douleur resserrant davantage le piège. Elle essaya de hurler, mais aucun son ne sortit. On pouvait lire quelque chose comme « Ne me touche pas » sur ses lèvres.

« Sois sage, dit-il d’un ton raisonnable. Laisse-toi faire et tout ira bien. »

Son visage vira au rouge, elle recommença à voir trouble, incapable de reprendre de l’air. Les larmes coulaient maintenant sur le matelas sale.

« Calme toi, et je desserre. »

Elle poussa un grognement de rage, qui sembla lui déchirer les poumons. Elle crut qu’elle allait mourir d’une seconde à l’autre. Elle pensa à Raphaël : il ne viendrait pas la sauver. Elle était seule. Et tout était de sa faute. Elle allait mourir ici dans d’atroce souffrances, tout ça parce qu’elle avait rejeté la seule personne qui pouvait l’aider.

Elle essaya de détendre son corps un maximum, et s’immobilisa. Seule sa poitrine se redressait par sursauts, cherchant à aspirer de l’air. Elle voyait des points noirs danser devant elle, mais elle tint bon.

« C’est bon, je suis calme, dit-elle dans sa tête. »

« Bien, » dit-il après un moment qui lui parut une éternité.

Il desserra le nœud de nouveau, et la douleur qu’elle avait ressenti la première fois revint, amplifiée d’une dizaine de fois : il lui fallut plusieurs essais pour faire parvenir l’air jusqu’à ses poumons, et ce qui passa dans sa gorge avait l’air de métal en fusion. Elle hoqueta et cracha de plus belle, et quand Richard exposa un de ses seins, cette fois elle ne fit rien.

« Bonne fille, commenta-t-il. »

Puis il en attrapa la pointe rose avec sa pince multiprise et serra de toutes ses forces.

La douleur l’envoya dans un tout autre monde, une vague déferlant dans tout son corps comme l’explosion d’une étoile. Une sensation qu’elle ne pensait pas pouvoir exister. Un hurlement monta lentement dans sa gorge, mais elle se cabra tellement que la corde la fit taire instantanément, s’enfonçant dans sa peau. Ses yeux se révélsèrent, tout son corps se contracta comme un ressort. Elle faillit partir, mais Richard desserra le lien.

Elle reprit conscience, mais la douleur était tellement atroce qu’elle ne savait pas dire si elle avait repris sa respiration ou si elle s’étouffait toujours. Elle croisa le regard de Richard, qui la regardait simplement avec des yeux morts. Elle pleura de plus belle. Il plongea une nouvelle fois sa pince dans sa chemise.

« NE ME TOUCHE PAS ! NE ME TOUCHE PAS ! NE ME TOUCHE PAS ! » hurlait-elle en vain.

Il recommença, et cette fois-ci c’était comme si la terre entière se retourna : elle bascula en arrière, balayée dans le vide, et un voile d’un noir parfait enveloppa sa vision tandis qu’elle perdait connaissance.

\*\*\*

Jordane avait treize ans.

Fraîchement entrée au collège, son manque de confiance en elle l’avait poussé à mettre sa passion pour le monde de l’horreur en avant : des vêtements sombres, un t-shirt Dracula, des pins de tête de mort sur son cartable. Quand elle terminait l’école, au lieu de jouer avec ses poupées, apprendre à coudre ou à cuisiner, elle passait ses soirées à lire des bandes dessinées sur un démon qui s’était installé dans une petite ville idyllique et commençait à semer la terreur parmi les habitants à l’aide de ses subordonnés, des monstres assoiffés de sang. Au grand désespoir de ses parents, elle suivait avec intérêt le héros qui essayait de prouver l’existence de ces monstres qui causaient tant de peine, achetant chaque volume dès sa sortie au magasin du quartier. Ce n’était pas exactement une activité qui aidait à développer sa sociabilité, elle qui passait des heures à vagabonder dans son monde imaginaire, collectionner les articles de faits-divers criminels et les posters d’artistes au maquillage obscène. C’est pour cela qu’elle avait tenté de faire ce que font quelques enfants qui ont besoin de s’affirmer : construire sa personnalité autour d’un seul trait de caractère, un intérêt unique. Elle avait cassé sa tirelire pour la rentrée au collège : ses parents lui avaient préparé sa petite jupe à carreaux, ses collants épais et son polo à la couleur pastel. Le tout plié soigneusement sur le meuble de la salle de bain, un collier avec une croix posé dessus. Les parents de Jordane étaient aimants et attentionnés, mais pour survivre dans ce monde, ils avaient désespérément besoin d’être régis par des règles immuables, un code de conduite strict, et que tout ce qui arrivait dans leur univers avait un sens, un dessein plus grand qu’eux. C’est pour cela que chacun d’eux s’était jeté dans les bras de la Religion, qu’ils s’étaient rencontrés à l’église, et avaient vécu selon le Livre Saint depuis lors. Au fur et à mesure que le monde évoluait autour d’eux, que la société bougeait, la foi avait été transformée en une espèce de constante épouvante : ils avaient autrefois embrassé les Saintes Ecritures, maintenant ils s’y agrippaient. Le père de Jordane avait longtemps été un bon dessinateur industriel, traçant des pièces complexes avec seulement une règle, un crayon bien taillé et sa main experte, et l’arrivée progressive des ordinateurs et des logiciels de dessins l’avait terrifié. Plutôt que d’essayer de s’adapter, de tirer profit de son expérience et de remplacer la plume par la souris, au risque de redevenir un débutant, ne serait-ce que pendant un court instant, sa peur du changement prit le dessus, et il refusa catégoriquement de toucher tout ce qui fonctionnait avec un écran. Il trouva du sens à ses craintes : les logiciels ne seront jamais aussi précis qu’un humain. Les ordinateurs sont une mode qui va vite disparaître. Le Livre Saint avait été écrit à la main, c’est dans cette douleur qu’il devait travailler.

Bien sûr, les ordinateurs ne disparurent pas. Ses contrats, si. Ils se replièrent petit à petit dans leur zone de confort, le monde des saints qui ne changeait jamais, qui ne demandait jamais à personne de se remettre en question.

C’est pour cela que les centres d’intérêts de Jordane les mettaient si mal à l’aise. Et qu’ils mettaient tant d’énergie à contrôler son image. Peu importe qu’elle lisait des textes impies toute seule dans sa chambre, mais devant leur communauté, c’est à dire toute personne foulant le sol de marbre de l’église, elle devait donner l’impression d’être heureuse et épanouie, un exemple des bienfaits d’une vie pieuse. Sinon, à quoi bon toutes ces souffrances ?

Et c’est aussi pour cela que le jour de la rentrée, elle enfila ses collants, sa jupe, son polo, parti après avoir embrassé ses parents, et qu’aux toilettes de l’école, elle ouvrit son cartable pour en sortir son arsenal des damnés, des vêtements qui en claquaient vraiment.

La journée se passa très mal.

Les enfants la moquèrent, la traitant de trainée, de fumer en cachette ou de faire des choses bizarres dans les cimetières ou au fin fond de la forêt.

À treize ans, Jordane avait déjà la tête dure, alors elle ne se découragea pas : elle était ce qu’elle était, il fallait l’assumer. Quel que soit les conséquences. Elle détestait la religion, la façon dont les gens s’en servaient pour vous gouverner, vous dire quoi faire, quoi penser, comment vous habiller. Elle préférait l’incertain, la découverte.

Durant le premier trimestre, les brimades finirent par peu à peu s’arrêter à l’école ; mais à la maison, la tension montait. Ses parents commençaient à avoir des retours des autres parents d’élèves. On leur demandait si elle était sataniste. Si elle était dépressive. Ils pouvaient les aider avec des prières, la faire venir à l’église plus souvent : ces remarques enrageaient les parents de Jordane. Chaque matin, sa mère fouillait dans son sac. Elle l’amenait jusque devant l’école, attendant qu’elle soit rentrée en classe. Mais Jordane tint bon. Elle arrivait toujours à cacher un ou deux pins. Elle restait silencieuse face au prêtre, à l’église, malgré les soupirs de sa mère derrière elle.

Elle tint bon jusqu’au dernier jour avant les vacances scolaires.

« Assieds-toi, » lui avait-elle dit la proviseur en lui désignant le siège en face d’elle.

Madame Eleau avait dirigé l’école primaire toute sa carrière. Bientôt à la retraite, elle ne laissait cependant rien couler et comptait visiblement emporter son image de proviseur autoritaire jusque dans sa tombe.

Jordane se posa, pour la première fois appelée dans ce bureau. Madame Eleau se tenait droite, assise à son bureau, les sourcils froncés derrière ses lunettes, les cheveux tirés en arrière. Ses pommettes proéminentes étaient figées dans un air sévère, ses lèvres si pincées qu’elles en devenaient blanches. Devant elle, sur son bureau impeccablement rangé, était posé un mégot de cigarette ; mais pas n’importe quel mégot, un de ceux qu’on roule soi-même, avec un bout de carton à la place du filtre.

— Tu sais pourquoi tu es là, dit-elle sèchement.

Jordane secoua la tête. Elle se demandait pourquoi Madame Eleau ramassait les ordures qui trainaient par terre. Ou si c’était elle qui fumait, ce qui l’étonnait. Elle mettait un point d’honneur à paraître impeccable, sans faiblesse. Et une dépendance à quelconque substance, aurait été pris pour un signe de faiblesse à ses yeux.

— Ne mens pas, gronda-t-elle, je sais que c’est toi qui as fumé cette cigarette !

— C’est pas vrai ! protesta-t-elle en criant, c’est pas à moi !

Ce mégot avait été trouvé sur le rebord d’une fenêtre par le concierge, devant les toilettes. Le proviseur ne savait pas qui avait osé amener de la drogue dans l’enceinte de son école, mais elle comptait bien démasquer le coupable pour solder l’affaire. Seule une exclusion permettra de sauver son image et celle de l’école.

— Jeune fille, je te saurais gré de baisser le ton quand tu me parles, intima-t-elle. Tu as de sérieux ennuis ! Nous avons eu tort de laisser passer ton accoutrement offensant, regarde où ça t’as mené maintenant !

— Mais j’ai rien fait ! Je n’ai jamais fumé de ma vie ! C’est dégoûtant !

— Silence ! cria-t-elle. Un élève t’a vue ! Tu es la honte de cette école ! Tes parents sont en route, on va voir ce qu’ils en pensent !

— Non ! cria-t-elle de désespoir, les larmes aux yeux. Je vous en supplie ! Je jure que c’est pas moi !

Mais Madame Eleau ne l’avait pas écouté. Les parents de Jordane étaient arrivés une demi-heure plus tard, les joues rouges de honte et de colère. Ils avaient calmement fait le point avec le proviseur, accepté l’exclusion d’un mois de Jordane en s’excusant profusément, et étaient rentrés en voiture. Durant le trajet, personne ne dit mot. Seule Jordane reniflait bruyamment à l’arrière, les larmes coulant à flot sur ses joues. Ce fut seulement lorsqu’ils furent arrivés à la maison qu’ils explosèrent et lui hurlèrent dessus toute la soirée.

Ce que personne n’avait su, c’est que c’était Tommy, un élève de sa classe, qui avait fumé le joint. Il avait volé le mégot de son grand frère, resté coincé entre deux lattes du caillebotis de la terrasse, et avait tiré dessus devant ses copains pour faire son intéressant. Il avait vomi ses tripes sur le chemin du retour, à la sortie de l’école, et ne retoucha plus jamais à une cigarette de sa vie. Mais le lendemain, lorsque le proviseur avait fait le tour des élèves pour soutirer des informations, et que ce fut son tour, il eut tellement peur de se faire attraper qu’il désigna Jordane, une victime désignée.

La semaine suivante, les parents de Jordane lui appliquèrent un régime strict à base de punitions diverses, comme faire le ménage, écrire des lignes à répétition, de séances obligatoires à l’église et avaient confisqué tout ce qui n’était pas lié à la religion dans sa chambre, remplaçant les posters avec des croix et les bandes-dessinées avec des brochures terrifiantes sur l’enfer et ce qui nous attendait là-bas. Ces brochures-là furent les seules qu’elle feuilleta avec un intérêt malsain.

Mais ce fut quelques jours plus tard que tout bascula.

— Qu’est-ce qu’il dit, je n’entends rien ! dit le père de Jordane à l’intention de sa femme.

— Chut ! dit-elle, j’écoute !

Une trentaine de personnes s’étaient agglutinées devant l’entrée de l’église cet après-midi, et le prêtre essayait de parler par-dessus le brouhaha de toutes ses ouailles qui parlaient et criaient en même temps.

— Soixante morts ! Mon dieu comment est-ce possible ! dit quelqu’un.

— Les jeunes d’aujourd’hui, ils n’ont plus aucune valeur ! répondit un autre.

— C’est le diable ! hurla-t-on. La société s’écroule !

— Calmez-vous, je vous prie ! criait le prêtre.

— Qu’allons-nous faire, père ! Il faut écrire à nos représentants, ça ne peut plus durer !

— Et si c’était mon enfant, dans cette école ! hurla une femme, des murmures d’approbation montant dans l’assemblée.

Le prêtre était acculé devant sa porte, tandis qu’il s’époumonait pour prendre la parole en face de la foule en panique.

— Silence ! cria un homme à la voix grave, laissez-le parler ! Pour l’amour de Dieu !

Les bouches se fermèrent enfin et les têtes se dirigèrent devant le prêtre.

— Bien, dit-il en s’éclaircissant la voix. J’ai discuté avec le chef de la police. Il semblerait que le tueur ait fait douze victimes, plus une vingtaine de blessés.

Des murmure d’horreur montèrent dans l’assemblée.

— Parmi les victimes, il y aurait des enfants et des professeurs. Dieu les bénisse.

Il fit le signe de croix, et fut imité par tous les autres. Une femme éclata en sanglot quelque part.

— Le tueur est un élève de lycée, reprit-il.

On entendit des « Mon dieu… », « Seigneur ! »

— Et si ça arrive dans notre ville ! lança un homme.

La panique monta.

— Il paraît que c’était un sataniste ! hurla une femme.

Cette fois-ci, la foule s’embrasa, et le prêtre lutta un moment pour reprendre la parole :

— Hélas, le chef de la police me l’a confirmé.

Des cri d’horreur montèrent, certains firent un signe de croix, d’autres s’agenouillèrent en priant.

— Il se serait livré à des rituels, toutes sortes de pratiques occultes, c’est vrai.

La foule perdit la tête. On demanda la peine de mort, pour le tueur et tous les satanistes. On dit que le démon l’avait emporté. Que le jugement dernier approchait. On désigna vite des noms, des personnes qui vivaient en marge de la société, d’autres qui écou-taient du Rock, ou bien même ceux qui n’étaient plus venus à l’église depuis un moment. Certains regards se tournèrent discrète-ment vers les parents de Jordane, comme ayant peur de croiser leur regard, et la terreur les gagna : combien de temps avant que tout le monde sache que Jordane avait été exclue ? Combien de temps avant qu’ils se rendent compte qu’elle venait régulièrement à l’église pour ses problèmes avec ses fantaisies impies ?

Les parents de Jordane n’eurent pas peur qu’elle soit une sataniste et qu’elle se mette à décimer sa classe, mais ils furent ter-rifiés qu’elle soit accusée de satanisme et qu’ils soient tous les deux rejetés de l’église. Ils quittèrent discrètement l’assemblée et rentrèrent à la maison en voiture, discutant, se disputant, conspirant.

Lorsqu’ils arrivèrent, ils débarquèrent en trombe dans la chambre de Jordane : ils la trouvèrent à son bureau, elle sursauta en les voyant foncer sur elle. Ils hurlaient un charabia de non-sens, parlant de garçon possédé par le diable tuant ses amis, d’enfer, d’église et d’excommunications. Ils fouillaient sa chambre, tournant autour d’elle tandis qu’elle se tenait immobile, abasourdie, ne comprenant pas ce qui était en train de se produire. Son père mit la main sur un des magazines religieux qu’ils lui avaient refour-gués. La couverture représentait Jésus sur sa croix, et de frustration d’avoir été injustement punie, elle avait lui avait dessiné des cornes et une queue pointue.

C’était exactement l’excuse que ses parents cherchaient : la dispute éclata, et ils lui sommèrent de faire ses bagages pour un stage de « reprogrammation » pour la soigner de sa maladie. Elle avait protesté, essayant de leur expliquer qu’elle s’en contrefi-chait de la religion, qu’elle aimait simplement des bandes dessinées d’horreur, qu’elle trouvait les loup-garou cools, qu’elle aimait la musique qui envoyait un peu, qu’elle n’était pas sataniste, mais ce ne réussit qu’à alimenter leur moulin. La dispute se termina lorsqu’ils claquèrent la porte en sortant de sa chambre, la laissant en larmes, tremblante.

Tandis que Jordane ramassa ses affaires et rangea sa chambre, elle les entendit parler au téléphone, mais elle ne pouvait pas distinguer ce qu’ils disaient. L’appel dura toute la soirée, et lorsqu’ils raccrochèrent enfin, la maison devint silencieuse comme une tombe.

Jordane ne savait pas que la tempête allait la frapper en plein milieu de la nuit.

Bien des années plus tard, elle s’était intéressée à cette fameuse fusillade. Elle en avait même fait un article, celui qui lui avait valu l’offre d’emploi aux contes de la crypte. Le tueur s’appelait Morvan. Il avait dix-sept ans. Un beau jour, il avait volé l’arme de chasse de son grand père, était arrivé à son école, et avait ouvert le feu dans sa salle de classe. Le temps que la police arrive, qu’elle reste sans rien faire pendant quarante-minutes en encerclant le bâtiment, il avait tiré sur soixante-deux élèves et professeurs, en tuant douze sur place, et vingt-et-un supplémentaire moururent de leurs blessures à l’hôpital. Il avait fini par retourner l’arme contre lui, envoyant sa cervelle contre le projecteur encore allumé qui diffusait le schéma d’une couche de roche sédimentaire glissant par-dessus une couche de calcaire. Ils entrèrent vingt-cinq minutes après le dernier coup de feu mortel, certains élèves étant restés cachés dans la même salle de classe ou le tueur s’était suicidé, n’osant pas bouger.

Cet évènement avait créé la panique parmi les parents de toute la région. Tous étaient terrifiés qu’il arrive la même chose près de chez eux. Ils cherchaient la cause de ce massacre, quelque chose de tangible, qu’ils pourraient pointer du doigt, interdire. Avoir le sentiment d’avoir le contrôle dessus, et dormir sur leurs deux oreilles. Ce mouvement entraîna les forces de police malgré eux, et étant harcelés pour trouver la cause de ce massacre, il fallut qu’ils en trouvent. Ils ne pouvaient pas dire « rien ne laissait penser qu’il ferait ça, croisons juste les doigts pour que ça ne se reproduise pas », alors ils ont trouvé - ou plutôt on leur avait soufflé à l’oreille - qu’il était sataniste, un gamin faisant partie de cette nouvelle jeunesse qui perdaient les traditions de leurs parents. La nouvelle s’était répandue comme un feu de paille, la panique a éclaté, la chasse au sorcière avait commencé. Il suffisait qu’un jeune écoute du Hard Rock, porte un t-shirt à tête de mort, ou n’ait pas la coupe à la brosse pour qu’il finisse en garde à vue. Le taux de présence à l’église explosait, les gens s’entassaient debout, on arrivait à peine à refermer les portes derrière eux. L’enveloppe des dons grossissait.

Et l’école du père Donovan commença à se remplir.

La panique satanique avait causé des dégâts. Jordane en avait fait les frais. On peut dire qu’elle était là au mauvais moment, au mauvais endroit. Une victime désignée. Et au final, tout ça découlait de quoi ? Tout ça découlait d’un seul évènement, quelque chose de très, très important qui lui était arrivé quand elle avant sept ans. Elle ne s’en rendait pas compte, mais il était important qu’elle se souvienne de ce qui était arrivé lorsque…

1

Ce fut comme si la main de Dieu en personne lui attrapa les cheveux et la sortit du monde des rêves pour la ramener à la réalité. Sa bouche et son nez la brûlaient comme si elle respirait de l’acide sulfurique. Ses yeux, exorbités, piquaient tellement qu’elle crut qu’on lui avait enfoncé des aiguilles dedans. Elle n’arrivait pas à reprendre sa respiration, elle était en pleine hyperventilation. Petit à petit, son corps se rappela de la douleur qu’elle ressentait avant de s’évanouir, et il reprit ses épouvantables hurlements. Elle était de retour dans la scierie, recroquevillée sur le matelas, ligotée. Richard se tenait accroupi devant elle. Quand sa vision put s’ajuster, elle vit qu’il tenait un flacon entre les mains.

« Bon retour parmi nous, dit-il. Tu crois que tu vas t’en tirer si facilement en tombant dans les pommes ? »

Il secoua le flacon presque plein.

« C’est une mixture de ma composition à base d’ammoniac, reprit-il, pour te tenir éveillée toute la nuit. J’en ai un flacon entier ! » Il posa le flacon sur le banc, et se mit à lui caresser le visage avec tendresse. Il essuya ses larmes de son pouce, lui écarta les cheveux qui collaient à sa peau.

« Tu es parfaite, » dit-il.

Il se leva pour enlever sa chemise.

Jordane souffrait horriblement, mais l’ammoniac lui tenait l’esprit éveillé : elle était tombée dans les pommes. Et elle avait rêvé. Et il lui semblait qu’un détail était important. Qu’est-ce que c’était ?

Il posa sa chemise sur un cintre, dans un casier vide.

C’était son école, au collège. Non, pas ça. Elle était punie. Il y avait eu un accident.

Son esprit tournait à mille à l’heure, pendant qu’un marteau tambourinait dans son crâne, une douleur sourde qui l’empêchait presque de s’entendre penser. Richard aligna la pince multiprises avec les autres outils posés au sol, et prit la pince coupante à la place.

« Non, pas un accident, la tuerie, pensa-t-elle. Le type qui avait massacré sa salle de classe. »

Cette idée lui avait sauté dans la tête, mais elle ne savait pas pourquoi. Cette histoire avait fait la une, elle avait écrit là-dessus. Ils lui avaient collé une étiquette de sataniste, parce que ça les arrangeait tous ces cons de bien-pensants que ça ne pouvait pas être un des leurs qui avait fait ça, que pour que cela ne se reproduise pas, il fallait juste mettre la vie de centaines de personnes à feu et à sang, tant que vous n’étiez pas accusé à tort et que la fourche se retournait contre vous. Tout malheur devait avoir un sens, et ils devaient être du bon côté du bâton.

Mais elle avait creusé.

Ils avaient dit avoir retrouvé une collection entière de jeux vidéo violents dans la chambre du tueur. Mais il avait posté des dizaines et des dizaines de photos de lui et sa chambre dans son blog, et il n’avait rien de tout ça. Il y avait des livres de cours sur les photos, pas des jeux vidéo. Il y avait un poster de magazine pour adulte sur le mur, pas de Satan.

Des photos... Oui, il s’était pris en photo pointant une arme sur l’objectif de la caméra. Il y avait un texte avec la photo, mais elle ne s’en souvenait plus. Son blog ... comment était-elle tombée dessus ? Parce que personne ne l’avait fait.

Oui, c’était ça. Trois mères d’élèves étaient venues porter plainte à la police car le tueur avait lancé des menaces de mort à leurs enfants, à l’école. Elles avaient donné l’adresse du blog, car il s’en vantait à qui voulait l’entendre. Mais les flics n’ont jamais rien fait. Même avec les photos ou il posait avec une arme.

« Bientôt disponible chez vous. Pas vrai Vincent ? » C’était ça le texte sous la photo. Il allait tuer Vincent et beaucoup d’autres quelques semaines plus tard.

Il se vantait de son blog, mais pas pour les armes. Non, pas que ça. C’était une terreur à l’école, on racontait que les animaux domestiques avaient tendance à disparaître près de chez lui, mais pas que ça.

Richard ouvrit et referma la pince coupante plusieurs fois, satisfait du son des deux lames qui appuyaient l’une contre l’autre.

Il se vantait du résultat de son test psychologique.

Oui c’est ça. C’est ce que la mère de Vincent avait montré à la police. Juste avant qu’il poste la photo avec l’arme, un sourire carnassier aux lèvres. Il avait posté le résultat d’un test en ligne de personnalité. Et ça disait qu’il avait des traits de psychopathe.

Parce que c’est ça, ce que sont ces types. Ces tueurs. Des psychopathes. Mais pourquoi elle pensait à ça ?

Elle regarda Richard : ses yeux étaient noirs, comme vides. Comme s’il se concentrait à la tâche, et qu’il n’y avait plus que ça.

Ce type était un putain de psychopathe.

Il plongea la pince coupante dans son chemisier.

Peu importe qu’elle s’étouffe, peu importe qu’elle meurt, elle se contorsionna dans un réflexe pour éviter de se faire mutiler. La corde resserra son étreinte, et de nouveau sa respiration se coupa, et ce fut encore plus douloureux que la dernière fois.

« Tu n’as toujours pas compris ? » dit-il calmement.

Il la regarda s’étouffer, se tordre de douleur, resserrant d’avantage le nœud.

« Ce type est un psychopathe, pensa-t-elle, je suis foutue. »

Mais une lueur brillait dans son esprit. Une lueur si faible, étouffée par le manque d’oxygène et la douleur insupportable, qu’elle manqua presque de la saisir.

« Qu’est-ce qu’un psychopathe ? »

Elle s’accrocha à cette pensée.

« Quelqu’un qui n’est pas câblé pour avoir de l’empathie. »

Puis elle s’accrocha à celle-ci, comme un noyé à sa bouée.

« Il adore mentir et manipuler. »

Les points noirs revinrent dans sa vision.

« Parce que ça lui donne le contrôle sur autrui. »

Elle se sentit presque partir, et Richard desserra le nœud. L’air s’engouffra dans ses poumons, comme un nuage de poussière radioactive : c’était la dernière fois qu’elle pouvait supporter ça, elle sentait que la prochaine fois, elle en mourrait. Mais non, Richard allait prendre soin de bien la tenir éveillée jusqu’à ce que lui juge que ce soit fini.

« Qu’est-ce qu’on fait pour déstabiliser quelqu’un qui cherche le contrôle ? pensa-t-elle ». Puis : « oui, il faut que je le fasse encore une dernière fois, je peux le faire. »

Richard se remit à son ouvrage.

« On le prive de contrôle. »

Il n’eut pas le temps de replonger la pince qu’elle utilisa toute sa force pour envoyer un coup de pied qui renversa le banc avec un fracas tonitruant. La corde claqua contre sa gorge, puis il y eu un bruit de verre brisé : l’ammoniac se déversa sur le sol poisseux du vestiaire.

« PUTAIN, QUELLE ESPECE DE CONNE !! » hurla soudain Richard.

Il se jeta par terre, passa la main sur la tâche humide, mais elle était déjà absorbée par la crasse et la poussière.

« QU’EST CE QUE T’AS FAIT, ESPECE DE SALOPE !! » rugit-il.

Il lui bondit dessus et lui envoya une gifle qui fit couler le sang de son nez ; mais elle ne sentit rien, toujours en train de s’étouffer.

« COMMENT JE VAIS FAIRE ?! T’AS PAS INTERÊT À TOURNER DE L’OEIL MAINTENANT !! »

Il retourna vers le flacon brisé et essaya de récupérer un peu de liquide, n’importe quoi qui soit resté coincé dans un éclat de verre.

« T’AS TOUT GACHÉ, ESPECE DE PUTE ! ragea-t-il, à quatre pattes, le dos tourné. JE VAIS DEVOIR TE DECOUPER ! T’ENTENDS SALOPE ?? »

Mais Jordane n’entendait pas. Elle était occupée à essayer de trouver la corde qui longeait son dos. Elle ne sentait presque plus ses doigts, mais elle avait réussi à saisir la pince coupante qu’il avait laissé tomber sur le matelas. Elle réussit à la trouver, et allait la couper. Mais non. Ses doigts ne voulaient plus bouger. Sa vision s’obscurcit. Sa poitrine envoya des spasmes incontrôlables : elle avait l’impression de se noyer. Elle perdit presque tous ses sens, elle sentit comme une douce brise la bercer.

« *Non, pas maintenant.* »

Mais son corps devenait lourd, comme si elle allait s’endormir, et son esprit devenait léger comme une plume. Tous ces tracas allaient s’envoler. C’était la dernière fois qu’elle perdait connaissance.

« *Non, pas question. Je peux y arriver.* »

Elle rassembla toute sa volonté, alla puiser jusqu’au tréfonds de son être, elle lutta avec une férocité hors du commun pour émerger. Elle revint dans la pièce. Elle sentit la faible odeur amère de l’ammoniac qui s’évaporait dans l’air. Elle sentit ses poumons prendre feu. Son corps prit de crampes. La douleur intenable à son sein gauche. Le sang revint jusqu’à sa main, et elle coupa. La corde se détacha, le nœud se relâcha, et elle put inspirer de nouveau, ce qui semblait être une couche de goudron brûlant.

Richard balança les débris qu’il avait dans la main avec un cri rageur et se plongea dans sa boîte à outils.

« TU VAS VOIR CE QUE TU VAS VOIR SALE PUTE, SI TU ME PRIVES DE MON PLAISIR, JE VAIS M’AMUSER AUTREMENT !! »

Elle n’attendit pas de savoir ce qu’il allait sortir : elle avait déjà libéré ses chevilles en tranchant la ficelle, et elle agitait ses poignets entre le nœud desserré pour les en extraire. Tandis qu’il sortit une scie à métaux et l’étudia avec fureur, elle termina de se libérer et se leva d’un bond.

Elle plongea vers la porte de sortie, mais le sang lui monta d’un coup à la tête, faisant tourner la pièce autour d’elle : elle tomba. Ses crampes aux jambes la faisaient souffrir, son cerveau était momentanément hors service après cet afflux de sang.

« Toi... » dit Richard en lui attrapant le bras d’une poigne de fer.

Sa tête tournait encore, le couloir dansait devant elle. Elle était sur le point de vomir.

« Je n’aurai pas dû m’énerver, reprit-il. Mais je suis calmé. On va tout reprendre depuis le début, toi et moi. »

De sa main libre, elle saisit le tournevis qui se trouvait à ses pieds, et l’enfonça dans la cuisse de Richard.

Il tomba en arrière dans un hurlement de douleur.

« Je vais te tuer cette fois ! » rugit-il.

Mais elle se relevait déjà : il n’eut pas le temps de boiter jusqu’à elle, qu’elle s’élançait déjà dans le couloir. Elle s’agrippa d’un mur à l’autre, luttant de toutes ses forces pour ne pas tomber. Richard retira l’outil de sa jambe avec un gémissement de douleur, et il commença à s’élancer à sa poursuite. Jordane ne savait pas où elle était, mais elle suivit le couloir. Elle tourna à gauche et elle tomba par miracle sur l’entrée principale. Elle se jeta sur la porte et sortit. L’air était plus frais, les pins commençaient à bloquer la lumière du soleil : la nuit n’allait pas tarder à tomber. Elle chercha le pick-up du regard, mais elle se rappela l’avoir entendu le cacher derrière la scierie. Elle se retourna : il ne l’avait pas encore rattrapé, la porte laissée ouverte ne montrait qu’un couloir vide. « Et s’il était parti prendre sa voiture ? pensa-t-elle. »

Si elle cherchait à rejoindre la route, il la rattraperait et lui foncerait dessus sans problème : alors elle se mit à courir et s’enfonça dans la forêt.

\*\*\*

Jordane courait depuis plusieurs minutes dans les bois, évitant tant bien que mal toutes les racines et les branches basses sur son terrain. À chaque fois qu’elle s’arrêtait, à bout de souffle, il lui semblait entendre Richard hurler son nom au loin, ou une branche craquer, alors elle reprenait sa course.

Elle ne savait pas où elle était, mais elle croisait bon nombre de pins morts ou en mauvaise santé, donc elle devait toujours être autour de cette foutue ville maudite. Elle avait toujours mal partout, en particulier sous sa chemise qu’elle avait reboutonnée un peu plus tôt. Elle repensa à son rêve de tout à l’heure : il lui semblait qu’elle s’était rappelé de quelque chose, un détail qu’elle avait sur le bout de la langue. Elle allait le dire juste avant qu’elle soit tirée de là par son tortionnaire. Qu’est ce qui lui serait arrivé si elle n’avait pas pu s’échapper ? Elle serait toujours en train de se faire torturer. Revenant du royaume des songes encore et encore, comme si elle était condamnée à revivre la même journée terrible jusqu’à la fin des temps. Ou du moins, jusqu’à ce que son corps abandonne pour de bon, et qu’on retrouve réellement sa photo sur le panneau d’affichage de Duli. Pendant un instant, elle se demanda si Richard était lui aussi un monstre, mais elle savait que même si c’en était un, ce n’était pas du genre de monstre qu’elle pensait. Il était bel et bien humain, ça se sentait. Mais peut être que Duli avait un pouvoir d’attraction particulier, ou même, que c’était elle qui attirait les monstres.

Elle se remémora avec quelle dextérité et fluidité il avait agi dans le vestiaire de cette scierie, et elle était convaincue qu’elle n’était pas la première personne dont il s’était occupée. Mais peut-être avait-elle été la plus chanceuse. En tout cas, elle espérait avoir été la dernière.

Elle se mit maintenant à marcher, fatiguée de courir, et garda une oreille alerte au cas où quoi que ce soit se manifesterai derrière elle. Sa main vint au contact de son cou, et elle frôla la brûlure de la corde avec une grimace de douleur. Elle boutonna sa chemise un peu plus haut pour que le col cache sa blessure, comme si elle avait encore quelqu’un à qui cacher son état.

« Raphaël... » pensa-t-elle.

Elle avait tout gâché avec lui. Elle s’était énervée pour rien, et l’avait certainement fait fuir pour de bon. Elle se demanda si elle devait le rappeler : elle pensa qu’il était possible qu’il ne réponde même pas. Et puis, il avait choisi de s’en aller. Elle était toute seule maintenant.

Quelque chose l’interpela à l’horizon : elle regarda au loin, et vit que la ligne des arbres se faisait moins épaisse devant elle. Oui, il lui semblait qu’elle avait atteint l’orée de la forêt. Elle pressa le pas, toujours sur ses gardes, et plus elle avançait, plus les arbres s’écartaient sur son chemin. La lumière de cette fin de journée se révéla d’abord timidement, puis d’un coup, lorsqu’elle atteint le dernier arbre.

Sa bouche s’ouvrit, et elle posa le pied sur la surface bétonnée du parking du Palais de l’Étrange.

### Chapitre IX : Le réveil

Raphaël avait neuf ans. Maman était morte depuis trois ans.

— Fiston, je n’en ai pour pas longtemps,  avait-il dit.

Raphaël venait de rentrer de l’école, une journée qu’il avait passé à rêvasser pendant que son institutrice essayait de transmettre sa passion pour l’Égypte ancienne. Il assurait pour les mathématiques, adorant manipuler les petites briques colorées pour ajouter des unités, des dizaines et des centaines, mais l’histoire, ça avait tendance à l’ennuyer.

Il était rentré en ignorant le tas de sac poubelles qui bloquait presque le couloir, s’était tout de suite dirigé vers le salon et avait lancé négligemment son cartable sur la table basse, faisant tomber une des nombreuses canettes de bière vides entassées les unes à côté des autres. Il s’était assis sur le vieux canapé en cuir rongé par l’humidité - ils l’avaient trouvé dans la rue - et s’était installé à côté de deux cendriers plein à ras-le-bord de mégots. Il avait allumé la télé, et s’était plongé dans ses dessins animés préférés.

— Ok, répondit-il à son père sans le regarder.

Celui-ci avait acquiescé, puis hésité comme s’il n’était pas sûr de lui, puis avait encore acquiescé et était parti.

Raphaël continua à enchaîner les programmes télévisés, et il ne sortit de sa torpeur que lorsque son ventre se mit à gargouiller. Il se leva et se dirigea vers la cuisine, ignorant la nuée de mouches qui volaient au-dessus de l’évier. Il ouvrit le frigo : vide.

« Papa ! cria-t-il, on n’a rien à manger ! »

Pas de réponse.

« Papa ! »

Puis, il se souvint enfin : son père s’était absenté. Il regarda l’horloge : sept heures quelque chose. Il avait commencé à apprendre à lire l’heure sur une horloge, et se débrouillait plutôt bien pour les heures - il savait qu’il pouvait être sept heure du matin ou du soir, et que l’aiguille faisait deux fois le tour dans la journée - mais pas encore les minutes. En tout cas, il savait qu’il était sept heures du soir passé, parce que l’aiguille était vraiment près du huit. Et d’habitude, il avait déjà mangé à cette heure-ci.

La peur l’envahit lorsqu’il se rendit compte qu’il était parti depuis plusieurs heures, et son premier réflexe fut de courir dans sa chambre. Il ouvrit la porte, passa devant son matelas posé à même le sol, et se dirigea directement vers son placard. Il fouilla dans le tas de jouets et en sortit un gros cochon rose pâle, avec une fente rectiligne sur son dos. Il n’eut pas besoin de le secouer pour savoir qu’il était vide : le couvercle en plastique sur son ventre avait disparu.

« Il a pris mon argent ! » geignit-il à voix haute.

Il retourna devant l’entrée, prit d’un mélange de peur et de colère : c’était déjà arrivé que son père lui pique ses économies, et à chaque fois, ça l’amenait à faire d’autres bêtises. Une fois, il avait même fini à la police.

Son ventre gargouilla de nouveau : il ne savait pas quand son père allait rentrer, mais ce qu’il savait, c’est qu’il mourrait de faim. Peut-être qu’il ne reviendrait même pas ce soir, alors comment allait-il faire pour manger ? Il n’avait même plus d’argent pour aller acheter un paquet de bonbons à l’épicerie. Qu’est-ce qu’il fallait faire ? Attendre qu’il revienne ? Mais quand reviendrait-il ? Il savait que lorsqu’il lui prenait de l’argent, il allait faire des *bêtises* : et même à neuf ans, il savait où il allait pour faire des *bêtises*. Alors ne vaudrait-il pas mieux qu’il aille le chercher, et lui demander de lui rendre son argent pour qu’ils puissent s’acheter à manger pour ce soir ? Peut-être même qu’il pourrait l’emmener prendre un hamburger frites, ça, ça lui plairait.

Décidé, il enfila ses chaussures et sortit de chez lui sans prendre la peine verrouiller la porte - son père oubliait toujours de fermer à clé, voire de fermer la porte tout court derrière lui, alors ils avaient tout simplement décidé d’arrêter de verrouiller derrière eux.

Il faisait un temps magnifique dehors, pas un seul nuage, un air quelque peu rafraîchit par une légère brise, très agréable. Il traversa le jardin en friche, longeant les deux chaises en bois trouées et blanchies par la pluie et le soleil, la petite piscine gonflable bleue remplie d’eau croupie et de déchets divers, et s’engagea dans la rue. À cette heure-ci, les voisins commençaient à se poser sur les trottoirs, sortir les tables et jouer aux cartes. Certains se posaient simplement sur une chaise de camping, au milieu de la rue, et dévisageaient les passants d’un air suspicieux.

Il ne se sentait jamais en danger. Juste une fois, un jeune lui avait demandé s’il avait de l’argent sur lui. Il avait secoué la tête, et l’homme lui avait passé le doigt sous chaque chaussette, avant de hocher la tête et de traverser la rue. Mais à part cet évènement, tout le monde semblait l’ignorer.

Il continua sur un bon kilomètre, des crampes lui broyant l’estomac à chaque fois qu’il passait devant un restaurant. Il se deman-da s’il allait vraiment retrouver son père là-bas : rien ne lui disait qu’il y serait, mais d’une certaine manière, il en était convaincu. Il s’arrêta soudainement : il était arrivé devant le repère.

Il avait les yeux levés au ciel et observait le pont en acier qui faisait passer le tram au-dessus de la rue. Il en avait beaucoup entendu parler, mais le voyait pour la première fois. Une navette passa à toute vitesse au-dessus de lui, vrombissant avec rage, faisant vibrer la structure comme si elle était faite d’allumettes.

C’était la porte de Zombie-Ville.

Tout le monde connaissait cette partie de la ville : dans sa classe, on disait que des zombies hantaient les rues, prêts à dévorer tous les petits garçons qui oseraient s’y aventurer. Mais Raphaël savait que ce n’était pas de vrais mort-vivants, simplement des adultes qui faisaient des *bêtises*.

Sur sa droite, un homme recroquevillé sur lui-même dormait à l’ombre d’une rangée d’escaliers. Il avait un pantalon déchiré au niveau du tibia et ne portait pas de chaussures, seulement deux chaussettes de couleurs différentes. L’espace autour de lui était jonché de déchets en tous genre : bouteilles d’alcool à moitié vides, des sacs en plastiques remplis de vêtements ou couvertures



en boule, mégots de cigarettes. Une voiture le dépassa lentement, un vieux diesel aux vitres crasseuses et carrosserie rayée, et se posa sur le bord du trottoir, faisant racler le seul enjoliveur restant avec un grincement désagréable. Le véhicule resta immobile un petit moment, lorsqu’un homme sortit de l’immeuble, dévalant les escaliers sans s’inquiéter du sans abri qui dormait juste à côté. Il se dirigea vers la voiture tandis que le conducteur baissait la vitre de la portière côté passager. L’homme se pencha dans l’ouverture et sembla discuter quelques secondes, caché dans la tôle rouillée. Il ressortit ensuite avec un billet dans la main qu’il fourra discrètement dans la poche. Il repartit en même temps que la voiture, scrutant la rue des deux côtés d’un air inquiet.

Une fois la rue redevenue calme, Raphaël prit son courage à deux mains et avança. Il dépassa le sans abri en se forçant à ne pas le regarder, ayant peur de découvrir qu’il s’agissait d’un vrai zombie, mais déjà il aperçût deux autres personnes au sol, sur le trottoir d’en face. Il s’agissait de deux femmes, l’une ne portant qu’un t-shirt et une culotte, l’autre une aiguille encore plantée dans le bras. Il se rendit compte que ses genoux commençaient à trembler, mais il se força à avancer : s’il voulait manger quelque chose ce soir, il avait intérêt à retrouver son père.

Il continua alors sa traversée, multipliant les rencontres : des groupes de personnes adossées contre des murs, les yeux vides, d’autres affalés au sol, endormis, ou morts. Personne ne faisait attention à lui, à part les seules personnes encore conscientes, les hommes assis sur les chaises, comptant des billets et le dévisageant l’air féroce. Il était mort de peur : au fur et à mesure qu’il avançait, la rue devenait de plus en plus peuplée, mais elle restait toujours aussi morte. Toutes les personnes qu’il croisaient étaient immobiles, inconscientes, ou peut-être même décédées. Il tourna à une intersection, et fut pris d’horreur lorsqu’il arriva au cœur de Zombie-Ville.

La grande rue était bondée de monde, et pourtant, elle semblait comme figée dans le temps. Les mort-vivants étaient bel et bien là : des hommes et des femmes debout dans des positions inconfortables, et pourtant immobiles comme des statues. Certains avaient les membres arqués, recroquevillés comme des insectes morts, d’autres se tenaient simplement debout la tête posée contre le mur. Beaucoup étaient debout mais la tête en bas, comme s’ils faisaient leurs lacets ou avaient fait tomber une pièce ; mais tous avaient le même regard fixe et vide, comme s’ils avaient regardé Méduse même droit dans les yeux et s’étaient transformés en statues. On avait l’impression que toute la ville était là, et il savait que son père était quelque part dans la foule.

Il se fraya un passage entre les premiers zombies : aucun ne bougea, regardant le ciel, ou le sol. Une femme avait la tête dans une poubelle, et elle était toute nue. Le corps entier de Raphaël tremblait. Les pensées se bousculaient dans sa tête : est-ce que l’un d’eux allait subitement bouger lorsqu’il passerait à côté ? Est-ce qu’il verrait une paire d’yeux subitement rouler dans ses orbites et le fixer ? Est-ce qu’il s’agissait de vrai zombies, en fait ? Est-ce qu’il allait se faire dévorer ? Par son propre père ?

« Qu’est-ce que tu fous ici, morveux ? entendit-il derrière lui. C’est pas un endroit pour toi ici, sauf si tu veux toi aussi un peu de tranq’s. »

Il s’agissait d’un des hommes sur les chaises en plastique. Il l’ignore complètement, baissa la tête et accéléra le pas. Il bouscula un homme en bonnet et en grosse veste en plein été, s’excusa, et remarqua avec dégoût que l’homme aux jambes écartées et l’un de ses bras levés au ciel avait de la merde qui lui coulait du pantalon jusqu’à la chaussure. Commençant à paniquer, il se mit presque à courir, évitant les obstacles avec peine, que ce soit des déchets, ou des humains.

« Des déchets humains » pensa-t-il malgré lui.

La foule se densifiait, comme si c’était une horde de zombies en train de l’encercler.

« Papa ! » cria-t-il sans s’en rendre compte.

Il bouscula une autre personne dans sa course effrénée, qui tomba comme un sac à patates, sans un bruit.

« Papa, t’es où ? » pleura-t-il.

Il courait, les larmes aux yeux, asphyxié par l’odeur de décomposition et de fluides corporels en tous genre, lorsqu’il s’arrêta net : il reconnut le jogging rouge à rayures blanches et le t-shirt d’un festival de jazz qui avait eu lieu avant sa naissance. L’homme qui les portait était de dos, debout et pourtant plié en deux, les bras au sol. Il ne bougeait pas d’un pouce.

« Papa ? » murmura-t-il.

L’homme se retourna immédiatement, et le fixa de ses orbites grouillant d’asticots : sa peau était en décomposition, sa bouche ouverte laissait pendre sa langue gonflée et noire, enveloppée par un mille-pattes qui courait jusque dans sa gorge. Un liquide de la même couleur coulait entre ses dents jaunes et le long de ses gencives sans lèvres.

« Fiston ! » articula le mort-vivant, laissant échapper un papillon de nuit de sa bouche à l’odeur cadavérique.

Le garçon de neuf ans regarda autour de lui : tout le monde s’était transformé en zombies, le corps en putréfaction, les yeux blancs et les insectes rampants de tous les orifices. Tous sauf un, un seul homme l’observait de loin, de l’autre côté de la rue. Celui-là était normal, mais tellement distant, comme s’il ne faisait pas partie de la scène. Comme s’il venait d’encore plus loin, l’épiant depuis une réalité encore plus profonde. Et il riait. Il riait aux éclats, comme se moquant de lui. Il avait l’impression de le connaître, de l’avoir déjà vu quelque part.

Autour de lui, les zombies s’approchèrent, l’enveloppèrent, et son propre père plongea ses dents pourries dans sa chair.

Raphaël se réveilla en sursaut.

Il ouvrit les yeux avec difficulté, encore à moitié enfoncé dans un sommeil qui lui semblait avoir duré une éternité. Il ne vit que des formes floues danser autour de lui, et il dût lutter pour ne pas déverser le contenu de son estomac sur ses genoux. Était-il en train de dormir ? Il lui semblait avoir fait un cauchemar : quelque chose avec des zombies, et quelqu’un qui semblait l’épier dans son propre rêve, quelqu’un d’une autre réalité.

Sa tête commença à le lancer, et maintenant, la douleur descendit dans tout son corps. Il se frotta les yeux, secoua la tête, et la scène se précisa autour de lui, les contours devinrent plus nets : il se trouvait dans sa voiture.

Sauf que, il était à côté de la route.

Deux sacs blancs et rabougris pendaient du volant et de la boîte à gant : les airbags. La vitre côté conducteur était fêlée, sa portière emboutie par l’arbre que sa voiture avait rencontré. Il regarda dans le rétroviseur : il vit d’abord son visage légèrement bouffi, les yeux hagards et cernés. Puis, il regard au dela dans le reflet et aperçût la route, les quatre traces de pneus noires déchirer le goudron jusqu’à son emplacement.

« L’accident », se dit-il.

Il revit Émilie, comme elle était apparue en plein milieu de la route. Était-elle sortie de la prison ? Non, il le savait. Ce n’était pas vraiment elle qu’il avait croisé.

Cette pensée le submergea de honte, et il baissa instantanément les yeux.

« Qu’est ce qui s’est passé là-bas ? » pensa-t-il.

« Tu as paniqué, et tu t’es enfui, voilà ce qui est arrivé », répondit une voix dans sa tête. « Tu es un lâche. »

Il se pinça les lèvres : il se sentait misérable, dans sa voiture posée contre un arbre en sortie de virage d’une route perdue dans la forêt. Il avait abandonné cette fille à son sort, et il s’était fait rejeter par sa meilleure amie. Elle avait raison, il n’était pas fait pour ce genre de choses. Ce qui lui convenait, c’était de travailler sur son ordinateur. Se connecter à distance, écrire des rapports. Mais pas de se retrouver dans une situation de vie ou de mort. Cette expérience lui prouvait qu’il était bien mieux tout seul. Personne à décevoir.

Il regarda autour de lui : le soleil commençait à descendre, et une lumière grisâtre commençait à s’installer dans l’endroit déjà sinistre. Que devait-il faire ? Appeler les secours ? Non, il n’avait qu’une envie : rentrer chez lui et dormir. Même Jordane le lui avait dit : il n’avait qu’à s’enfuir.

Il tourna les clés dans le contact, et la voiture brouta quelques secondes avant d’abdiquer. Il retenta l’expérience plusieurs fois, mais la vieille Mercedes ne voulut pas démarrer. Il balança un poing rageur contre le volant, et cria lorsque la douleur explosa dans son poignet, lâchant des insultes dans le vide.

« Pourquoi il faut que ça m’arrive à moi ? » pensa-t-il.

La vision d’Émilie sur la route lui revint à l’esprit, suivi de celle où il l’avait laissée dans les toilettes : « Je vais revenir, je te le promets » lui avait-il dit.

Il ricana : « Quel putain de menteur ! »

Il ne reviendra pas. Il ne remettra jamais les pieds dans cette foutue ville. Tout ce qu’il voulait, c’était partir loin. Reprendre à zéro. Changer de ville. Changer de pays, tenter d’aller vivre à l’étranger. N’importe quoi, du moment qu’il était assez loin de Duli, de Jordane, de tout le reste : ça ne serait plus qu’un mauvais souvenir, qu’il prendrait soin d’effacer de sa tête.

Il envia soudain son père : lui n’avait pas eu de scrupule à se tirer. La phrase que le monstre avait prononcée lui revint à l’esprit : « On va te trouver une famille qui t’aime » avait dit l’assistante sociale. Et au final, sa famille d’accueil avait fait le travail. Même si c’était dur, ils avaient fait l’effort, s’étaient sacrifiés pour lui payer ses études, étaient là quand il avait besoin d’eux. Pendant que son vrai père planait à des milliers de lieux, probablement sur un trottoir, les poches vides et le slip plein. Cette pensée le ramena à ce qu’il avait vu à la prison : une scène sortie tout droit de ses souvenirs d’enfance, tellement réaliste qu’il avait vraiment cru avoir remonté le temps, ou tout simplement imaginé toute sa vie d’adolescent et d’adulte, mais qu’il était resté cet enfant.

« Qu’est-ce que je vais faire ? » dit-il à voix haute.

Jordane n’avait plus besoin de lui, Émilie était probablement morte, il n’y avait qu’une chose à faire, vraiment : se tirer d’ici.

Il retenta de redémarrer la voiture, juste comme ça ; mais à sa grande surprise, elle cracha comme un asthmatique, et démarra dans un boucan de tous les diables. La voiture tremblait, la carrosserie râpant contre l’écorce de l’arbre. Eberlué, il appuya sur l’accélérateur. Les pneus grattèrent le sol en faisant du sur-place, la portière produisit un crissement insupportable, mais le véhicule finit par se libérer de l’arbre et avança lentement et bruyamment pour retourner sur la route. Il sortit de la voiture, au beau milieu du passage, et fit le tour de sa bien-aimée : la portière gauche était enfoncée, une partie du pare-chocs arrachée, mais à part ça, elle semblait intacte.

« Tu vas pouvoir me ramener à la maison ? » lui parla-t-il.

Elle continua de bourdonner comme simple réponse.

« Promis, poursuivit-il, si tu me ramène à la maison, je ne me débarrasse pas de toi, je t’emmène chez le carrossier, et je te refais une jeunesse ! »

Il alla pour remonter dans son épave, lorsqu’il vit quelque chose loin devant lui, sur le côté de la route. Un panneau.

*DULI <- 6*

*TOUTES DIRECTIONS -> 4*

Il repensa à Jordane. Ce qu’elle lui avait dit. Qu’elle n’avait plus besoin de lui. Et elle avait raison, ce n’était pas pour lui, tout ça. Il voulait se sentir en sécurité, tout oublier. Aller de l’avant. Il tapota le capot de la voiture, entra, et mit la première : il savait où il allait.

## Chapitre X : Le Palais de l’Étrange

Jordane entra dans le grand parking à l’abandon. Il était séparé en plusieurs ailes, marquées par de grands panneaux colorés. Il y avait l’aile du Magicien, du Fantôme, du Cyborg, du Voyageur Temporel, de l’Extraterrestre, et encore d’autres. Tous représentaient un personnage évoluant dans son élément. L’extraterrestre était dans sa soucoupe volante, le magicien lisait ce qui semblait être un antique grimoire, le cyborg était en train de réparer ses propres circuits.

Elle se dirigea vers l’entrée, le corps toujours endolori. Le parc était protégé par une énorme grille en fer forgé et en pointes acérées. L’entrée, constituée de six guichets, était surmontée d’un immense panneau présentant les lieux : un scientifique fou avec des lunettes épaisses appuyait sur le bouton d’un étrange appareil relevant de la caricature de science-fiction. L’antenne au bout crachait un éclair bleu, frôlant de près une famille : leurs cheveux étaient dressés en l’air, comme sous l’effet de l’électricité statique. La mère était choquée, le père en colère, et la petite fille riait aux éclat, ses deux tresses explosant en une nuée de cheveux hirsutes. L’éclair zébrait jusqu’au bas du panneau, ou d’une écriture bleue et fantaisiste, comme faisant partie de l’éclair, était marqué: « Le Palais de L’Étrange ».

Jordane regarda attentivement la petite fille sur le panneau : elle riait tellement qu’elle en pleurait.

Un peu plus loin, une vieille voiture blanche était garée près de l’entrée. Elle devait être ici depuis plusieurs années, car elle était recouverte de feuilles mortes, et les quatre pneus étaient à plat. Elle avait l’air autant à l’abandon que le parc.

Elle regarda autour d’elle : le silence était total, personne à l’horizon. Elle posa la main sur son cou, tâtant sa blessure à travers le col de son chemisier. Ce Richard savait qu’elle devait se rendre au parc, et peut-être qu’il était en route en ce moment même pour la retrouver. Elle pressa alors le pas en direction des guichets.

Vides, et l’intérieur couvert d’une couche de poussière, ils étaient comme on les avait laissés il y a une dizaine d’année, lors de l’ouverture. La porte grillagée était fermée. Une pancarte listait les consignes pour passer un séjour en toute sécurité :

- *Ne pas courir dans l’enceinte du parc*

- *Toujours respecter les consignes de sécurité propres aux attractions*

- *Alcool interdit*

Une quatrième ligne avait été rajoutée sous forme d’un autocollant à moitié déchiré placardé sur le panneau, comme s’il avait été rajouté pour une évènement :

- *Ne pas rentrer dans le parc après la tombée de la nuit, vous pourriez ne pas en ressortir vivants !*

Jordane frissonna : peut-être parce que cet autocollant avait probablement été rajouté par l’équipe pour l’ouverture exceptionnelle, le soir d’halloween, et que ça avait bel et bien tourné au désastre ; ou peut-être parce que la nuit était en train de tomber, et que ça sonnait presque comme un avertissement.

Mais elle regarda nerveusement derrière elle : ses pensées étaient occupées avec son précédent agresseur, et la simple idée d’entendre au loin le moteur de son pick-up la remplissait de terreur. Alors l’idée de rentrer dans un parc d’attraction abandonné en pleine nuit ne lui paraissait pas une si mauvaise idée. Elle regarda au-delà des grilles : le parc se cachait derrière une palissade de bâtiments en trompe l’œil de plusieurs mètres de haut, cachant jalousement ses secrets aux curieux qui étaient encore en train de payer leur billet, ou de garer leur voiture. Il y avait une partie ville futuriste, avec de grands immeubles aux formes étranges et des véhicules volants, une partie laboratoire d’expériences farfelues, avec d’étranges spécimens dans des bocaux, des instruments toujours plus extravagants. Devant elle, les guichets menaient à un chemin en pavé roses se rapetissant jusqu’à arriver à l’entrée, la bouche béante d’une gigantesque tête du savant fou du panneau de l’entrée. Cependant, pour l’ouverture du parc le soir d’halloween, des crocs avaient été visiblement ajoutés à la bouche du scientifique, et une nuée de chauve-souris plates d’un acier noir s’envolaient de l’orifice, tenues par de fines tiges de la même matière, presque invisibles.

Devant, une statue de robot au design d’une bande dessinée du temps de ses grands-parents, ressemblant à une structure de casseroles avec sa peau de métal lisse, portait une boîte de prospectus, probablement le plan du parc. Il avait deux spots en guise d’yeux sur les côtés de sa tête qui devaient probablement éclairer le passage il fut un temps. En face de lui se tenait son faux jumeau qui n’aurait dû être présent que le temps d’une soirée, et pas une décennie : un épouvantail soulevant une autre boîte similaire, mais qui devait sûrement contenir les prospectus du programme exceptionnel de la soirée.

Ce mélange de style dans ce parc d’attraction, la science-fiction et l’horreur, était assez étonnant.

Ce qui n’était pas étonnant, par contre, c’est que lorsqu’elle poussa un des portails d’entrée des guichets, il s’ouvrit avec un grincement lugubre.

« Est-ce que je vais vraiment faire ça ? pensa-t-elle. Est-ce que je vais entrer là-dedans, où dieu sait quelle abomination pourrait m’attendre ? »

Elle repensa à Inès, à sa lettre : elle sut que oui.

Même le son de ses chaussures grattant contre les pavés écaillés semblait être un affront au silence pesant qui régnait ici. L’herbe folle avait eu le temps de grimper entre les blocs de grès rose, et elle contracta le ventre lorsque l’une d’entre elles lui chatouilla la cheville. Elle passa devant les deux gardiens immobiles, craignant que les yeux du robot s’allument soudainement, l’immobilisant comme une biche au milieu d’une route, ou que l’épouvantail se mette à lui parler, à bouger. Mais rien de tout cela se produisit, les deux mannequins étaient sans vie. Les prospectus s’étaient mélangés dans leurs boîtes en boules de pâte grise, probablement sous l’effet des pluies. Le robot commençait à révéler des traces de rouille.

Elle continua jusqu’à arriver juste devant l’énorme bouche. Elle n’avait qu’à tendre le bras pour toucher un des crocs de vampire ; mais ce qui la mettait le plus mal à l’aise, c’était que même en étant directement sous le nez de la monstruosité, les pieds sur sa

langue pendue, ses yeux la fixaient directement, deux grands yeux fous et globuleux. La surveillant avec malice, jusqu’au dernier moment.

« Ce n’est pas le moment de reculer, il faut que tu sois courageuse », pensa-t-elle.

Alors elle s’engouffra dans la gueule du loup. Elle entra dans le tunnel sombre, presque complètement noir, craignant presque de le voir se compresser dans un dégluti obscène et de se faire avaler. Mais au lieu de ça, elle ressortit par l’autre côté, et fut frappée par le décors des diverses attractions.

Elle se trouvait sur une grande place des mêmes pavés roses de l’entrée. Tout autour se trouvaient des barrières de file d’attente aux cordes de guidage faites de velours rouge et aux poteaux métalliques en or, guidant jadis la foule vers les différents bâtiments. La plupart gisaient au sol, renversés par les intempéries - ou peut-être la foule en panique ? - mais d’autres vous promettaient toujours de vous emmener à une attraction : à sa gauche, Jordane observait « Le Laboratoire des Énergies Étranges ». Il s’agissait d’un bâtiment carré ressemblant à une usine avec ses vitres teintées, ses parois d’acier et de tôle. D’immense bobines de Tesla sortaient des murs et du toit. Au-dessus de la porte, qui ressemblait à un sas, le fameux scientifique fou était représenté avec une éprouvette contenant un liquide vert visqueux d’une main, et une télécommande sophistiquée de l’autre. Il riait toujours à gorge déployée. Jordane s’avança et lut le panneau d’information qui se trouvait devant l’entrée :

*« Découvrez le Laboratoire des Énergies Étranges : une aventure captivante au cœur du mystère ! Plongez dans un monde d’énergies inexpliquées et de phénomènes énigmatiques, où la science rencontre l’étrange. Voici un aperçu de nos incroyables salles thématiques :*

*Salle des Expériences Électromagnétiques : Électrifiez votre curiosité en explorant les secrets de l’électricité étrange ! Des machines à haute tension créent des étincelles fascinantes et des éclairs lumineux qui vous laisseront sans voix. Soyez témoin des forces électromagnétiques à l’œuvre et préparez-vous à être électrisé !*

*Chambre des Phénomènes Magnétiques : Plongez dans un univers magnétique captivant où les lois de la gravité semblent se déformer. Des sculptures en lévitation et des objets qui défient la pesanteur vous laisseront émerveillé. Explorez les mystères des aimants et découvrez comment les forces magnétiques peuvent transformer notre perception de la réalité.*

*Galerie des Énergies Cosmiques : Laissez-vous emporter dans un voyage cosmique extraordinaire ! Des projections époustouflantes d’étoiles et de galaxies vous transporteront dans l’infini de l’univers. Découvrez les phénomènes cosmiques les plus captivants, des supernovas aux trous noirs, et plongez au cœur des énergies mystérieuses qui animent notre cosmos.*

*Salle des Énergies Telluriques : Explorez les profondeurs de la Terre et ressentez le pouls de notre planète. Marchez sur des dalles vibrantes pour comprendre les séismes, admirez des maquettes reconstituant les mouvements des plaques tectoniques et découvrez les énergies souterraines qui façonnent notre monde. Une expérience captivante à la rencontre de la géologie et de l’étrangeté tellurique.*

*Couloir de l’Antigravité : Préparez-vous à défier les lois de la gravité dans ce couloir étonnant ! Marchez sur un sol incliné, mais soyez surpris de rester parfaitement en équilibre. Des objets semblent flotter mystérieusement dans les airs, défiant les règles de la pesanteur. Laissez-vous émerveiller par l’antigravité et découvrez un monde où rien n’est ce qu’il semble être.*

*Plongez dans l’inconnu, explorez les mystères et repoussez les limites de votre imagination au Laboratoire des Énergies Étranges. Une expérience unique qui vous laissera émerveillé et vous fera questionner tout ce que vous pensiez savoir sur le monde qui nous entoure. Préparez-vous à une aventure époustouflante qui vous fera vivre des moments inoubliables. Ne manquez pas cette occasion de découvrir le palais de l’étrange et de repousser les frontières de la connaissance ! »*

Elle se positionna devant la porte en vitre teinté, mais elle ne trouva pas de poignée. Elle vit un détecteur de mouvement au-dessus de sa tête : elle agita le bras dans sa direction, mais rien ne sembla bouger. Elle abandonna, presque déçue, et continua sa visite.

Elle se rendit à la prochaine attraction : d’un style totalement différent, il s’agissait d’une grande église à l’architecture complexe. Des structures en pierre sortaient des murs pour projeter des ombres aux formes fascinantes sur les murs. Des jeux de lumière attiraient l’œil au niveau des vitraux noirs et blancs. L’entrée était une lourde porte en bois, aux motifs intriqués et soignés. La description du lieu, ici à peine visible, était projetée sur le mur depuis un patron que Jordane n’arrivait même pas à voir. Tout ce qu’elle voyait, c’était que les lettres dansaient sur ses doigts lorsqu’elle passa la main sur le texte projeté :

*« Explorez les mystères obscurs de la Salle des Ombres : une expérience fascinante où la lumière rencontre l’obscurité. Plongez dans un monde intrigant où les ombres prennent vie et révèlent des secrets insoupçonnés. Voici un aperçu des expériences uniques que vous vivrez dans cette salle envoûtante :*

*Labyrinthe des Ombres : Perdez-vous dans un dédale de passages sombres où les ombres dansent et se déforment. Suivez les lueurs vacillantes et tentez de trouver votre chemin à travers ce labyrinthe mystérieux. Les illusions d’optique et les jeux de lumière vous défieront, tandis que les ombres vous guideront vers l’inconnu.*

*Mur des Ombres Animées : Observez la magie des ombres qui prennent vie devant vos yeux émerveillés. Des silhouettes projetées*

*sur un mur se transforment en images fascinantes, créant des histoires captivantes. Laissez-vous transporter dans un univers où les ombres se métamorphosent en personnages et donnent naissance à des récits énigmatiques.*

*Théâtre des Marionnettes d’Ombre : Assistez à un spectacle unique où les marionnettes d’ombre prennent le contrôle de la scène. Les maîtres marionnettistes manient habilement les silhouettes pour raconter des histoires envoûtantes. Laissez-vous transporter dans un monde fantastique où l’imagination se mêle à la magie des ombres.*

*Atelier des Silhouettes : Découvrez l’art ancien de la découpe de silhouettes dans cet atelier fascinant. Apprenez les techniques de base pour créer des silhouettes saisissantes et laissez libre cours à votre créativité. Les jeux de lumière et d’ombre donneront vie à vos créations, vous permettant d’explorer le pouvoir évocateur des formes découpées.*

*Chambre de l’Éclipse : Entrez dans une pièce où l’éclipse totale règne en maître. Plongée dans l’obscurité, cette chambre évoque la sensation unique d’un instant où la lumière est engloutie par les ténèbres. Respirez l’atmosphère mystérieuse et laissez-vous envelopper par l’ambiance envoûtante de ce phénomène céleste.*

*Osez vous aventurer dans les recoins sombres de la Salle des Ombres et laissez-vous fasciner par le jeu subtil entre lumière et obscurité. Plongez dans un univers où les ombres révèlent des mystères cachés et où votre perception sera mise à l’épreuve. Une expérience hors du commun vous attend, prête à révéler des secrets insoupçonnés. Ne manquez pas l’opportunité de vivre une aventure captivante au cœur de la Salle des Ombres. »*

Jordane tenta de pousser la lourde porte, mais le résultat fut le même que son précédent échec. Elle regagna la place centrale, marchant par-dessus les poteaux et cordages renversés. Il y avait bien d’autres attractions : « Le Cabinet des Curiosités », qui ressemblait à un vieil antiquaire, promettant de mettre en scène des créatures choquantes et insoupçonnées, « Le Théâtre de l’Hypnose », un grand bâtiment qui ressemblait à une salle d’opéra ; mais ce n’était pas ce qu’elle cherchait. Après tout, elle n’était pas venue pour visiter, mais pour enquêter. Au centre de la place, elle trouva un gros bloc rond avec une carte des lieux.

« Bingo ! » pensa-t-elle.

Elle étudia le plan peint sur la surface en marbre : le parc était grand, très grand. Il y avait encore d’autres attractions un peu plus loin, réparties sur les trois allées du Palais de l’Étrange. Des restaurant, un hôtel, des toilettes, mais rien d’intéressant. Cependant, elle avait plus d’un tour dans son sac : elle ne cherchait pas ce qui était affiché, mais plutôt ce qui ne l’était pas. Et quand elle trouva une zone du parc simplement peinte en gris, sans attraction, pas d’espace vert, ni rien, elle sut qu’il s’agissait des bureaux administratifs. Elle n’avait qu’à se rendre dans la direction de la « Maison Hantée », et continuer jusqu’à tomber sur un espace étroit et vide qui donnerait l’impression à un touriste qu’il s’était perdu. Elle là, elle trouverait bien une porte, ou un tourniquet qui l’emmènerait là où elle voudrait.

Elle posa le regard à côté d’elle, sur la cabine vitrée de Zoltar, le conteur de fortune. D’ordinaire, ce mannequin robotique à l’air de fakir vous prédisait l’avenir contre une pièce de cinquante centime, à insérer dans la fente. Mais ici, Zoltar portait un masque de chérubin, et au lieu de sa boule de cristal, il empoignait un couteau de boucher ensanglanté. Quelques filets et éclaboussures de sang parsemaient l’intérieur de la vitre.

« Si seulement je pouvais l’emmener chez moi… » pensa-t-elle.

Elle commença à se retourner pour prendre la direction de la « Maison Hantée », lorsqu’elle entendit un léger cliquetis, et un flot de lumière intense l’aveugla.

« Qui va là ? » gronda une voix autoritaire.

Jordane sursauta, se protégeant le visage. Elle voulut parler, ou ne serait-ce que crier, mais la douleur au niveau de son cou lui brûla la gorge, la rendant muette.

« C’est une zone interdite au public ici ! Qu’est-ce que tu fous là ? »

La voix était féminine. Un ton à faire peur un repris de justice, mais il s’agissait bien d’une femme. Et en plus, la voix lui semblait presque familière, mais elle avait la lumière braquée au visage, et si elle enlevait sa main, elle ne voyait rien. Elle ne réussit pas à faire sortir un son de sa bouche, la gorge toujours endolorie. Elle ne savait pas s’il fallait qu’elle lève les mains au ciel, ou qu’elle se mette à courir. Désorientée, elle ne put qu’attendre la suite, hébétée et sans défense.

« Je te parle ! reprit la voix plus fort. T’as intérêt à me dire ce que tu fais là ! »

Voyant probablement qu’elle était paralysée par la peur, la personne abaissa sa lampe torche. Jordane retira sa main de son visage, et dut se concentrer quelques secondes pour que ses yeux s’habituent de nouveau à l’obscurité. Des formes noires dansèrent devant elle, puis tout se précisa petit à petit. Jusqu’à ce qu’elle puisse enfin voir son interlocuteur, et que son cœur s’arrête dans sa poitrine lorsqu’elle reconnut la femme qu’elle avait rencontré dans le tunnel la veille, il y a, il lui semblait, un million d’années.

La femme était la copie conforme de l’apparition qu’elle avait cru voir cette nuit-là. Sauf qu’elle portait des vêtements noirs, de grosses bottes de la même couleur, et un insigne sur le torse, marqué « SÉCURITÉ ». Le cerveau de Jordane marcha plus à l’instinct qu’à la réflexion, et elle laissa échapper un son :

— Inès ?

La femme sursauta légèrement, mais elle reprit vite sa posture et lui répondit d’un ton méfiant.

— On se connaît ? Parce que moi je ne t’ai jamais vue de ma vie.

Jordane ne savait pas par où commencer, et elle bafouilla un moment avant d’arriver à articuler, se raclant la gorge en réprimant une grimace de douleur :

— Je suis Jordane, murmura-t-elle. La lettre.

La femme parut décontenancée, comme si elle fouillait dans ses souvenirs mais qu’elle ne se rappelait rien de tel.

— De quoi tu parles ? T’essaie de m’embrouiller ? Parce que je n’ai pas le temps de jouer moi, soit tu me dis ce que tu viens faire

là, soit je m’occupe de toi sans passer par la police.

Jordane se sentit désespérée. S’agissait-il bien d’Inès ? Elle le sentait au fond d’elle. Mais la femme qu’elle avait en face semblait bel et bien avoir à peu près son âge. Si la légende disait vrai, elle aurait dû avoir une dizaine d’années de plus.

« Si c’est bien elle, pensa-t-elle, je veux son secret pour avoir une peau comme ça. »

Elle vit son interlocutrice commencer à s’agiter, alors elle essaya de se concentrer : pour l’instant, chaque mot lui coutait, ses poumons lui faisaient toujours mal à chaque inspiration. Chaque syllabe qu’elle prononçait semblait emplir sa bouche de goudron.

— Les monstres… marmonna-t-elle enfin, cette ville est belle est bien pleine de monstres.

Contre toute attente, la femme fondit sur elle, le visage soudain emplit de rage.

— C’est ça que t’es venue faire ? Lui hurla-t-elle dessus, te moquer de moi ? Me rabâcher encore cette histoire d’il y a si longtemps ? Jamais vous ne tournerez la page ?

Jordane secoua la tête frénétiquement : comment cette conversation pouvait tourner aussi mal ? Elle s’efforça de plaider sa cause.

— Je ne suis pas comme eux, répondit-elle. Je te crois ! Je l’ai vu ! Je suis allé dans la mine, et j’ai vu le mineur qui t’a attaqué ! Il y avait aussi un monstre dans la mine, c’est vrai ! Je te crois, je te le jure !

La femme étudia son visage, toujours sévère, avant de répondre après un temps d’attente infini :

— Et alors, qu’est-ce que tu fais là ?

Elle semblait toujours méfiante, essayant de la jauger. Jordane se força à répondre avec des phrases complètes :

— Je suis venue te chercher, j’ai cru que tu avais disparue, ou même que tu n’existais pas ! Le propriétaire du parc m’a dit qu’il avait des documents sur toi…

— Oswald ?! coupa-t-elle, indignée. Qu’est-ce qu’il me veut ? Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

— Qu’il te connaissait, qu’il m’aiderait à te retrouver.

— Qu’est-ce qu’il manigance, continua la femme comme pour elle-même, semblant ignorer Jordane.

Puis, elle reprit, cette fois en la regardant droit dans les yeux :

— Il t’a paru louche ?

Jordane acquiesça : oui, ce type avait l’air extrêmement louche. Peut-être qu’il cachait effectivement quelque chose ?

La femme se claqua la langue, et sembla hésiter à parler davantage. Elle regarda autour d’elle nerveuse.

— J’ai envie de te faire confiance, souffla-t-elle, mais je te connais à peine. Tu dis avoir vu quelque chose de surnaturel ?

Jordane acquiesça de nouveau, et la femme sembla réfléchir.

— Ça avait un lien avec Oswald ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Jordane. Peut-être pas directement.

— Je vois. Tu connais mon histoire ? Ce que j’ai vu dans le tunnel… C’était vrai, je ne suis pas folle.

Elle avait dit ça avec comme un ton de défi.

— Oui, je te crois, répondit Jordane. Il y a des monstres dans cette ville, et on doit les arrêter.

— J’en ai vu d’autres, dit-elle comme si elle avait ignoré sa dernière remarque. Cette ville en est truffée.

— Qu’est ce qu…

— Ecoute, coupa Inès, ça va te paraître insensé, mais je crois qu’il y a quelque chose d’inhumain dans ce parc.

Elle sembla encore plus nerveuse, puis elle s’approcha de Jordane, lui murmurant presque dans la nuque :

— Ce type, Oswald, il est louche. Personne n’a le droit d’entrer dans l’attraction de la maison hantée, même moi, qui suis sensé avoir toutes les clés ! Il cache quelque chose là-dedans, c’est sûr. Un type, un mécano, m’a dit qu’il avait vu quelque chose de pas normal, un jour, en regardant par la fente d’une porte. Et pourquoi on n’aurait pas le droit d’y aller, hein ?

Les poils de la nuque de Jordane s’hérissèrent.

— Tu crois qu’il y a quelque chose dans la maison hantée ? demanda cette dernière.

— J’en ai marre de toutes ces bizarreries, poursuivit Inès, si toutes ces choses se sont vraiment produites, si tout est réel, tout ce que j’ai vu, alors ça doit être vrai pour la maison hantée.

Jordane acquiesça lentement : qu’est-ce que cet Oswald pouvait bien cacher ?

— Rentre chez toi, reprit-elle, il est temps que j’entre là-dedans, tant que je peux encore.

— Non, protesta Jordane, allons-y ensemble.

— Pas question, rétorqua-t-elle, premièrement, si c’est dangereux, c’est à moi d’y aller. Je fais partie de la sécurité, tout de même. Et puis, je ne te sens pas, tu vas me faire des bizarreries.

Jordane aurait dû se montrer outrée, mais au lieu de ça elle cogitait pour essayer de trouver un argument pour venir avec elle. Elle commença à ouvrir la bouche, lorsqu’Inès l’interromptit :

— Chut ! C’était quoi, ça ?

Jordane se figea : elle n’avait rien entendu de son côté. Mais peut-être que les oreilles de l’agent de sécurité étaient plus aiguës ? Peut-être qu’elle connaissait les vieux bruits de ce parc par cœur.

« D’ailleurs, pensa-t-elle, pourquoi Oswald engagerait-il quelqu’un pour surveiller un parc vide ? Est-ce que ça a un lien avec la visite du maire ? »

— J’ai entendu quelque chose, siffla Inès, en alerte.

Puis elle se retourna vers Jordane :

— Toi, tu files d’ici. Je veux plus te voir. Si je t’aperçois encore ce soir, j’appelle les flics direct. D’ailleurs, si j’étais toi, je quitterai cette satané ville tant que tu le peux encore.

Elle partit ensuite, s’enfonçant derrière une des attractions, laissant Jordane sur place, hébétée, et ce fut comme si elle n’était jamais apparue.

\*\*\*

Le panneau juste en face d’elle lisait « La Maison Hantée ». Plus haute que large, sa structure de planches en bois - peut-être du pin ? - était posée sur un grand socle en béton, comme une maquette exposée dans un musée pour géants. Au-dessus de ses trois étages aux planches à la peinture verte et écaillée, le toit en pente raide était fait de tuiles en terre cuite et comportait une frise de lambrequins blanche aux formes travaillées. Certains volets étaient fermés, d’autres entrouverts, et ces derniers étaient maintenus ouvert en étant cloués contre la façade en bois. Les fenêtres crasseuses laissaient apercevoir des rideaux rendus gris par le passage du temps. Deux lucarnes rondes sur le toit semblaient donner des yeux à l’antique bâtisse, et sa bouche en bois massif avait une simple poignée en fer forgé. Jordane lut le reste du panneau de l’attraction :

*L’histoire du Poltergeist de Duli est probablement la plus vieille légende de cette ville. Jusqu’à présent, cette chronique fascinante ne pouvait être explorée que dans de vieilles coupures de presse jaunies par le temps. Mais aujourd’hui, chers aventuriers de l’étrange, nous vous offrons l’opportunité exclusive de vivre cette légende de vos propres yeux.*

*Osez franchir le seuil et pénétrez dans les ténèbres qui ont imprégné ces murs depuis des temps presque immémoriaux. Serez-vous prêts à revivre les événements qui ont hanté ces lieux depuis si longtemps ? Les portes s’ouvrent rien que pour vous, curieux de découvrir la vérité jalousement gardée au cœur de ces murs.*

*Respirez l’atmosphère oppressante qui vous entoure, tandis que les murmures du passé résonnent dans chaque recoin obscur. Des ombres dansent, des portes grincent et des objets prennent vie. Serez-vous témoin des phénomènes inexplicués qui ont tant tourmenté les âmes courageuses qui ont osé s’aventurer ici ?*

*La Maison Hantée de Duli vous réserve des frissons inoubliables et des surprises surnaturelles. Oserez-vous affronter vos peurs les plus profondes et découvrir la vérité qui se cache derrière cette légende ? Préparez-vous à une expérience terrifiante et envoûtante qui ébranlera vos sens et mettra à l’épreuve votre bravoure. La question reste : êtes-vous prêts à affronter l’inconnu et à révéler les secrets enfouis de la Maison Hantée de Duli ?*

« Incroyable, » fit Jordane à voix haute.

Elle passa la main sur sa hanche, un de ses vieux réflexes de journaliste ; mais son appareil photo gisait encore dans les profondeurs de la mine, probablement perdu à jamais. Elle constata qu’intérieurement, elle n’avait pas renoncé à écrire son article, malgré tout ce qu’elle avait vécu aujourd’hui, et cette idée la fit sourire. Un sourire misérable.

Inès lui avait dit de partir, de quitter la ville. Peut-être qu’elle s’était ravisée et qu’elle voulait la protéger, la savoir en sécurité, mais dans ce cas, c’était mal la connaitre. S’il y avait quelque chose dans cette maison, elle allait le trouver, avec ou sans Inès.

« Qu’est-ce que tu peux bien cacher là-dedans, Oswald ? » pensa-t-elle.

Elle se dit que l’histoire du Poltergeist devait être un secret bien gardé pour qu’elle ne soit pas au courant. Elle avait épluché tous les articles de presse mentionnant la ville, mais elle n’avait rien vu. Cependant, elle était partie de l’accident de la mine dans ses recherches, et n’était pas remonté plus loin que sa création : vu l’état de cette maison, cette légende était bien plus ancienne, pas de doute.

« Est ce que tu as fait déraciné cette maison pour l’apporter ici, ou as-tu simplement construit le parc tout autour de ce lieu hanté ? pensa-t-elle à voix haute. »

Elle regarda tout autour : le parc semblait complètement vide. Elle ne savait pas où était Inès, quand-est ce qu’elle reviendrait, mais elle n’avait pas envie de l’attendre ici tout ça pour qu’elle la fasse sortir de force. Alors, elle monta la marche de béton et se retrouva en face de la porte de la maison. La poignée était en acier noir et avait à son extrémité un motif floral aux soudures grossières. Elle posa la main dessus. Elle était glacée.

« Les monstres, ça n’existe pas » pensa-t-elle.

Puis elle éclata d’un rire nerveux.

Elle prit son courage à deux mains et tira la poignée : la porte se laissa ouvrir dans un grincement d’agonie. Un relent de moisissure et de renfermé la prit par surprise, et elle faillit bien reculer ; mais elle tint bon et laissa les odeurs s’échapper autour d’elle comme de triste fantômes. Elle mit un pied dans la demeure. Une fenêtre claqua quelque part au-dessus d’elle, lui arrachant un cri.

« C’est juste un courant d’air… » essaya-t-elle de se convaincre, mais elle était blême.

Le couloir était exigü, la rendant presque claustrophobe entre les deux murs à la tapisserie terne à motifs de mauvais goût, quelques tâches et lambeaux pendant ici et là. À sa gauche se trouvait une petite commode en ébène cachée sous une couche de poussière. Seule une trace ronde laissait apercevoir la surface du bois sombre, peut-être un ancien vase. À droite, un escalier en bois montait et se perdait vers l’étage. Des traces blanches sur la tapisserie laissaient imaginer les portraits de famille qui avaient dû s’y trouver, il y a des années. Deux portes se suivaient à sa gauche, et tout au fond du couloir, une espèce de débarras. Il y avait un tas de meubles et d’autres déchets cachés dans l’obscurité, pouvant presque faire penser à une forme humaine.

— Bien le bonjour, madame, fit la silhouette dans le noir.

Jordane se figea : avant qu’elle ait eu le temps de réagir, le lustre en verre clignota et les ampoules s’allumèrent lentement, illuminant la pièce. En face d’elle, ce qu’elle avait pris pour un tas de déchets lui adressa de nouveau la parole :

— Je vous en prie, veuillez entrer ! Entrez donc, ne soyez pas timide !

La chose avait une veste rouge en velours décorée de boutons d’or, un chapeau assorti, et le bas du corps n’était qu’un gros piston soudé sur une plaque en ferraille. Il remua les bras d’un geste saccadé, produisant un bruit de roulement à billes fendu et d’engrenages non lubrifiés, lui faisant signe de sa main gantée d’un blanc immaculée. Son visage peint et sculpté dans le bois arborait un sourire éclatant. Les yeux, des boules de verre, brillaient d’une lueur malicieuse. La voix de l’automate grésillait, comme si elle sortait d’un haut-parleur.

— Bienvenue ! Bienvenue dans la Maison Hantée ! Quelle chance de visiter un tel monument !

Jordane déglutit, les yeux écarquillés : le pantin la dévisageait sans bouger, une posture l’invitant à se rapprocher de lui. Il ressemblait aux vieux portiers qui vous invitaient à entrer dans les hôtels de luxes, le genre d’accoutrements qu’on le voyait que dans les films d’époque.

— Madame, fit-il avec une pointe d’impatience dans sa voix pleine d’interférences.

Malgré elle, Jordane avança d’un pas.

— Qu’est-ce que…

— Je me présente, je suis Billie l’automate, coupa le robot. Je serai votre guide durant votre fabuleux voyage à travers le temps, et l’Histoire.

— Qu’est-ce que c’est que cet endroit ? demanda Jordane, n’en revenant pas qu’elle s’adresse à une machine.

Billie pencha la tête sur le côté avec un grincement à en faire mal aux dents, toujours le même air enthousiaste. Jordane crut entendre des rouages s’activer quelque part dans la tête du robot. Il leva les yeux un instant, comme s’il attendait quelque chose, ou écoutait quelqu’un à l’étage qu’il était le seul à entendre, puis il répondit comme si de rien n’était :

— Madame n’est pas de la ville à ce que je vois ! Mais pas de panique ! Votre guide est là pour tout vous expliquer ! Je vais vous raconter l’histoire du Poltergeist de Duli !

Il prit une pose théâtrale, faisant vrombir son piston mal huilé, agitant ses roulements à billes et ses engrenages rouillés avec le vacarme d’un orchestre qui essaie de s’accorder avant de commencer à jouer.

— À présent, remontons le temps, si vous le voulez bien.

Sa voix chantante grésillait de temps à autre, et son ton avait quelque chose de dérangeant, comme si ses messages avaient été enregistrés à l’avance. Et pourtant, il semblait bien dialoguer avec elle.

— Je ne parle pas de quelque mois, de quelques paires d’années, mais essayez plutôt, quelques quatre-vingt-six ans. Votre père n’était pas né. Votre grand père, peut-être même pas encore. Que faisait votre arrière-grand-père ? Était-il dans les champs ? Était-il parti en guerre ? Une photo de votre arrière-grand-mère dans un repli intérieur de sa veste kaki ? Ici, à Duli, il n’y avait pas encore de mine. Seulement un camp de bûcherons, attaquant petit à petit les forêts environnantes. Duli n’avait qu’une centaine d’habitants. Tous se connaissaient. Lorsque les habitants avaient besoin de quelque chose, ils *allaient à la ville*. À une trentaine de kilomètres à l’est. Les bucherons prenaient leurs chevaux, les propriétaires de scieries prenaient leurs voitures. Des boui-boui encore peu performantes, mais tellement rutilantes…

— La famille Jagger, reprit-il, s’était installée il y a peu dans les parages. Rodolphe, un commerçant honnête, et sa femme Maggie, au foyer, avaient deux délicieuses petites filles, Adélaïde et Justine. Tout se passait à merveille jusqu’à ce qu’un jour, des événements étranges commencèrent à se produire, qui escaladèrent progressivement jusqu’à ce qu’une terrible tragédie frappe la famille. Et c’est avec honneur que je vous accompagnerais tout au long de ce périple de l’étrange.

La chose la regarda droit dans les yeux, toujours avec son éclat malicieux, et Jordane du baisser les yeux pour ne pas devenir folle.

— Qu’est-ce que tu es, au juste ? dit-elle.

— Je me présente, je suis Billie l’automate, répéta-t-il. Je serai votre guide durant votre fabuleux voyage à travers le temps, et l’Histoire.

Ne sachant pas ce qu’elle avait attendu comme réponse, elle tenta sa chance avec une autre question :

— Et si je ne suis pas intéressée ? Si je veux sortir d’ici ?

Billie se remit en branle dans un mélange de grincements et de cliquetis, et posa sa main sur le menton, levant les yeux au ciel, mine de réfléchir. Quelques secondes plus tard, sa voix grésillant reprit :

— Ce serait regrettable. Une fois qu’on se lance dans une attraction, il faut aller jusqu’au bout. Mais peut-être, exceptionnellement, que nous pourrions intéresser la partie ?

Il se figea, semblant attendre une réponse. Jordane mordit :

— C’est à dire ?

— Et bien, reprit-il d’un air enjoué, disons que si vous arrivez à résoudre ce mystère-là, cher Madame, je vous dévoilerai le mystère de ce parc. Je vous montrerai ce qui s’est passé le soir de son ouverture.

Jordane cilla : la chose lui offrait l’occasion de découvrir ce qui s’était passé durant l’accident de l’ouverture du parc, cela pourrait bien être le chaînon manquant à toute cette histoire.

— Et si je n’arrive pas à le résoudre ? demanda-t-elle.

Le robot ne lui retourna que son regard enjoué et malicieux, restant silencieux.

Quel choix avait-elle ? Errer dans le parc jusqu’à trouver un bâtiment administratif, rentrer par effraction et espérer trouver des documents compromettants ? Si elle relevait ce défi, elle pourrait directement avoir les réponses qu’elle voulait. Peut-être même, pouvoir mettre un terme à cette malédiction qui ronge la ville.

— Je suis d’accord, conclut-elle.

— Splendide ! s’exclama-t-il de sa voix semblant préenregistrée.

Un raclement mécanique se fit entendre, comme une manivelle qui tourne, et un petit objet fin et rectangulaire, comme un bout de papier, sortit de son torse par une fente qu’elle n’avait pas remarqué. Il s’empara de l’objet avec ses doigts mécaniques, et le tendit devant lui :

— Veuillez prendre votre ticket je vous prie.

Jordane ne bougea pas, son corps lui interdisant d’avancer. L’automate agita le ticket devant elle :

— Veuillez prendre votre ticket, je vous prie.

Ignorant son instinct, elle se mit à avancer. Les lattes grincèrent sous ses pas. Elle longea l’escalier, Billie toujours immobile, attendant. Elle passa devant les deux portes fermées, recouvertes d’une tapisserie aux motifs de fleurs sauvages, et arriva devant lui. Ses yeux luisaient, reflétant la lumière du lustre. Il la fixait avidement, son sourire immuables aux lèvres. Le ticket était couleur or, finement imprimé. On y lisait :

*TICKET D’ENTRÉE 00089*  
*LA MAISON HANTÉE*  
*JORDANE V. FONTAINE*  
*NON-REMBOURSABLE*

La mention de son nom complet fit monter un frisson désagréable le long de son dos. Elle le saisit d’une main tremblante, priant pour ne pas rentrer en contact avec ses doigts gantés de soie blanche, priant pour ne pas sentir le contact mou de la chair qui pourrait se cacher en dessous. Elle ne toucha pas son doigt, et Billie rebassa simplement la main accompagné d’un grincement mécanique. Elle se trouvait juste en face de lui, et se demandait si elle n’entendait pas sa respiration.

« Calme toi, Jo, c’est pas le moment de flancher », pensa-t-elle.

« Parfait, reprit Billie, si vous voulez bien vous donner la peine. »

Il activa ses engrenages pour désigner d’un geste cérémonieux la porte sur sa gauche. Jordane avança, se rendant compte qu’elle ne supportait pas la proximité avec cet automate. Elle posa la main sur la poignée, et la porte s’ouvrit dans un grincement d’agonie.

Elle découvrit un salon typique de l’époque : de nombreux meubles au bois sombre et ornements travaillés habillaient la pièce. Des étagères exposaient la vaisselle précieuse, de la porcelaine blanche aux motifs peints de scènes d’agriculteurs labourant un champ ou de chasseurs se promenant en forêt. Une cheminée depuis longtemps éteinte devait réchauffer la maison en hiver. Au fond, plusieurs canapés entouraient une table basse remplie d’objets d’époque : une pipe, un nécessaire de crochet, une paire de binocles. Au centre de la pièce, autour de la grande table recouverte d’une nappe à carreaux, se trouvait la famille Jagger.

Heureux et épanouis, ils partageaient un repas, tout sourire. Rodolphe était un homme trapu au nez allongé et menton prononcé. Il était chauve mais arborait des rouflaquettes touffues. Il portait un costume vert émeraude et avait des lunettes rondes cerclées d’or. Il tenait d’une main une cuillère à soupe, et de l’autre le journal local. Il souriait en direction de sa femme, en face de lui et de son assiette vide. Maggie, elle, avait l’air usée mais heureuse. Un visage fin, des cernes sous les yeux, elle riait en regardant ses deux filles, sa longue tresse rousse reposant sur sa poitrine. Elle portait une robe épaisse de couleur rouge bordeaux. Adélaïde et Justine, l’une environ d’une dizaine d’années et l’autre probablement six, se tenaient la main, et éclataient de rire, assises l’une à côté de l’autre. Cette scène familiale était parfaite, on avait l’impression d’y être, de partager cette délicieuse soirée avec eux. Si ce n’était que toutes les personnes autour de la table étaient des mannequins de cire.

— Ça donnerait envie d’avoir les siens, n’est-ce pas ?

La voix fit sursauter Jordane. Elle regarda sur sa droite et faillit avoir une crise cardiaque en voyant Billie installé au fond de la pièce, entre deux canapés. Il se tenait droit, les mains jointes devant lui. Jordane, toujours dans l’embrasure de la porte, se retourna vers le couloir et posa les yeux dans le coin où se tenait son interlocuteur quelques instants auparavant, maintenant vide.

« Impossible, se dit-elle, il s’est déplacé ? »

— Je suis votre guide, cher Madame, dit-il comme s’il lisait dans ses pensées, je serai à vos côtés tout le long de l’aventure.

— Qu’est-ce que je suis sensé voir ici ? demanda-t-elle d’un ton un peu hargneux.

Sa voix préenregistrée commençait à lui taper sur les nerfs. Il avait beau avoir un timbre enjoué et dynamique, elle sentait derrière la froideur d’une machine.

— Ce tableau représente une journée typique dans la famille Jagger. Une famille heureuse et épanouie, respectée de la communauté. Du moins, pour l’instant.

— D’accord, dit-elle, et ensuite ?

— Je vous suggérerai de poursuivre la visite et de vous rendre dans la salle de bain, là où tout a commencé. Revenez sur vos pas, s’il vous sied, et prenez la première porte cette fois-ci.

Jordane hésita un instant, jetant un coup d’œil à la salle : elle ne savait pas si elle en avait fini avec cette pièce, ni même ce qu’elle devait chercher, pour être honnête. Ça ne lui plaisait pas de suivre les instructions de cette machine infernale, de rentrer dans son jeu, mais elle n’avait pas d’autre plan. Elle recula alors et referma la porte derrière elle, peut-être dans l’espoir d’y enfermer cette monstruosité et de ne plus la revoir. Mais elle n’y croyait pas trop.

Elle se retrouva dans le hall d’entrée, et elle rebroussa chemin jusqu’à la porte précédente. Lorsqu’elle l’ouvrit, le cœur serré, elle tomba sur un petit couloir, lui aussi allumé, avec une porte à sa gauche, et une en face d’elle, toutes deux fermées. La tapisserie était maintenant violette avec des motifs blancs.

« La porte de gauche, » entendit-elle juste derrière son épaule, et son sang se glaça. Elle ne voulut pas le congratuler de son regard apeuré, et elle avança sans se retourner. Elle ouvrit la porte, et plaqua sa main devant sa bouche lorsqu’elle tomba sur un homme.

Non, ce n’était pas un homme, c’était la statue de Monsieur Jagger. Et il était encore plus choqué qu’elle. Il était terrifié. Il regardait son propre reflet dans le miroir, figé dans un hurlement sans fin, les deux mains sur les oreilles. Il portait un peignoir blanc, et le rideau derrière lui était tiré, révélant une grande baignoire. Un rasoir d’époque était posé sur l’évier du lavabo devant lui, ainsi que plusieurs brosses à dents. Le miroir était plein de buée - ou du moins, un autocollant imitant la texture de la buée - et il y avait un message, comme écrit avec le doigt : « JE TE SURVEILLE ADELAÏDE ».

La pièce comportait une étagère remplie de serviette et divers produits. Une vielle grille d’aération en métal était posée au plafond, juste au-dessus de la lourde baignoire de fonte. Sur le mur était accroché un écriteau du même genre que celui qui présentait les attractions du parc :

*18 Novembre.*

*Le Poltergeist se fait connaître pour la première fois.*

*Rodolphe* témoigna qu’il prenait son bain comme à son habitude lorsqu’il se mit à entendre des voix. Il parla de chansonnettes d’enfant, de *rires* et de *cris bestiaux*. *La voix, qu’il ne connaissait pas, s’est mis* à appeler sa fille ainée plusieurs fois. Il paniqua, et sortit du bain *pour découvrir un sinistre message sur le miroir*.

Jordane inspecta de nouveau la pièce : son esprit critique lui murmura que cette première rencontre surnaturelle n’avait rien d’exceptionnel. Ce bon vieux Rodolphe pouvait avoir inventé cette histoire de voix, et la marque sur le miroir pouvait avoir été faite par son propre doigt. Mais elle resta quelques secondes à contempler la figure de cire : les détails étaient bluffant, on aurait dit que son hurlement pouvait sortir à n’importe quel instant, qu’il pouvait prendre vie soudainement, courir hors de la pièce en bousculant Jordane sur son chemin. Cette idée commença à la rendre mal à l’aise, alors elle sortit de la petite salle de bain. Elle fit un pas vers le fond du couloir et ouvrit la seconde porte, avec plus de prudence.

Cette fois-ci, elle découvrit Madame Jagger.

Elle était à genoux dans les toilettes, et récurait le sol. La pièce était petite, les murs couverts d’une tapisserie épaisse aux rayures blanches et beige ; du moins, ils l’avaient été. La cuvette débordait de papier toilette, et tous les murs étaient couverts d’une substance brune ressemblant à de la boue. Comme si on l’avait étalée à la main. Encore une fois, un panneau était là pour fournir des explications :

*23 Novembre*

*L’esprit frappeur sème la pagaille dans toute la maison depuis maintenant plusieurs jours, les farces commençant à devenir de mauvais goût.*

*Un matin, Maggie retrouve les toilettes repeint avec des matières fécales. C’est à partir de ce jour-là qu’on prononce le terme « Poltergeist » pour la première fois. À partir de ce moment, les interactions ne feront que s’aggraver.*

« Ok, se dit Jordane, ça devient un classique du Poltergeist. Un esprit enfantin voulant jouer et faisant de mauvaises farces. Mais là encore, ça pourrait être de la mise en scène. »

— Je vous laisse imaginer l’odeur, intervint Billie depuis quelque part dans l’autre couloir.

Jordane se retourna, et elle sentit qu’elle pouvait lui parler sans penser qu’elle allait perdre la raison s’il était dans une autre pièce et ne le voyait pas.

— Pour l’instant, le manque de témoins et de faits solides me laisse penser que cette histoire n’est qu’une simple mascarade, un coup monté de la famille pour se faire de l’argent. Peut-être que la succession touche toujours une partie des recettes que fait cette vieille maison ?

Billie lâcha un rire sardonique, comme s’il sortait un instant complètement de son personnage.

— Madame à l’esprit critique, à ce que je vois. Mais c’est fort bien heureux, car il en faudra, pour résoudre cette affaire : je peux vous promettre que ce n’est que le commencement.

— D’accord, dit-elle avec méfiance, quelle est la suite, alors ?

— S’il vous sied, j’aimerais que vous accordiez une attention toute particulière à la salle de lecture, située à l’étage.

\*\*\*

Les escaliers du corridor étaient faits de fines planches de bois de pin, et chaque pas leur arrachait une plainte lugubre, au point où on se demandait si on n’allait pas passer à travers à tout instant.

« Difficile pour les filles de sortir en douce pendant la nuit, un pas ici réveillerait toute la maison », pensa-t-elle.

Elle arriva en haut, tombant sur un autre couloir parsemé de traces de moisissures. La gangrène noire s’étalait parfois à grosses taches, décollant la tapisserie sur son passage. Elle se trouvait en face d’une porte entrouverte, et le couloir formait un « U » pour se poursuivre le long de l’escalier, servant quatre autres pièces.

« Si vous voulez vous donner la peine d’entrer, » entendit-elle de l’autre côté de la porte.

Elle poussa alors la poignée. Elle eut un mouvement de recul lorsqu’elle se trouva face à une Maggie se jetant sur elle, le visage déformé dans un terrible rictus. Elle hurlait, les yeux sortant de ses orbites. Et elle avait de quoi : elle était poursuivie par des livres volants. Ils semblaient sortir des différentes étagères, se jetant sur elle. Derrière, le canapé en tissu multicolore avait pris l’allure d’un monstre : il avait une gueule ouverte et remplies de dents pointues. Il avait des yeux sur ses accoudoirs au regard menaçant. Jordane contourna la statue de Madame Jagger pour entrer dans ce qui semblait être la salle de lecture.

« Terrible tableau, n’est-ce pas ? » fit une voix grésillant à sa droite.

Elle ne fut pas surprise de retrouver Billie, toujours fixé sur sa plaque d’acier avec son piston en guise d’unique jambe. Il la suivait de ses yeux malicieux, son cou grinçant légèrement. Elle s’approcha des livres volants : ils ressemblaient à une nuée de chauve-souris, battant leurs pages pour voler. Ils étaient suspendus au plafond à l’aide de fils de pêche presque invisibles. Le canapé, lui, avait été fait en un mélange astucieux de tissu et de cire. L’automate, d’un geste poli mais qui brisa le silence, l’invita à lire la pancarte explicative :

*28 Novembre*

*Les activités du Poltergeist deviennent de plus en plus dangereuses.*

*Maggie raconta qu’elle lisait tranquillement dans la pièce lorsque le canapé prit soudainement vie et essaya de la dévorer. Elle prit la fuite, mais les livres de la bibliothèque s’animèrent à leur tour et se jetèrent sur elle. La porte se claqua dans son dos, et elle entendit le vacarme continuer quelques instants. Lorsqu’elle put rentrer à nouveau, la pièce était complètement retournée.*

— Intéressant, dit Jordane. C’est drôle qu’on ait utilisé du fil de pêche pour reproduire la scène des livres qui volent, parce que c’est souvent comme ça que les petits plaisantins s’y prennent pour mettre en scène des évènements paranormaux.

— Madame est du côté sceptique de la balance, à ce que je vois.

Elle ouvrit la bouche pour lui répondre, mais elle se tut : elle allait dire que de toute façon, le paranormal n’était que de l’hystérie

collective ou des manigances, mais après tout, elle était en train de parler à un automate qui semblait avoir pris vie.

— Il y a des mondes cachés tout autour de vous, et vous ne le savez pas, lui dit-il comme s’il lisait dans ses pensées. Pas encore.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? rétorqua-t-elle.

Mais Billie se contenta de la fixer. Juste derrière elle, un grincement se fit entendre en bas des escaliers. Elle fit volte-face, en pa-nique, mais il n’y avait rien.

— Il y a quelqu’un d’autre ici ? demanda-t-elle.

— Non Madame, répondit-il poliment. Juste vous et moi.

Elle étudia de nouveau l’escalier : toujours aucun mouvement.

— La maison est très vieille, reprit-il. Vous comprenez ?

— Où mène cette porte ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

Elle pointa une porte presque invisible se trouvant derrière le canapé, sur le côté de la pièce.

— Vous avez l’œil, je dois le reconnaître, admit-il. Elle donne sur une pièce que vous allez visiter, je vous le promets. Mais pas maintenant. Pour poursuivre l’histoire de manière chronologique, je vous invite à redescendre pour le moment et de dépasser le salon pour vous rendre dans la cuisine.

Elle voulut protester, mais elle se ravisa : elle n’avait pas envie de le froisser, de peur qu’il se mette à devenir encore plus vivant qu’il ne l’était déjà, et de toute façon, plus vite elle aurait terminé la visite, plus vite il lui donnerait les informations qu’elle convoitait. « Une visite de maison hantée, guidée par un automate hanté. Est-ce que tu pensais mettre un truc pareil dans ton article ? » pensa-t-elle.

Elle lança un dernier regard vers Maggie, figée dans son expression d’horreur, courant vers la sortie mais qui ne l’atteindrai jamais, comme dans un cauchemar. Mais pas de réveil pour ce mannequin de cire.

\*\*\*

Après être repassée devant la famille Jagger à leur dernier repas heureux et sereins, elle entra dans la cuisine. Elle comportait un énorme fourneau de fonte, plusieurs placards à vaisselle, et des poêles attachées à une étagère, suspendues dans le vide. Ici, elle retrouva Adelaïde et sa sœur Justine autour d’une table. Cette dernière avait les mains plaquées sur sa bouche, les yeux sortants de leurs orbites, regardant impuissante sa sœur qui se protégeait comme elle pouvait face à deux couteaux se jetant sur elle. Les couteaux de cuisine se trouvaient à une vingtaine de centimètres au-dessus de la table, maintenus par une fine structure en fils de fer. Devant le fourneau, Maggie, l’air féroce, agitait sa poêle comme si elle comptait assommer les armes aiguisées d’un simple revers bien placé.

Encore une fois, Billie la surveillait de ses yeux de verre, tapis dans l’ombre du cellier.

Cette fois-ci, elle ne trouva pas de pancarte expliquant la scène, mais un article de journal d’époque encadré sur le mur, son papier presque parchemin protégé derrière une vitre. L’article datait du 1er Décembre. Jordane déchiffra le titre de l’article, écrit en ma-juscules et d’une police agressive : **LA MAISON DE L’HORREUR**.

Elle se mit à sourire : il y avait déjà des gens comme elle il y a une centaine d’année. Le monde du paranormal fascinait l’homme depuis qu’il était homme. Elle eut du mal à lire le corps de l’article, surtout dans cette lumière blafarde, mais elle fit de son mieux :

*Une famille terrorisée s’en remet au prêtre suite à une série d’évènements horifique. La famille Yagger, tourmentée depuis des semaines par un esprit malin, s’est décidée à rendre leur cas public après une péripétie inimaginable, la goutte d’eau qui a fait déborder le vase.*

*« Il s’agit d’un Poltergeist » a affirmé le prêtre, après que la jeune fille Yagger, Adelaïde, livre sa version des faits : « J’étais tran- quillement à la cuisine avec ma sœur Justine, en train d’éplucher les pommes de terre, lorsque les couteaux ont pris vie et se sont attaquée à moi. »*

*Les parents, horrifiés, ont* témoignés d’une multitude de phénomènes paranormaux avant commencé il y a plusieurs semaines. L’activité semble se concentrer *sur leur fille ainée, Adelaïde.*

— Ce Poltergeist est bien décidé à faire escalader la situation, commenta Jordane.

— C’est certain, confirma Billie de sa douce voix préenregistrée. C’est à ce moment-là que la famille a appelé à l’aide. Si le Pol-tergeist harcelait Adelaïde pour jouer avec elle à l’aide de couteaux, jusqu’où pourrait-il aller ? Le lendemain de la sortie de l’article, le prêtre est venu bénir la maison. Dormir dans le salon pour surveiller l’activité du spectre.

— Ils n’ont rien trouvé de plus impartial qu’un prêtre ? répondit Jordane en secouant la tête.

— Pas dans un si petit village, Madame.

Jordane pensait que l’apparition d’un homme d’église allait encore compliquer l’histoire : tout comme un marteau était fait pour taper sur des clous, et voyait tout comme un clou, un prêtre était fait pour alimenter la peur de l’au-delà des gens, donc pour lui tout allait être un acte authentique d’un Poltergeist. Si la presse avait compté sur son témoignage, il serait encore plus difficile de démêler la vérité parmi les exagérations et interprétations douteuses.

— Pour l’instant, dit Jordane, j’ai l’impression que n’importe quel membre de la famille pourrait être le coupable.

— Pourquoi faudrait-il qu’il y ait un coupable ?

Jordane le jaugea depuis l’endroit où elle était : ses yeux luisaient dans le noir, son sourire de dents peintes brillait, le rendant presque menaçant.

— Il y a toujours une explication, rétorqua-t-elle, il suffit simplement de la trouver.

— Je vois, répliqua-t-il en ricanant. Dans ce cas, je vous laisse vous rendre dans la chambre de la petite Adélaïde, à l’étage, première porte à gauche.

Jordane ne se fit pas prier, et monta les marches deux par deux. Elle passa devant la salle de lecture et entra dans la chambre.

C’était la chambre typique d’une fillette de dix ans, si ce n’était qu’il y avait aucun jouet en plastique, rien qui ne s’illumine et fasse du bruit, seulement des poupées de chiffons et des jouets en bois. Il y avait une petite commode et un dressing. La pièce en elle-même n’était pas très grande.

Jordane fit enfin la connaissance du prêtre en question : un homme petit et grassouillet, vêtu de sa robe blanche et ses acces-soires. D’une main, il tenait fermement la Bible. De l’autre, il brandissait une croix en bois en direction du petit lit simple au centre de la pièce. Adelaïde se trouvait dessus, ou plutôt au-dessus : suspendue à un mètre du matelas à l’aide de plusieurs chaines en métal vissées au plafond. Le prêtre avait l’air de soit faire un exorcisme, soit être simple témoin d’une manifestation du Poltergeist. Adelaïde était terrifiée, essayant désespérément de s’accrocher aux draps, la tête en bas et les jambes en l’air. Un frisson parcourut Jordane devant cette caricature de scène religieuse.

Un nouvel article était encadré sur le mur :

##### ***POLTERGEIST CONFIRMÉ***

*L’agent de l’église a confirmé ce que tout le monde pensait tout bas : la famille Yagger est victime d’un esprit malin, un Poltergeist. Il affirme avoir vu l’esprit s’emparer de la petite Adelaïde et essayer de la tirer au plafond. Les Poltergeists sont des âmes d’enfants perdues entre les mondes, cherchant à s’amuser et à faire subir à la famille qu’ils hantent toutes sortes de farces. Généralement, les farces deviennent de plus en plus violentes, et une intervention de l’Eglise devient nécessaire avant que les choses deviennent dangereuses.*

— J’imagine qu’il n’y avait aucun autre adulte dans la pièce à ce moment-là ? demanda Jordane à son guide qui se trouvait maintenant dans la chambre.

— Non madame, c’est son seul témoignage.

— Les enfants peuvent être facilement impressionnables, poursuivit-elle comme si elle donnait un cours. Si un adulte, qui plus est représentant d’une certaine autorité, libère une certaine énergie, l’enfant peut inconsciemment rentrer sans sa dynamique. Autre-ment dit, si la pauvre Adelaïde s’est retrouvé dans une chambre seule avec ce prêtre, et que celui-ci avait désespérément besoin de voir une manifestation paranormale, son subconscient aurait pu vouloir répondre à ses besoins et elle aurait pu se mettre à faire des choses étranges.

— Je vois que nous avons affaire à une connaisseuse…

— C’est comme les exorcismes, reprit-elle, à la base on a un simple enfant victime de maladie mentale, comme une schizophré-nie, des crises d’épilepsies ou une sévère dépression, et les parents ne veulent pas admettre qu’ils font face à un trouble qui n’est peut-être même pas soignable, sur lequel ils n’auront aucun contrôle, et qui nécessitera une vie entière de soins. Au lieu de ça, ils choisissent de croire que le problème est ailleurs, un démon. Ça leur enlève toute responsabilité, ils pensent que le problème pourra être résolu du jour au lendemain, et que leur enfant pourra redevenir normal, c’est à dire comme eux ils veulent qu’il soit. Une fois que le prêtre entre dans la pièce, le phénomène d’hystérie collective commence. Les adultes voient ce qu’ils ont envie de voir, et le pauvre enfant n’a pas le choix que de jouer le jeu, dépérissant à petit feu, parfois jusqu’à la mort.

— Quelqu’un à une dent contre le clergé, remarqua Billie avec un ton emplì de malice.

Jordane le fusilla du regard : cette réflexion lui fit l’effet d’une douche froide, et elle ressentit une certaine colère à être analysée par une machine froide et sans sentiments.

— La mère ferait un bon coupable, déclara-t-elle pour changer de sujet. Présente à la plupart des scènes, celle-ci sortant de l’ima-gination débordante du prêtre. Elle a le temps de préparer ses coups, si elle est femme au foyer.

— Peut-être, ricana Billie. Elle fait effectivement un suspect de choix. Mais avez-vous bien pensé à tout ? Avez-vous les trois membres de la fameuse triade des *M* ?

Jordane sourit à l’évocation de la triade des *M* : il s’agissait d’un outil utilisé par les enquêteurs pour les aider à résoudre à un crime. Pour trouver un suspect, il fallait répondre aux trois questions : Moyens ? Mode opératoire ? Motif ?

Pour les moyens, Maggie pourrait utiliser des fils de pêches, et tout autre sorte de stratagèmes. Pour le mode opératoire, elle pou-vait facilement préparer ses coups lorsqu’elle se trouvait seule dans la maison. Mais pour le motif ? Qu’est-ce que ça pouvait être ?

— Est-ce qu’ils ont gagné quelque chose de cette histoire ? Y-a-t-il eu des livres ? Des interviews ? Ont-ils vendu la maison à bon prix ?

— Ça, ma chère, répondit Billie, vous le découvrirez bien assez tôt. Si vous avez fini avec cette pièce, je vous suggère de monter dans le grenier.

Jordane tiqua : « Le grenier ? »

— Oui, poursuivit l’automate, mais rassurez-vous, il n’y a aucun danger.

« C’est ça, je vais te croire », pensa-t-elle.

Elle fit demi-tour, gardant un œil sur Billie jusqu’à ce qu’elle sorte complètement de la pièce. Lorsqu’elle se retourna, elle le re-trouva devant elle, bloquant la sortie par les escaliers, libres encore il y avait quelques minutes. Toujours les mêmes yeux plein de malices.

— C’est par là, dit-il en pointant du doigt le fond du couloir, décrassant ses engrenages.

Jordane s’écarta de lui, et s’enfonça dans le couloir, jusqu’à atteindre un cul de sac.

— Où est-ce que je dois aller ? demanda-t-elle.

— Regardez au-dessus de votre tête, chère Madame.

Jordane ouvrit les yeux, et elle découvrit une trappe sur le plafond, avec une ficelle qui pendait au-dessus d’elle.

— Bien sûr, s’exaspéra-t-elle.

Elle tira la ficelle, et un escalier se déplia jusqu’au sol. De là où elle se trouvait, elle apercevait le toit de la maison, de simples tuiles posées sur des poutres en bois. Une lampe produisait une faible lumière au teint jaunâtre.

« Allez, Jo, quand faut y aller… » se dit-elle.



Elle posa un pied sur la première marche : la structure se plia légèrement sous son poids, produisant tout un jeu de grincements lugubres.

— Ne vous en faites pas, lança Billie depuis l’autre bout du couloir. C’est sans danger.

Jordane soupira et commença son ascension à quatre pattes. Lorsqu’elle arriva en haut, elle découvrit un espace confiné rempli d’objets en tous genre : des malles, un vélo, des meubles, et toutes sortes d’autres bricoles. Elle aperçût Justine, dans la même position qu’elle. Elle avait les yeux rivos sur quelque chose, au fond de la pièce. Jordane distinguait une silhouette presque indis-sociable de la pénombre juste sous la charpente, mais elle était bien là. Juste à côté, il lui semblait apercevoir aussi une plaquette d’information, collée au mur. Toujours les genoux sur la dernière marche, elle commença à s’approcher, puis elle se figea :

— Billie, tu ne vas pas refermer la trappe derrière moi, n’est-ce pas ?

— Jamais une telle chose ne me viendrait à l’idée, Madame, rétorqua-t-il de sa position.

Elle imagina ses yeux malicieux et son sourire en prononçant cette phrase, et elle soupira. Elle se leva néanmoins et s’avança, les genoux claquants contre le vieux bois. Elle dépassa Justine, qui semblait fascinée par ce qu’elle avant en face d’elle. Jordane suivit son regard qui se posa sur la silhouette : il s’agissait une pancarte noire à la forme humaine, à peu près un mètre vingt de haut. Comme s’il s’agissait d’une ombre.

Jordane lu le panneau :

##### 15 Décembre

*Après plusieurs semaines à persécuter la famille, surtout Adélaïde, le Poltergeist reporte son attention sur sa sœur cadette, Justine. Elle raconta qu’elle avait pour habitude de le rencontrer dans le grenier, où il lui parlait et lui demandait de jouer avec lui.*

Elle fit un tour, se déplaçant avec soin pour ne pas se cogner. Elle vit un petit bureau installé en face d’une lucarne. Dehors, la nuit commençait à tomber, et elle avait une belle vue sur les attractions vides qui semblaient dormir. Elle continua, apercevant un vieux vide-ordures condamné. En face, était posé un coffre : il était maladroitement positionné au milieu du passage, contrairement au reste du débarras qui était quand-même entassé en laissant de la place pour passer. Elle saisit alors une des poignées de la boîte et tira de toutes ses forces : le raclement qu’il produisit en se déplaçant devint métallique.

« Bingo », pensa-t-elle.

Une fois déplacé d’un mètre, elle alla investiguer : sous le coffre se trouvait cachée une bouche d’aération en acier noir, un peu comme celui de la salle de bain.

« Peut-être que je viens de trouver l’origine des voix qui tourmentaient ce bon vieux Rodolphe dans sa salle de bain », se dit-elle.

— Belle trouvaille, Madame ! cria Billie depuis en bas.

Jordane se retourna vers la trappe en grimaçant : elle n’aimait pas qu’il sache tout ce qu’elle faisait. Elle estima qu’elle avait fait le tour et qu’elle avait une assez bonne idée de ce qui s’était passé ici, alors elle redescendit. Elle retrouva son guide où elle l’avait laissé, en haut des escaliers.

— Il reste beaucoup de pièces ? demanda-t-elle.

— Seulement trois. Vous touchez au but.

Puis, il désigna une porte qu’elle n’avait pas encore ouverte. Elle s’exécuta, et se retrouva dans une autre chambre d’enfant, autrement plus spacieuse que la précédente. Le lit était plus joli, les meubles plus grands ; cependant, tous les jouets avaient été rassemblés dans un tas sur le sol, et tous avaient été démolis. Des poupées en porcelaine fracassées, d’autres en chiffon déchirées et démembrées. Des jeux de société aux planches cassées en deux.

Justine était assise par terre et pleurait.

Quelqu’un avait dessiné sur le mur : « Pourquoi tu ne veux pas jouer avec moi ? »

Jordane chercha la plaque d’information et la trouva de l’autre côté du lit. Elle s’en approcha et lut :

##### 22 Décembre

*Après plus d’un mois de hantise, le spectre décide de se concentrer sur Justine, et plus Adélaïde. Ce revirement de situation marque-ra le début du chapitre sombre de cette histoire.*

Jordane observa la scène de nouveau : Justine avait l’air anéantie par la perte de tous ses jouets. Pourquoi changer de cible ? Maggie en avait-elle marre de se concentrer sur Adélaïde ? Ou est-ce que celle-ci commençait à avoir des soupçons, alors elle prit une proie plus facile ?

— Pourquoi faudrait-il que l’explication soit naturelle ? demanda une voix artificielle depuis le pas de la porte.

Le cœur de Jordane fit un bond dans sa poitrine, encore surprise par l’automate.

— Parce qu’il y a toujours une explication à tout, rétorqua-t-elle le sang chaud.

— Vraiment ? dit-il avec une voix mesquine.

Ses yeux se déplacèrent dans un craquement pour se poser sur le lit de Justine. Au même moment, la couette se tira d’elle-même à une vitesse époustouflante pour aller s’écraser contre le mur d’en face, comme tirée par une main invisible. Jordane recula d’un bond, poussant un cri de surprise.

— Et là, fit-il d’un ton triomphal, quelle est l’explication naturelle ?

— C’est pareil pour cette foutue ville ! siffla-t-elle, en colère. J’arriverai à résoudre le mystère et je trouverai l’explication à tout ça ! Billie se mit à ricaner, ignorant sa dernière remarque :

— En l’occurrence, vous avez bel et bien raison, il y a une explication naturelle au Poltergeist de Duli. Mais ce n’est que la moitié de la réponse, n’est-ce pas ? Devrions nous poursuivre dans la chambre parentale pour tenter de résoudre ce mystère ?

Jordane sortit de la pièce en trombe, furieuse. Elle détestait cette machine, la façon qu’elle avait de la suivre, de voir ce qu’elle faisait, de lire dans ses pensées. Il fallait qu’ils en finissent au plus vite, pour qu’elle lui tire les vers du nez et qu’elle puisse le quitter.

Elle regagna le couloir du premier étage et s’engouffra dans la seule pièce qu’elle n’avait pas visitée : elle tomba nez à nez avec Rodolphe et Maggie, hurlants à s’en décrocher la mâchoire, couchés dans leur lit. Ils ne regardaient rien de particulier, ils avaient seulement les yeux exorbités, en panique. Rodolphe se tenait la tête de ses deux mains, Maggie s’agrippait de toutes ses forces à la couette. Jordane faillit repartir en claquant la porte devant ce spectacle, mais elle garda son sang-froid. Au lieu de ça, elle se dirigea vers la plaque d’informations, posée sur le mur à côté du lit :

#### 27 Décembre

*Justine a disparue depuis quatre jours. Elle reste introuvable, malgré le fait que ses parents soient réveillés toutes les nuits par ses hurlements et ses appels à l’aide, semblant venir des murs.*

*Le Poltergeist ne se montre plus, et on pense qu’il a réussi à l'emporter avec lui, condamnée dans l'entre-deux-mondes.*

— La petite a disparue ? s’étonna Jordane.

— Oui, répondit Billie dans l’autre coin de la pièce.

— Qu’est-ce qu’il lui est arrivé ? renchérit-elle.

— Ça, chère Madame, vous le découvrirez dans la dernière salle de notre exposition.

— Où ça ?

— La cave.

Jordane sortit de la pièce, espérant enfin en finir avec cette dernière mise en scène. Elle dévala les escaliers, fit le tour et rejoint le bout du couloir, le débarras où se trouvait Billie lors de leur première rencontre. Elle découvrit une porte sous les escaliers et l’ouvrit : elle donnait sur de vieux escaliers en bois brut s’engouffrant sous le sol.

« Comment ça peut s’engouffrer sous le sol s’il y a une plaque en béton sous la maison », lança une voix dans sa tête.

Elle aperçût l’ombre de son guide envelopper les dernières marches d’escalier.

« Je vous en prie, » l’invita-t-il depuis le sous-sol.

Elle descendit prudemment, et elle arriva dans une cave éclairée seulement par une ampoule nue. À l’autre bout de la pièce, les deux parents s’était agenouillés devant un paquet informe, enveloppé dans un tissu de lin blanc. À sa droite se trouvait Billie, im-mobile pour l’instant, et à côté de lui, la statue d’Adélaïde, fixant ses parents avec un regard vague et un sourire distrait aux lèvres.

Elle avança dans la pièce : elle se rendit compte que les deux parents se trouvaient au pied d’un vieux vide-ordure. Ils avaient déplacé une lourde chaudière pour y accéder, en témoignait la masse de fonte et les trainées noires sur le sol. Elle s’agenouilla à leur côté, et vit qu’ils pleuraient. Ses yeux se posèrent sur le paquet : une petite main en dépassait. À côté, un article de journal avait été encadré contre le vide-ordure, datant du 29 Décembre :

##### MORTE

*C’est avec la terrible découverte du corps de Justine que la famille de la Maison de l’Horreur peut enfin faire son deuil. Disparue depuis plus d’une semaine, les appels à l’aide de petite fillette de six ans se faisaient entendre jours et nuits, malgré une fouille totale de la maison par les autorités.*

*Elle a été retrouvée dans un vieux vide oriture condamné, peut-être poussée par le Poltergeist même.*

*Le corps de l’Eglise pense qu’elle est décédée sur le coup, et que son âme perdue appelait pour qu’on la retrouve, et que son deuil puisse mettre fin à ses tourments. L’activité du Poltergeist avait cessé depuis la disparition de Justine, et nous espérons tous que cette famille meurtrie par ce terrible coup du sort puisse enfin trouver la paix.*

— Qu’est ce qui s’est passé ? demanda Jordane.

— À vous de me le dire, rétorqua le guide.

Jordane se leva et lui fit face :

— Bon, j’ai joué votre jeu, j’ai suivi votre exposition pour terminer sur une gamine morte. Fini de jouer maintenant, dites-moi ce qui s’est passé le jour de l’ouverture du parc.

L’automate la fixait de ses yeux brillants, toujours le sourire aux lèvres.

— Avez-vous résolu le mystère ? fit la voix préenregistrée.

— Je m’en fous de cette histoire ! explosa-t-elle. C’est Maggie, peu importe !

— Non, dit-il simplement.

— Alors ce n’est personne ! Une hystérie collective, une petite fille qui est partie jouer dans un vieux vide oriture, et c’est tout !

— Voulez-vous que je vous donne un indice ? répondit-il avec calme.

— Non !

— Bon, alors, quel est le secret de cette histoire ?

Jordane soupira, ne sachant pas ce qu’il attendait d’elle, et ce qui c’était passé dans cette foutue histoire.

— Si vous répondez juste, reprit-il, je vous donnerai un outil qui vous permettra de savoir ce qui s’est passé le soir de l’ouverture, et pourquoi le parc a fermé si longtemps.

Elle essaya de regagner son calme, de reprendre ses esprits. Il fallait qu’elle repasse tous les indices au peigne fin. Elle posa son regard sur la poupée de cire représentant Adélaïde, la façon dont elle souriait : c’était à glacer le sang. Puis, son esprit de déduction se débloqua, et elle remonta toute la piste : la chambre parentale lui revint en un flash. Elle disposait d’une grille d’aération, juste au pied du lit. La même grille était présente dans la salle de bain, et une autre avait été cachée par un gros coffre en bois, juste devant le vide oriture du grenier. Comment la silhouette là-bas avait la taille d’un enfant. La salle de lecture, avec une porte presque invisible, donnant sur la pièce de gauche qu’elle avait visité : la chambre d’Adélaïde. Ce sourire, ces yeux vides…

— C’est Adélaïde, dit-elle enfin. C’est elle qui a mis en scène l’histoire du Poltergeist, et c’est elle qui a poussé sa sœur dans le vide oriture.

Le robot se mit à rire, secouant sa carcasse de ferraille, produisant des cliquetis et des grincements en rythme.

— Bravo, dit-il. Vous avez résolu le mystère. Il n’y a jamais eu de Poltergeist dans cette maison. Seulement une fillette de dix ans pleine d’ingéniosité.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle ? Et comment ?

— Ne vous inquiétez pas, vous allez très vite le découvrir. En attendant, je suis un homme de parole, et vous avez mérité votre récompense. Êtes-vous prête à découvrir la vérité ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle comme s’il s’agissait d’une insulte. Qu’est-ce que c’est ?

— Madame, avez-vous déjà entendu parler du voyage astral ?

\*\*\*

— Le voyage astral ? répéta-t-elle, incrédule.

— Oui, répondit le robot. Tous les évènements se produisant quelque part dégagent une énergie. Cette énergie peut rester collée, et même interférer avec le monde des mortels. Comme des bouts de film qu’on repasserait. Il est très rare de pouvoir interagir avec ce genre d’énergies, mais dans le monde où elles appartiennent, le monde astral, elles sont beaucoup plus puissantes, et on peut les observer plus facilement. Cette maison est remplie d’énergie, avec un tel évènement traumatique. Vous ne le voyez pas comme je le vois, mais les spectres d’antan sont partout. Pareil pour le parc. Les fantômes de cette nuit-là bourdonnent encore comme une centrale électrique, et si vous vous rendez dans le monde astral, vous pourrez revivre cette fameuse soirée.

— Attendez, balbutia Jordane, vous voulez que je fasse un voyage astral, pour me retrouver dans un autre monde et avoir accès à la rediffusion d’évènements qui se sont produits ici ?

— Oui, dit-il en riant, c’est un peu simpliste et vulgaire, mais c’est l’idée. Vous en avez déjà entendu parler, n’est-ce pas ?

— Oui, c’est sûr, mais n’y a-t-il pas des conditions, ou des restrictions, pour s’y rendre ?

— Il existe des techniques pour y arriver, et je vais vous en enseigner une, vous êtes prête ?

— Est-ce que c’est dangereux ? lâcha-t-elle malgré elle.

— Absolument pas, répondit-il avec ses yeux malicieux. Tant que je suis là pour vous guider.

Jordane hésita : est-ce qu’elle pouvait lui faire confiance ? C’était extrêmement dangereux, mais peut-être que c’était la clé pour découvrir la vérité.

— Êtes-vous prête ? demanda l’automate.

\*\*\*

De ce que Jordane savait, le voyage astral était un phénomène plutôt connu et largement représenté dans la culture d’aujour’dhui, mais elle pensait qu’il s’agissait d’un euphémisme de la relaxation après médiation, ou un mirage produit par le cerveau lorsqu’on rêvait ; l’explication ésotérique stipulait que le corps avait une version physique, celui qu’on voyait tous les jours et qu’on pouvait toucher, mais aussi une multitude de corps faits d’énergies, connectés à différents plans de la réalité - ésotérique, astral, et bien d’autres selon les croyances et religions. Le voyage astral permettait de quitter son enveloppe physique et explorer une autre réalité, le plan astral : ce plan d’existence était censé être fait d’énergie et être peuplé d’esprits, qu’ils soient bons ou mauvais. D’après ses lectures sur le sujet, il était quasiment prouvé que les voyages astraux étaient réels, mais qu’il s’agissait d’une création du cerveau lorsqu’il entrait en phase de sommeil paradoxal sous certaines conditions spéciales : méditation, paralysie du sommeil ou encore expérience de mort imminente.

Tout était lié à notre bon vieux cortex frontal.

— Êtes-vous prête ? demanda l’automate.

— Attendez, non, je n’ai pas encore pris la décision.

— N’ayez pas peur, cher Madame, ce ne sera presque pas douloureux...

Jordane voulut reculer, sentant qu’elle était en danger. Elle commença à se diriger vers les escaliers pour s’enfuir, mais à peine eut-elle bougé, que la voix préenregistrée derrière elle reprit, semblant lui murmurer quelque chose directement à l’oreille :

— Regardez le sol.

Elle se voyait courir dans les escaliers, monter chaque marche, pas à pas, mais elle se rendit compte qu’elle était restée où elle était, les yeux rivés sur le sol.

« Hein ? » eut-elle le temps de penser, mais elle n’arrivait plus à détacher ses yeux de la surface carrelée.

— Regardez le sol... Et prenez conscience de toutes les nuances de couleurs de ce sol...

Elle était maintenant fascinée par les motifs des carreaux, magnifiques et tellement parfaits : une telle harmonie cachée des yeux du monde depuis tant d’années s’offrait à elle.

— Maintenant vous voyez une vieille casserole posée sur un meuble... regardez sa forme... sa taille... concentrez-vous sur la poignée de la casserole et la façon dont la lumière se reflète sur le métal... imaginez l’odeur du ragoût qui en sort. Imaginez la fumée blanche en sortir paresseusement.

Elle observa la casserole rouillée et les toiles d’araignée qui s’y étaient fermement arrimées : le reflet de l’ampoule devant elle, et elle s’imaginait l’odeur du ragoût qui avait dû y cuire il y a une éternité.

« Mais attends, pensa-t-elle, je sens vraiment l’odeur ! »

Elle ne savait pas si son esprit lui jouait des tours, mais elle avait maintenant presque l’impression de voir de la fumée en sortir.

— En imaginant tout cela, vous commencez à vous détendre. Et ce que vous voyez vous aide à rentrer un peu plus à l’intérieur de vous-même. Chaque élément sur lequel vous vous concentrez vous permet de rentrer doucement dans cet agréable état hypno-tique. Et cela vous aide à rentrer un peu plus dans cette sensation de plénitude.

Ses yeux se fermèrent malgré elle, et elle sentit tout son corps se relâcher : une douce et chaude vibration de sérénité l’envahissait

petit à petit.

— Vous entendez le son de votre respiration qui devient de plus en plus profonde... et celui de votre cœur qui bat...

Sa respiration était lente et régulière, et son cœur battait le tempo de cette douce mélodie.

— Vous ressentez la température de l’air sur votre visage... il y a aussi les battements de votre cœur... vous sentez chaque pulsation cardiaque dans votre poitrine... et vous sentez le poids de votre corps qui repose debout sur le sol...

Elle sentit son corps devenir immobile, comme une ancre reposant paresseusement au fond de l’océan.

— Et vous sentez comme certaines parties de votre corps deviennent plus lourdes et s’engourdissent au fur et à mesure que vous rentrez dans cet état second.

Elle sentit maintenant son corps descendre, couler, mais son esprit devenait de plus en plus léger : elle avait l’impression d’entrer dans un rêve.

— Maintenant, ouvrez les yeux.

Une femme était assise, ou plutôt avachie sur le sol, reposant contre un coin du mur, la tête baissée. Elle était en contrebas, distante et cachée dans l’obscurité, comme si elle se trouvait au fond d’un puits : Jordane se reconnut et comprit qu’il s’agissait de son propre corps, endormi dans un coin de la pièce. Pourtant, elle savait qu’elle était là : quelque part en hauteur, surplombant la pièce, bercé dans une douce lumière comme s’il flottait dans la pièce, et pas là-bas, assise sur le sol froid et appuyé contre le mur abrupt et sale, perdu dans un voile d’obscurité noire et distante.

Elle n’éprouvait aucune sensation physique et semblait avoir rompu tout contact avec son corps de chaire, mais elle vit néanmoins qu’il y était toujours lié grâce à un long filet lumineux et gris sortant du sternum de sa silhouette inanimée.

« Il s’agit du cordon d’argent, » fit une voix derrière elle.

Elle se retourna mais ne vit rien, toujours la pièce vide. Pourtant, la voix semblait lui susurrer ses paroles à l’oreille.

« C’est la chaîne qui vous lie au monde physique, reprit la voix, elle vous empêche d’aller vous aventurer trop loin et de vous perdre dans le monde astral. »

Jordane écoutait à moitié : elle était en train d’essayer de s’habituer à ses nouvelles perceptions. Elle ressentait une émotion extrêmement puissante. Une vague qui l’envahit et se déversa dans tout son être. Elle sentit que l’avenir ne lui réservait plus de lendemain, qu’elle avait perdu quelque chose d’incroyablement précieux, et que jamais elle ne le retrouverait. Elle n’avait qu’une envie, sombrer dans l’obscurité à jamais, tout pour ne plus ressentir cette peine écrasante. Elle vit que les statues de Rodolphe et Maggie s’étaient animées. Les deux parents pleuraient et se lamentaient sur le linceul blanc : elle comprit qu’elle revivait maintenant une scène vieille de presque cent ans, et les émotions s’engouffraient en elle. Elle regarda à sa droite, et vit Adélaïde. Et ce sourire. Une froideur glaciale l’envahit : tout son être se vida instantanément, comme sous l’effet d’un coup de vent. Elle ne ressentait rien, mis à part le vide. Un vide qui, paradoxalement, emplissait toute son âme et la grignotait toujours un peu plus. Elle ressentait de la satisfaction, très légèrement, mais c’était un sentiment enfoui sous l’incroyable vacarme de ce vide corrosif.

Malgré elle, son corps commença à prendre de la hauteur : elle se sentit quitter la scène, comme tirée en arrière, et tout devint flou, les contours et les émotions, tandis qu’elle traversait les étages. Elle se trouvait maintenant dans le grenier. Il faisait nuit noire. Elle ressentait maintenant de la peur. Une peur extrêmement puissante. Elle ne s’était jamais sentie aussi perdue et terrifiée que maintenant. Elle voyait Adélaïde en pyjama, utilisant toute sa force pour déplacer le gros coffre. Elle libéra la grille d’aération, et fit un pas en arrière pour ouvrir la porte du vide ordure.

Un hurlement de petite fille à glacer le sang en sortit, appelant à l’aide, et elle fut vite rejointe par les hurlements de ses parents, essayant de rentrer en contact avec elle en retour. Adélaïde pouffait de rire entre ses mains, mais les sentiments qu’elle envoyait à Jordane n’étaient qu’un gouffre sans fin d’épines acérées.

Jordane fut violemment tirée de la scène, et l’espace d’un instant, comme une interférence, elle vit une autre peinture : l’inquiétude, ce sentiment qui la ravagea instantanément. Elle aperçût les parents Yagger, morts d’inquiétude face à la disparition de leur petite fille. Et Adélaïde qui pleurait face à eux, d’avoir perdu sa cadette. Mais ce que Jordane ressentait, c’était de la joie : la joie intense de tromper, de faire semblant.

Elle passa maintenant à une autre scène, toujours dans le grenier : Justine était curieuse, elle s’adressait au Poltergeist. Mais ce n’était pas un fantôme. Cette ombre cachée dans le coin, lui demandant de jouer avec elle dans le vide-ordure, c’était Adélaïde.

De nouveau tirée en arrière, Jordane passa en trombe dans la cuisine : un couteau se trainait lentement sur la table vers Adé-laïde, sa sœur et sa mère horrifiées, mais Jordane voyait tout, elle voyait l’aimant sous la table. Ce passage ne dura qu’un instant, comme le souvenir d’un rêve, et elle se trouva dans la salle de lecture. Adélaïde posant un piège à souris sous un coussin du canapé, des fils de pêche reliés à des livres. Elle utilisa la porte dérobée pour se cacher dans sa chambre. Jordane vit sa mère arriver, s’asseoir sur le coussin piégé, et partir en hurlant, se prenant les pieds dans les fils et faisant virevolter les livres. Jordane observa Adélaïde revenir dans la pièce, la verrouiller et la ravager. Elle ressentait sa colère incontrôlable, son vide qui la dévorait. Elle pensa à son agresseur, Richard, et elle se demanda s’ils n’étaient pas faits du même bois, tous les deux.

Puis, les souvenirs remontèrent jusqu’à l’origine du drame. Le dernier rêve avant le réveil. Elle se trouvait dans le salon, toute la famille dînait, heureuse. Elle ressentait beaucoup de joie, de bonheur. Elle regarda les deux filles jouer ensemble, rire toutes les deux, et son regard s’arrêta sur Adélaïde : sous ses éclats de rires, se cachait un sentiment incroyablement puissant. La jalousie. Une extrême jalousie pour l’attention que recevait sa petite sœur. Et le désir intense de récupérer cette attention. La scène pas-sa comme si elle regardait le paysage depuis la fenêtre d’un train, et elle se retrouva de nouveau dans la cave, au-dessus de son propre corps.

— Sacré histoire, n’est-ce pas ? fit Billie, un mètre en bas, regardant son âme désincarnée directement dans les yeux.

— Elle a inventé toute cette histoire pour attirer l’attention, et se débarrasser de sa petite sœur, se lamenta Jordane.

Le robot hocha la tête avec un bruit de ferraille rouillée.

— Maintenant, dit-il, si vous sortez de cette maison avec votre forme astrale, vous allez enfin pouvoir découvrir ce qui s’est passé le soir de l’ouverture.

Elle hésita : elle ne savait pas si c’était judicieux de laisser son corps ici, avec cette monstruosité, mais la vérité était tellement

proche, elle avait juste à tendre le bras pour l’attraper. Toutes les conditions étaient réunies, il serait dommage de ne pas en profiter. Alors elle traversa le mur, et sortit de la maison.

\*\*\*

Le parc était identique à celui qu’elle avait visité. Toujours aussi vide. Si ce n’était que les bâtiments avaient l’air flambant neufs, et aucune brindille d’herbe ne dépassait des pavés au sol. La nuit était tombée, mais toutes les lumières étaient allumées.

Elle entendit des pas, et tourna la tête dans leur direction : elle reconnut Inès qui approchait de la maison. Elle portait le même uniforme, et avait les mêmes traits, comme si elle n’avait pas vieilli jusqu’à leur rencontre dans le monde des mortels. Elle arriva devant la porte, surveillant les environs comme si elle était suivie, et sortit un trousseau de clés. Elle farfouilla jusqu’à trouver la bonne, toujours en regardant suspicieusement autour d’elle, comme un voleur, et elle l’inséra dans la serrure de la porte d’entrée, la déverrouillant. De l’autre côté du chemin, une silhouette apparut et se mit à approcher d’une démarche erratique :

— INÈS !! INÈS !! hurla l’inconnu.

Celle-ci bondit hors de ses chaussures et se retourna vers la voix.

— Merde ! cracha-elle, qu’est-ce que tu fous ici maman ?

— INÈS !! hurlait l’autre comme une ivrogne. Il est tard ! il faut rentrer à la maison ! C’est jour d’école !

Inès s’approcha d’elle très prudemment, comme s’il s’agissait d’une bête sauvage.

— Maman, tu n’as pas le droit d’être ici ! Tu dois être à l’hôpital, tu te rappelles ?

Elle s’effondra à genoux et se mit à pleurer :

— Oh Inès, reviens je t’en prie ! Ton père m’a dit que tu avais été embauchée ici, alors je suis venue te voir travailler. Tu me manques tellement, revient à la maison, je t’en supplie !

Celle-ci soupira et s’accroupi près d’elle, essayant de la rassurer.

— Maman, tu sais que ce n’est pas possible. Tu dois suivre ton traitement, je ne sais pas comment tu es entrée, mais tu dois partir.

Sinon, je vais devoir appeler l’hôpital.

Sa mère releva la tête avec violence, une grimace d’indignation gravée sur le visage ; mais avant qu’elle ait pu protester, le talkie-walkie d’Inès se mit en branle, et elle sembla s’agiter.

« Heu... fit une voix grésillante, quelqu’un sait où est le patron ? Je ne sais pas où il est, et le boitier des clés est fermé... Heu, laissez tomber, je vais voir à son bureau... »

— Merde, pesta-t-elle, cet idiot ne va pas s’en sortir tout seul... Il faut que j’y aille tout de suite. Écoute, vas-t-en d’ici. Retourne à l’hôpital sans faire d’histoire, et je ne dirai rien.

— Mais... supplia sa mère, le bras tendu.

— Il n’y a pas de mais !

Elle hésita un instant, lâcha un « fais chier ! » et partit. Jordane étudia la femme plus en détail : mis à part sa robe blanche simple, elle était le portrait craché d’Inès, c’était Olie, pas de doute. Olie la folle. Celle qui avait essayé de la tuer à plusieurs reprises, et qui avait été envoyée dans un hôpital psychiatrique. Celle qui revenait de temps en temps revoir Inès de manière impromptue, lui attirant des ennuis.

Elle vit Olivia relever la tête, comme si quelqu’un s’adressait à elle. Jordane suivi son regard : elle avait les yeux rivés sur la porte de la « Maison Hantée », qui était entrouverte. Elle revint sur la femme : celle-ci hocha la tête à l’intention de la porte, se releva, et alla dans sa direction. Elle voulut en savoir plus, mais déjà elle fût tirée de la scène comme une intruse, alors qu’elle voyait Olivia entrer dans la maison.

Le monde autour d’elle bascula, et elle se retrouva dans un autre endroit. Pas si loin, juste dans la place centrale du parc. Elle voyait l’automate Zoltar au masque d’ange et au couteau ensanglanté. Il était un peu plus tard : la lune s’était levée dans le ciel. Mais surtout, le parc était bondé. Les visiteurs affluaient comme une masse informe, sortant du gosier derrière les guichets, et se séparant vers les diverses attractions.

Jordane traversa la foule, se baignant dans leur excitation et leur bonheur comme dans de l’eau de jouvence. La sensation était très agréable. L’émerveillement et l’anticipation avaient un goût formidable. Elle se mit à écouter les conversations, virevoltant dans tous les sens :

« *Trop bien ce parc ! Merci papa ! C’est le meilleur anniversaire de ma vie !* »

« *Regarde un peu la décoration chérie ! Ces bâtiments sont splendides !* »

« *Un spectacle de l’ombre ! Vite, allons voir avant qu’il y ait trop de queue !* »

Elle se laissa porter par la foule, ivre de tant de pensées positives. Elle espéra rester ici jusqu’à la fin des temps, se nourrissant de tout ce bonheur. Elle traversa le parc au rythme de la marée humaine, découvrant de nouvelles attractions toutes plus intéressantes les unes que les autres. Elle était si heureuse qu’elle ne vit pas l’ombre qui commençait à s’insinuer dans tout ce bonheur.

Elle continua, et les lumières commencèrent à devenir blafardes. La foule perdit de ses couleurs, et commença à devenir noire. Les sourires se crispèrent petit à petit, et un filet d’inquiétude vint contaminer son bonheur. Tandis qu’elle s’enfonçait dans le parc, les pensées positives la poussant vers l’avant, un relent de peur commença à revenir dans le sens arrière, refroidissant ses veines. Soudain, quelque part en avant, au centre du parc, une horreur se déplaçait vers elle. Un murmure parvint, lui glaçant le sang.

« *Qu’est-ce que c’est que cette décoration horrible ! Ce n’est pas adapté à des enfants !* »

« *Vous avez vu ce qu’il y a là-bas ? C’est de mauvais goût, vraiment !* »

« *Appelez le propriétaire ! Je veux que quelqu’un lui demande de retirer cette décoration, ce n’est pas possible !* »

Jordane poursuivit, mais déjà, les branches avaient perdu leur feuillage. Les couleurs devinrent ternes, et elle fut immergée dans une vague de sentiments négatifs, la noyant : l’incompréhension, la confusion, la peur. Et elle eut envie de revenir en arrière. De partir ; mais c’était trop tard. La foule la poussait vers l’inévitable, la catastrophe. Elle voulut leur hurler à tous de reculer, de ne plus avancer, mais personne ne l’entendrait. Ils se dirigèrent vers l’horreur, et le carnage allait venir.

« *Que quelqu’un vienne décrocher cette immondice !* »

« *Je n’ai jamais vu ça de ma vie !* »

« *Qu’est-ce que c’est ? C’est une décoration ? Ça a l’air tellement réel !* »

« *Laissez-moi passer, je dois partir ! Ecartez-vous, je vous dis !* »

« *Reculez, reculez tous ! Laissez de l’espace !* »

Ça y est, elle se trouvait maintenant à un détour de *l’Horreur*. Elle avait juste à passer le coin de l’attraction, et elle tomberait dessus. Une aura noire s’échappait de l’angle, comme de l’encre de seiche dans l’océan, contaminant tous ceux qui s’en approchait, les rendant noire, de simples silhouettes.

« *Descendez là, mon dieu ! Dépêchez-vous, je vous dis !* »

La tension était palpable. La bonne humeur avait complètement disparue. Le froid glacial de la peur la prenait aux tripes, et la douleur était insupportable.

« *Ce n’est pas une décoration !* »

« *Vous rigolez, ce n’est pas possible !* »

Elle dépassa l’angle, poussée par la foule, et découvrit la source de *l’Horreur* : des employés avait placé une échelle contre un poteau, l’air préoccupés. Une décoration pendait du lampadaire, se balançant dans le vide au gré de la brise. Il s’agissait d’une femme, la corde autour du cou, une robe blanche simple, un filet brun coulant le long de l’intérieur de sa jambe. Jordane la reconnut tout de suite : c’était Olivia.

« *C’est décoration est horrible ! Il y a des enfants, enlevez moi ça !* »

« *Ce n’est pas une décoration ! C’est une vraie femme !* »

« *Elle s’est pendue ! Cette femme s’est pendue ! Elle est morte !* »

La peur se transforma en panique. Cette émotion traversa Jordane comme une nuée de pics à glace. Elle se propagea dans le sens inverse, contaminant toute la foule compacte comme une terrible maladie.

« *Laissez-moi passer ! Je vais vomir !* »

« *Au secours, je veux sortir ! J’ai peur !* »

« *Elle est morte ! une femme est morte ! Laissez-moi sortir !* »

« *Poussez-vous ! je veux sortir ! Poussez-vous !* »

« *Vous me marchez dessus ! Au secours ! Vous m’écrasez !* »

Jordane vit les employés descendre le cadavre d’Olivia : pas de doute, c’était bien un être humain. Elle les vit demander à la foule de se disperser : un mouvement instopable commença.

Elle fut poussée dans l’autre sens, subissant les vagues de panique et de précipitation. Une fois la foule mise en mouvement, il était impossible de s’en extraire : la rangée de derrière vous poussait, et vous ne pouviez que pousser celle de devant en retour.

« *Maman, j’ai peur »*

« *Je n’arrive pas à m’arrêter !* »

Jordane fut tirée à mesure que la rumeur se répandait, et que l’onde de choc avançait. Elle remonta l’allée de briques roses, apercevant certains visiteurs ayant grimpé en hauteur pour ne pas se faire piétiner. Tout le monde se poussait, il y avait à peine assez de place pour respirer. Elle atteint la place centrale, et déjà la masse ne pouvait plus avancer. Les gens commencèrent à se compresser.

« *Je n’arrive plus à respirer !* »

« *Au secours, je m’étouffe !* »

Jordane lança un regard au Zoltar d’Halloween : déjà, il commençait à lever son couteau, se préparant pour le carnage. Même la lune se cacha, et le monde se plongea dans le noir, éclairé seulement par les attractions folles qui tournaient dans le vide. Une âme familière la dépassa : Jordane reconnut Inès, se lançant dans la foule. Elle se déplaçait en zigzag, ce qui lui permettait de dépasser les rangs. Elle tenait son trousseau de clés à la main.

« Inès ! crachait son talkie-walkie, rassemblement au bâtiment administratif ! Les secours sont arrivés, les grilles vont s’ouvrir ! Je répète, ramène ton cul au bâtiment administratif, c’est trop dangereux dans la foule ! »

« Va te faire foutre ! cracha-t-elle, il faut que j’y aille, les secours vont pas arriver à se démerder ! »

Puis, une voix familière prit le relais dans l’engin de communication, une voix beaucoup plus calme : « Inès... Crois moi, si tu te rends aux guichets, tu vas mourir. Reviens, c’est un ordre ».

Comme toute réponse, elle balança l’appareil au sol et continua son avancée. Elle réussit à gagner du terrain en direction des guichets, avançant en diagonale, passant à travers les visiteurs, complètement compressés. Jordane avança malgré elle, et elle fut emporté contre les grilles du parc, incapable de lutter. La douleur et le désespoir l’envahirent, ainsi que la peur de mourir. Les visiteurs étaient agglutinés contre le mur de barreaux de fer comme du bétail. Certaines personnes étaient en sang, d’autres s’étaient évanouies. Elle vit des visages rendus bleus par la suffocation, des gens qui essayaient de grimper sur les guichets, en vain. Des centaines de mains étaient tendues à travers les grilles, suppliant pour de l’aide, ou de l’air, comme si des zombies essayaient de s’échapper. L’air et l’espace étaient juste là, de l’autre côté du grillage, et pourtant il était inatteignable. La foule continua de se compresser davantage, et ce fut comme des vagues humaines qui s’écrasaient contre les grilles, broyant les malheureux, avant que l’onde rebondisse et se propage dans le sens inverse. Jordane n’avait jamais rien vu de tel.

« *Je vais mourir !* »

« *Mon cœur ! Il me fait mal !* »

Puis : « Laissez passer ! Laissez passer, j’ai les clés ! »

Jordane aperçût Inès se frayer un chemin dans la masse, seule son bras tendu avec son trousseau dépassant de la marée. Elle continua d’avancer, se faufilant dans une direction puis dans l’autre, et réussit enfin à atteindre la porte. Elle se tordit pour enfoncer les clés dans la serrure :

« Où sont ces enculés de sauveteurs ! » hurlait-elle, à bout de souffle.

Elle réussit à enclencher le mécanisme, et les grilles s’ouvrirent.

Elle s’écrasa au sol la première, au pied du Palais de l’Étrange, et se prépara à être piétinée, mais elle releva les yeux avec horreur : la masse était tellement compressée que même les grilles ouvertes, les visiteurs n’arrivaient pas à sortir. C’était un mur de membre humains se tordant dans tous les sens sans réussir à se désagréger. Un monstre aux centaines de voix pleurant et implorant. Inès se releva en hurlant, essayant d’agripper des mains ou des pieds et de les tirer vers elle.

Au bout d’une lutte interminable, elle réussit à extraire une première personne, puis d’autres suivirent : le parc se mit ensuite à vomir la foule en panique, en sueur et en pleur. Tous les visiteurs s’enfuirent ; Inès restait plantée devant l’entrée.

« Oswald… dit-elle entre ses dents, regardant le parc vide. C’est toi, pas vrai ? Je sais que tu caches quelque chose… Et si tu crois que je vais m’emmerder avec les flics, non. Si tu as quelque chose à voir avec tout ça, c’est moi qui vais t’amener à eux… »

Et elle se lança dans le parc, traversant la gueule béante dans l’autre sens, disparaissant dans les profondeurs du Palais de l’Étrange.

Alors Jordane tourna la tête en direction du parking, et elle le vit : un homme se tenait tout seul au milieu des voitures, et il riait. Il riait aux éclats, se moquant d’elle. Jordane vit plus clairement son visage, et elle le reconnut enfin : c’était le visage qu’elle avait vu dans son cauchemar, celui qui était sur l’affiche « AVEZ-VOUS VU CET HOMME ? »

Le même sourire carnassier. Les mêmes yeux perçants. C’était Oswald lui-même.

Elle sentit une main sur son épaule, et fut retournée de force : la foule avait disparue, les grilles étaient ouvertes. Le parc était vide et abandonné, comme lorsqu’elle l’avait trouvé plus tôt dans la soirée.

Inès se tenait devant elle, alarmée.

— Inès ? balbutia Jordane.

— Qu’est-ce que tu fais ici ? lui demanda-t-elle d’un ton suppliant. Je t’avais dit de ne pas venir ici ! Je t’avais prévenue cette nuit-là ! Jordane ne sut quoi répondre, complètement perdue. Elle ouvrit la bouche, mais elle se tordit en un rictus d’horreur : son fil d’Ariane défilait paresseusement, illuminant le sol du parc de sa lueur argentée. Il défilait à l’intérieur du parc, jusqu’à arriver dans les mains gantées de Billie. Ses yeux malicieux étaient devenus complètement fous, et sa bouche peinte était une vraie mâchoire d’acier. Il approcha le fil de sa bouche.

« Non ! » supplia Jordane.

Mais l’automate planta ses dents dans son fil d’Ariane, et l’arracha sauvagement.

Elle fut instantanément tirée en arrière, et le monde devint noir, d’une obscurité parfaite. Elle sombra dans une chute infinie, tournoyant dans le vide, entendant les ricanements insipides d’Oswald dans ses oreilles.

« Je t’avais dit de ne pas entrer dans le parc après la tombée de la nuit » moqua-t-il.

## Chapitre XI : Le fils prodigue

Raphaël coupa le contact de sa Mercedes. La nuit venait de tomber, annonçant un ciel sans étoiles. La lune pointait le bout de son nez, quelque part derrière les pins. La forêt semblait respirer tout autour de lui, ondulant au rythme de la douce brise.

Il força sur la poignée de sa porte abîmée et réussit à l’ouvrir avec un coup d’épaule. Il sortit de la voiture, veillant à ne pas donner de coup de portière au gros pick-up rouge garé juste à côté de lui. Une personne longea l’autre côté de son véhicule pour rejoindre la foule. Un enfant passa devant lui, gambadant joyeusement autour de ses parents. Une excitation, comme de l’électricité dans l’air, commença à envahir le parking presque plein sur lequel il se trouvait. Il regarda devant lui, voyant la foule devenir de plus en plus grosse. Il leva les yeux et observa l’énorme pancarte illuminée représentant un scientifique fou en train d’électrocuter une famille, les cheveux dressés sur la tête. Le vent envoya un prospectus volant droit sur son pare-brise : il le saisit et se mit à le lire.

CE SOIR, RIEN QUE POUR VOUS,  
UNE SURPRISE EXCEPTIONNELLE !!  
LE PALAIS DE L’ÉTRANGE RÉOUVRE  
SES PORTES, ENFIN !!!  
VENEZ NOMBREUX, TRANSPORTEZ  
VOUS DANS UN MONDE DE  
MYSTÈRES ET ENCHANTEMENTS !!

Raphaël chiffonna le papier dans sa main et le jeta à ses pieds. Puis, il prit une grande inspiration et suivit la foule en direction de l’entrée du parc.

\*\*\*

Il se trouvait maintenant à quelques pas des guichets : déjà, l’entrée faisait effet d’entonnoir et la masse s’agglutinait pour entrer.

« Où faut-il payer ? » fit quelqu’un devant lui.

« Où sont-ils ? Pourquoi il n’y a personne ? »

« Est-ce qu’il faut payer après ? C’est la bonne entrée ? »

Il arriva devant un des guichets et remarqua qu’il était complètement vide : vu la couche de poussière accumulée sur le comptoir, il avait dû l’être depuis un bon moment. Il regarda devant lui, essayant de se hisser au-dessus des têtes : malgré le manque de personnel, les grilles étaient ouvertes, et les gens entraient. Il se laissa guider et traversa l’enceinte de parc à son tour. Il passa devant tous les décors cartonnés, empêchant jusqu’au dernier moment de poser les yeux sur les attractions. Il aperçût la foule se compacter un peu plus loin pour passer sous un tunnel, la bouche géante du scientifique fou, gobant un à un tous les visiteurs. Il voulut ralentir, voire même faire demi-tour, mais déjà les gens derrière lui le poussaient comme un mur de chair. Il se sentit maintenant totalement impuissant, ne pouvant que se laisser conduire par la marée humaine, entrant droit dans le piège sans pouvoir en sortir.

« Comme des animaux à l’abattoir », pensa-t-il.

Il s’enfonça dans le gosier monstrueux, suivi des yeux avides du scientifique jusqu’à ce qu’il entre complètement dans l’obscurité. La foule bouillonnait autour de lui, impatiente de redécouvrir le parc et ses attractions. Il marcha à petit pas, suivant le mouvement.

Il ressortit du tunnel et découvrit à son tour la place principale du Palais de l’Étrange : le Laboratoire des Énergies Étranges, la Salle des Ombres, le Cabinet des Curiosités. Les visiteurs s’exclamaient de joie et d’émerveillement devant cette décoration travaillée, cet univers à part entière. À mesure qu’il se rapprocha de la place, la foule commença à se disperser pour gagner les files d’attente des diverses attractions.

« Où es-tu, Jordane ? » pensa-t-il en scrutant les visages étrangers. « Est-ce je vais réussir à te retrouver là-dedans ? »

En regardant tout autour de lui, il remarqua qu’il n’avait vu encore aucun employé du parc. Personne stationné devant les attractions, personne non plus dans les stands de friandises.

« Ça, ça ne me dit rien qui vaille », se dit-il.

Il profita d’une ouverture pour s’extraire de la cohue et trouver une allée plus calme. Il continua sa route, le bourdonnement des visiteurs se faisant de plus en plus lointain. Il dépassa d’autres attractions comme le Jardin Extraordinaire, une grande serre remplie de plantes colorées, ou encore le Tapis Volant, un palais oriental aux fresques incroyablement travaillées. Cependant, il n’y prêta que peu d’attention : le fait que le parc soit ouvert, que les lumières soient allumées, les décorations branchées, mais qu’aucun membre du personnel ne soit présent pour ouvrir les portes des attractions le mettait mal à l’aise.

« Si j’étais Jordane, où est ce que j’irai ? pensa-t-il. Elle est partie chercher des indices. La connaissant, elle n’a pas dû avoir peur de se faufiler dans les bâtiments. A-t-elle trouvé le bureau d’Oswald ? »

Il accéléra le pas pour tenter d’atteindre le fond du parc. Déjà, le silence avait fait son retour insidieux, et l’obscurité semblait être plus puissante : les attractions étaient plus sombres, et les lampadaires éclairaient moins loin. Il traversa un petit pont suspendu

au-dessus d’une rivière et trouva enfin ce qu’il cherchait : un portillon de sécurité. Il s’approcha et scruta au travers : la zone de l’autre côté n’était pas éclairée, et il distinguait des bâtiments à la forme conventionnelle, des cubes de béton et des volets électriques.

« Et bah voilà, j’ai trouvé les bureaux », pensa-t-il.

Il essaya de forcer le tourniquet, mais l’entrée était bloquée. Il regarda autour de lui, et le seul moyen de passer à côté était d’es-calader le muret.

« Est-ce que c’est ce que t’as fait, Jo ? » se dit-il.

Il décida qu’il était plus sage de s’en assurer. Il sortit son téléphone, pianota pour trouver son numéro et appela.

Répondeur.

Il tenta une seconde fois.

« Ici Jordane, je ne suis pas dispo, veuillez laisser un message. »

Il entendit le petit « BIP » lui indiquant de commencer à parler, mais il savait bien que c’était un piège : ce clic sonore était un faux, son message de répondeur était toujours en cours de lecture, silencieux. Une autre personne aurait commencé à lui expliquer la raison de son appel, se démenant pour cracher les informations de manière claire, et elle aurait été coupée par la voix de Jordane surgissant d’un coup : « Je t’ai eu ! Pas la peine de laisser de message, je l’écouterai pas de toute façon ! » Et là, la personne aurait entendu le vrai « BIP » du répondeur, suivi d’une voix mécanique : « La boîte vocale de votre correspondant est pleine, veuillez rappeler ultérieurement ».

Il rangea son téléphone en soupirant : était-elle à court de batterie, ou ne pouvait-elle pas répondre ? Il se dit qu’il préféra la pre-mière hypothèse, et comprenant qu’il allait devoir se débrouiller tout seul, il se hissa d’un bond maladroit sur le muret, et retomba de l’autre côté avec la grâce d’un ivrogne.

De l’autre côté, la route de pavés rose se transforma en goudron noir, absorbant les dernières lueurs du parc. Il avançait avec précaution, se baissant et marchant sans bruit, mais il se rendit vite à l’évidence : cette partie du parc était déserte. La zone était pleine de matériaux de construction, de machines industrielles, et de morceaux de manèges désossés. En fin de compte, mis à part les locaux électriques et les Algeco, il n’y avait qu’un seul bâtiment digne d’intérêt. C’était un gros bloc de béton gris assez ignoble avec des fenêtres carrées qui n’avaient pas l’air de pouvoir s’ouvrir. Il longea la façade grise et acerbe, ayant peur qu’une lumière à détection de mouvements s’allume et qu’il se fige comme un animal apeuré ; mais il trouva la porte d’entrée sans rien déclencher.

C’était une porte simple de couleur blanche avec un écriteau « ADMINISTRATION » et un lecteur de carte clignotant en rouge. Il se demanda s’il y avait une alarme branchée, et si une simple pression sur la poignée ou passer une carte invalide allait faire hurler les sirènes. Y aura-t-il des caméras à l’intérieur ?

« On dirait que je vais devoir faire des heures sup », pensa-t-il en sortant son téléphone portable.

Il activa le Wi-Fi et attendit que son smartphone finisse son scan. L’appareil trouva une seule source, nommée « ADMIN-PRIVE ».

« Parfait, se dit-il, si on me facilite le travail en plus de ça… »

Le courant était donc activé dans cette partie du parc aussi, et le gentil petit routeur allait être son point d’entrée. Il lança son logiciel professionnel, celui dont il se servait pour tester la sécurité de ses clients : il disposait d’une application qui testait les vul-nérabilités sur un réseau Wi-Fi. L’outil démarra son analyse, et lista deux douzaines de vulnérabilités à exploiter.

« Pourquoi je m’étonne, cette box n’a pas dû être mise à jour depuis dix ans… »

Il en choisit une, et en quelques secondes, il était entré dans le réseau.

La deuxième étape était de trouver tous les appareils en ligne : il n’en répertoria qu’un seul. Entre temps, il avait déjà trouvé comment entrer dans le routeur, et il étudiait l’historique des équipements connectés : il y avait eu trois ordinateurs. Rien de plus. Il récupéra le nom de l’appareil actuellement allumé et le tapa sur internet : il trouva la référence, et il s’agissait du boîtier de contrôle du lecteur de carte. Il téléchargea le manuel d’utilisation, et trouva facilement le code de carte passe-partout par défaut.

« Donc trois ordinateurs, plus le lecteur de badge. Pas de caméra, pas d’alarme sur le réseau, rien d’autre. Ou alors, tout est sur un circuit à part, et je l’ai dans le cul. »

Soit la sécurité du bâtiment était très bien faite, soit elle laissait sérieusement à désirer. C’était un pari à faire, mais il connaissait déjà la réponse : la vérité était que la plupart des bâtiments professionnels avaient une sécurité pas plus robuste qu’une passoire.

Il décolla alors la coque en silicone de son téléphone et en sortit une carte toute blanche avec une petite puce dorée. Il copia le code passe partout écrit dans le guide utilisateur, activa le NFC sur son téléphone, lança l’application d’écriture, et colla le code dedans. Il posa ensuite sa carte contre le téléphone, et une icône verte lui indiqua que le logiciel avait bien écrit le code en question sur la carte. Il hésita un instant, se demandant s’il était vraiment prêt, puis il plaça la carte sur le lecteur.

Il entendit un « BIP » sonore, et la lumière rouge passa au vert.

« C’est tellement facile que c’en est obscène, songea-t-il, mon patron leur aurait présenté un rapport de deux-cent pages et une facture bien salée… »

Il inspira un grand coup, et il poussa la porte : lorsqu’elle s’ouvrit, il fut aveuglé par une lumière intense. Il ordonna à son corps de se retourner et prendre la fuite, mais il resta figé. Ses yeux s’habituerent à la luminosité, et il vit qu’il s’agissait simplement de néons au plafond.

« Idiot », se dit-il.

Il regarda autour de lui : il se trouvait dans un couloir à la peinture blanche, les murs recouverts d’affiches ou de panneaux en lièges contenant encore plus d’affiches. Il y avait deux portes à gauche et une à droite, le couloir se terminant sur une cage d’escalier montant sur le côté et l’issue de secours en face de lui.

Il regarda sur sa gauche : il vit un câble sortir du mur à l’endroit où le lecteur de carte se trouvait dehors, remonter dans une gaine et rejoindre un petit boîtier accroché au plafond, produisant une lumière bleue clignotante. Il y avait un interrupteur, et c’était tout. Pas de boîtier d’alarme, pas de caméra.

« Tu vois, la sécurité était juste à chier. »

Il félicita Oswald d’avoir été aussi négligeant et il commença à parcourir les lieux, se disant que la lumière des néons pouvait éven-

tuellement interpeller quelqu’un dehors, même s’il n’y croyait pas trop.

Il passa devant la première porte : « TOILETTES ». Il continua jusqu’à la deuxième. Il l’ouvrit et tomba sur un bureau complète-ment vide : il n’y avait qu’une grande table posée à l’envers, les quatre fers en l’air, et la moquette bleue était délavée par patchs carrés, où d’autres meubles avaient dû se trouver. Il referma et se dirigea vers la troisième porte : il y avait un écriteau « RES-SOURCES HUMAINES ».

« Ça devient de plus en plus facile on dirait… »

Il entra dans la pièce, et celle-ci n’avait pas encore été vidée : il vit d’abord des armoires à documents et des étagères, puis un bureau encore debout, et - alléluia ! - un vieil ordinateur. Le bureau était encore parsemé d’effets personnels. Une tasse rouge remplie de stylos, un cadre en bois avec la photo de deux jeunes enfants - étaient-ils adultes, maintenant ? - et plusieurs piles de documents. Il prit un tas au hasard et le feuilleta négligemment : ce n’étaient que des documents ennuyeux de comptable, des colonnes remplies de chiffres et des calculs dans tous les sens, mais ce n’était pas ça qui lui faisait de l’œil de toute façon. C’était l’ordinateur. Ça, il savait comment le faire parler.

Il contourna le bureau et s’agenouilla devant la bête: il vérifia qu’elle était bien branchée, et appuya sur l’interrupteur pour l’allumer. L’ordinateur cracha, un ventilateur asthmatique turbina en s’étouffant dans la poussière, mais il démarra. Raphaël jeta un regard sur le vieil écran : il y vit le logo d’un système d’exploitation d’un autre âge, et il poussa un ricanement diabolique dans sa tête. Il fit maintenant face à un écran de connexion, où seul le nom d’utilisateur ‘J. Theodore’ était inscrit.

Il tenta un mot de passe : 1234.

Perdu.

*motdepasse.*

Encore perdu.

Peu importe : il se mit à fouiller les tiroirs du bureau, retournant les feuilles, les classeurs, les stylos et les agrafeuses. Il trouva enfin ce qu’il cherchait, l’air triomphal : un câble de recharge de téléphone. Il avait beau avoir dix ans, il était compatible avec le sien. Il brancha alors son smartphone en USB sur le PC tout en maintenant le doigt sur l’interrupteur d’alimentation. D’un geste agile du pouce, il lança un autre logiciel qui simulait un système d’exploitation embarqué. Lorsque l’ordinateur redémarra, il martela comme un forcené sur une touche du clavier, et un écran noir avec des écritures blanches apparut. Il alla sur le menu de démarrage, naviguant dans l’interface étrange presque les yeux fermés, et enleva le disque dur du PC pour le remplacer par la ligne indiquant le système d’exploitation secondaire, qui était en fait son téléphone. Il valida, redémarra, et cette fois-ci le logo était complètement différent du précédent: une petite clé USB violette avec des yeux et un sourire craquants, et un cadenas sur le ventre. Le système d’exploitation de Raphaël se lança enfin : maintenant, il avait accès à tous les fichiers du disque dur, by-passant totalement le système d’exploitation installé sur l’ordinateur. Il se félicita tout seul, quand-même déçu de ne pas pouvoir faire le fier devant Jordane, et il se mit à fouiller dans les dossiers.

Après quelques minutes infructueuses, il fronça les sourcils en tombant sur un dossier étrange nommé « Enquête ». Il double cliqua dessus : le dossier ne contenait qu’un seul fichier, « transcription.pdf ». Raphaël l’ouvrit, et ses yeux s’agrandirent au fil de sa lecture.

Procès-verbal de la disparition de Inès Delcourt

Procès-verbal de la disparition de Inès Delcourt

*PROCES VERBAL 04575.*

*AGENT: R. Rivaldo*

*PERSONNE D’INTERET: Oswald W.*

*REPRESENTE PAR: Maitre ROLLINGS*

Procès-verbal de la disparition de Inès Delcourt

***AGENT** - Bon, merci de vous être déplacé, Oswald. Je sais que vous êtes très occupé.*

*\* L’INTERESSÉ HOCHE LA TÊTE \**

***AGENT** - Vous avez accepté de répondre à quelques-unes de mes questions, concernant la disparition de mademoiselle Inès Del-court.*

***REPRESENTANT** - Supposée disparition... Vous n’avez aucune preuve de quelque sinistre évènement, elle pourrait être en vacances.*

***AGENT** - Oui, oui, vous avez raison. Cependant, nous explorons toutes les pistes possibles.*

***REPRESENTANT** - Au détriment des réserves des caisses de la ville, alimentées par les impôts des habitants.*

***AGENT** - Oui, certes. Bon. Puisque vous soulignez cet aspect, allons droit au but : Monsieur Lucas, Inès travaillait pour vous, c’est bien ça ?*

***REPRESENTANT** - Oui, nous avons toutes les informations dans ce dossier, que nous allons mettre à disposition.*

*\* LE REPRESENTANT POSE UN CLASSEUR SUR LA TABLE \**

***AGENT** - Bien, merci. Quand l’avez-vous vue pour la dernière fois, Oswald ?*

***REPRESENTANT** - Mon client n’a pas vu cette Inès depuis la veille de l’ouverture du parc, c’est inscrit noir sur blanc sur sa dépo-sition...*

***AGENT** - Oui, oui, c’est effectivement mentionné. Quel terrible incident, durant cette ouverture... Saviez-vous que la victime était la mère de la portée disparue ? Et sa fille disparaît le même soir... drôle de coïncidence, non ?*

***REPRESENTANT** - Vous n’irez pas loin avec des coïncidences et des sous-entendus à la limite de la diffamation envers mon client ! J’ai pris soin d’inclure dans les documents le dossier médical d’Olivia. Avec une douzaine d’évaluation psychiatriques de plusieurs hôpitaux. Cette malheureuse était malade. Son suicide est une tragédie, mais uniquement lié à ses troubles mentaux.*

***AGENT** - Nous avons aussi accès à son dossier.*

***REPRESENTANT** - Alors pourquoi tentez-vous d’incriminer injustement mon client ?*

***AGENT** - Je ne pose que des questions, rien de plus, maître. Mais j’ai des raisons de penser que ces deux disparitions sont liées. Oswald, certains témoins font rapport d’une certaine communication par radio, au moment du mouvement de foule. Il y serait*

*question d’une menace de mort envers Inès, parce qu’elle n’aurait pas pris poste à l’arrière du parc, avec les autres employés. Certains jurent avoir reconnu votre voix ?*  
**REPRESENTANT** - *Ça suffit, mon client ne répondra plus à aucune question, nous en avons fini.*  
**AGENT** - *Vous rigolez ? Il n’a répondu à aucune question...*

Raphaël regarda la date de création du document : il était vieux de dix ans. Alors cela voulait dire qu’Inès était disparue depuis tout ce temps ? Et l’histoire avec sa mère, son suicide ? La menace d’Oswald...

Toutes ces questions qui tournoyaient dans sa tête lui donnaient le vertige : ce genre de réflexions, c’était plus pour Jordane. Elle, elle savait faire des liens entre les informations ; lui, il était beaucoup trop binaire.

Il continua à chercher, mais ne trouva rien à part le contrat de travail d’Inès - au moins, Oswald n’avait pas menti là-dessus - qui lui informa qu’elle avait travaillé comme agent de sécurité, et une photo d’elle lui permis de savoir à quoi elle ressemblait. Irrité d’un aussi maigre butin, il éteignit l’ordinateur et sortit du bureau. Il aperçût l’escalier qui montait à l’étage, sur sa gauche, et il se dirigea vers sa prochaine destination. Il monta les marches en béton brut entre les murs blancs et étroits pour arriver vers une unique porte en bois, portant l’inscription « DIRECTION ».

Son cœur se mit à battre un peu plus fort dans sa poitrine : c’était ça ? C’était le bureau d’Oswald ?

Il posa sa main sur la pognée en aluminium d’une douce froideur, ne sachant pas s’il avait le courage de la pousser. Est-ce qu’il était là, à l’attendre ? Allait-il le trouver assis sur son fauteuil, un sourire carnassier aux lèvres ? Il n’y avait qu’un seul moyen de le savoir, pas vrai ?

Il resserra la main, mais une petite voix dans sa tête lui ordonnait de tout lâcher, de prendre ses jambes à son cou et de partir pour toujours.

« Tu partiras à l’étranger, tu changeras de vie, un nouveau départ, tout reprendre à zéro », lui suppliait une voix dans sa tête.

Il avait peur, tout seul dans ce bâtiment, livré à lui-même dans ce parc, son bon sens lui hurlant de rejoindre sa voiture. Mais il tint bon. Pourquoi Oswald serait là ? Pourquoi est-ce qu’il l’attendrait ? Il inspira une longue goulée d’air par le nez, comptant jusqu’à cinq, retint sa respiration pendant une seconde, puis il expira pendant cinq secondes, jusqu’à vider ses poumons. Il recommença encore plusieurs fois, jusqu’à ce que l’inquiétude s’atténue, jusqu’à presque le quitter complètement. Une fois son exercice terminé, il ouvrit la porte.

\*\*\*

Le bureau de la direction avait l’air de faire partie des attractions du parc : moquette verte, meubles en bois épais, on se demandait comment Oswald avait réussi à remplir la pièce en passant par les escaliers exigus. Les étagères en ébènes contenaient d’étranges figurines, certaines d’origines amérindiennes, ou africaines, et encore certaines qui ne pouvaient que sortir du monde de l’occulte. Il y avait des portraits peints qui représentaient des personnes que Raphaël n’avait jamais vues. Un petit bar présentait des bouteilles en cristal remplies de bourbon ou de whisky. Il y avait une bibliothèque remplie de vieilles encyclopédies : une collection d’une trentaine de livres épais à la couverture rouge, deux plus petites reliés en cuir bleu et gris. Il s’avança, ses pas absorbés par la moquette épaisse le rendant encore plus tendu. Le bureau, posé au centre de la pièce, était remplis d’outils étranges ou anciens, comme des plumes et un encrier, et même un sextant. Il avait une chaise en bois et tissu vert émeraude, les coutures en or, qui avait l’ai incroyablement confortable.

« C’est cet endroit qu’il aurait dû appeler le Cabinet des Curiosités », pensa-t-il.

Malgré la splendeur de la pièce, on dirait que personne n’y était venu depuis un bon moment.

Il décida de contourner le bureau, puis de prendre la place du chef : le fauteuil était encore plus doux que ce qu’il en avait l’air. Il ouvrit les tiroirs un à un, mais tous étaient vides. Il brassa tout ce qui se trouvait sur le bureau, rien non plus.

« Bon, alors quoi ? J’en ai fini ici ? », se questionna-t-il.

« Non, fit la voix de Jordane dans sa tête, le boulot est à moitié fait, tu peux faire mieux que ça. »

Il grimâça d’entendre une de ses répliques favorites, qu’elle lui avait balancé bon nombre de fois, mais il se rendit à l’évidence : il se trouvait dans le bureau d’Oswald, celui les avaient encouragés à trouver des informations sur Inès, et peut-être même celui qui était responsable de sa disparition. Si on ajoutait le fait que plusieurs centaines de personnes étaient en train de s’agglutiner dans le parc en ce moment même, avec visiblement personne aux commandes, il avait tout intérêt à redoubler d’efforts pour trouver des informations.

« Que ferais-tu, Jordane ? » se dit-il.

Elle fouillerait tout de fond en comble, procédant méthodiquement, sans rien oublier, voilà ce qu’elle ferait.

Alors quoi, il allait tirer chacun de ces livres de la bibliothèque jusqu’à ce qu’il en trouve un qui déclenche le moteur qui ferait déplacer une armoire vers une porte dérobée ? Soulever chaque bibelot jusqu’à trouver un interrupteur qui révèle une trappe cachée ? Non, il était tellement bien sur cette chaise qu’il n’avait plus aucune envie de se relever. Il aurait même presque pu fermer les yeux et faire une petite sieste.

Découragé, il empoigna un stylo plume gravé de symboles ésotériques, le bec en acier formant une sorte de tête de mort. Il l’étudia, à peine intéressé, et essaya de le faire tourner entre ses doigts, comme il faisait plus jeune lorsqu’il s’ennuyait en classe. Sa technique était rouillée, et il fit tomber le stylo entre ses jambes, aspergeant la moquette d’un peu d’encre bleue vif.

« Merde ! » lâcha-t-il.

Il s’agenouilla par terre, veillant à ne pas se mettre de l’encre dessus, et se contorsionna pour récupérer le stylo.

« Tiens, mais ça alors, » dit-il lorsqu’il aperçût un petit bouton en bois derrière les tiroirs.

Il appuya dessus, et il entendit un claquement sec. Il se releva et investiga la source du bruit en ouvrant le premier tiroir : la plaque s’était relevée, révélant un double fond.

« Je savais bien qu’il y avait une histoire de trappe secrète ! » s’auto congratula-t-il.

Il retira la plaque et transféré le contenu du double-fond sur le bureau : il s’agissait de morceaux de papiers, certains aussi vieux et fragiles que des papyrus, une partie enroulée sur eux même, d’autres chiffonnés. Il commença à dérouler un des papiers. Sa texture était rêche, il était jauni par le temps, et un message y figurait à l’encre noire et d’une écriture tremblante, comme s’il avait été rédigé par quelqu’un en rééducation :

*NE PAS ALLEE DANS LA MAISON YAGGER  
LAISSER VERROUILLER NE PAS RENTRER*

Il fronça les sourcils devant cette énigme, et il essaya un autre papier :

*LE SOIRE DE L’OUVERTURE ATTENDRE  
ET FERMER LES GRILLAGES  
APPELER VOS ESCLAVES A VOS PIEDS  
ET NE LES LAISSER PAS S’APPROCHEZ  
AU PREMIER SANG COULER NOUS  
SERONZ REVEILLEZ VOUZ POURRES  
RETROUVER VOTRE LIBERTE*

Qu’est-ce que c’était que ces messages ? Raphaël était de plus en plus perdu, mais il continua néanmoins de tirer des papiers de la pile :

*QU’EST CE QUE VOUS AVEZ FAIT !!!??!!  
POURQUOI CE N’ETE PAZ ELLE  
DANS LA MAISON ??  
VOUS AVER TOUT GACHEZ  
RAMENEZ LA FILLE ET RAMENZ LA  
ET TUER LA TUER TUER  
NOUS AVIONZ DIT DE TENIR LES  
ESCLAVES A L’ECART  
VOUZ L’AVER LAISSEZ OUVRIR LES  
GRILLAGES VOUZ NOU ZAVEZ PRIVER  
DE NOTRE FESTIN !!!*

Raphaël jeta le papier et en prit encore un autre :

*LE SOIRE LA FILLE RENTRERA  
ENFIN DANS LA MAISON  
QUAND ELLE SERA PENDUE VOUZ  
FERMERER LES GRILLAGES  
VOUZ AVER COMPRIT LES INSTRUCTIONZ ?  
ATTNETION NOUZ VOUZ SURVEILLOZ  
NOUS VOYONZ TOUT*

Il sentit qu’une pensée commençait à se formuler dans son esprit. Les pièces se déplaçaient dans sa tête, et un fil conducteur émergea lentement des ténèbres.

Un autre :

*OZWALD VOUZ AVER TOUT GACHER  
VOUZ CROYER AVOIR ETE EPARGNER  
MAIS NOUZ SOMMEZ LA NOUZ SOMME TOUJOURS LA  
NOUS DORMONS TOUT SIMPLEMENT  
MAIS QUAND NOUS NOUS REVEILLON  
NOUS SOMMES AFFAMER J’AI FAIM J’AI FAIM  
UNE CHANCE DE VOUS RATTRAPPEZ  
JUSTE UNE CHANZE  
OU CETTE FOIS C’EST VOUS QUE  
NOUZ ALLONT MANGER  
ATTENDER LES INSTRUCTIONZ*

Raphaël prit dans ses mains un papier qui avait l’air beaucoup plus récent. Il était encore blanc et l’encre n’avait pas déteint :

*OZWALD SELA FAIT DIX LONGUES ANNER*



NOUS AVONZ TELLEMENT FAIN  
IL EST L'HEURE IL EST VRAI IL EST  
L'HEURE POUR LE PROCHAIN CARNAGE  
NOUZ AVONZ TROUVER LA FILLE IDEAL  
C'EST A VOUZ DE L'ATTIRER  
NOUZ ALLONZ VOUS LA MONTRER DANS UN REVE TENEZ VOUS PRET  
CETTE NUIT TENER VOUZ PRET ET NE  
GACHER PAS TOUT COMME LA FOIS DERNIERE  
OU C'EST VOUZ QUE NOUS MANGERONT  
APPELER LA PAR SON NON ELLE A UN NON DELICIEU  
INES N'ETER PAS UN NON DELICIEUR  
ET ELLE A TOUT GACHER ELLE A  
LAISSER QUELQU'UN D'AUTRE ALLER  
DANS LA MAISON ET ELLE A  
OUVERT LA GRILLE MAIS CETTE FILLE  
SERA PARFAITE ELLE A UN NON QUI  
SONNE DELICIEU  
JORDANE JORDANE JORDANE JORDANE JORDANE JORDANE

Raphaël lâcha le papier, blême. Son cerveau s'activait dans tous les sens, il reconstruisait l'histoire dans sa tête. Il prit le tas de papiers froissés et les lut un à un : l'écriture était totalement différente, celle d'un adulte - ou plutôt d'un humain - et de la même encre bleu vif qui était sortie du stylo plume qu'il venait de faire tomber :

*Cher Jordane,  
Je suis une grande fan de vos articles.  
J'ai malheureusement vécu une expérience similaire, et*

Un autre papier:

*Jordane,  
Vous ne me connaissez pas, mais j'ai tellement lu vos articles que c'est comme si je vous connaissais.  
Quelque chose est en train de se passer, et j'ai besoin de votre aide -*

Le reste était gribouillé. Il déplia un autre message :

*Cher Jordane,  
Vos articles parlent de surnaturel, et je pense que mon histoire pourra peut-être vous intéresser.  
J'ai le sentiment qu'elle mérite d'être racontée. Je m'appelle Inès, j'habite à Duli*

Le suivant :

~~*A Jordane:  
Je me présente, je m'appelle Inès. Connaissez-vous la ville de Duli ? Je suis née -*~~

Encore :

*Jordane,  
J'ai longtemps été votre plus grande lectrice. Vous sujets me fascinent, et d'une certaine manière,  
je me sens proche de vous, parce que j'ai l'impression d'avoir déjà vécu toutes vos histoires.  
Je suis née dans une jolie ville, Duli ; mais lorsque j'étais petite, il m'est arrivé quelque chose.  
J'ai croisé un monstre, mais personne n'a voulu me croire. Je sais que vous arrivez toujours à démasquer la vérité, que selon vous  
les monstres n'existent pas, mais aujourd'hui, quelque chose de terrible se passe dans ma ville. Les gens disparaissent, et le soir, la  
lumière éteinte, on chuchote des histoires qui me rappellent ce que j'ai vu ce soir-là.  
J'en arrive à un point où je crains pour ma vie et celle de mes compagnons, quelque chose de mauvais vit à Duli, et je vous supplie  
d'entendre mon histoire, peut-être que des vies sont en jeu.*

Raphaël n'arrivait plus à respirer. Il aperçût le stylo à tête de mort, le prit d'une main et saisit un papier de l'autre et il traça un trait juste à côté de l'écriture appliquée : c'était exactement la même couleur d'encre, la même épaisseur. Il lança le stylo à l'autre bout de la pièce et balaya les papiers du revers de la main, les envoyant valser tout autour du bureau : c'était bien Oswald qui avait écrit la lettre que Jordane avait reçue. Au fond de son cœur, il savait qu'il était arrivé quelque chose de mauvais à Inès, le soir de l'ouverture du parc.

Si c'était Oswald qui avait attiré Jordane ici en se faisant passer pour Inès, il s'agissait alors d'un piège. Mais pourquoi faire ? Il se remémora les messages étranges : Inès et sa mère avaient eu un rôle à jouer lors de l'accident de l'ouverture du parc. Les visiteurs

avaient été mis en danger, mais Inès les avait sauvés, visiblement contre toute attente. Sa mère s'était suicidée. C'était ça qui avait déclenché l'accident ? Mais cette histoire de mauvaise personne... Est-ce que sa mère est entrée à sa place ?

Il fallait qu'il trouve Jordane, qu'il la trouve vite. Elle était en danger, cet Oswald, ou pire, les correspondants qui écrivaient ces lettres terrifiantes avaient prévu quelque chose avec elle.

Il resta un papier enroulé sur le bureau, qu'il n'avait pas encore lu. Il semblait récent lui aussi, alors il se força à l'ouvrir :

OZWALD  
CE SOIRE C'EST LE GRAND SOIRE  
AVER VOUS DISTRIBUER LES INVITATIONZ ?  
IL DOIT Y AVOIR BEAUCOU DE MONDE  
CE SOIRE NOUS AVON TRER FAIM  
J'ESPER QUE VOUZ AVER REUSSIT A PIEGER JORDANE POUR QU'ELLE VIENNE  
AU PARC CE SOIRE SON AMI EST  
PARTI ON Y A VEILLER  
ELLE SERA SEULE ET J'ESPERE QUE  
VOUZ NE GACHERER PAS TOUT  
ENCOR UNE FOIT  
NOUS ALLON L'ATTIREZ  
DANS LA MAISON NOUS PRENDRON  
SON CORP ET NOUS ALLON DECLENCHEZ LA CATASTROF CE SERA COMME IL Y  
A DIX ANZ MAIS CETTE FOIS CI  
CETTE FOIS CI JE VOUS EN CONJURE NE GACHER PAS TOUT LES GRILLAGES  
DOIVES ETRE TOUJOUR FERMER  
OU NOUZ ALLON VRAIMENT NOUZ  
METTRE EN COLERE  
CE SERA UN CARNAGE

Raphaël lâcha le papier, et la lourde chaise tomba au sol avec fracas tandis qu'il s'élançait vers la sortie du bureau.

## Chapitre XII : Le voyage astral

Jordane se sentait tomber dans une chute infinie, mais elle n’y prêtait pas attention : un sentiment de plénitude s’était installé, balayant les mains glacées de la peur lorsqu’elle vit son enveloppe mortelle s’éloigner, peut-être à jamais. Plus rien n’avait d’importance, plus rien n’existait mis à part ce doux contentement. La douleur à sa gorge avait disparue. Ses blessures aux poignets, aux chevilles et tout le reste de son corps s’étaient évanouies. Ses tracas, ses peurs, ses angoisses : plus rien. Elle n’avait plus de corps, et n’avait plus cerveau. Elle avait l’impression d’être tout, et à la fois rien du tout. Elle était insignifiante dans cet espace infini, mais en même temps, l’espace, c’était elle.

Elle continua à sombrer, s’enfonçant dieu sait-où, mais elle ne voyait pas où elle allait, si elle allait bien quelque part. Pas l’obscurité, ni même le noir complet, mais juste, le néant. Le Rien.

Quoique, peut-être quelque chose.

Une forme, qui apparaissait lentement. Mais en même temps, pas tout à fait réelle : il a fallu qu’elle la regarde, qu’elle se concentre dessus pour la matérialiser.

Il s’agissait d’une lettre. Une lettre de couleur verte, en plastique. Comme celles qu’on colle sur un frigo. C’était la lettre *D*.

Jordane l’observa prendre vie, devenir de plus en plus réelle. Les émotions venaient avant la vue : elle sentit que cette petite pièce de plastique avec un aimant en dessous avait été placée et déplacées par beaucoup de mains. Des petites mains pleines de terreur. La peur de se tromper, l’angoisse déchirante d’avoir fait quelque chose de mal. D’être quelque chose de mal.

D’autres lettres se mirent à apparaître, toutes plus colorées les unes que les autres. Un *I* bien fier et droit, un *E* avec ses petites pattes tellement bien parallèles, et un *U*, avec son magnifique ventre bien rond. Au fur et à mesure que Jordane admirait une lettre, celle d’à côté se matérialisait progressivement, comme si un univers était en train de se créer au simple mouvement de ses yeux - et des yeux, elle n’en avait pas.

Un monde se créa de plus en plus vite, comme si elle avait ouvert les vannes du torrent de la création, et les lettres en plastique qui formaient la phrase « DIEU EST GRAND, DIEU SAUVE » étaient maintenant maladroitement posées sur un grand tableau blanc. Maintenant qu’elle voyait le tableau, tout le pan du mur était maintenant présent, comme s’il avait toujours été là, mais attendait simplement qu’on en prenne conscience. Il était recouvert de dessins d’enfants, de poésies et textes imprimés. Ensuite, comme un éternuement cosmique, le reste de la pièce se coloria avec une vitesse incroyable : le sol en lino vert, les chaises en bois formant un cercle parfait, un grand bureau parsemé de feuilles volantes, une aire remplie de jeux d’enfants.

Le regard de Jordane se posa sur une des chaises vides, et elle se rendit compte qu’elle avait en fait un occupant : un homme d’une quarantaines d’années. Les cheveux épais et bruns. Des lunettes à écailles, bien callées sur un nez large et de grandes oreilles. L’homme portait une chemise à flanelles et un pantalon marron. Il avait un livre à la main, plutôt comme *soudé* à sa main, intitulé « La Bible » en lettres dorées. Il avait des yeux doux, un sourire rassurant, mais Jordane ne ressentait aucune compassion. Aucun bonheur. Elle ressentait de la froideur. L’homme portait un masque, et ce qui se cachait dessous était plus immonde que les pires histoires d’horreur.

« Et ben alors ! s’exclama l’homme d’une voix faussement rayonnante, qui nous a envoyé une fille toute grognon ? Ici on est entre amis, et il n’y a que des gens heureux ! Alors sèche ces vilaines larmes et montres-moi ton plus beau sourire ! »

Jordane n’avait pas de cœur pour bondir dans sa poitrine. Pas de gorge pour s’assécher, ni de poils pour se hérisser. Elle se retour-na simplement, observant la chaise juste à côté, et y découvrit une petite fille de treize ans, reniflant bruyamment en regardant ses chaussures. Le reste de ses vêtements n’était qu’un pyjama épais. Elle avait de long cheveux châtain et clairs, les yeux verts brouillés par les larmes. Jordane fut envahie par un sentiment de profonde confusion : cette petite fille ne savait pas où elle était, ni pourquoi. Elle avait aussi très peur, ne sachant pas ce qui allait lui arriver. Elle voulait retourner chez elle, retourner dans son lit, espérant qu’elle vive un cauchemar.

« Écoute, reprit l’homme, tout ça n’est pas de ta faute, c’est le diable qui te contrôle, et tes parents t’ont envoyé ici pour te libérer, te réparer. Et tes parents ne veulent que ton bonheur, n’est-ce pas ? »

Jordane observa la petite fille relever la tête : elle prit lentement conscience que ses parents savaient où elle se trouvait. Pire, que ses parents étaient peut-être même derrière tout ça.

L’homme posa la main sur son épaule, et Jordane ressentit un dégoût intense, se rendant compte qu’il venait d’elle, mais aussi de la petite fille. Il reprit la parole :

« …Jordane, c’est ça ? Fais-moi confiance, ma petite, tout va bien se passer. »

Jordane voulut fermer les yeux, s’enfuir de cette pièce. Elle savait ce qui allait se passer, tout ce qu’elle allait endurer. C’est à ce moment de sa vie qu’elle avait décidé de ne plus jamais faire confiance à un adulte, de ne plus jamais être faible. Elle voulut reculer, regarder ailleurs, mais elle ne pouvait rien contrôler de tout ça. Elle essaya de se concentrer sur autre chose, d’imaginer un tout autre lieu, plus agréable ; mais quand la scène devant elle se brouilla, celle qui suivit n’avait rien d’agréable.

Elle se trouvait dans la même pièce, mais à un autre moment. Plusieurs semaines après. La salle n’avait pas changé, mais toutes les chaises étaient occupées : une douzaine d’enfants, certains plus âgés que la petite Jordane, étaient assis en cercle, regardant leurs pieds ou loin devant eux. Le père Donovan présidait l’assemblée, ayant troqué sa Bible pour un carnet de notes épais. Il avait les jambes croisées, les épaules ouvertes, mais son regard était perçant sous ses lunettes aux verres épais.

— Lucille, veux-tu prendre la parole, je te prie ?

Une autre fille, peut-être seize ans, s’était levée d’un bond avant même que l’homme la fixe par-dessus ses lunettes à écailles, manquant de renverser sa chaise. Elle avait les cheveux noirs attachés en queue de cheval, et ses yeux noisettes avaient l’air de

ceux d’une biche apeurée. Son grand pull n’arrivait pas à cacher son corps frêle, au bord de l’anorexie.

— Lucille, reprit-il, envers quoi es-tu reconnaissante aujourd’hui ?

Lorsque Jordane observa l’adolescente, un souffle de terreur l’enveloppa. Elle l’écouta parler comme un robot récitant un texte, mais elle se dit que les robots n’avaient pas les jambes tremblantes et les larmes aux yeux :

— Aujourd’hui je suis reconnaissante d’avoir une famille qui se sacrifie pour prendre soin de moi. Même si j’étais en tort, même si j’étais aveugle, même si je leur ai manqué de respect et que je les ai mis dans l’embarras, ils n’ont pas cessé de trouver des solutions pour me guérir. À partir de maintenant, je peux suivre le droit chemin et les rendre fiers de moi.

— C’est bien, Lucille. Tu parles de guérison, veux-tu bien nous décrire ta maladie ?

— J’ai été victime de l’appel du démon, reprit-elle comme si elle lisait un prompteur. Il m’a soufflé des idées dans la tête pour m’écarter du droit chemin, pour me perdre et perdre ma famille lorsqu’ils iront au paradis sans moi.

— Et qu’est-ce qu’il te soufflait comme idées ?

Lucille répondit dans un chuchotement si faible que personne ne put l’entendre. Elle était à deux doigts d’exploser en larmes.

— Personne ne t’entends, Lucille, lança Donovan d’un ton glacial.

Elle inspira par saccade, et réussit à répéter, à peine plus fort :

— Il me disait que j’aimais les femmes.

Personne dans la salle ne réagit, comme si tous les enfants étaient partis dans un endroit loin, très loin dans leur imagination. Jordane sentait la honte et la tristesse infinie de Lucille, et chaque enfant autour d’elle cherchait à se faire petit, à ne pas se faire remarquer et que la séance passe. Seul Donovan hochait la tête d’un air grave.

— Et tu as fait l’erreur de succomber à ses paroles, dit-il. Deux femmes peuvent-elles s’unir dans le lien sacré qu’est le mariage ?

— Non, répondit Lucille dans un souffle, regardant ses pieds.

— Qui le dit ?

— Le livre sacré.

— Amen.

Elle resta un moment debout, hésitante, puis Donovan l’autorisa à se rasseoir dans un geste désinvolte de la main.

— Et veuillez tous savoir que notre belle Lucille a vaincu ses démons avec force et grâce. Notre sauveur le père accorde toujours une seconde chance aux agneaux égarés. Elle pourra enfin rentrer chez elle, totalement guérie, et prête pour un mariage légitime aux yeux de Dieu le père.

Il regarda l’assemblée : tous les enfants faisaient leur possible pour fuir ses yeux perçants. Certains étaient recroquevillés sur eux-mêmes pour prendre moins de place dans cette atmosphère électrique. Jordane voyait presque l’aura de peur précéder le regard circulaire de Donovan. Jusqu’à ce qu’il croise celui de la petite Jordane.

— Jordane, murmura-t-il d’une voix douce. Un mois et demi parmi nous, et tu n’as pas encore pris la parole une seule fois. Certains croiraient que tu mettrais de la mauvaise volonté.

Tous les autres enfants se relâchèrent, paraissant soulagés : le prédateur avait trouvé sa proie, et ce n’était pas tombé sur eux.

— J’ai rien à dire, grogna-t-elle.

— Tu sais que c’est le démon qui parle, en ce moment, et pas toi, n’est-ce pas ?

Elle soutint simplement son regard.

— Le démon peut revêtir plusieurs déguisements pour vous atteindre, mais c’est toujours lui qui vous pourrit de l’intérieur. Si tu commençais par nous dire comment tu te sens ?

Elle se força à ne regarder que le père Donovan, fixer ses yeux froids, sachant que tout le monde avait les leurs fixés sur elle. Elle tint bon, restant muette comme un acte de défi.

— Je vois, se lamenta Donovan en ouvrant son carnet, peut-être que je peux te lancer sur un sujet en particulier.

Il fouilla dans ses notes, et les yeux de la petite Jordane s’écarquillèrent : la Jordane du monde Astral fut frappée de plein fouet par l’aura de terreur pure qui explosa de la petite fille comme des aiguilles glacées.

— Par exemple, reprit-il d’une voix monotone, si tu nous parlais de tes rêves ?

— Non… non… se lamenta-t-elle.

Jordane sentit les vagues de peur s’intensifier davantage. Donovan parut relire ses notes, puis il reprit :

— Tu pourrais élaborer sur tes rêves, où tu vois le soi-disant monstre sortir de dessous ton lit.

— Vous n’avez pas le droit… Vous aviez dit que ça resterai entre nous !

— Tu m’as dit, l’ignore-t-il, qu’au réveil il t’arrivait de mouiller ton lit, et ce, même jusqu’à aujourd’hui ?

— Non, c’est pas vrai ! protesta-t-elle en criant, vous aviez promis que ça resterai secret ! Vous m’aviez dit de vous faire confiance !

Les autres enfants se mirent à ricaner autour d’elle, la pointant du doigt, la traitant de bébé. Même Lucille s’y était mise, riant en union autour du groupe. La petite Jordane se mit à pleurer, se cachant le visage entre les bras tandis que Donovan savourait la scène avec un sourire narquois. La Jordane du monde Astral regarda les enfants se moquer de son soi enfant, mais elle ne ressentit aucun bonheur, ni aucune méchanceté en eux ; simplement un immense soulagement. Ils étaient tous soulagés de ne pas avoir été la victime pour cette fois-ci, et que, pour un court instant, quelqu’un était plus malheureux qu’eux.

Si la Jordane du monde Astral avait pu éprouver de la colère, elle l’aurait fait. Une rage sourde dirigée sur Donovan, abusant de son pouvoir ; mais dans ce monde, elle n’était rien. Rien de plus qu’une observatrice, revivant son passé. Et, lorsque la scène se brouilla et qu’elle se remit à tomber dans un autre univers, elle ne put que se laisser porter.

Elle arriva dans une grande salle de bain commune, du genre de celles qu’on trouve dans les vestiaires d’une salle de sport. Elle reconnaissait le sol à petits carreaux bleu marine et blancs, les cabines de douche sans porte, alignées contre un pan du mur. Un simple bouton poussoir en acier inox faisant cracher le pommeau de douche fixé en hauteur, quel que soit la température de l’eau sur le réseau. Elle se rappela avoir pris ici des douches brulantes en été et glacées en hiver.

Elle se vit en train de se laver, tout comme les huit autres filles dans la salle, chacune dans sa cabine. Elle avait les lèvres bleues et elle tremblait comme une feuille sous le jet d’eau tellement froid qu’il la brûlait. Une ombre s’installa dans la cabine comme

une éclipse solaire, et Jordane vit l’infirmière de l’école, Martha, la toiser les bras croisés. C’était une femme énorme, du genre de celles qui a travaillé dans une ferme toute sa jeunesse. Elle portait un uniforme blanc et des sandales en caoutchouc pour se déplacer sur le sol glissant du vestiaire. Comme à chaque séance de douche, c’est à dire une fois tous les trois jours, elle faisait des aller-retour le long des cabines pour surveiller les filles. Pas le temps de rêvasser, pas moyen de se ressourcer : l’intimité et le temps pour soi-même lui avaient été enlevés lorsqu’elle avait quitté la maison. La femme resta un moment à observer la petite, jusqu’à ce que Jordane ressente son malaise.

— Il faut que j’aille aux toilettes, dit-elle.

— Tu plaisantes j’espère ? gronda l’ogre. Tu viens à peine de commencer à te laver.

— Pardon, mais ça presse, mentit-elle.

La femme souffla bruyamment, un peu comme un taureau prêt à charger, et s’écarta du chemin :

— Alors file, et plus vite que ça.

La petite Jordane sortit de la douche, attrapa sa serviette et se sécha grossièrement avant d’enfiler son pyjama, laissant les autres filles terminer leur rituel. Une fois hors de vue du minotaure, elle se mit à courir dans le couloir et s’enferma dans les toilettes. Elle s’assit sur la cuvette sans même relever le couvercle ni enlever son pantalon, et goûta simplement au silence et à l’intimité. La cabine était dans un état impeccable - soigneusement lavée par un des enfants, c’était les corvées habituelles - mais il n’y avait pas de rouleau de papier toilettes : seulement deux petites feuilles posées sur un rebord de contreplaqué. Pour en remettre, il fallait demander à un adulte, et chaque enfant n’avait droit qu’à une demande par journée. Cependant, Jordane ne s’était réfugiée ici seulement parce qu’elle n’en pouvait plus et avait besoin d’intimité. Elle prenait sa douche dans des cabines ouvertes avec Martha qui surveillait tout, elle mangeait avec tout le monde à la cantine avec Donovan, et mon dieu qu’est-ce qu’il détestait entendre du bruit lorsqu’il prenait son repas ! Un simple raclement de fourchette pouvait le rendre fou. Elle avait ses séances de groupes, ses ateliers de groupe, et la nuit, elle dormait dans un dortoir avec les autres filles, la porte toujours maintenue ouverte. Mais pendant ces cinq minutes, elle allait pouvoir respirer. Se retrouver enfin un peu seule. Enfin non, pas vraiment : Jordane du monde Astral savait ce qui allait arriver.

— Jordane ?

La petite sursauta en entendant la voix de l’autre côté de la porte verrouillée.

— Oui ? répondit-elle à contrecœur.

— C’est moi, Isa.

L’autre fille sembla hésiter, puis elle poursuivit :

— Martha m’a demandé de te tenir compagnie. C’est pas bon de rester seule, tu le sais ça ?

La petite Jordane mima un cri et elle se tira les cheveux, à deux doigts du désespoir.

— Elle m’a dit que je devais te lire les textes, reprit Isa, ça te ferait du bien.

Et pendant que l’autre fille se mit à réciter des passages de la Bible d’une voix forte, peut-être pour être sûre que la petite entende à travers la porte, ou plutôt pour être sûre que Martha entende bien qu’elle obéissait aux ordres, la Jordane du monde Astral s’observa pleurer de frustration, assise sur la cuvette des toilettes. Elle voulut la prendre dans ses bras, la consoler ; mais déjà, elle se sentit perdre pied et la scène se perdit dans une explosion de couleurs. Elle voyagea, comme une feuille prise dans le souffle du vent, et un nouveau monde s’ouvrit à elle. Un nouveau souvenir.

Elle se trouvait maintenant dans une autre pièce. Un bureau assez étroit, mais surtout très sombre. Les rideaux de la fenêtre étaient tirés, et on devinait les silhouettes de plusieurs personnes. Il y avait six personnes assises sur des chaises placées en cercle. Au centre, la petite Jordane se tenait elle aussi assise. Dans l’assemblée qui l’entourait, on distinguait à peine deux adolescents et trois filles de l’école, ainsi que Donovan, ses lunettes cerclées d’or brillant dans la pièce sombre.

Le climat était extrêmement tendu, Jordane en suffoquait : de la terreur à l’état pur, chez tout le monde ; sauf Donovan, qui émanait un désir de contrôle insipide, ses yeux cachés derrière ses verres épais. La petite Jordane était droite et impassible, regardant fixement un point imaginaire loin devant elle.

— Commencez, dit simplement Donovan.

Au début, personne n’osa bouger. Aucun ne voulait se lancer, de peur de quitter la dynamique de groupe. Puis, le regard de Donovan se posa sur un des enfants - Jordane vit le reflet d’or de ses lunettes bouger-, et le garçon eut tellement peur qu’il commença :

— Connasse ! lâcha-t-il à l’intention de la petite Jordane.

L’insulte avait l’air de lui avoir échappée, comme s’il s’était forcé à trouver quelque chose. La petite ne bougea pas, imperturbable.

Le garçon, son visage à peine visible, émanait une odeur de peur désagréable.

— Va chier ! lança quelqu’un de l’autre côté du cercle, toujours à l’intention de la petite fille assise au milieu.

— T’es qu’une cinglée ! Dieu de déteste ! Tu ferai mieux de mourir !

La petite resta stoïque face à ces insultes, se concentrant de tout son être dans ce point distant devant elle qu’elle était la seule à voir.

— Continuez ! gronda Donovan, cet exercice est très important ! Ne vous arrêtez surtout pas !

Puis, comme un signal de ralliement de meute, tout le monde se mit à aboyer. Les enfants crachaient leurs insultes, absolument terrifiés à l’idée de sortir du groupe, de s’écarter de la meute. Épouvantés à l’idée que la semaine d’après, ce serait probablement eux sur cette chaise. La petite ne cilla pas tout du long, immobile comme une statue, même lorsque les postillons l’atteignaient à la figure.

— TES PARENTS TE DÉTESTENT !! ILS VEULENT PLUS DE TOI !!!

— T’ES QU’UNE GAMINE QUI PISSE AU LIT !! ARRETE DE PARLER DE MONSTRES ET GRANDIS UN PEU !!

— PÉTASSE !! SALOPE !!!

— JE VAIS TE TUER !!! CREVE PUTAIN CRÈVE !!!

— VA TE FAIRE FOUTRE ESPECE DE CONNE !!!

Les insultes tourbillonnaient et résonnaient dans la petite salle. Le vacarme devenait intenable, les ombres bougeaient, grandis-

saient à mesure que les enfants se mettaient debout et balançaient les bras dans tous les sens. Jordane se noya sous cette aura de pure violence, mais ce n’était pas ça qui l’horrifiait : ce qu’elle n’arrivait pas à se détacher, c’était du sentiment de vide absolu qui émanait de la petite fille au centre du cercle, aspirant toute la violence autour d’elle. Jordane essaya de lui tendre la main, mais c’était vain : son âme n’avait pas de corps, et la pièce se retourna, la projetant violemment dans d’autres abysses.

Après un long moment seule avec le goût amer du vide qui avait rempli son être il y a tant d’années, elle arriva dans une plus grande salle, qu’elle reconnut comme étant le bureau de Donovan. Elle se rappela de cette scène : c’était son dernier jour à l’école. Après un an passé là-bas. Donovan était à son bureau, habillé d’un costume d’un bleu terne, et il remplissait un papier. La petite Jordane était assise en face de lui, la bouche entrouverte et les yeux perdus dans le vague.

— On dirait que ça va mieux, maintenant, observa-t-il.

— Oui... répondit-elle comme si elle était somnambule.

— On dirait que les médicaments font effets.

— Oui...

— Que penses-tu de ton comportement avant d’être venue ici ? De ton obsession pour le diable et toutes ces horreurs ?

— C’était mal. C’est fini maintenant.

— Que ressens tu envers tes parents ?

— Je suis reconnaissante. Ils m’ont aidé à guérir. Je veux les revoir.

— Bien, commenta-t-il enfin.

Il agita la main pour signer son papier, et leva enfin les yeux vers elle :

— On dirait que tu es bel et bien guérie. Je pense que si tu poursuis ton traitement, tu devrais pouvoir rentrer chez toi. Ce n’est pas une bonne nouvelle ça ?

« Ce n’est pas une bonne nouvelle ça ? » résonna dans les oreilles de Jordane tandis que toute la pièce se désagrégea devant elle. Le sol se déroba sous elle, toutes les formes tournant dans une danse infernale. Elle tomba une dernière fois et atterrit brutale-ment dans sa chambre d’enfant.

Il faisait noir, les volets étaient fermés, la petite Jordane dormait à poings fermés dans son lit. Elle voyait la couette se lever lentement avec sa respiration. Elle tourna la tête : un très léger filet de lumière apparaissait sous le pas de la porte. Elle approcha, et elle se mit à entendre des chuchotements venant de l’étage du bas. Elle reconnut ses parents parler avec un inconnu, au beau milieu de la nuit.

— Je vous jure, on a tout essayé, sanglotait sa mère.

— Je sais, fit une voix étouffée.

— On a essayé de l’amener à l’église, de voir un prêtre, mais elle ne réagit à rien. Même pas les sermons, même pas les punitions...

— Le diable peut avoir une emprise extrêmement puissante, répondit la voix, aucune méthode conventionnelle ne marchera. Sauf la mienne.

— Mais, intervint le père, vous êtes obligé de procéder comme ça ? N’est-ce pas un peu extrême. Elle a clairement dit qu’elle ne voulait pas aller dans cette école.

— Je comprends votre inquiétude, croyez-moi. Vous êtes des parents intentionnés qui ne veulent que le bien de leur fille. Mais des problèmes extrêmes peuvent nécessiter des méthodes qui peuvent paraître extrêmes. Mais ne vous en faites pas, tout ce que nous faisons est validé par des experts et des études psychologiques. Sans parler de l’Eglise, qui nous soutient à cent-pour-cent.

— Combien de temps ça va prendre ? demanda la mère.

— Difficile à dire, dit la voix, j’en saurai plus après sa première évaluation. Il faut vous préparer à ce que ça dure plusieurs mois. Mais quand elle reviendra à vous, elle n’aura plus aucune trace du diable en elle, et vous retrouverez votre petite fille telle que vous l’avez toujours connue.

Jordane entendit sa mère éclater en sanglot, et son père essayer de la rassurer. La petite fille dans le lit dormait toujours.

— Alors allez-y, dit son père, faites ce que vous avez à faire. Nous vous faisons confiance.

— Votre fille sera entre de bonnes mains, je vous le promets, fit la voix que Jordane reconnut comme étant celle de Donovan. Avec l’aide de notre seigneur tout puissant, votre fille vous sera rendue guérie.

Puis, elle l’entendit donner un ordre, et des bruits de pas se mirent à résonner dans l’escalier : Jordane savait ce qui allait se passer, et elle essaya de rejoindre la petite fille, de la réveiller. Il fallait qu’elle la prévienne, qu’elle lui dise de s’enfuir par la fenêtre avant que les hommes arrivent. Qu’elle s’échappe et qu’elle ne revienne jamais. Mais elle ne pouvait pas bouger. Elle ne pouvait pas crier. Elle ne put que rester impuissante tandis que la porte de sa chambre s’ouvrit à la volée. Que deux hommes habillés d’un uniforme blanc fassent irruption dans la pièce. Elle vit la petite se réveiller en sursaut, et hurler à plein poumons à la vue de deux étrangers se ruer sur elle. Ils l’attrapèrent par les poignets et la soulevèrent hors du lit. La petite était terrifiée, elle battait des jambes dans le vide, essayant de se débattre ou de donner des coups de pieds. Les deux hommes descendirent des escaliers, la trimballant comme de rien. Jordane les vit disparaître de son champ de vision, ses parents criant désespérément : « C’est pour ton bien Jordane ! C’est pour ton bien ! »

Les hurlements de la petite s’étouffèrent lorsqu’elle entendit les portes d’un camion s’ouvrir et se refermer, puis disparurent dans la nuit en même temps que le véhicule. Ses parents étaient en bas des escaliers. Son père se couvrait le visage avec ses mains, secouant lentement la tête. Sa mère parlait toute seule, adossée contre le mur :

« — C’était pour son bien, on n’avait pas le choix. Elle ne nous a pas laissé le choix, on a dû le faire. Pour elle. »

Ils étaient loin d’elle, mais Jordane ressentit d’ici leur honte et leurs regrets.

— Quelle tristesse, se lamenta une voix derrière-elle.

Elle se retourna, découvrant un homme qui n’était pas là il y a quelques secondes. Il avait la cinquantaine, des cheveux argentés plaqués sur le sommet de son crâne, une peau usée, et un sourire de prédateur qu’il avait peine à masquer derrière son air désolé. Elle l’avait vue en chair et en os, dans ses rêves, mais maintenant il était venu la hanter jusque dans un autre monde.

— Oswald, dit-elle d’une voix sans timbre.

Il se tenait debout, les bras croisés derrière le dos. Il se voulait empathique, comme s’il était de son côté, mais Jordane n’arrivait pas à lire en lui. Les émotions qui en émanaient semblaient brouillées, ou inexistantes. Elle regarda au sol, et elle vit qu’elle avait retrouvé ses pieds, ses jambes, et même tout son corps.

— Je suis désolé que tu aies eu à vivre ça, dit-il.

— Les monstres dont Inès parle… Ils sont réels, n’est-ce pas ? C’est vous qui êtes derrière tout ça ?

Il rit jaune face à cette accusation :

— Oui, ils le sont. Mais je ne suis rien de plus que leur serviteur…

— Qu’est-ce qu’ils veulent ? demanda-t-elle.

— Se repaître, tout simplement. Parfois, la faim les réveille, et rien ne les arrêtera avant qu’ils soient rassasiés.

— L’ouverture du parc… C’était ça, non ? Ils dévorent les habitants de cette ville par vagues. Et ça, depuis l’accident de la mine, voire avant, n’est-ce pas ?

— Oui, répondit-il. Je n’avais pas le choix d’ouvrir le parc quand ils sont venus à moi. Je n’avais pas le choix de leur obéir et de leur donner ce qu’ils voulaient. Mais leur plan a échoué il y a dix ans. Tu as pu le voir, n’est-ce pas ? Alors aujourd’hui ils sont de retour, et cette fois-ci ils auront ce pour quoi ils sont revenus.

— Comment ça ? paniqua-t-elle. Qu’est ce qui se passe ce soir ?

— Tu le sauras bien assez tôt, répondit-il simplement.

— Inès avait raison… les habitants sont en danger ! Il faut faire quelque chose, se battre ou les avertir ! Aidez-moi à les sauver, Oswald !

Il éclata de rire, un ricanement sinistre et éraillé.

— Ils me mettront en pièce ! cria-t-il. Ils me tueraient et je resterai coincé dans cet enfer jusqu’à la fin des temps ! Revivant ma mort encore et encore ! Il en est hors de question ! Si je fais ce que je leur dis, ils me laisseront partir. Il n’y a pas d’autre alternative.

— Combien sont-ils ?

— Dans cette ville ? dit-il. Plus que tu ne peux l’imaginer. Il n’y a qu’une voie : leur donner ce qu’ils veulent.

— Et qu’est-ce qu’ils veulent ?

— Toi.

Elle le regarda dans les yeux: il avait l’air sincère. Il avait l’air d’être résigné, d’avoir accepté sa défaite. D’avoir vendu son âme au diable, si on voulait. Des centaines de gens étaient en danger, et lui, il avait mis sa petite personne en priorité, et avait décidé que le sacrifice de toutes ces âmes était bien plus attrayant que l’idée simple de se battre.

— Si vous avez trop peur pour vous battre, alors donnez-moi le moyen de le faire. Dites-moi comment rentrer dans mon corps, et je sauverai tout le monde.

Il secoua la tête, visiblement consterné.

— Tu n’abandonneras pas, pas vrai ?

Son regard déterminé lui indiqua la réponse.

— Très bien, capitula-t-il. Si tu penses pouvoir y arriver. Sans ton fil d’Ariane, tu vas avoir du mal à rentrer. Mais à ce qu’on dit, les miroirs sont des objets puissants. Ils peuvent transcender les mondes, comme des portes occultes. À ta place, j’irai jeter un œil dans la salle de bain.

Il se mit à reculer ; ou plutôt, il resta en place, mais tout son côté de la pièce recula progressivement, disparaissant dans le noir. Elle vit sa silhouette fusionner avec les ténèbres, jusqu’à ce qu’il ne reste plus que ses yeux argentés, la fixant.

— Au fait, reprit-il, mais cette fois-ci sa voix semblait venir de partout à la fois. Tu veux savoir la cause de tout ceci ? La toute pe-tite chose qui a déclenché toute cette cascade d’évènement, jusqu’à t’amener dans cette école ? Jusqu’à t’amener jusqu’à moi ? Installe-toi dans ce lit, plonges toi sous les couvertures, et tu le sauras. Tu découvriras la petite chose qui a façonné toute ta vie.

Sa voix se fit plus lointaine, et elle disparut en même temps que toute trace de lui dans la pièce.

\*\*\*

Jordane s’était installée dans son lit d’enfant. La sensation était indescriptible : elle sentait un mélange de nostalgie d’avoir retrouvé son univers de petite fille, sa chambre, ses jouets, sa couette. Et il y avait aussi quelque chose comme de l’appréhension : le fait de se retrouver ici, et de revivre tous les évènements de son adolescence. Cette nuit-là avait marqué le début d’une toute autre vie. La fin de son enfance. Et tout ça pour quoi ? Parce que ses parents ne supportaient pas qu’elle ne croît pas en dieu. Non, c’était plus que ça : ils n’aimaient pas qu’elle soit différente. Elle lisait des bandes dessinées, s’habillait autrement. Elle était attirée par l’univers de l’horreur. Eux, ignorants comme ils étaient, ils avaient pris ça pour du satanisme. Tout cette histoire avait démarré à cause d’un incident. Il lui semblait, que c’était quelque chose comme une fusillade. Tout le monde avait peur. Oui. Mais… Avant ça, il y avait eu quelque chose, non ? Il y avait eu un évènement, et elle était presque certaine qu’elle en avait rêvé. Que ça avait quelque chose à voir, mais elle ne savait pas. Pourquoi était-elle fascinée par le macabre ?

Elle entendit un grattement sous le lit, mais elle n’y prêta pas attention.

Elle avait toujours été comme ça, non ? C’était juste une passion.

« Vraiment ? » dit une voix dans sa tête.

Est-ce qu’il y avait une cause ? Est-ce qu’elle était devenue comme ça ?

Un nouveau grattement, plus fort.

« Qu’est-ce que c’est que ça, je veux dormir moi, pensa-t-elle. »

Est-ce que ça venait de dehors ? Sa fenêtre était ouverte, il faisait chaud. Ça devait être un bruit dehors.

Il y eut comme un grognement, presque imperceptible, juste en dessous d’elle.

« Qu’est-ce que c’est que ça, un chien, dehors ? J’ai école moi, je dois dormir ! »

Elle entendit cogner contre une des lattes, et elle sentit quelque chose appuyer sur le matelas, depuis sous son lit. Elle ouvrit les

yeux.

Jordane se découvrit des petites mains, et un tout petit corps dans un pyjama coloré. Sa chambre n’avait pas encore toutes les affiches bibliques, les textes et revues religieuses imposées par ses parents. Ni même sa ribambelle de posters de films d’horreur et symboles ésotériques, qu’ils avaient arrachés et jetés juste avant de les remplacer. Sa chambre, illuminée par la lumière de la lune, était encore pleine de jouets d’enfants. Jordane avait six ans, encore la petite fille parfaite aux yeux de ses parents.

Et quelque chose était caché sous son lit.

Elle entendit un nouveau grognement étouffé, et un raclement contre la moquette. Elle commença à prendre peur : elle souleva sa couette et sortit du lit, se réfugiant près de sa maison de poupée. Elle vivait pleinement la scène, et en même temps, elle savait que c’était un souvenir. Que tout ça s’était réellement passé lorsqu’elle avait six ans, simplement caché quelque part dans sa tête. La petite Jordane rassembla son courage et s’approcha du lit. Il n’y avait plus de bruit, le matelas ne bougeait plus. Alors elle se mit à genoux, et elle posa la tête par terre pour regarder en dessous. L’homme lui renvoya son regard apeuré, les yeux grands ouverts. Jordane bondit en arrière, se cognant la tête au sol. Elle voulut hurler, elle sentait son cri monter, ça allait venir, mais l’homme se précipita pour sortir de sa cachette, secouant le lit dans tous les sens en s’extirpant :

— Attends, attends, attends, suppliait-il en chuchotant.

Il rampa vers elle et il plaqua sa main devant sa bouche, mimant un « chut » de l’autre main, un doigt devant la bouche. Jordane était paralysée devant cet inconnu, un adulte d’une trentaine d’années avec un corps tout fin et de grands yeux globuleux.

— S’il te plaît, ne crie pas, je t’en prie. Ne fais pas de bruit, pitié !

Il semblait aussi paniqué qu’elle. Il avait les cheveux rasés à blanc, un large crâne et un petit menton.

— Satané crampe, putain, chuchota-il.

Il regarda Jordane de ses grands yeux, semblant perdre le contrôle de la situation.

— Tu vas pas crier, hein ? Surtout ne crie pas. Je suis… Heu… Je suis un gentil monstre oui ! Je me cache sous ton lit pour te proté-ger des méchants monstres. J’aime être près de toi, t’écouter dormir, et te sentir bouger dans ton sommeil. Mais je suis un gentil monstre, hein ? Jamais je ne te ferai de mal, promis ! Mais surtout, ça doit rester un secret entre nous deux, hein ? Surtout, n’en parle pas à tes parents, c’est notre petit secret. Ok ?

Jordane était terrorisée, alors elle répondit simplement ce qu’il attendait, en hochant la tête, sa grande main recouvrant toujours sa bouche.

— Ok, super ! C’est super, ça ! dit-il toujours à voix basse, mais maintenant rassuré. Ecoute, j’adore être sous ton lit pendant que tu dors, à te surveiller, mais je vais devoir partir un moment. Surtout, ne dis rien à tes parents, sinon je ne pourrai pas revenir, d’accord ? Heu… peut-être que je repasserai, si tu es sage, ok ? Ou… ouais, c’est ça.

L’homme lâcha son étreinte sur Jordane et se releva, faisant craquer ses genoux au passage, et il recula vers la fenêtre de la chambre, les yeux toujours rivés sur elle. Il se contorsionna pour passer les jambes par-dessus le rebord, grimaçant lorsque sa crampe se raviva, et il descendit le long du mur. Jordane l’entendit sauter à terre, puis il se mit à courir dans la rue, ses pas sur le goudron disparaissant progressivement dans la nuit.

\*\*\*

— Maman ? dit Jordane en secouant sa mère.

— Quoi ? dit-elle dans un sursaut, paniquée. Puis, lorsqu’elle se rendit compte qu’il s’agissait de sa fille, son ton devint irrité : Qu’est-ce que tu veux ? On est en plein milieu de la nuit, tu as école !

— Il y a un monstre dans ma chambre.

— Arrête tes bêtises, et va te coucher ! Les monstres, ça n’existe pas.

— Mais si maman, s’entêta-t-elle, je l’ai vu, je lui ai parlé. Il était sous mon lit.

— Tu as rêvé, chérie, il n’y a rien sous ton lit !

— Mais maman, je le jure !

Sa mère se releva d’un bond et se mit à crier, réveillant son père :

— Jordane ! Arrête de mentir ! Il n’y a pas de monstre sous ton lit, ne fais pas le bébé ! Va te recoucher immédiatement, sinon tu es punie !

— Mais maman, insista-t-elle, je ne mens pas, je le jure !

— Qu’est ce qui se passe ici ! gronda maintenant son père. Tu veux que j’aille vérifier ? Parce que si j’y vais et qu’il n’y a rien, ce sera la fessée pour toi ! Si je me réveille en retard pour aller travailler demain, ça va vraiment barder pour toi !

Jordane resta muette. Elle prit conscience d’elle-même : elle ressentait de la peur. Elle était terrifiée de sa rencontre nocturne, et elle ne se sentait pas en sécurité. Même si elle refermait la fenêtre, elle ne pourrait pas enlever l’image du monstre qu’elle avait vu sous son lit. Et s’il revenait ? Mais surtout, ce qu’elle ressentait, et c’était plus difficile à voir, c’était de la colère. Oui, elle était en colère. Parce qu’on l’accusait de menteuse. Elle avait été  *injustement*  accusée de menteuse par ses parents. Comme elle avait été  *injustement*  accusée pour la cigarette à l’école, lui valant une exclusion. Elle avait été  *injustement*  accusée d’être sataniste, d’être prête à tuer ses camarades de classe avec une arme.

« VOUS ÊTES INJUSTES !!! » hurla-t-elle.

Mais ses parents ne réagirent pas. En fait, leur lit était vide. Et elle, elle était redevenue une âme perdue ; mais la colère, elle, était toujours présente. Tout le monde avait été injuste avec elle, pas vrai ? Et avec Inès aussi. Elle avait été  *injustement*  traitée de folle, d’être comme sa mère, alors qu’il y avait vraiment des monstres dans cette ville. C’était pour ça qu’elle devait l’aider. Et les habitants, eux, ils n’avaient rien demandé. Ils allaient être abattus juste pour rassasier des monstres. Elle devait réparer cette  *injustice* .

Alors, elle se rendit dans la salle de bain de l’étage.

\*\*\*

La pièce qu’elle avait vue pour la dernière fois il y a une dizaine d’année, avant de décamper pour de bon, était encore différente de celle de ses souvenirs : dans celle-ci, ses parents n’avaient pas encore refait la tapisserie. La monstrosité gondolée et noircie à certains endroits au-dessus de la baignoire attendait toujours qu’on l’arrache. Le meuble de l’évier était quant à lui impeccablement rangé, ne débordant pas encore de tous ses produits de beauté qu’elle avait commencé à collectionner à ses quinze ans. Ses habits d’enfant étaient proprement pliés sur une petite étagère, prêt pour être enfilés le lendemain matin à la première heure. Cependant, Jordane ne voyait rien de tout ça. Elle avait les yeux fixés au-dessus de l’évier, perdus dans un autre monde. Celui où elle avait laissé son corps.

Dans un miroir où elle aurait dû voir son reflet, elle observait une foule se mouvoir parmi les attractions du parc. Elle fut surprise de le voir aussi vivant, elle qui l’avait laissé encore désert quelques minutes - ou siècles ? - plus tôt. Oswald lui avait dit qu’ils étaient tous en danger de mort, mais visiblement, personne ne semblait en avoir conscience : tous avaient le sourire aux lèvres et le visage plein d’excitation. Même pire : les visiteurs semblaient tous converger au même endroit. Elle entendait certains parler de « *spectacle* », d’autre dire « *on dirait qu’il se passe quelque chose là-bas* ». Elle se concentra sur son environnement : de l’autre côté du miroir, elle voyait comme l’entrée d’une tente. Autour de l’ouverture, deux rideaux soyeux d’un rouge éclatant étaient accrochés par une chaînette en or. On dirait qu’elle se trouvait à l’intérieur d’un chapiteau. De l’autre côté, à l’extérieur, elle reconnaissait l’allée de pavé roses à peine visible sous les pieds de la foule se bousculant pour arriver les premiers. Elle se trouvait en face d’une autre attraction qu’elle n’avait pas encore vue, une sorte de façade en kaléidoscope. Et mis à part ça, elle n’avait pas d’autre information. Elle frappa contre le miroir de la salle de bain par frustration, et quelque chose d’étrange se produisit : quelqu’un se retourna vers elle et croisa son regard. Elle toqua plusieurs fois, confuse, et elle vit l’homme la pointer du doigt, l’autre main entrelacée dans celle de sa femme.

« Qu’est-ce que c’est que ça ? » lut elle sur ses lèvres.

Elle se mit à l’appeler, criant toute seule dans la salle de bain de ses parents. L’homme parut s’inquiéter et sortit de la foule pour sa rejoindre, trainant sa moitié avec lui.

Il traversa l’entrée aux rideaux soyeux et lui répondit :

— Ça va petite, tu as besoin d’aide ?

Jordane sentit une vague de soulagement, enfin elle allait pouvoir les prévenir :

— Ils faut que vous sortiez d’ici ! cria-t-elle. Quelque chose d’horrible va se produire ! Vous êtes tous en danger !

— Quoi ? fit l’homme avec un mouvement de recul, maintenant troublé. Où sont tes parents ?

— Qu’est-ce qu’elle raconte, celle-là ? ajouta la femme.

— Vite ! poursuivit Jordane. Fuyez avant qu’il ne soit trop tard ! Vous devez tous partir ! Ils vont tous vous tuer !

Une ombra passa sur le visage de l’homme, et il fût sur le point de paniquer. Puis, son visage finit par s’éclairer, et il se mit à rire :

— Ha ! C’est une figurante ! Je t’avais dit chérie, qu’il y avait forcément quelqu’un ici !

— Non, vous ne comprenez pas ! supplia-t-elle en tambourinant contre le miroir. Vous êtes en danger de mort !

— C’est un évènement spécial, c’est ça ? Une sorte de surprise, avec toutes ces déco d’halloween ? C’est pour ça que tout le monde s’agglutine au fond du parc ?

— NON !! hurla-t-elle en retour. N’y allez surtout pas, les monstres vont tous vous tuer ! Il faut fuir !

Elle avait les larmes aux yeux, ce qui rendit l’homme mal à l’aise ; mais il se força à garder le sourire, son esprit lui disant probablement qu’on devait se jouer de lui.

— Ouais ouais, tu es une bonne actrice ! Où sont les autres ? On peut déjà commencer les attractions ? Non, on va aller voir le fameux spectacle, tout le monde y va...

— NON ! Écoutez-moi, pitié ! Vous devez me croire, je vous en supplie ! Il y a des monstres partout, ils vont vous dévorer !

L’homme éclata d’un rire forcé, mais sa femme le tira déjà par le bras :

— Allez viens on s’en va, allons voir ce qu’il y a d’autre...

— Très bien, très bien, on dirait qu’ils vont sortir les gros moyens pour ce spectacle !

Ils sortirent rejoindre la masse, tandis que Jordane hurlait de s’arrêter, de l’écouter. Elle suppliait les passant de se retourner, d’entendre sa mise en garde, mais tous ceux dont elle arrivait à capter l’attention détournaient simplement le regard avec gêne. Tandis qu’elle s’époumonait depuis un autre monde, dans le parc, le spectacle commençait enfin.

## Chapitre XIII : Le grand final

Raphaël sortit du bâtiment administratif en envoyant valser la porte d’un coup d’épaule. La nuit avait terminé sa lutte avec la lumière du jour, enveloppant le monde dans son voile sans étoiles. Il entendait le brouhaha de la foule quelque part au loin, de l’autre côté du grand mur en brique qui séparait les attractions des bâtiments administratifs ; mais la zone dans laquelle il était demeurait silencieuse. Une seule chose lui barrait la route avec le reste du parc, juste en face de lui. C’était le seul lampadaire allumé dans l’allée, projetant au sol l’ombre de la chose qui s’y balançait par la corde qu’elle avait autour du cou. Il ne voyait qu’une touffe de cheveux noirs en bataille et une longue robe grisâtre. Une tâche noire s’étalait et se transformait en une trainée le long d’une des jambes pâles de la chose, goutant au sol.

La femme se balançait très légèrement, comme un balancier en fin de vie.

Il resta figé, regardant la femme osciller : il entendait pleinement la corde grincer contre le métal du lampadaire, presque hypnotisé.

« C’est Olivia, j’en suis sûr, pensa-t-il. C’est Olie la folle. »

Il entendit un bruissement derrière lui qui le fit sursauter : il se retourna d’un bond et son regard tomba sur un tas de vieille ferraille envahit par les herbes. Il y avait un bras métallique d’un rose pâle et délavé surmonté d’une ligne d’ampoules multicolores, la plupart éclatées. Autour se trouvaient plusieurs plaques et capots de la même couleur devant appartenir à la même attraction. Mais d’un rapide coup d’œil, il ne vit rien bouger. Il se retourna vers le lampadaire : il était éteint, la chose avait disparue.

Et pourtant.

Il sentait sa présence. Du coin de l’œil, il vit qu’il se trouvait lui-même juste au pied d’un autre lampadaire. Une odeur nauséabonde lui emplit les narines : une puanteur de mort, et plus encore. Il sentit que quelque chose se dressait lentement derrière lui, à peine à quelques centimètres. Il entendit le craquement sourd de la corde juste derrière son oreille.

« Je déteste qu’on m’appelle comme ça, murmura la femme derrière lui. »

Il se retourna lentement, très lentement. Comme dans un rêve, observant simplement une scène lointaine. Lorsqu’il fit face au fantôme d’Olie, qu’il vit sa pâleur cadavérique et ses yeux noirs aux vaisseaux sanguins explosés, ses jambes lâchèrent et il s’effondra. Elle pendait à quelques centimètres du sol, cette substance brune gouttant toujours à intervalles réguliers, sa corde toujours solidement attachée. Elle reprit la parole d’une voix plaintive :

— Vous devez partir d’ici ! Il a tué mon petit bébé ! Mon cœur adoré ! Ma belle Inès... J’étais tellement fière d’elle...

— Qui l’a tuée ? s’entendit-il dire malgré lui.

— L’AUTRE AVEC SON SOURIRE CARNASSIER !! cracha-t-elle. CELUI QUI DIRIGE CE PARC ! IL L’A POIGNARDÉE, MON PAUVRE PETIT RAYON DE SOLEIL...

— Oswald...

— Elle les a tous sauvés ce soir-là. Ils se sont servis de moi ! La chose m’a volé mon corps, et regardez ce qu’ils m’ont fait !

— Qui ça ? Qui a volé votre corps ?

— Ils ont tué ma petite fille, l’ignore-t-elle, et elle se retrouve coincée ici, comme moi ! Vous devez partir tout de suite, si vous ne voulez pas finir de la sorte !

Il ouvrit la bouche pour parler : les questions se bousculaient dans sa tête, il essayait de faire le point mais l’adrénaline faisait tambouriner son sang dans son crâne, et il avait de la peine à s’entendre penser. Il fut interrompu lorsque le visage du spectre s’illumina d’une lueur verte. Elle se décomposa dans une expression d’horreur, pointant du doigt quelque chose dans le ciel.

— C’est trop tard ! geignit-elle, l’air désespérée, ça a commencé !

Raphaël, toujours par terre, se retourna vers le parc : il eut le temps de voir la lumière verte monter dans les airs, toujours plus haut, laissant une petite trainée de fumée derrière elle. Elle perdit de la vitesse, et pendant une fraction de seconde, elle s’immobilisa, haut-perchée comme l’étoile du berger. Puis, elle explosa. Il vit une nuée de points lumineux rouges arroser le parc d’attraction de leur lueur merveilleuse, et le son d’un coup de feu lointain réverbéra entre tous les bâtiments du Palais de l’Étrange. Au deuxième feu d’artifice lancé en l’air, il comprit ce qu’il était en train de regarder. Il se retourna encore une fois, mais Olivia avait disparue. Il était tout seul. Au quatrième coup, il se ressaisit enfin et rejoignit la foule.

\*\*\*

Une fois le portillon passé, il ne tarda pas à retrouver la masse de visiteurs qui s’agglutinaient tous dans la même direction. D’un coup d’œil par-dessus la foule, il comprit qu’ils se rendaient vers l’origine des coups de feux. Il se fraya un chemin parmi la masse, bousculant certains, marchant sur des pieds sans prendre la peine de s’excuser. L’allée bondée changeait de couleur au rythme des explosions colorées, éclairant les visages plein d’excitation des visiteurs inconscients du danger. Il joua des coudes encore plusieurs mètres avant de s’arrêter complètement, figé d’horreur : tout le monde s’était rassemblé devant un grand château médiéval. Il était composé de remparts de granit blanc un peu plus hauts que lui, entourant une scène de spectacle dominant la masse de visiteurs. Derrière, des donjons s’élevaient plus haut dans le ciel, décorés de tapisseries et sculptures diverses. Deux canons avaient leur gueule pointée en l’air et crachaient les fusées à intervalles réguliers, illuminant la scène d’une symphonie de couleurs.

Sur scène, le spectacle avait commencé : une personne se trouvait dans une grande boîte violette parsemée de motifs ésotériques. Couchée sur des tréteaux, seule une tête et des pieds en sortaient à chaque extrémité. C’était la première fois que Raphaël rencontrait la femme qui hurlait à la mort, mais il reconnut immédiatement l’air de famille avec le fantôme qu’il venait de croiser.

Le même visage, la même expression d’horreur. C’était Inès. Ses cris étaient couverts par les explosions festives et les acclamations de la foule, mais la terreur se lisait sur son visage.

Debout derrière la boîte, le regard vide, Jordane tenait une scie dans sa main, étudiant le tranchant des dents.

« Jordane ! » hurla-t-il, mais même lui ne s’entendait plus dans tout ce brouhaha. Il se remit en route, poussa les visiteurs sur son passage pour se frayer un chemin, mais la foule était beaucoup trop compacte. Déjà, Jordane posa sa lame contre la surface de la boîte, arrachant des applaudissements à la foule, et un hurlement d’horreur silencieux à Inès.

« Ce n’est pas un numéro, pensa-t-il. Elle va la scier en deux, mais il n’y aura pas de trucage de magicien dans cette boîte. Quand le sang va couler, et qu’ils vont se rendre compte de ce qu’il se passe, la panique va commencer. »

« Et on va tous mourir », termina une voix dans sa tête.

Il redoubla d’efforts pour rejoindre la scène, passant devant un petit groupe qui avait l’air absorbé par tout autre chose. Il jeta un œil dans l’attraction et faillit s’étaler sur l’homme devant lui lorsqu’il aperçût une autre Jordane.

« Jordane ? » cria-t-il.

Non, ce n’était pas elle. Enfin si, il l’avait tout de suite reconnue, mais il se trouvait devant une petite fille, pas plus de six ans. Elle avait le même visage fin que son amie, des cheveux châains identiques, il sut au plus profond de lui qu’il s’agissait bien d’elle. Il tenta encore une fois d’attirer son attention, mais elle ne semblait pas pouvoir l’entendre. Alors, sans réfléchir, il s’engouffra der-rière les rideaux d’un rouge soyeux. Lorsqu’il entra, ce fut comme si tout s’était éteint autour de lui. Le silence soudain lui vrilla les tympans, et il se trouvait maintenant dans une pièce infinie d’une lueur d’un bleu profond. Il n’y avait rien autour de lui, seulement ce sol indéfini d’un noir parfait et un plafond qui n’en finissait pas de hauteur, comme s’il était perdu dans les confins de l’espace. « Jordane ? » appela-t-il, mais l’univers lui renvoya simplement son écho. Il avança d’un pas, et une multitude de silhouettes apparurent en ligne devant lui. Il sursauta, et tous l’imitèrent. Il reconnut les vêtements qu’il portait, ses cheveux de dos. Il leva lentement la main, et tous ses doubles l’imitèrent immédiatement, un geste qui semblait se répéter jusqu’aux confins de l’infini. Il voulut toucher son jumeau le plus proche, mais sa main heurta un mur invisible. Il tâtonna atour de lui comme un aveugle, imité par ses sbires : il y avait aussi un mur de l’autre côté. Il avança le long du couloir, et la lignée de reflets disparut, avant qu’une autre apparaisse face à lui. Il se regarda dans les yeux, et il comprit où il était : un labyrinthe de miroirs.

— Sauvez-vous ! Il faut partir ! entendit-il crier.

Il se tourna, et son cœur fit un bond lorsqu’il aperçût Jordane. Elle se trouvait loin, très loin de lui, perdue dans l’immensité de la salle, comme une astronaute dérivant dans l’espace.

— Jordane ! appela-t-il.

Mais elle ne semblait ni le voir, ni l’entendre ; elle tapait contre une vitre, criant et suppliant comme si elle parlait à quelqu’un.

— Vous devez absolument partir ! disait-elle en fixant le vide sans fin. Des monstres arrivent ! Il veut vous piéger et tous vous tuer !

— Jordane ! cria-t-il, mais sa voix se perdit.

Comment pouvait-elle se trouver ici, s’il l’avait vue sur cette scène ? Il repensa à ce que l’apparition lui avait dit : est-ce que d’une certaine façon, Oswald avait aussi volé son corps pour qu’elle crée la panique ? Alors qu’est-ce qu’il était en train de voir ? Son âme ?

« Ou est-ce une illusion ? pensa-t-il. »

Il ne prit pas la peine d’y réfléchir, et il avança en tâtonnant tout autour de lui comme un aveugle. Il s’enfonça dans la structure sinieuse, parfois tapant contre son propre reflet, ses doubles apparaissant et disparaissant dans tous les sens.

« Jordane ! » appelait-il, sans succès.

Elle lui tournait le dos, tapant désespérément contre un miroir, suppliant qu’on l’écoute. Et lui, il essayait de la rejoindre, mais il n’arrivait pas à avancer. Il avait l’impression de faire du sur-place, que la distance qui les séparait était, elle aussi, infinie. Ses reflets l’observaient en deux diagonales sans fin, comme s’il était le centre d’une croix infernale. Et cette lueur fantomatique le rendait complètement fou.

« Jordane ! » hurla-t-il une dernière fois sans qu’elle ne l’entende.

Elle leva brusquement la tête, comme si elle l’avait entendu, mais son regard fixait un point quelque part dans le vide. Il l’entendit murmurer quelque chose, peut-être « Inès… », et elle se mit à marcher en longeant le miroir. Elle disparut lorsqu’elle sortit du cadre pour immédiatement réapparaître un peu plus loin, comme si elle voyageait en sautant de miroir en miroir. Elle avait l’air inquiète, comme si elle suivait quelque chose, ou quelqu’un.

« Merde, pensa-t-il, on n’a vraiment pas le temps pour ça… »

Il savait que dehors, d’une seconde à l’autre, la panique allait éclater dans la foule. Et avec elle, la mort.

Alors il décida de s’enfoncer plus profondément dans le labyrinthe pour essayer de rejoindre Jordane.

\*\*\*

Pendant ce temps-là, dans le parc, Billie s’en donnait à cœur joie : aux commandes d’un tout nouveau corps, il sciait le bois avec passion. Même si en apparence, le visage de son hôte était inexpressif, il jubilait en regardant Inès hurler de terreur. C’était sa punition à elle, pour les avoir empêcher de manger, la dernière fois : ils pouvaient la torturer et la tuer autant de fois qu’ils le voulaient, *ad vitam aeternam*.

Aucun des spectateurs ne pouvait le voir, l’admirer tirer ses fils avec une dextérité parfaite. Mais cela ne l’empêchait pas, lui, d’écouter les clameurs et applaudissements de la foule se calmer petit à petit, pour laisser place à la confusion : déjà, les doux cris de la fille commençaient à se faire entendre, et les visages de ceux qui commençaient seulement à comprendre se décomposaient. Bientôt, la panique allait commencer. Et enfin, le sang allait couler.

Au coup de scie suivant, il sentit un accroc, et la grande caisse violette se mit à sursauter et vibrer lorsqu’Inès se débattit pour essayer d’échapper à la lame. Il vit son outil devenir rouge et un sourire se dessina sur son visage. Il doubla d’efforts, tirant et en-roulant les fils autour de sa marionnette. Ses multiples bras s’agitaient avec précision, comme un chirurgien dans son bloc. Le sang

commença à couler au sol et les soubresauts d’Inès s’arrêtèrent net. Il n’avait pas remarqué qu’elle avait arrêté de crier. Il n’avait pas remarqué que la foule avait commencer à fuir, en horreur. Il était concentré sur sa poupée, en extase devant ses mouvements gracieux.

Sauf que quelque chose l’interpella. Dans un coin de son esprit, il prit conscience d’une présence. Une petite fille. Perdue.

Dans son monde, le monde Astral, l’humain avait réussi à piéger l’âme de la fille, Jordane. Il avait réussi à la manipuler, et elle était maintenant condamnée à rester enfermée dans le monde des miroirs à hurler des histoires de monstres et de catastrophe. Son travail ici était terminé : déjà, il n’y avait plus personne devant la scène. Il sentait que l’heure arrivait, mais il se dit qu’il avait juste assez de temps pour profiter un petit peu de cette nouvelle âme et s’amuser avec elle avant le grand carnage. Il termina de scier la boîte qui s’ouvrit en deux en déversant son contenu sur les pavés de granit avec un bruit obscène et guttural. Une explosion dans le ciel teinta le sol trempé et insuffla une dernière note de vie verte sur les yeux inondés de larmes du cadavre.

Poétique.

Mais Billie ne s’attarda pas plus sur ce spectacle : cette fille-là était à leur disposition, et le serai toujours. Il pourrait jouer avec elle une autre fois. À la place, il relâcha son contrôle sur l’enveloppe corporelle de Jordane et partit à la chasse de ce qui l’intéressait vraiment : son âme.

\*\*\*

Jordane était en train de s’époumoner contre le miroir de la salle de bain, réussissant seulement à créer un nuage de buée sur la surface lisse, s’agrandissant puis s’évaporant au rythme de sa respiration saccadée. Pourquoi personne ne l’écoutait ? Pourquoi c’était toujours la même chose ? Depuis toute petite, on l’avait ignorée.

« Parce que tu vis dans ton propre enfer, depuis tes six ans, fit une voix dans sa tête. »

Elle tamponna encore le miroir de ses petites mains, en vain, lorsqu’elle entendit le parquet grincer derrière elle. Elle se retourna en sursaut et vit une ombre passer devant la porte entrouverte. Une silhouette familière, ça, elle en était sûre. Elle se déplaça d’un pas léger et passa prudemment la tête dans le couloir : elle eut juste le temps d’apercevoir l’ombre disparaître dans un angle de la maison, en direction des escaliers.

« Cette queue de cheval… pensa-t-elle. »

Elle pensait savoir de qui il s’agissait, alors, sans réfléchir, elle l’appela :

« Inès ? »

Pas de réponse, mais une marche de l’escalier grinça bruyamment. Elle décida de suivre l’apparition, tandis que derrière elle, dans le miroir, on pouvait voir Raphaël qui l’appelait en vain.

Elle atteint les escaliers et elle vit encore du coin de l’œil la silhouette disparaître vers une autre pièce. Elle la suivit, faisant elle aussi crier les vieilles planches en bois. Elle passa sans le voir devant un autre miroir, posé sur une table près de l’entrée : on pouvait y distinguer encore une fois Raphaël, mais il était maintenant plus loin, semblant se démener pour la rejoindre. Elle arriva dans la cuisine, et elle tomba nez à nez avec Inès, qui fouillait dans un tiroir sous l’évier. Mais ce n’était pas elle.

Jordane observait avec horreur la scène qui se déroulait devant elle. Pas la grande poupée de chiffon à moitié déchirée qui re-muait les mains dans le tiroir à couverts ; elle regardait Billie qui se tenait juste derrière.

Le vrai Billie.

Elle sut qu’il s’agissait de sa vraie forme, celle de son monde, le monde des esprits. La chose qu’elle voyait était assise sur le car-relage, entourant marionnette sale et décousue de ses jambes grasses et poilues, celles d’un colosse. Au-dessus d’elle, le monstre agitait furieusement ses longs bras fins et velus, tirant un amas de ficelle dans laquelle tas de coton poussiéreux était empêtré. Il devait avoir une dizaine de bras, peut-être douze, manipulant les membres de l’objet comme un chef d’orchestre fou, tirant et enroulant le fil avec une rapidité effrayante, comme l’araignée enfermant sa proie dans son cocon mortel. Elle ne fut pas surprise de reconnaître la ficelle dans laquelle elle était enroulée : un long fil, fin et argenté.

Elle ne posa même pas un regard sur la main en tissu rembourré qui sortit un long couteau. Ni sur son visage avec des boutons de manchette dorés en guise d’yeux, ni sa queue de cheval en tissu agrafé. Elle fixait le visage de Billie, une tête sans cou enfoncée dans ses larges épaules. Il portait une cagoule, ou plutôt un vieux linceul sale et pourri qui cachait son visage.

« C’est avec toi que je vais m’amuser maintenant, dit-il avec d’une voix rauque. »

Il lança le piège sur elle, le couteau en avant. Jordane se vit mourir, les yeux fixés sur le crépi au plafond et une mare de sang rouge s’étalant sur le carrelage sale, mais une force la souleva comme une bourrasque.

« Qu’est-ce que tu fais ici ? » hurla le monstre tandis qu’elle était emportée dans le couloir, une étreinte ferme lui broyant le poignet. Elle fut traînée jusque dans un placard qui se referma derrière elle. Lorsque ses yeux s’habituerent à l’obscurité, elle re-connut son sauveur. La femme à la queue de cheval cachée avec elle dans le placard avait une trentaine d’années, celle qu’elle avait vue dans le tunnel de Duli, celle qui avait essayé de la prévenir avant qu’Oswald la piège ici.

— Inès… s’exclama Jordane.

— Chut ! souffla-t-elle, il va nous entendre !

Elles sursautèrent lorsqu’elles entendirent du mobilier se renverser avec fracas quelque part du côté de la cuisine.

« Où êtes-vous ? hurla le monstre. Vous croyez que vous allez pouvoir vous cacher longtemps ? Montrez-vous, parce que si c’est moi qui vous trouve, vous allez le regretter ! »

Inès semblait terrifiée, mais son regard revint vers Jordane :

— Écoute moi, tu dois sortir d’ici le plus vite possible !

— Mais, et toi ? Tu es coincée ici aussi, n’est-ce pas ?

— Non, répliqua-t-elle, c’est trop tard pour moi, j’appartiens à cet endroit…

— Ne t’inquiètes pas, on va y arriver. Je ne vais pas te laisser derrière !

— Tu ne m’écoute pas là ! siffla Inès. Tu ne peux plus rien pour moi ! Ta seule chance de ne pas finir comme moi, c’est de trouver



un miroir, et t’enfuir. Je vais faire diversion, tu vas devoir en profiter pour t’échapper.

— Mais… essaya-t-elle de protester.

— Laisse tomber, coupa-t-elle. Sauve-toi toi-même avant d’essayer de sauver les autres.

Sans lui laisser le temps de réagir, elle ouvrit le placard à la volée et sortit pour attirer le monstre.

« Tiens, dit-il, un nouveau jouet ! Ça m’ennuie de jouer avec cette poupée de chiffon, il manque les cris… Viens par là qu’on s’amuse un peu ! »

Jordane entendit un fracas terrible dans la cuisine accompagné un hurlement aigu, mais elle n’avait pas bougé d’un pouce, elle était perdue dans ses réflexions. Elle repensait à ce que Inès lui avait dit : « Sauve-toi toi-même avant d’essayer de sauver les autres ».

Ça sonnait comme un reproche.

Puis, les mots de Richard lui revinrent : « Personne ne veut aller voir ses démons, alors il faut bien que quelqu’un le fasse pour eux, pas vrai ? »

Qu’est-ce que ça voulait dire ? Avait-elle tord sur toute la ligne ? N’avait-elle pas ignoré tous les avertissements qu’on lui avait donné ? Même Oswald lui avait dit de ne pas s’aventurer dans le parc la nuit. Et Inès… Aurait-elle dû l’écouter, ce soir-là dans ce tunnel ? Qui avait-elle réussi à sauver, jusqu’à présent ? Personne. Qui avait-elle mis en danger ? Ed, cette adolescente, Émilie, et puis… Raphaël…

— Qu’est-ce que tu fais, idiot ? entendit-elle hurler dans l’autre pièce. Pourquoi tu me n’écoutes pas ? Enfuis toi !

— Certainement pas ! cracha Billie.

Jordane entendit Inès crier de plus belle, puis plus rien. Elle écouta les pas de Billie s’éloigner, puis une commode se renverser avec un bruit de verre brisé.

« Non, pensa-t-elle, le miroir devant l’entrée. »

« Où es-tu ?? » hurlait-il en fracassant tout sur son passage : les murs tremblaient lorsqu’il envoyait valser le mobilier et les portes claquaient en secouant toute la maison lorsqu’il changeait de pièce. Ce n’était qu’une question de temps avant qu’il arrive jusqu’ici. « Est-ce que je devrais commencer à écouter ce qu’on me dit ? pensa-t-elle. Est-ce que je dois faire confiance à Inès et trouver un miroir ? »

Elle prit alors son courage à deux mains et sortit de sa cachette pour rejoindre l’entrée. Elle trouva la commode ou ses parents posaient leurs trousseaux de clés, il y a des années : elle gisait sur le côté et le miroir était répandu en éclats scintillants sur le sol. « C’est bien ça, tu cherches à m’enfermer ici… »

Elle monta les escaliers en évitant les morceaux de meubles qui jonchaient le sol : le seul autre endroit où elle trouverait un miroir, c’est la salle de bains. Elle atteint l’étage et allait pour entrer dans la pièce lorsqu’elle entendit un fracas de verre brisé juste de l’autre côté du mur.

Elle s’arrêta net. Plus un bruit.

— Jordane, j’ai quelqu’un qui veut te voir, avec moi, fit le monstre dans la pièce.

— Ils sont très en colère, reprit-il, ils me disent que tu vas avoir de très gros ennuis !

Elle resta paralysée et bouche bée. Elle observait malgré elle la porte s’ouvrir. Une main agrippa le sommet du chambranle. Elle était blanche et la peau était craquelée. Une autre main apparut : celle-ci tenait une imposante louche en bois. Puis, la mère de Jordane flotta à travers l’entrée. Elle fut rejointe par son mari, qui empoignait fermement un tisonnier. Les deux cadavres barraient l’entrée, flottant à quelques centimètres du sol. Leur peau était d’une pâleur extrême, striée de fissures suintant du liquide noir. Leurs yeux étaient deux soucoupes jaunes comme une pleine lune. La mère de Jordane tapotait sa cuillère antique contre la paume de son autre main. Au-dessus de leur tête, des serres griffues et poilues s’activaient dans l’ombre, presque invisibles.

— Je vois une vilaine fille qui mérite une bonne correction, gronda Billie toujours caché dans la salle de bain, en secouant le père de Jordane comme si c’était lui qui parlait.

Elle essaya de reculer mais ses jambes lâchèrent tout simplement, et elle se retrouva au sol. Des centaines de minuscules araignées grouillaient sur le corps de ses parents, certaines tombaient sur le vieux parquets et grimpaient maintenant le long de ses jambes. — Pourquoi tu veux partir d’ici ? poursuivit Billie. Tu n’es pas bien à la maison, avec ta famille ? Et puis, si tu t’échappes d’ici, on ne va pas pouvoir te garder pour l’éternité et s’amuser avec toi, comme on le fait déjà avec l’autre fille…

Elle eut le temps d’apercevoir un éclair du coin de l’œil, et l’instant d’après, elle fut projetée sur le côté comme une poupée de chiffon. Une douleur effroyable lui déchira la hanche. Sa mère apparut dans le couloir en brandissant sa louche.

— Il paraît que tu jures à qui veut bien l’entendre qu’il y a des monstres dans cette ville ? reprit-il, tu n’as pas honte de déblatérer des mensonges pareils ? Tu sais pourtant bien que tes parents accordent beaucoup d’importance à ce qu’on pense d’eux.

Un ricanement. Puis :

— C’est trop tard, tu n’as plus nulle part où t’enfuir. Plus de miroirs. Tu es à moi maintenant.

Elle recula, toujours au sol. Billie s’extirpa et bloqua le couloir de son grand corps velu.

« Oui, pensa-t-elle. Il n’y a pas d’issue. Pourquoi je l’ai pas écoutée dans le tunnel ? Pourquoi je n’ai pas écouté Raphaël quand il voulait rentrer ? Pourquoi je l’ai envoyé balader ? »

Il y eut un bruit flasque de limace, et lorsque Billie gagna du terrain sur elle, elle vit Inès se faire trainer au sol derrière lui. Elle était prisonnière du fil argenté, comme un chien peloté dans sa propre laisse. Ses bras formaient des angles bicornus. Sa jambe était pliée dans le mauvais sens et un os sortait de l’angle obtus. Elle pleurerait, mais ses plaintes étaient étouffées par sa bouche recouverte de fil.

« J’ai été têtue. Je n’ai écouté personne. J’ai insulté Raphaël. J’ai été injuste avec lui. »

Elle repensa à ce qu’elle avait dit à ses parents, la fameuse nuit où elle les avait réveillés à cause du monstre sous son lit, et elle sourit.

« C’est donc ça mon enfer ? J’ai cherché à trouver et résoudre des injustices partout, et au final, tout ce temps, c’était moi qui traitais injustement les autres ? Je vais finir comme elle. »

Inès la fixait d’un regard suppliant ; pas pour la libérer, Jordane le sut tout de suite, mais pour qu’elle ne finisse pas comme elle.

« Si seulement je t’avais écoutée ce soir-là… pensa-t-elle. »

Puis : « Ce soir-là… »

Soudain, un éclair la traversa : « Cette nuit-là. Je t’ai vue aussi. Tu m’as donné un indice, pas vrai ? »

Son attention revint sur Inès, toujours trainée au sol, et elle put lire dans ses yeux : « Ta chambre. »

Oui, c’était ça, il lui restait une issue.

Elle trouva la force de se relever, et elle en fut bien avisée : elle esquiva de justesse un coup de tisonnier qui vint s’enfoncer dans le mur avec un bruit mat. Billie perdit un instant en forçant pour retirer l’arme du vieux mur de brique, ce qui laissa le temps à Jordane de commencer sa course en direction de son ancienne chambre. Mais elle était petite. Elle n’avait que six ans, et ses jambes ne lui permirent pas de courir aussi vite qu’elle l’aurait voulu. Elle savait que Billie n’avait qu’un pas à faire pour que son allonge la rattrape, et qu’elle se fasse empaler de la main de son propre père. Et tandis qu’elle allongeait la foulée, le temps se ralentit. Elle attendait le coup : d’un instant à l’autre, elle allait se faire arracher l’arrière du crâne, ou alors elle verrait l’instrument pointu sortir soudainement de son torse, imbibant son pyjama d’une flaque rouge. Mais elle reposa le pied sur le sol, et rien ne se produisit. Elle commença la foulée suivante et n’entendit que le grognement du monstre. Une seconde plus tard, elle atteignait la porte de sa chambre. Elle entra en trombe et se retourna une dernière fois vers le couloir : Billie était resté sur place, ses deux mannequins de morts brandissant toujours leurs armes. Inès était sur le pas de la porte de la salle de bain : dans un dernier effort, elle avait empoigné le chambranle pour retenir Billie. Leurs regards se croisèrent, et elles y virent toutes les deux de la gratitude. Jordane n’attendit pas que Billie hurle et retourne ses parents contre Inès pour refermer la porte derrière elle et la verrouiller d’un coup de clé.

\*\*\*

« Je vais devenir folle… » pensait Jordane assise sur le banc de l’église.

Il faisait une chaleur étouffante en ce beau dimanche d’été, le temps parfait pour aller jouer dehors : la marelle dessinée sur le trottoir au coin de la rue, la balançoire du parc à quelques foulées d’ici, le jet d’eau des parents de sa voisine, Léandra… Les options ne manquaient pas ; et pourtant, il fallait qu’elle se retrouve coincée à écouter les sermons du prêtre Maxence durant ce qui lui semblaient être des siècles. Elle se retourna pour lancer un regard suppliant à la porte d’entrée de l’église, entrouverte pour tenter d’y laisser passer un courant d’air, mais il semblait que même le vent avait mieux à faire que d’assister à la messe.

Elle sentit une main lui agripper la cuisse, et elle baissa immédiatement la tête en fermant les yeux pour imiter les autres paroissiens et ainsi ne pas se faire congeler par le regard glacial que lui lançait probablement sa mère. Elle tenta de suivre, de se concentrer pour réciter le texte qu’elle connaissait par cœur pour se faire oublier, mais des pensées insidieuses lui venaient à l’esprit comme des flashes d’un appareil photo : une glace au caramel au beurre salé… Une bonne limonade bien fraîche, qu’elle pourrait siroter en jouant à la corde à sauter. Elle lutta contre ces parasites du mieux qu’elle put, mais cette messe était vraiment trop ennuyante, et elle lui faisait perdre un temps précieux, qui serait juste assez long pour que, elle en était persuadée, les nuages puisse pointer le bout de leur nez.

— Jordane, qu’est ce qui te prend ! siffla sa mère.

Elle ouvrit les yeux et se rendit compte qu’elle était en train de taper du pied avec ferveur sur le banc du rang de devant, empêchant probablement toute une rangée de se livrer à leur récitation.

— Heu… J’ai envie de faire pipi, mentit-elle.

— Tu plaisantes, j’espère, chuchota-t-elle les mains toujours jointes, combien de fois t’ai-je dit d’y aller avant qu’on parte ?

— Mais j’avais pas envie, avant qu’on parte ! protesta-t-elle un peu trop fort.

D’ailleurs, elle se rendit compte que maintenant qu’elle avait pensé à toute cette limonade, elle commençait vraiment à avoir envie…

Elle vit rougir sa mère lorsque quelques membres de l’assemblée se retournèrent d’un air sévère, et ce fut assez pour qu’elle cède. Elle fit un geste de la tête à sa ville pour qu’elle s’éclipse aux toilettes sans se faire remarquer davantage, et Jordane saisit cette occasion en or pour déguerpir.

Après avoir remonté tous les rangs en brisant le silence parfait de la grande salle avec ses souliers – pouvait-elle aller en enfer pour ça ? Il lui semblait qu’il y avait quelque chose d’écrit à ce sujet, mais elle n’était pas sûre – au lieu de tourner à droite pour aller aux toilettes, elle lança un regard timide vers sa mère, et, la voie étant libre, elle se faufila par la porte entrouverte pour fuir BarbantVille.

Elle fut d’abord aveuglée par la lumière crue du monde extérieur, puis lorsqu’elle fut complètement descendue des grandes marches de marbre, elle put enfin contempler le jour radieux qui s’offrait à elle : ciel bleu dégagé, la moitié chanceuse du quartier dehors, à jouer à toutes sortes de jeux. Son esprit se mit à tourner furieusement dans son crâne : à quoi allait-elle jouer ? Perdue pour perdue en enfer, il fallait au moins en profiter, mais les possibilités étaient presque infinies.

Prise d’une soudaine inspiration, elle décida qu’elle voulait aller jouer à la marelle. Elle remonta la rue en faisant profil bas, puis, lorsqu’elle fut suffisamment hors de vue de l’aura de l’église, elle se mit à courir. Elle passa devant l’arrêt de bus où deux filles at-tendaient le prochain ramassage sur le banc, lorsqu’elle repéra une petite boîte posée au sol, juste devant elles. Elle s’arrêta pour la ramasser, et la tendit aux deux grandes pour la leur rendre.

— C’est à vous cette boîte ? demanda-t-elle.

— Ah, mon poudrier ! s’exclama une des deux filles avec une voix masculine.

Les yeux de Jordane s’écarquillèrent lorsqu’elle se rendit compte que l’une des deux filles était en fait, un homme. Il avait une énorme touffe de cheveux blonds qui lui tombaient jusqu’au torse, portait une chemise colorée ouverte qui laissait découvrir son corps maigre et bronzé et arborait une collection de colliers de toutes formes. Ses jeans étaient déchirés aux genoux et tenaient grâce à une ceinture à la boucle en métal surdimensionnée qui arborait des symboles complexes. Mais ce qui la fit rougir d’étonnement, c’est lorsqu’elle découvrit que l’homme avait mis du maquillage. Il avait dessiné le contour de ses yeux en noirs avec de l’eyeliner.

La femme assise à côté de lui, d’une grande beauté avec ses cheveux long et soyeux, son t-shirt qui laissait apercevoir deux pointes sur sa poitrine et un pantalon blanc qui lui remontait jusqu’à la taille, éclata d’un rire cristallin : « Qu’est-ce qu’il y a ma chérie, tu n’as jamais vu un homme avec du maquillage ? »

Jordane sursauta, la bouche toujours ouverte, et elle lui répondit par automatisme, les yeux toujours rivés sur ceux du jeune homme : « mon papa dit que les hommes qui se maquillent sont des… » puis, elle baissa les yeux en se rendant compte de ce qu’elle allait dire. Le garçon, au lieu de se mettre en colère, rit à gorge déployée. Le son qui sortit de sa gorge était celui d’un orchestre philharmonique.

— Et bien ton papa a tort, dit la femme, il n’y a qu’un vrai homme pour pouvoir se maquiller et s’assumer, je ne te souhaite que d’en trouver un comme ça.

— C’est l’esprit Rock, baby ! reprit l’autre, tu connais ça, le Rock ?

Jordane secoua arduement la tête, enfermant le poudrier entre ses bras croisés sans s’en rendre compte :

— Ma maman dit que le Rock est la porte ouverte au diable ! récita-t-elle, paniquée.

Cette fois, les deux jeunes rirent en unisson, et ce fut comme si un arc-en-ciel s’était déversé directement sur elle.

— Je parie que tes parents sont là-bas, pas vrai ? dit la femme en pointant du doigt l’église derrière eux.

— Oui, répondit-elle timidement.

— Et tu penses qu’ils s’amusent là-bas ? Je veux dire, qu’ils s’y sentent bien ? Que ça les grandit ?

Elle réfléchit : il y en avait plein qui ressortaient avec le sourire. Il y en avait plusieurs, qui semblaient se relever les bancs ressourcés, comme s’ils avaient bu de la potion magique qui leur aiderai à traverser toutes les épreuves de la semaine. Mais ses parents ? Comment ils ressortaient de là ? Heureux ? Non, ils avaient toujours aussi peur, si ce n’était, un peu plus à chaque sermon.

— Pas eux, répondit-elle timidement.

— Et toi, tu fais l’école buissonnière ? dit le garçon d’un air enjoué.

Elle baissa la tête et regarda ses chaussures, la honte montant au coin de ses yeux.

— Hey, t’en fais pas ! s’alarma-t-il ensuite en lui posant la main sur l’épaule. Tu as tellement raison petite ! Il y a trop d’adulte qui passent leur vie à faire ce qu’ils pensent devoir faire, au lieu de faire ce qu’ils ont vraiment envie de faire, tu me suis ?

— Ce n’est pas un chemin facile à prendre, renchérit la femme, et c’est pour ça que si peu le font. Si tu ne te sens pas à ta place là-bas, ne gaspille pas une seconde de plus à lutter contre ta vraie nature ! Regarde, moi, j’ai fait quatre ans d’études de droit avant de me rendre compte que je détestais ça, et que je voulais faire de la musique – elle tapota une grande boîte noire à la forme de guitare, mais plus longue, dressée contre le banc – et pareil pour mon petit cœur ici même !

— Je ne veux plus jamais changer de courroie de distribution de ma vie, se lamenta-t-il.

— Tu rêves d’aller dans l’espace ? reprit la femme, va dans l’espace. Tu veux devenir une princesse ? Bats-toi pour ça. Élever des moutons ? Aucun souci ! C’est ça aussi, l’esprit Rock !

Jordane fit la moue : elle ne savait pas quoi penser de ces inconnus qui lui parlaient de choses bizarres. Elle, elle allait à l’école. Elle ne savait pas du tout ce qu’il y avait après, ni ce qu’elle voulait faire. En fait, elle était toujours obnubilée par le maquillage de l’homme, et de ce que ses parents penseraient d’eux. Ils la prendraient par le bras et la ramèneraient à l’église, hurlant qu’ils appelleraient la police, voilà ce qu’ils feraient.

« Tu ne m’as pas l’air convaincue, petite, dit l’homme, mais peut-être que ça pourrait t’aider. C’est ce qu’on va présenter au studio demain, c’est pour ça qu’on prend le bus jusqu’à la gare. »

Il fouilla dans son sac posé à ses pieds et en sortit un lecteur de cassette. Il posa les gros écouteurs sur la tête de Jordane et leva un pouce en l’air pour lui demander si elle était d’accord. Prise au dépourvu, voulant être polie, elle leva le pouce à son tour, et ensuite, l’homme appuya sur le bouton de lecture en riant.

Ce fut comme si un barrage avait lâché au-dessus de sa tête et qu’un torrent d’eau d’une puissance phénoménale se déversait en emportant tout sur son passage. La ligne de basse vint faire vibrer son corps entier, comme si elle n’était qu’une des cordes de l’instrument, et elle reconnut tout de suite la beauté de la jeune femme inscrite dans la mélodie. La batterie lui martela le cerveau avec son rythme entêtant et son tempo irréprochable, comme l’architecte du groupe. Les guitares vinrent, ainsi que le piano, et maintenant elle surfait sur le cours d’eau, portée par une incroyable énergie. Elle était certaine qu’elle pouvait gravir n’importe quelle montagne en écoutant cette musique. Et enfin, la voix de l’homme explosa dans ses oreilles. La voix d’un roi. Elle fut balayée par cette tornade, survolant le monde entier comme si elle avait des ailes. Ses soucis et ses tracas étaient minuscules vus d’où elle était, et elle avait la force de dix titans. Elle pleura devant tant de beauté.

Lorsque la chanson se termina, elle ne fut pas triste : c’était comme un deuil à cette incroyable expérience. Lorsque l’homme retira le casque, Jordane ne put prononcer un seul mot, ce qui fit rire les deux musiciens :

« Tu sais petite, je t’aime bien, fit le chanteur. T’as qu’à garder ce poudrier avec toi, comme un souvenir. Une relique qui doit te rappeler de toujours rester folle, toujours être toi-même, et de ne jamais t’enfermer dans ton malheur. »

\*\*\*

Jordane fouillait dans sa chambre, en pleine panique. Elle lançait les jouets à l’autre bout de la pièce, ouvrait ses placards à la volée à la recherche de la vieille relique. Pendant ce temps, Billie essayait de défoncer la porte en hurlant de rage.

Elle sauta par-dessus son lit, ouvrit le petit tiroir dans sa table de chevet, et c’est là qu’elle le vit. Un petit poudrier noir et usé. Son cœur battait la chamade lorsqu’elle l’ouvrit, et il tomba dans sa poitrine lorsqu’elle ne vit rien. Le vide, si ce n’était une pale lueur bleue. On aurait dit que son miroir était une fenêtre vers l’espace, dans un univers mort et sans étoiles. Derrière elle, un coup assourdissant retentit, et elle entendit la porte craquer.

« Laisse-moi entrer ! » hurlait le monstre de l’autre côté de la porte. Puis, une toute petite voix, venant d’entre ses mains :

« Jordane ? »

Ses yeux s’écarquillèrent lorsqu’elle reconnut son ami :

— Raphaël ? répondit-elle.

— Jordane, enfin ! s’écria-t-il.

Il était tout petit dans le miroir du poudrier, comme si elle regardait la télé sur un écran minuscule. Il semblait se trouver au milieu de nulle-part, dans une immense pièce aux néons bleutés ; mais elle ne s’attarda pas là-dessus. Elle était submergée par le bonheur. Elle n’arrivait pas à croire qu’il puisse être revenu, malgré ce qu’elle lui avait fait subir. Elle se sentait reconnaissante, et elle mesura à quel point il était un ami précieux.

« Qu’est-ce que tu fiches dans ce petit miroir ? » reprit-il. Elle eut la nausée lorsqu’elle vit la tête de Raphaël basculer et se tourner dans tous les sens.

— Qu’est-ce que c’est que ce truc ? Un kit de maquillage ? Pourquoi il était posé au milieu de ce labyrinthe de malheur ?

— C’est un poudrier, répondit Jordane par réflexe, celui que j’ai depuis que je suis petite.

L’espoir revint : elle savait comment ils allaient s’en sortir.

— Je suis dans leur monde, expliqua-t-elle, ils m’ont enfermé mais on peut communiquer grâce aux miroirs. Il faut que tu le prennes et que tu l’amène jusqu’à mon corps, pour que je puisse le rejoindre. Tu peux y arriver ? Et qu’est-ce que tu as dit à propos d’un labyrinthe ?

— Je crois que je suis dans la salle des miroirs, mais je vais trouver un moyen de sortir d’ici. Mais Jo, le temps presse ! Ils se sont servis d’Inès, ou je crois que c’était de sa mère mais ils voulaient Inès, pour essayer de tuer tout le monde, et là ils se servent de toi pour retenter leur chance !

— Je comprends, dit-elle, je compte sur toi pour nous sortir d’ici.

Il sembla hésiter un instant, puis il acquiesça avec un sourire misérable. Il allait pour se mettre en route, lorsqu’elle le coupa dans son élan :

« Et au fait… Merci, merci pour tout, tu ne peux pas savoir à quel point je suis contente de te voir. »

À peine eut-elle terminé sa phrase que la porte céda avec un craquement sourd.

\*\*\*

« Comment sortir d’ici ? » pensa Raphaël en lançant des regards frénétiques à travers la pièce infinie. Il se trouvait devant un piédestal avec un vieux poudrier noir dans lequel il avait vu la tête de Jordane. Ses méninges turbinaient dans le vide, mais il avait la sensation d’avoir quelque chose au bout de la langue. Une idée qui prenait racine quelque part au fond de son esprit, mais il n’arrivait pas à mettre le doigt dessus. Plus il essayait de se concentrer dessus, plus elle semblait s’enfouir plus loin à l’arrière de son crâne. Quelque chose avec des souris ?

« Où es-tu encore cachée, petite souris ? » gronda quelqu’un depuis l’autre monde, de l’autre côté du petit miroir. Raphaël sursauta à cette remarque, et quelque chose dans son esprit se débloqua.

« Une souris ! » cria-t-il.

Il se tapa le front avec la paume de sa main.

« Le théorème de la marche aléatoire ! La souris dans le labyrinthe ! »

Il fut plongé dans un de ses vieux souvenirs d’étudiants : il avait commencé les cours de programmation, et il avait déjà découvert qu’il s’en sortait plutôt pas mal. Le professeur leur avait posé un problème à résoudre : il avait créé un programme informatique avec un labyrinthe et un robot-souris posé à l’entrée, et les étudiants devaient programmer le rongeur virtuel pour qu’il puisse réussir à trouver la sortie le plus vite possible.

« A chaque itération, un nouveau labyrinthe est généré aléatoirement. À la fin de la journée, celui qui me montre la petite souris la plus rapide à sortir de son piège aura la meilleure note » avait-il dit.

Alors, comme tous les autres, il s’était jeté sur son clavier pour commencer à coder. Il créa d’abord un robot qui se baladait aléatoirement sur le quadrillage du plateau ; mais même en optimisant son programme, la souris perdait un temps infini à repasser encore et encore par les mêmes culs de sac. Même si, comme tous les autres, il était débutant en programmation, il était par contre très doué en mathématique. Et alors qu’il avait passé sa scolarité à détester cette matière qu’il jugeait abstraite et inutile, un éclair de génie lui fit comprendre à quel point elle pouvait s’avérer utile avec un clavier entre les mains. Il frappa avec fureur sur les vieilles touches à la peinture délavée, et une heure plus tard il avait implémenté un nouvel algorithme : un robot qui ne sait faire qu’une seule chose, tourner à gauche. Après quelques tests, il s’était rendu compte que son algorithme était beaucoup plus rapide : cette méthode permettait de garder un cap constant, et donc à la fois de ne rater aucun couloir, mais aussi d’éviter de repasser plusieurs fois aux mêmes endroits.

« Pas mal, avait fait le prof derrière son épaule. Tu as trouvé ça tout seul ? Parce que cette technique existe bel et bien, ça s’appelle… »

« …La technique de la main droite, » termina-t-il à haute voix.

Si on plaque sa main droite à un mur du labyrinthe et qu’on marche en faisant sorte de ne jamais lâcher la paroi, on finissait toujours par trouver la sortie. C’était à peu près ce qu’il avait programmé à l’époque.

Il jeta un œil dans le miroir pour y trouver Jordane, mais il ne montrait maintenant que l’obscurité sous le lit. Il y aperçut néanmoins quelque chose : les ténèbres lui renvoyaient un regard. De grands yeux globuleux qui le toisaient depuis leur antre comme un animal apeuré. Il déglutit face à cette vision et se força à se reconcentrer sur sa tâche : la seule chose qu’il pouvait faire en cet instant était de les sortir d’ici.

Il posa sa main contre le miroir, rencontrant son double. Puis un autre, puis encore un autre, tous en file indienne dans l’infinité de reflets.

« Si on garde la main plaquée contre le mur et qu’on continue d’avancer, on devrait sortir assez vite » se dit-il.

« Tu es sûr ? » demanda une voix dans sa tête.

Il allait lui dire que oui. Qu’ils arriveraient à sortir à temps, qu’ils empêcheraient le massacre, et que tout finirait bien. Mais il y avait un problème. Ça ne pouvait pas marcher. Parce que...

\*\*\*

« Impressionnant, c’est sûr, avait ajouté le professeur. Mais si je fais ça, comment tu t’en sort ? » Il avait ouvert le programme et modifié quelques lignes avant de relancer l’application. Cette fois-ci, la souris n’était pas placée à l’entrée du labyrinthe mais en plein milieu. Il avait appuyé sur le bouton de lancement, et la souris se blottit contre un mur intérieur : cette paroi n’était pas rattachée au contour du labyrinthe, et donc elle ne fit que tourner en boucle jusqu’à ce que Raphaël ferme l’application, découragé.

« Il te reste encore trois bonnes heures, avait dit le professeur avant d’aller voir un autre élève. »

\*\*\*

« Merde, ça pourrait ne pas marcher, » lâcha-t-il.

« Parce qu’on n’est pas à l’entrée du labyrinthe, idiot, on est déjà quelque part dedans. Impossible de savoir si le mur qu’on choisit est relié aux bord de ce fichu piège ! »

Mais peut-être qu’il pouvait se lancer quand-même, peut-être qu’il aurait de la chance...

« Attends, attends... »

Il se concentra davantage, essayant de pleinement retomber dans ce souvenir qui lui semblait si lointain.

Il s’était d’abord découragé.

Il se sentait impuissant, et il avait peur de finir dernier. Mais au final, n’avait-il pas eu la meilleure note ?

« Je crois que tout le monde était venu autour de moi pour regarder fonctionner mon programme, » dit-il à voix haute.

« *Incroyable, l’algorithme de Pledge* ! » avait entonné son professeur.

Oui, c’était ça.

Il avait continué à creuser, et l’inspiration lui était venue : il avait réinventé le fameux algorithme, dans cette classe qui sentait la panique et la transpiration d’adolescents.

Il retrouva enfin la confiance :

« Je sais comment sortir d’ici, » dit-il avec affirmation.

Mais personne ne lui répondit : il fallait qu’il se presse.

\*\*\*

Raphaël suivait son fil invisible depuis quelques minutes, mais il n’avait aucune indication de son avancement : pour lui, il était toujours perdu au fin fond de l’espace, dans un univers aux étoiles depuis longtemps éteintes, mais il continuait d’avancer aussi vite qu’il pouvait. Il plaça sa main droite sur une surface et avança à tâtons, comme un aveugle sans son bâton. Il compta les tournants dans sa tête : *un, deux, un, deux, trois, deux, un, zéro*. Il tourna à gauche. Il continua un moment, puis repassa sa main sur la façade droite : *moins-un, moins-deux, moins-un, zéro, un, zéro, un, zéro*. Il tourna à gauche.

Cet algorithme lui avait donné du fil à retordre, mais c’était grâce à lui qu’il avait décroché la meilleure note : beaucoup plus robuste, et surtout permettant de résoudre un labyrinthe déjà une fois dedans, il demandait à ce qu’on se tienne à une direction préférentielle – gauche dans ce cas-ci. Il fallait tout le temps tourner à gauche, sauf si on croisait un obstacle. Là, il fallait poser la main dessus et le suivre en gardant en tête un compteur : si en suivant l’obstacle on devait aller à gauche, on comptait moins-un. Si on allait à droite, on comptait plus-un. Si on croisait une intersection vers la gauche et que le compteur était à zéro, on pouvait tourner.

Toute la classe était venue observer son programme, et lorsque le professeur avait fait son possible pour mettre des bâtons dans les roues de sa souris mais qu’elle réussissait toujours à sortir en un temps record, il avait ressenti une intense satisfaction, et il sut qu’il avait trouvé sa voie.

Le trajet dans les limbes sembla durer une éternité, mais lorsque le vide bleuté qui les entourait s’effondra d’un seul coup, et qu’il fit face aux épais rideaux rouges aux coutures dorées, un espoir qu’il croyait perdu l’envahit.

« J’ai réussi... » chuchota-t-il.

Il regarda la scène d’où il était : Jordane était à terre. Il courut la rejoindre.

\*\*\*

Il trouva l’entrée du château, une lourde porte en bois, et remercia son ange gardien lorsqu’il se rendit compte qu’elle était déjà entrouverte. Il se jeta dedans et traversa la grande salle en pierre. Il y avait du matériel posé à droite à gauche, mais il n’y prêta pas attention : il avait repéré l’unique escalier qui montait vers la scène ouverte, et il grimpa les marches deux par deux. Il ouvrit le poudrier d’un geste du poignet et son cœur s’accéléra lorsqu’il ne vit toujours pas Jordane. La chose sous le lit avait disparue, et il se rendit même compte qu’il gisait sur le côté, renversé. Il continua alors son chemin, et une fois en haut, la première chose qu’il vit fut la grande boîte violette aux motifs argentés qui gisait au sol. D’une moitié sortait deux pieds. De l’autre moitié, un mètre sur le côté, Inès fixait le ciel d’un air absent. Une explosion retentit au-dessus d’elle, mais elle ne cilla pas, malgré la lumière jaune qui emplissait ses pupilles. Le filet de sang qui séchait sur son menton resta rouge.

La deuxième chose qu’il remarqua ne fut pas Jordane, couchée au sol ; c’était l’homme qui se tenait debout au-dessus d’elle.

Raphaël approcha d’un pas, et l’étranger se retourna en sursautant : l’homme devait avoir une quarantaine d’année, et il était

grand, très grand. Il était blond et il portait une épaisse moustache. La confusion se lisait dans ses yeux : comment lui en vouloir, après tout ce qui était en train de se passer. Mais que faisait-il là, juste à côté de Jordane ? Pourquoi n’était-il pas parti comme tous les autres ?

« Hé, fit l’homme après un moment, je crois qu’elle ne respire plus... »

Raphaël courut le rejoindre, en panique : en s’approchant, il remarqua que l’étranger semblait avoir une blessure à la jambe, ainsi qu’une tâche de sang qui se répandait sur son pantalon ; il n’y prêta pas plus d’attention, inquiet pour son amie. Il s’accroupit à ses côtés en lâchant le miroir sans s’en rendre compte et posa son doigt sur son cou pour essayer d’y trouver un pouls.

« Jordane ! » cria-t-il en vain.

« Qu’est ce qui se passe ici ? » se lamenta l’homme derrière lui.

Rien. Pas de pouls. Est-ce qu’elle était morte ? Ou est-ce qu’il n’avait pas posé son doigt au bon endroit ?

« J’y comprends rien, continua l’autre dans son dos, qu’est-ce que ça veut dire ? »

Le visage de Jordane était livide. Il hurla son nom à plusieurs reprises, mais elle semblait comme endormie.

« Qu’est ce qui m’arrive, fit l’homme comme s’il était tout seul. Est-ce que c’est parce que je l’ai laissée s’enfuir ? Est-ce une punition ? Ou alors mes fantaisies m’ont rattrapé... Ça y est, je suis prisonnier dans mon monde imaginaire... »

Raphaël ne prêta pas attention à lui : en remplaçant son doigt, il venait de retrouver un battement de cœur. Faible, mais il était bien là. Il appela Jordane, la secoua, mais elle ne bougea pas.

« Est ce que c’est réel, ou je suis en train de rêver ? Je suis devenu fou ? »

Raphaël continuait de la secouer.

« Et si je la tue, une bonne fois pour toute, tout devrait s’arranger, non ? »

Il se figea : pas à cause de ce qu’il venait d’entendre, mais parce qu’un insecte venait de le piquer dans le dos. Peut-être une guêpe. Il se retourna : l’homme était sur lui, un tournevis à la main. Plein de sang. Raphaël, assis par terre, passa la main dans son dos et sentit qu’il touchait quelque chose de chaud et visqueux. Il la porta ensuite à son visage, et une nouvelle explosion au-dessus de lui illumina ses doigts ensanglantés : à ce moment-là, la douleur arriva. Puis il comprit.

Et il hurla.

\*\*\*

Jordane observa la porte exploser depuis sa cachette, sous le lit. D’un coup d’œil, elle s’assura que son poudrier était bien caché sous sa commode : si le monstre devait le trouver, elle était sûre que c’en était fini d’elle. Elle aperçut les deux paires de pieds à la peau visqueuse flotter au-dessus du sol en laissant tomber de minuscules araignées qui s’éparpillaient sur leur chemin. Puis, vint le monstre en tirant un tas rouge et presque informe enroulé dans son fil d’argent.

Elle ne perdit pas de temps à le regarder s’approcher et elle se retourna pour fixer les ténèbres du fond de son antre : elle se concentra et pensa très fort à ce qu’elle voulait voir apparaître.

« Où es-tu encore cachée, petite souris ? » fit Billie dans son dos.

Elle essaya de l’ignorer et s’imagina ce qu’elle avait vu il y a tant d’années : après tout, même si ce n’était pas son monde, c’était sa chambre, pas vrai ? Il devait y avoir une possibilité que ça marche, qu’elle puisse agir ce serait-ce qu’une fois dans ce cauchemar.

Les pas s’approchèrent encore, et elle sentit quelque chose se poser sur sa couette.

« Sous le lit, vraiment ? reprit-il. Allons Jordane, ne fais pas l’enfant et sors de là-dessous... »

Cette fois ci, elle ne l’entendit même pas : dans la masse noire de l’obscurité sous son lit, juste devant elle, les deux yeux globuleux la fixaient. Une peur irrationnelle envahit son esprit et lui intima de s’enfuir, mais même si elle avait voulu l’écouter, son corps n’aurait pas suivi ; elle le sentait entièrement se contracter, et elle commença à trembler.

« Allez, je compte jusqu’à trois, lança Billie, si tu sors sagement, je serais gentil avec toi... »

La chose se détacha d’elle juste un instant pour voir d’où venait l’autre voix, puis ses yeux revinrent sur Jordane, comme ceux d’un animal apeuré. Elle grimaça malgré elle lorsque le souvenir de cette fameuse nuit, il y a une vingtaine d’années, commença à remonter. Comment elle avait entendu le petit bruit. Comme elle avait eu peur, mais qu’elle était quand même allée voir sous son lit.

Et la terreur lorsque l’homme était sorti.

« Hé, » chuchota-t-elle.

On aurait dit que la chose avait reculé encore plus profondément contre le mur.

« Hé, toi. Je sais que tu es là. »

Il cligna des yeux, peut-être de surprise. Un frisson de dégoût la parcourut, mais elle se força à continuer.

« *Un...* » entonna une voix au-dessus d’eux.

Jordane sursauta, mais la chose ne la quitta pas des yeux.

« Tu es un monstre, pas vrai ? reprit-elle. Un gentil monstre, tu me l’avais dit. J’ai besoin de toi aujourd’hui. Juste là, il y a un méchant monstre. Tu m’avais dit que tu me protégerais des méchants monstres, cette nuit-là, tu te rappelles ? »

« *Deux...* » s’impatienta le méchant monstre.

La chose ne bougea pas.

« Allez, va l’attaquer. Va me défendre, sinon il va me tuer. Il va nous tuer tous les deux. »

Toujours pas de réaction.

« Va l’attaquer, sinon j’appelle mes parents, et j’appelle la police. Tu vas finir en prison. »

Cette fois-ci, elle crut voir les yeux ronds s’écarquiller davantage. Elle aurait même presque juré qu’il avait lancé ensuite un regard vers les pieds de Billie, mais il ne bougea toujours pas.

« Est-ce que ça va marcher ? se demanda-t-elle, si ça ne marche pas je suis foutue... »

Il n’y eut pas de « *trois* » dans le compte à rebours. Pas de sommation. Juste le tisonnier qui traversa le matelas et apparut juste devant son visage. Elle hurla, mais le ricanement de Billie inonda la pièce. Elle recula, mais il avait déjà retiré son arme et la planta encore au hasard à travers le lit. Elle entendit le craquement du tissu et la tige de métal apparut à sa droite.

« Tu veux jouer, on va jouer ! » grogna-t-il.

Elle roula sur le côté, et cette fois lorsque le matelas se déchira une nouvelle fois, elle sentit quelque chose lui toucher la jambe. « C’était le bruit du tissu du matelas ou de mon pyjama ? » paniqua-t-elle. Elle recula en se tapant la tête contre une latte et l’arme plongea juste à côté de son oreille, lui arrachant à elle un cri, et à Billie un gloussement. De son autre main, il se servait maintenant du cadavre immonde de sa mère pour taper en rythme contre le sommier en métal avec la grosse cuillère. Elle se tira encore en arrière, jusqu’à sentir quelque chose dans son dos. Quelque chose qui se déplaça. Ce fut comme un animal qui sort de son terrier. À une vitesse fulgurante, la chose se jeta sur Billie en renversant le lit sur son passage. Jordane vit ses parents, leurs disques jaunes dans les yeux et les petites bêtes qui rampaient sur leur peau blanche et parcheminée. Les fils d’argent tendus dans tous les sens, habilement manipulés par tous les bras velus du monstre. « Qu’est-ce que… » cria Billie lorsque l’homme lui attrapa un bras en poussant un cri féroce.

D’un geste agile du doigt, il fit pivoter la mère de Jordane qui lui asséna un violent coup au visage en lui arrachant une dent au passage. D’un autre, il envoya son autre marionnette le frapper à la gorge avec le tisonnier. Du sang gicla jusqu’au plafond, mais Jordane ne regardait même pas. La diversion avait fonctionné. Elle tenait fermement quelque chose dans sa main droite. Elle regardait le tas ensanglanté, et elle crut même voir un clin d’œil : même sans se concerter, elles avaient compris. Elle hocha la tête, et elle se jeta sur la fenêtre pour l’ouvrir de sa main libre.

Derrière elle, Billie poussa un rire aigu lorsqu’il ressortit le tisonnier du ventre du malheureux et qu’il resta emmêlé dans ses entrailles. « Est-ce que tu crois que je pourrai faire de toi ma marionnette aussi avec tes intestins ? » entendit Jordane lorsqu’elle réussit enfin à ouvrir la fenêtre.

Elle monta sur le rebord, serrant toujours le poing. Raphaël cherchait une issue pour la ramener près de son corps, mais il n’allait pas y arriver tout de suite. Il allait y arriver, elle le savait, mais en attendant, il fallait qu’elle gagne du temps, alors elle sauta.

À peine eut-elle quitté le rebord, elle sembla s’immobiliser en l’air, comme elle s’y attendait. Dehors, la lune éclairait le voisinage de son aura bienveillante. Elle sentit l’odeur du béton chaud à quelques mètres en dessous d’elle. Elle entendit l’herbe murmurer au gré du vent.

« Tu crois vraiment que tu peux nous échapper ? entendit-elle la voix de Billie à l’intérieur de sa tête. Je vais te donner un avant-gout de l’enfer qui t’attends, tu vas voir. »

Puis ce fut comme si tout son corps explosait. Elle perdit toute sensation, son cœur cessa de battre lorsqu’il disparut, elle arrêta de respirer en perdant ses poumons. Elle batailla pour garder toute sa concentration sur la chose qu’elle tenait dans sa main droite tandis que son âme était encore une fois mise à nue. Tout s’assombrit autour d’elle tandis qu’elle changeait de réalité. Qu’elle voyageait plus loin dans le monde Astral. Mais elle ne quittait pas l’objet de ses pensées, l’étreignant toujours plus fort d’une main invisible. Si elle le lâchait, c’était la fin. Ou plutôt, le commencement du reste de son éternité, ici à Duli.

Lorsqu’une cuisine apparut lentement autour d’elle, un terrible effroi l’attrapa à la gorge de ses griffes acérées. L’émotion faillit lui faire perdre conscience de l’objet, mais elle réussit à y rester accrochée ; mais dans la pièce, quelque chose n’allait pas. Une terreur intense l’agrippa lorsqu’une femme se dessina devant l’évier.

« Pourquoi il ne respire plus pourquoi il ne respire plus pourquoi il ne respire plus… » faisait une voix dans sa tête.

La femme était en train d’hurler au téléphone. Elle s’époumonait, mais pas de colère ; de peur.

« … il a juste bu son lait en poudre comment c’est possible qu’est ce qui s’est passé c’est pas vrai c’est pas vrai c’est pas vrai… »

Elle regarda sur le plan de travail qui venait d’apparaître : un nourrisson s’y trouvait allongé, immobile, mais il ne dormait pas ; il n’y avait aucune émotion qui ressortait de ce petit être. Il était mort, une écume blanche aux lèvres.

Les paroles de la femme se noyaient maintenant dans ses sanglots, tandis que pour elle la réalité commençait à frapper. La peur laissait lentement place au désespoir. Elle venait de perdre quelque chose d’irremplaçable. Cette douleur déchira Jordane de toute part, mais malgré cela, ses pensées étaient occupées à deux choses : l’objet qu’elle avait fait venir avec elle, et la voix de Raphaël. Elle l’avait entendu parler, à un moment donné. Quelque chose à propos de gens qui étaient venus voir son « programme » : alors maintenant, elle restait à l’écoute, attendant le moment où il l’appellerait. Et seulement là, elle utiliserait ce qu’Inès avait réussi à lui donner.

La femme s’était maintenant effondré sur le sol carrelé. À côté d’elle gisait un biberon qui laissait goûter le lait dans une petite flaque. Jordane voyait très bien la mort se cacher dans le liquide : l’arsenic. Elle se trouvait à Duli, il y a trente ans. Et quelque par non loin, la mine s’était effondrée.

« Mon bébé, mon doux bébé… » se lamentait la femme en tenant son fils inanimé dans ses bras.

Mais déjà, tout se brouillait autour de Jordane. La tristesse infinie se fit de plus en plus lointaine, et le décor changea de nouveau : des barres verticales apparurent progressivement. Des barreaux froids et rouillés. De l’autre côté, dans une petite chambre contenant simplement un lit, un bureau et des toilettes, un homme pleurait. Il avait déchiré une bande de tissu dans sa couverture et l’enroulait maintenant autour de son cou.

« Pourquoi moi je veux pas je veux pas je veux pas… » pleurait-il.

Jordane ressentit sa peur, mais elle regardait ce qu’il y avait sur son bureau tandis qu’il attachait sa corde de fortune aux barreaux de sa cellule : une petite bouteille en verre, et un parchemin.

Un message était inscrit sur le papier, d’une écriture monstrueuse.

« Je veux pas revivre ça, je veux pas revivre ça… Pourquoi ils m’ont choisi ? Je peux pas faire ça… » poursuivit-il.

Le message était adressé à un certain Eustass. Ils lui demandaient de « déclencher la prochaine catastrophe » …

Soudain, l’homme se laissa choir, rattrapé par le tissu maintenant tendu, et en même temps Jordane fut aspirée dans un gouffre sans fin.

Elle émergea dans un décors qu’elle connaissait déjà cette fois-ci : les pavés roses décolorés, les attractions qui s’élevaient autour d’elle comme des silhouettes menaçantes.

« Merde! Ça devait être toi ! hurlait l’homme en face d’elle. T’as tout fait foirer ! Qu’est ce qui va m’arriver maintenant ! »

Des coups sourds et flasques résonnaient à chaque syllabe : « POUR… QUOI… TU… AS… OU… VERT… CES… FOU… TUES… GRILLES !! » Lorsqu’un Oswald plus jeune de dix ans lâcha son couteau ensanglanté, Inès était morte.

« Pourquoi il a fallu que cette femme entre à ta place ? cracha-t-il, si c’était toi en haut de ce lampadaire, personne n’aurait ouvert les portes ! »

Jordane observa l’homme aussi rempli de peur que de rage, mais elle ne pensa pas à ce qu’elle avait sous les yeux. Elle écoutait simplement une voix familière qui la berçait et la rassurait. Du charabia, certes, mais elle ne se raccrochait plus qu’à ça :

« …*un, deux, un, deux, trois, deux, un, zéro, …* »

Elle regarda distraitemnt l’homme à l’origine de leurs malheurs des derniers jours disparaître comme un rêve. Inès avait été manipulée, tout comme elle. Elle en payait toujours le prix, mais elle lui avait donné les clés de la salvation. Tout ce qu’elle avait à faire, c’était tenir. Tenir assez longtemps pour que Raphaël retrouve son enveloppe corporelle.

« S’il y arrive seulement, sinon c’est fichu, » fit une voix dans sa tête.

Non, elle avait confiance en lui. Elle savait qu’ils s’en sortiraient.

« Le carnage est imminent, » fit une voix derrière elle.

Elle se retourna : sur la place centrale du Palais de l’Étrange, le Zoltar avait pris vie.

Ses yeux rouges mécaniques s’étaient illuminés derrière son masque de chérubin. D’une main, il caressait sa boule de cristal qui brillait d’une lumière noire, et de l’autre, il tenait toujours son couteau de boucher.

« Les astres prédisent un excellent repas ce soir, reprit-il. Tu veux connaître ton avenir, jeune fille ? »

Il y eut un raclement mécanique, puis une carte sortit d’une fente sur le devant de sa machine.

« Viens le chercher, fit-il d’un ton moqueur. »

Jordane ne voyait pas ce qu’il y avait sur le papier d’où elle était, mais elle ne se déplaça pas pour y aller ; elle ne *pouvait* pas se déplacer. Elle se concentrait sur Raphaël : « *moins-un, moins-deux, moins-un, zéro, un, zéro, un, zéro…* »

« Allons allons… » commença le monstre, puis : « Hein ? »

Ses yeux devinrent aussi lumineux que des lasers, et elle eut la sensation désagréable d’être scrutée. Elle le sentit trifouiller dans son âme, impuissante, jusqu’à ce qu’il trouve ce qu’elle avait amenée avec elle.

« Impossible ! cracha-t-il. Pourquoi tu as ça avec toi ?! Ce n’est pas le tiens ! »

Il commença à s’agiter dans sa cabine de verre, et sa boule de cristal se mit à briller plus fort.

« Qu’est-ce que tu crois que tu vas faire ? T’en tirer ?! »

Il leva son couteau et l’abattit sur la vitre pour la briser en mille morceaux. Les éclats de verre plurent avec des tintements presque musicaux et inondèrent le sol de pavés de leurs reflets brillants. Le monstre se pencha et planta son couteau au sol. Avec un grognement, il tira sur son bras mécanique, et la machine complète se mit à avancer vers Jordane en raclant le sol. Elle voulut utiliser l’objet pour s’enfuir, elle voulut tirer sur le fil d’Ariane qu’Inès lui avait donné pour rentrer dans sa chambre, mais de l’autre côté du filament d’argent, elle sentit l’énergie d’Inès lui dire qu’il était trop tôt, qu’il fallait qu’elle tienne. Elle lui disait que Billie était toujours occupé à déchiqueter l’intrus, mais que si elle revenait trop tôt, elle manquerait sa chance.

Il fallait qu’elle attende Raphaël.

Le Zoltar planta une nouvelle fois son arme et se tira davantage, maintenant à peine plus de deux mètre devant elle.

« Où as-tu eu ça ? ragea-t-il. Tu crois que tu vas nous priver une nouvelle fois de repas? »

Il s’avança encore, maintenant tout proche, et Jordane ne pouvait toujours pas bouger d’un pouce. Juste se concentrer sur le fil d’Ariane, sur Raphaël, et espérer. Le monstre brandit son couteau pour l’attaquer, mais il taillada simplement l’air, encore trop loin. Il s’avança encore une dernière fois, et cette fois-ci, il était assez près pour que Jordane puisse voir ce qu’il y avait marqué sur la carte :

*« Un ami fidèle est un puissant protecteur : celui qui l’a trouvé a trouvé un trésor. »*

Le monstre leva son couteau. Elle ferma les yeux. Et elle l’entendit : « Jordane! Jordane! »

Elle déploya toute son énergie le fil d’Ariane : de l’autre côté, Inès reçut le message et tira dessus pour la ramener. L’univers disparut plus rapidement que le couteau du Zoltar et son hurlement de rage fut emporté comme tout le reste dans un tourbillon de noirceur. Un instant plus tard, elle fut comme téléportée et elle se retrouva dans sa chambre d’enfant, dans l’enveloppe corporelle que ces monstres lui avaient donnée pour s’amuser avec elle. Sa main agrippait toujours le fil en argent qui serpentait jusqu’au bras fracturé d’Inès. Billie était toujours au même endroit, ses marionnettes en prise avec l’homme qu’elle lui avait envoyé. Pendant quelques secondes, il resta hébété, comme s’il ne comprenait pas tout à fait ce qui était en train de se passer. Ce fût largement suffisant pour que Jordane se jette sous sa commode et attrape l’objet qu’elle avait caché. Elle ouvrit le poudrier, et un intense soulagement l’envahit : elle se vit dans le petit miroir. Son corps à elle, à son âge adulte. Mais elle se voyait allongée de biais, le poudrier comme tombé au sol et gisant sur le côté. Son cœur sombra dans sa poitrine lorsqu’elle vit la personne qui l’empoignait : Richard. Mais avait-elle peur d’un autre monstre en travers de son chemin?

« Un monstre de plus, pensa-t-elle, je vais y arriver. »

Alors elle se jeta dans le miroir : ce fut comme si elle était aspirée dans un tunnel aussi fin qu’une tête d’épingle, accompagnée de la plainte lugubre de Billie qui venait de réaliser la situation, mais lorsqu’elle ressortit, une ardeur rugit en elle comme un lion.

\*\*\*

Lorsque Jordane ouvrit les yeux, elle se retrouva nez à nez avec Richard. Son haleine chaude lui brûlait la peau, et toute lueur d’intelligence avait quitté ses yeux : un regard tellement vide qu’on se demandait s’il n’était pas tout simplement mort, figé dans son ultime désir de meurtre comme un mannequin de cire. Il brandissait la pointe de son tournevis directement sur elle, mais elle n’avait pas peur. Même pas lorsqu’un feu d’artifice explosa au-dessus d’eux, dessinant une couronne de lumière pourpre autour de sa tête.

Peut-être qu’il fut pris au dépourvu lorsque Jordane s’éveilla soudainement. Peut-être qu’il fut surpris par la détonation dans le ciel, ou qu’il vit quelque chose dans ses yeux qui le déstabilisa. L’absence de peur ?

Quel qu’en soit la raison, son hésitation - quelques secondes à peine - fut assez longue pour que Jordane empoigne sa main et dirige le tournevis droit dans l’un de ses yeux. L’outil pointu s’enfonça dans le globe oculaire comme dans du beurre, et Richard poussa un hurlement animal qui sembla résonner dans tout le parc. Il se releva, portant ses mains maintenant ensanglantées à son visage. Il se contorsionna sous la douleur, boitant comme un ivrogne. Jordane se releva à son tour, appréciant d’avoir enfin retrouvé son corps de femme, et elle s’élança vers le tueur pour le percuter avec tout son poids. Le géant, déséquilibré et à moitié aveuglé, essaya de se rattraper mais il ne put saisir que le bout du canon à la gueule pointée au ciel. Il se renversa et vint écraser

Richard : ils tombèrent sur une caisse ne bois qui craqua sous le poids de l’homme et de la machine cracheuse de feu. Des petits tubes rouges s’éparpillèrent autour d’eux en roulant, et lorsque l’un d’entre eux vint s’arrêter contre le pied de Jordane, celle-ci mira un « merde » avec la bouche, et elle se mit à courir rejoindre son ami.

— Raphaël ! cria-t-elle en se jetant sur lui.

Une tâche rouge avait inondé son t-shirt, mais elle n’était pas assez grande pour venir d’une artère.

— Debout ! lui intima-t-elle en essayant de le secouer sans l’achever, mais il ne répondit pas.

Elle retourna sa tête et lui tapota la joue. Il avait les yeux entrouverts, mais il ne se réagit toujours pas.

— Allez ! Il faut qu’on se barre d’ici, cria-t-elle en essayant de le soulever.

Elle lança un regard derrière elle : Richard essayait de se relever, s’époumonant comme un lion en cage, mais ses mains roulaient sur les tubes rouges et le faisaient retomber en l’enrageant davantage.

— Depuis le temps que je te le dis, et c’est seulement maintenant que tu t’en rends compte…

Son regard revint vers Raphaël, qui avait refait surface. Il essaya de lui décocher un sourire misérable, mais il ne put que grimacer de douleur.

— Raphaël ! s’exclama-t-elle, soulagée. Tu peux te lever ?

Il posa une main au sol et se releva péniblement, avec l’aide de Jordane.

— Il va falloir m’aider à marcher, grogna-t-il, je suis en train de douiller putain.

Elle plaça son bras sur son épaule à elle, mesurant à l’instant qu’il était plus lourd qu’il en avait l’air, et elle entreprit d’avancer vers l’escalier qui allait les faire redescendre dans l’allée du parc.

— Putain, qu’est ce qui lui arrive ? cria Raphaël.

Elle suivi son regard et vit Richard au coin de la scène, toujours affalé sur les débris de caisse. Il agrippait le manche du tournevis des deux mains, et ils eurent tout juste le temps de voir son œil quitter son orbite lorsqu’il retira l’outil de son crâne et qu’il y resta accroché. Une gerbe de sang gicla de son orbite vide, et il poussa un hurlement inhumain qui leur glaça le sang. La gueule du canon était toujours posée sur lui, l’empêchant de se relever, mais il commença à le saisir pour s’en extirper.

« Pourquoi il ne tire pas ? » chuchota Jordane pour elle-même.

Raphaël voulu lui faire répéter, mais il fut interrompu par le cri de rage de Richard :

« JORDANE !!!! JE VAIS TE TUER !! »

Il agrippa le museau du canon, mais les cylindres encore dans la caisse lui firent perdre l’équilibre.

« Pourquoi ça ne s’est toujours pas déclenché ? » se lamenta-elle.

Raphaël allait lui poser la question, mais son regard se posa sur un des objets rouges qui roulait au sol : un feu d’artifice. Puis, il regarda la gueule du canon, dirigée droit sur Richard : c’était toutes les quoi ? Deux minutes ? Ou c’était aléatoire ?

Il n’eut pas le temps de se poser davantage de questions : le coup partit tout simplement. Une gerbe jaune éclaira brièvement toute la scène, même l’orbite vide de Richard, et ce fut comme si une fée s’envola pour aller s’enfouir sous son bras. Puis plus rien.

Ils restèrent les trois sans bouger, pendant plusieurs secondes, tous plus hébétés les uns que les autres. Richard fut le premier à réagir, mais son cri fut instantanément noyé dans une onde de choc formidable qui leur traversa le corps à tous. Le bruit déchira le ciel, et ils furent aveuglé par une lumière blanche, laissant seulement apparaître la silhouette de Richard. L’explosion se propagea en plusieurs centaines d’étincelles qui crépitèrent à leur tour. Ils entendirent un cri d’agonie monter de plus en plus fort, et Jordane sortit enfin de sa torpeur : elle tira Raphaël vers l’escalier, et ils dévalèrent les marches pour s’enfuir. Lorsqu’ils sortirent du château, ils entendirent une autre détonation. Puis une autre, et encore une autre. Ils firent le tour pour repasser le long de la scène, et les coups de feu claquèrent dans tous les sens, envoyant des gerbes multicolores dans toutes les directions, comme un grand final un soir de fête.

— Où va-t-on, Jo ? cria Raphaël, étouffé par les sifflements et les pétarades, hypnotisé par les jets d’étincelles qui montaient de la scène comme une tornade.

— La sortie ! hurla-elle en pointant de sa main libre l’allée centrale.

Une fumée noire commença à monter du château. Elle tira Raphaël, toujours à moitié sur son épaule, et ils se mirent en route. Ils quittèrent le vacarme des explosions colorée, et lorsqu’elle jeta un dernier regard derrière elle, elle distingua une grande et fine ombre qui sortit progressivement de la lumière de la scène : la silhouette noire marchait lentement, comme inconsciente du chaos qui l’entourait. La chose s’approcha du bord sans sourciller ni ralentir, comme un mort-vivant. Lorsqu’il posa un pied dans le vide et tomba, le corps de Richard s’écrasa au sol comme une poupée. Il leva péniblement la tête vers eux, son visage inexistant n’étant plus qu’une surface de charbons cendrés, deux trous noirs les regardant au loin, puis elle retomba au sol, les longues flammes rouges consumant le reste de son corps.

\*\*\*

La masse de chair s’abattait contre les portes du Palais de l’Étrange comme un océan en furie. Lorsqu’on poussait à l’arrière de la foule pour essayer de se frayer un chemin, la force se déplaçait dans l’assemblé comme une onde de choc, rebondissant contre les grilles scellées avant de repartir vers l’envoyeur, compressant davantage les malheureux qui ne pouvaient, pour certains, même plus respirer. Chaque homme, chaque femme ne faisait plus qu’un, un grand cerveau reptilien régit par la panique qui n’avait qu’une idée en tête, pousser pour sortir. Même leur corps à tous ne formaient qu’une singularité, tous fusionnés en un amas de chair suffoquant. Tous voulaient partir, et pourtant, le Palais de l’Étrange s’éveillait enfin. Quelque chose émergeait d’un sommeil profond, caché dans les profondeurs du parc : derrière les fenêtres de chaque attraction, dans les coins sombres de chaque rue. Les vrais propriétaires des lieux étaient invoqués pour leur festin trop longtemps repoussé : chaque battement de cœur manqué, chaque poumon vidé d’air était un réveil délicieux qui les sortaient progressivement de leur sieste.

Quelqu’un vomit dans l’assemblée, les organes commençant à lâcher. On pouvait entendre quelques cris de terreur déchirer la nuit, mais la plupart ne pouvaient que pousser des râles. Les quelques chanceux qui avaient réussi à trouver refuge en hauteur tendaient leur main pour tirer les plus faibles de la foule, mais la force d’un Hercule n’aurait pas suffi à les extraire de la masse.

Il suffisait d’une seule chose : une chute. La première personne à tomber irait renverser son voisin, qui lui, ne pourrait qu’écraser

le sien. Une réaction en chaîne commencerait, et une fois que les dominos s’écrouleraient, les piétinements allaient commencer.

Raphaël et Jordane s’étaient regardé avec inquiétude lorsque les appels à l’aide et les cris stridents commencèrent à émerger du coin de l’allée centrale. Ils avaient continué bras-dessus bras-dessous, avançant péniblement avec la blessure de Raphaël. Puis, ils avaient traversé la gueule béante du scientifique fou, accompagnés par les plaintes sinistres qui résonnaient le long de la paroi à la peinture écaillée. Mais lorsqu’ils en sortirent, rien ne les avaient préparés au spectacle qui les attendaient.

C’était comme être arrivé en enfer.

Des êtres humains au visage déformé par la douleur, ou la peur. Des bras qui sortaient de la foule pour tenter d’agripper de quoi s’échapper, mais les poings se refermaient dans le vide. Ils voulurent faire demi-tour. Trouver une autre sortie, se cacher à l’autre bout du parc, n’importe quoi mais ne pas rester ici ; mais derrière eux la fumée noire s’était transformée en nuage de tempête menaçant : le parc entier était en train de brûler.

Jordane prit la clé des grilles dans la main et posa Raphaël contre le grand panneau décoratif illustrant une ville futuriste.

— Qu’est-ce que tu fais ? s’inquiéta-t-il.

— Tu es revenu pour me sauver tout à l’heure, répondit-elle, alors maintenant c’est à moi d’assurer.

— Et Inès ?

Jordane s’arrêta et lui répondit d’une voix douce :

— Peu importe, tout ce qui compte c’est qu’on sorte d’ici tous les deux.

Raphaël acquiesça et elle se dirigea vers la foule, tenant fermement la clé dans son poing. Elle atteignit le dernier rang, mais lorsqu’elle essaya de se frayer un chemin, elle fut brutalement repoussée, comme si on lui avait envoyé une décharge électrique. Elle posa sa main sur l’épaule d’un homme pour lui demander de s’écarter, mais il se retourna vers elle en poussant un grognement sauvage, l’écume aux lèvres. Elle tenta de tirer vers elle une femme qui avait les lunettes à moitié décrochées et la lèvre en sang, mais elle lui décrocha un coup de coude qui faillit les renverser toutes les deux.

« Merde » ragea-t-elle, couverte par les cris des suppliciés. Et autre chose aussi, comme le feu qui crépite.

Son esprit repartit sur la scène qu’elle avait vue lorsqu’elle avait fait son voyage astral. Comment elle avait suivi Inès, quand elle avait ouvert la porte. Elle s’était faufilée, mais pas n’importe comment. Elle avançait en zigzag.

Alors elle se faufila entre deux personnes, s’enfonçant dans la masse. Elle avança en diagonale, passant entre les gens de biais, mais c’était comme se frayer un chemin dans une rivière de sable. Une rivière qui se contractait lentement. Qui l’empêchait presque de bouger. Qui l’empêchait presque de respirer. Elle continua, quelqu’un l’attrapa par les cheveux, mais elle réussit à se libérer en lui griffant les mains. Chaque visage qu’elle croisait avait les yeux écarquillés, certains le regard vide. Les visiteurs du fond criaient toujours, mais plus elle s’enfonçait, plus ils devenaient silencieux, commençant à concentrer tous leurs efforts pour faire parvenir l’air dans leurs poumons. Et il faisait chaud. Terriblement chaud, une vraie fournaise. Elle en transpirait. Elle se retrouva contre une famille qui pleurait, le père portant son enfant sur ses épaules: il pointait quelque chose derrière eux, l’air horrifié. Elle ne put pas suivre son doigt, sa tête étant complètement bloquée entre le torse d’une femme et les épaules de quelqu’un d’autre, mais elle savait qu’il désignait l’incendie qui approchait.

Elle ne réussit pas à les traverser, alors elle changea de sens. Elle repartit sur la gauche, toujours en diagonale. Quelqu’un l’attra-pa par la manche de son chemisier et en déchira le tissu jusqu’à l’épaule. Elle ne fit pas deux mètres sans se retrouver de nouveau bloquée. Elle avait chaud. Elle surchauffait. Elle l’arrivait pas à se ventiler malgré ses halètements. Non, elle n’arrivait plus à respirer. La foule la compressait. Elle continua ses zigzag en changeant de sens encore une fois : elle faillit tomber lorsque sa jambe resta bloquée, mais elle réussit à s’extraire, laissant une de ses chaussures au sol. Elle leva les yeux et vit quelqu’un qui flottait en l’air. Non, il était assis sur les guichets.

« La porte! pensa-t-elle, je ne suis plus très loin ! »

Elle voulut leur hurler à tous de s’écarter, mais lorsqu’elle ouvrit la bouche, elle se rendit compte avec horreur qu’elle n’arrivait plus à parler. L’homme posé sur le toit tendit sa main vers la foule. D’instinct, elle voulut se rapprocher de lui pour la saisir, mais plusieurs personnes l’imitèrent, et elle se prit un coup de coude dans le nez, et elle sentit vite le goût cuivré du sang rouler sur ses lèvres pour envahir sa bouche. Elle voulut porter la main à son visage, mais elle n’arrivait pas à s’extirper : en fait, elle se rendit compte que tout son corps était engourdi. Quelqu’un derrière elle hurla : « SAUVEZ-MOI! JE NE VEUX PAS MOURIR! » et la per-sonne poussa tout le monde. Elle sentit l’onde la traverser, puis passer son voisin de devant. La vague se propagea jusqu’aux grilles, arrachant des hurlements terrifiants aux premier rang, puis elle rebondit pour revenir dans sa direction. Cette fois-ci, son pied nu trébucha sur quelque chose, et elle perdit l’équilibre. Elle s’étala sur quelqu’un, et il bascula à son tour. Ils étaient tous trop com-pressés pour tomber, mais si la secousse se propageait, ils commenceraient à se retrouver à terre, et ce serait la fin.

« Jo, tu peux le faire… dit une voix dans sa tête. »

Elle crut que c’était Inès, mais peut-être que s’était juste sa voix intérieure. Peut-être qu’elle commençait à manquer d’oxygène, là-haut. Elle continua en zigzag encore quelques mètres, et elle n’en crut pas ses yeux lorsqu’elle aperçut les lourds barreaux de fer. Au même instant, elle se retrouva propulsée contre la grille, comme si un taureau l’avait chargée : elle fut tellement compressée qu’elle ne put pas reprendre sa respiration. Elle regarda autour d’elle : des dizaines de bras, si ce n’est des centaines, tendaient la main en direction du parking, cherchant quelqu’un pour venir les sauver. Certains pendaient, ou formaient des angles bizarres, probablement cassés ou disloqués lorsque les malheureux avaient été ballotés dans tous les sens. Elle regarda le parking : tout était tellement calme, juste de l’autre côté des grilles. La lune était magnifique, éclairant les innombrables voitures garées les unes à côté des autres. La forêt derrière commença à devenir trouble. Sa vision commença à se brouiller : elle n’avait toujours pas repris sa respiration.

Elle baissa les yeux, et sur sa gauche, au niveau de sa hanche, elle trouva une serrure. Elle n’avait qu’à sortir son bras droit par la grille, passer la clé de l’autre côté de la serrure, et elle pouvait sortir. Elle essaya de bouger, mais elle ne sentait plus son bras. Elle ne savait même pas si elle était toujours en train de tenir la clé dans sa main. Une onde de choc l’écrasa contre la grille, et elle crut que sa tête allait se briser pour passer entre deux barreaux. Elle se concentra pour relever la main, mais elle avait l’impression de la grille allait découper sa peau, ou lui briser les côtes. Elle n’arrivait toujours pas à respirer, et son cœur semblait maintenant avoir cessé de battre.

Tout devint noir autour d’elle.

Elle ne voyait plus le parking, elle n’entendait plus les râlements et les gémissement tout autour d’elle. On avait tiré les rideaux.

De l’autre côté de la grille, juste en face d’elle, se tenait une petite fille. La petite fille qu’elle avait été il y a tant d’années, celle qui croyait aux monstres sous son lit. Elle était sûre qu’elle était en train de mourir. Jordane semblait être en train de se noyer, de sombrer dans une eau noire. Elle contempla l’enfant qu’elle avait été. Peut-être plutô**t**, son enfant intérieur, celle qu’elle portait en elle tous les jours. Celle qui avait peur d’exprimer ses sentiments, celle qui ne voulait pas montrer ses défauts, ses faiblesses. Celle qui jugeait les autres pour ne pas être jugée. Celle qui réglait les injustices des autres, parce que le monde avait été injuste avec elle.

— Tu as peur ? demanda Jordane à son enfant intérieur.

Elle hocha timidement la tête.

— C’est OK d’avoir peur, poursuivit-elle. Mais on va s’en sortir, je te le promets.

Elle sembla être un peu rassurée.

— C’est grâce à Raphaël si je suis encore là. Alors on va tous les deux sortir.

Jordane baissa les yeux vers sa main droite, elle la petite fille suivit son regard.

— Tu peux m’aider ? demanda-t-elle. Je n’y arriverai pas toute seule, j’ai besoin de ton aide.

La petite fille hésita, puis elle prit la main de Jordane dans la sienne. Elle la tira à elle et la dirigea vers la serrure.

« Merci » eut elle le temps de penser, et le clic de la clé dans la serrure la ramena dans la réalité.

Le monde autour d’elle se ralluma. Elle était de retour dans le Palais de l’Étrange, elle était toujours en train de s’étrangler contre une grille qui lui écrasait le visage et les poumons. Sa main était passée de l’autre côté, et elle tenait la clé dans la serrure. Elle tourna le poignet, et la serrure se déverrouilla.

La porte s’ouvrit à la volée et elle fut propulsée hors du parc comme un boulet de canon. Elle s’écrasa au sol, mais elle put reprendre une goulée d’air frais, ce qui lui redonna de l’énergie. Elle réussit à se lever, et elle fit face à la porte du Palais de l’Étrange : elle était grande ouverte, mais personne n’était sorti. La foule hurlait, les bras tendus en avant, mais chaque individu était tellement compressé qu’il n’arrivait pas à se détacher. Derrière eux, les flammes commençaient à se faire voir, et la fumée ocre qui s’échappait par nuages lui donna l’impression d’être devant un tableau représentant des âmes torturées coincées en enfer.

Elle se jeta sur le bloc de chair et attrapa des bras au hasard, essayant de les tirer, de les extirper. Au début, elle ne réussit pas, et elle crut qu’ils allaient tous se faire consumer ici-même par l’incendie, incapable de s’enfuir malgré l’obstacle retiré. Mais lorsqu’elle réussit à extirper une personne, ce fut comme si elle avait creusé une fissure dans un barrage : des gouttes commencèrent à sortir, puis le flot ruissela de l’entrée du parc. Certains visiteurs s’étalèrent au sol, reprenant leur souffle, pleurant. Certains ne lui lancèrent même pas un regard, et ils coururent directement à leur voiture. Elle se posa sur le côté pour ne pas se faire piétiner, et la masse sortit en inondant le parking. Elle entendit des bruits de moteurs, des gens crier des noms, mais elle regardait de l’autre côté du grillage, inquiète.

De l’autre côté de la grille, elle aperçut enfin ce qu’elle cherchait : Raphaël.

Il n’avait pas bougé, toujours posé contre le mur. Il s’était fait un bandage de fortune avec sa veste.

Mais il était absorbé par quelque chose. Il regardait de l’autre côté de la gueule béante du scientifique fou. Elle suivit son regard, et elle le vit aussi : au loin, au bout de l’allée, ils voyaient Oswald couché au sol. Ses mains s’agitaient pour essayer d’attraper quelque chose, n’importe quoi, mais la chose qui le trainait par le pied avait trop de force. Une fois la foule évacuée, le calme revint assez pour qu’ils puissent entendre ses dernières supplications :

« ATTENDEEEEEEEZ !! hurlait-il au loin tandis qu’il disparaissait dans les flammes. LAISSEZ-MOI ENCORE UNE CHANCE !! JE VOUS EN SUPPLIEEE !! »

\*\*\*

Raphaël eut à peine le temps de poser un pied hors du parc que Jordane lui sauta dessus pour l’étreindre.

— Aïe aïe aïe, tu es en train de m’achever, grimaça-t-il.

— Je suis tellement contente qu’on s’en soit sortis ! s’exclama-t-elle en l’enlaçant de plus belle.

Et c’était bien ce qu’elle ressentait : de la joie, et du soulagement. Et le partager l’emplit d’un sentiment étrange, mais positif. Raphaël porta sa main à son nez ensanglanté en fronçant les sourcils.

— Ça va aller ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle avec confiance. Ça va aller.

Ils s’écartèrent du parc et se posèrent contre la vieille voiture blanche abandonnée depuis des années. Raphaël se laissa glisser au sol avec une grimace.

— J’espère que les pompiers vont vite arriver, dit-il en désignant l’incendie qui commençait déjà à se calmer. Ça commence à faire très mal.

Ils observèrent les derniers visiteurs quitter le parking en panique : il ne restait plus aucune voiture, seulement l’épave contre laquelle ils étaient, donc personne n’était mort.

« Il n’y aura pas de festin ce soir… » pensa Jordane.

Mais ils aperçurent quelqu’un, à l’inverse de tout le monde, se diriger vers le parc. Ils croisèrent son regard, et la personne vint à leur rencontre.

— Merde ! s’exclama la femme, vous allez bien ?

Ils lui répondirent d’un signe de la tête, et elle observa le parc presque entièrement parti en fumée :

— Il faut que j’y aille, dit-elle, il doit peut-être y avoir encore des gens là-bas.

— Non, il n’y a plus personne, assura Jordane, et les pompiers vont s’occuper du reste, c’est plus sûr de rester ici.

— Ça, tu ne peux pas le savoir, rétorqua-t-elle avec hargne, et les pompiers sont des feignants, ils arriveront pas à temps. C’est à moi de m’en occuper, c’est mon travail.

La femme fit mine de partir, puis elle leur adressa une dernière parole :

— Et j’espère que vous n’avez pas rayé ma voiture en vous couchant dessus, il y a intérêt qu’elle soit nickel quand je la reprendrai à la fin de ma garde demain matin.

Puis ils suivirent des yeux Inès s’élancer dans le parc vide : celle qui était déjà là cette nuit, celle qui errait dans ce parc toutes les

nuits depuis sa mort, il y a dix ans.

Jordane se dit que personne ne pouvait l’aider, et qu’elle continuerait de garder le parc toutes les nuits jusqu’à la fin des temps, mais que c’était sa responsabilité.

Elle posa sa tête contre l’épaule de Raphaël :

— Encore merci, lui dit-elle, si tu n’avais pas été là, je serai encore dans ce parc.

Il hocha la tête comme toute réponse.

— Je suis désolée pour tout ce que je t’ai dit.

— Pas de soucis, murmura-t-il.

— Je suis reconnaissante de t’avoir à mes côtés, et j’espère que ça durera encore longtemps.

Elle le sentit sourire, et ils se mirent à rire tous les deux : déjà, ils entendaient les sirènes au loin, de l’autre côté de la forêt.

— Tu vas avoir assez de place dans ta revue pour écrire tout ce qui vient de se passer ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, je crois que cette histoire n’est pas faite pour être racontée.



## ÉPILOGUE

Jordane soufflait sur son café chaud d’un air absent. Devant elle, l’écran de son ordinateur était déjà passé en veille depuis un moment, lui laissant un peu de répit dans sa tâche de recherche d’emploi qui commençait à lui donner le tournis. La première chose qu’elle avait faite en rentrant, après avoir bien sûr pris un long, très long bain chaud, avait été de rédiger sa lettre de démission des Contes de la Crypte : elle avait glissé son ébauche d’article dans la corbeille, et cette fois-ci l’inspiration lui était venue sans se faire attendre pour rédiger sa lettre de fin de poste. En effet, elle n’avait pas eu besoin de réfléchir longtemps pour savoir qu’elle voulait faire le deuil de cette terrible expérience à Duli, et que ça incluait de tourner la page sur plusieurs aspects de sa vie qui étaient devenus, en un clin d’œil - le temps d’une soirée -, futiles.

Fini de jouer le jeu de la concurrence pour s’assurer quelques misérables pages dans un magazine, fini d’évoluer dans un environnement qui ne lui correspondait pas dans le seul but de se prouver qu’elle était capable de supporter n’importe quel type de pression. Fini d’aller enquêter sur les histoires mystérieuses et sans-queue-ni-tête - quoique, à force de chercher des monstres, elle avait bien fini par en trouver...

Cependant, aussi excitant qu’était ce vent de nouveautés et d’opportunités, elle devait avouer qu’elle se sentait par-dessus tout terrorisée : elle allait devoir se remettre en question, s’adapter à l’inconnu, et, pire que tout, se préparer à des possibilités d’échecs.

Elle entendit sonner à la porte de son appartement : probablement le livreur qui devait leur apporter leur plateau de sushis démesurés. Il était en avance, et elle s’imagina le cuisinier débiter furieusement les tranches de poisson en croyant servir quatre personnes. Elle se retourna et toisa Raphaël qui avait fait semblant de ne pas entendre. Il était allongé sur le canapé et travaillait sur son ordinateur portable, posé sur son ventre, en appuyant sur les touches de son clavier au ralenti. S’il y avait une chose qui n’avait pas changé, c’est qu’il était toujours à ses côtés, et si le cauchemar qu’ils avaient vécu chacun de leur côté lui avait appris au moins une chose, c’était de pouvoir apprécier la chance qu’elle avait et se sentir reconnaissante.

Elle arracha la feuille de son carnet qui ne comportait qu’une petite liste de maisons d’éditions ou magazines barrées, la roula en boule et la lança à travers la pièce pour atteindre son ami. Elle fit une belle courbe par-dessus la table basse en verre et s’écrasa sur le clavier de l’ordinateur portable avant de tomber au sol.

— Tu viens d’effacer toute la base de donnée de paie de la multinationale que j’audite, dit-il avec nonchalance.

— Tu m’as dit que si c’était moi qui appelait, tu te lèverais pour aller les chercher ! rit-elle.

— Allons, Jordane, répondit-il, tu ne vas pas faire travailler les invités quand-même ?

Elle leva les yeux aux ciel et se dévoua pour aller ouvrir. Elle traversa son salon, toujours impeccablement rangé et agencé avec soin, pour se rendre dans le hall d’entrée. Son ventre gargouilla lorsqu’elle toucha la poignée de la porte, qu’elle ouvrit sans plus de cérémonie.

Personne.

Elle sortit la tête dans le couloir de l’immeuble et regarda dans les deux sens : le bâtiment était vide et silencieux. Était-il déjà reparti ? Non, il n’avait pas eu le temps d’atteindre l’escalier au loin, même en courant. Était-ce une farce ?

Elle regarda à ses pieds et vit qu’un petit objet était posé sur son paillason. Une bouteille en verre avec un parchemin enroulé dedans. Elle la prit, ouvrit le bouchon de liège et en sortit le papier. Une fois déplié, elle lut le mot en silence :

*VOUZ AVER GACHEZ NOTRE REPAS  
ET NOUZ SOM TRER EN COLERE  
NOUZ ALLON VOUZ LAISSEZ UNE DERNIERE  
CHANCE DE SURVIVRE  
CE SOIR QUANT LA LUNE SERZ AU PLUS HAUT  
VOUZ SERER A DULI  
VOUZ ATTENDER LES INSTRUCTIONS  
SI VOUZ REFUSER  
VOUZ NE PASSERER PAS UNE NUIT  
SANS NOUS VOIR DANS VOZ REVE  
VOUSZ NE POURRER PAR CLIGNER DES  
ZIEU SANZ NOUS APPERCEVOIR DU  
COIN DE L’OEIL  
PUIS NOTRE PATIENSE EPUISER  
NOUZ VOUZ MANGERONZ*

FIN

## Notes de l’auteur

Remerciements : Tout d’abord, un immense merci d’avoir lu mon livre jusqu’au bout ! J’espère sincèrement que vous avez apprécié l’histoire !

Ensuite, je tiens à remercier ma sœur d’avoir été ma bêta-testeuse et de m’avoir aidé à construire la version numérique de mon roman.

À propos du roman : J’ai beaucoup puisé mon inspiration dans des événements réels pour écrire l’histoire de Duli - c’est vrai que la réalité dépasse souvent la fiction - et vous pourriez en reconnaître certains. En général, je pense avoir été grandement influencé par Stephen King, mon auteur préféré, ainsi que possiblement par Silent Hill, qui pourrait peut-être être considéré comme une grande sœur de Duli.

Concernant le processus d’écriture, écrire ce livre a été un pur plaisir pour moi. En tant que développeur, cela m’a permis de faire autre chose que de la programmation, d’avoir un processus plus créatif, mais aussi, l’intégrer dans un NFT m’a permis d’utiliser mes compétences professionnelles à bon escient. En tant que technicien, j’étais rassuré de pouvoir m’appuyer sur une méthode analytique pour construire mon histoire, intitulée «Story Grid», que j’ai trouvée très intéressante. Pour créer mes personnages, je me suis librement inspiré de théories sur les blessures de l’âme, et même si on ne souscrit pas entièrement à ce concept, cela m’a au moins fourni un cadre «cohérent» sur lequel baser mes personnages - vous pourriez reconnaître certaines blessures et masques chez les personnages de l’histoire.

Mon histoire est, bien sûr, ouverte à l’interprétation, mais je voulais transmettre un message et illustrer mon idée selon laquelle nous sommes souvent attirés par ce que nous craignons le plus et nous condamnons à répéter les mêmes erreurs encore et encore, comme si nous créions notre propre enfer. C’est ce que mes personnages ont vécu, et ce que toutes les âmes sans visage de Duli vivent.

Ce livre est aussi un autre type d’expérimentation : d’abord, en tant qu’employé dans une entreprise traditionnelle, je suis habitué à travailler sur un projet avec des tâches compartimentées. Si je développe un produit, c’est parce qu’il y a un chef de projet au préalable, un commercial ensuite, des ressources humaines, des documentalistes, des comptables en parallèle, et toute une hiérarchie de patrons au-dessus. Si j’avais proposé mon livre à une maison d’édition, il aurait été corrigé par un employé, traduit en anglais par un autre, il n’y aurait probablement pas eu d’illustrations, et la couverture aurait été conçue par une autre personne. Il y aurait ensuite eu tout un processus légal, publicitaire, de distribution géré par toute une industrie. En tant que fan d’histoires d’horreur, j’ai grandi en lisant des «creepypasta» trouvés sur Internet, distribués par la communauté, pour la communauté, et c’est ce que je voulais recréer avec cette histoire. Tout d’abord, l’IA a été décisive pour m’aider dans diverses tâches : corriger les fautes d’orthographe, créer des illustrations et traduire en anglais. Ensuite, le Web3 m’a permis de distribuer mon livre dans un nouveau type d’expérience de monétisation via de simples frais de gaz. D’une certaine manière, ces deux technologies m’ont permis de gérer mon livre de A à Z et de l’inclure dans une économie purement communautaire.

Enfin, j’ai choisi de distribuer mon livre gratuitement pour une simple raison : rendre hommage à l’Open Source. J’ai longtemps travaillé dans le domaine industriel, et l’emprise des distributeurs de logiciels propriétaires est incroyable. Il n’y a tout simplement pas de place pour l’Open Source dans cet environnement. Quand j’ai découvert les premiers outils libres et open source, j’ai été étonné par le bond en avant qu’ils offraient, à la fois techniquement - ils étaient d’une qualité incomparable à mes logiciels propriétaires, des décennies devant eux - et idéologiquement - cette notion de participatif et non exclusif. Je ne veux pas revenir en arrière.

Je trouve que le monde littéraire fonctionne de la même manière : c’est un système basé sur l’autorisation - il faut passer par une maison d’édition - et fermé - acheter une version physique ou numérique soumise à une licence vous indiquant que vous avez le droit de la lire mais qu’elle ne vous appartient pas.

Le Web3 est une révolution qui nous apporte un système sans autorisation, de propriété intransigeante et ouvert. Bien que l’exemple évident soit la finance, je voulais expérimenter cette idéologie dans le monde de l’art, et ainsi rendre mon travail ouvert également.

J’ai choisi de créer un NFT de mon livre car, d’une part, il est temps de prouver qu’ils peuvent être bien plus que de simples images, et d’autre part, je trouve que c’est un système intéressant pour créer une économie communautaire où chacun peut choisir de compenser un auteur pour un travail qu’ils apprécient.

Je serais très reconnaissant de recevoir vos avis ou suggestions d’amélioration, vous pouvez me contacter à :

<https://warpcast.com/mehdib>

Mes livres peuvent être trouvés dans différents formats à :

<https://github.com/mehdi-d-b>

Quant à moi, je suis impatient de me remettre à écrire. Il pourrait y avoir un peu de place pour un volume 2, sinon, je

prévois d'explorer d'autres histoires terrifiantes à vous raconter.













